John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
263.8
v. 2

C 72, 5.2

EXHORTATIONS
ET
INSTRUCTIONS
CHRÉTIENNES.

Par le Pere BOURDALOUE, de la Compagnie de Jesus.

TOME SECOND.

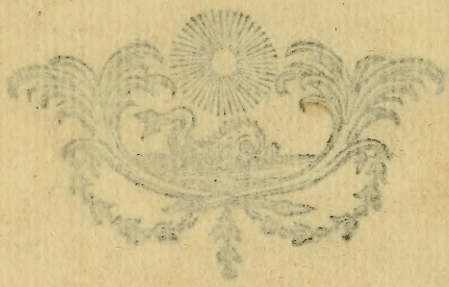
A PARIS,

Chez Rigaud, Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. D CC. XXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

ADAMS 2638
v.2



EXHORTATIONS
ET
INSTRUCTIONS
CONTENUES DANS CE VOLUME.

SUR les témoignages rendus contre Jesus-Christ. Page 3
Sur le Jugement du peuple contre Jesus-Christ en faveur de Barabbas. 40
Sur la Flagellation de Jesus-Christ. 71
Sur le couronnement de Jesus-Christ. 103
Sur Jesus-Christ portant sa Croix. 135
Sur le Crucifiement & la mort de Jesus-Christ. 168
Instruction pour le Tems de l'Avent. 211
Pour le Tems du Carême. 235
Pour la seconde Fête de Pâques. 253

Pour l'Octave du S. Sacrement. 281
Pour l'Octave de l'Assomption de la Vierge. 303
Sur la Mort. 324
Sur la Paix avec le prochain. 333
Sur la Charité. 356
Sur l'Humilité de la Foi. 379
Sur la Prudence du Salut. 401
Sur le choix d'un Etat de vie. 435
Sur la Communion. 450

SUITE

SUITE
DES
EXHORTATIONS
SUR LA PASSION
DE
JESUS-CHRIST.

EXHORTATION
SUR LES FAUX TÉMOIGNAGES RENDUS CONTRE
JESUS-CHRIST.

Multi testimonium falsum dicebant adversùs eum, & convenientia testimonia non erant.

Plusieurs rendoient de faux témoignages contre Jesus, & tous ces témoignages ne s'accordoient point. En saint Marc, chap. 14.

LE moyen que tous ces témoignages pussent convenir ensemble, puisqu'ils étoient contraires à la vérité, & qu'il n'y a que la vérité qui s'accorde bien avec elle-même, au lieu que l'imposture est tous les jours sujette à se contredire & à se démentir : *Mentita est* *Psal.* 26.

iniquitas sibi ? C'est ce que nous voyons dans ces faux témoins, qui déposent contre J. C. & qui se font ses accusateurs devant le Tribunal de Caïphe, alors Grand-Prêtre, & revêtu de l'autorité pontificale, pour connoître de toutes les causes qui concernoient la religion. Ils alléguent bien des faits, ils produisent bien des preuves, ils s'étendent en de longs discours : mais rien ne se soutient ; & ce que dit l'un, l'autre le détruit, parce qu'ils ne sont inspirés les uns & les autres, que par l'esprit de mensonge & par la passion qui les aveugle. Cependant Caïphe les écoute, lui qui devoit, en juge équitable, réprimer leur audace ; & les Scribes, les Pharisiens, les princes des prêtres, les anciens de la Synagogue, tous assemblés pour délibérer avec le pontife, bien loin d'imposer silence à ces imposteurs & de les confondre, se déclarent en leur faveur, & deviennent les plus zélés à les exciter : *Summi verò sacerdotes & omne concilium quærebant adversùs Jesum, testimonium.* *Marc. c. 14.*

Voilà, Chrétiens, quoique d'une maniere en apparence moins odieuse, ce qui arrive encore chaque jour dans la société humaine & dans les conversations du monde. Il est vrai qu'on ne se porte pas communément à des calomnies atroces, & qu'il est

moins ordinaire de vouloir, en parlant du prochain, lui imputer des crimes dont on le croie innocent : mais du reſte eſt-il rien de plus commun dans le commerce des hommes, que de ſe déchirer mutuellement par de cruelles & d'injurieuſes médiſances ? Et toutes injuſtes, toutes criminelles qu'elles ſont, en a-t-on quelque remords dans l'ame, & s'en fait-on quelque ſcrupule ? Avec quelle liberté les débite-t-on ? avec quelle facilité les écoute-t-on ? Deux déſordres dignes de tout le zéle évangélique, & contre leſquels je ne puis ici m'élever avec trop de force. C'eſt auſſi de quoi je prétends vous entretenir. Déſordre de la médiſance dans celui qui la fait, & déſordre de la médiſance dans celui qui l'écoute. Déſordre de la médiſance dans celui qui la fait, & qui ſouvent ne ſe rend pas moins coupable que ces faux accuſateurs, qui témoignent contre le Fils de Dieu : ce ſera la premiere partie. Déſordre de la médiſance dans celui qui l'écoute, & qui ſouvent n'eſt pas moins condamnable que ce pontife & que tout ſon conſeil, qui prêtent ſi volontiers l'oreille aux accuſations formées contre le Fils de Dieu : ce ſera la ſeconde partie. La matiere eſt d'une extrême conſéquence, & mérite toutes vos réflexions.

I. PARTIE. C'EST le caractère de l'iniquité, de se parer autant qu'elle peut, des dehors de la plus exacte justice, & d'en affecter les plus belles apparences, lorsque dans le fond on en viole les régles les plus essentielles. Ainsi quoique la mort du Fils de Dieu eût été déja résolue dans un conseil secret des Pharisiens & des Pontifes, ils feignent néanmoins d'agir contre lui dans toutes les formes, & de ne manquer à aucune des procédures ordinaires. Il faut donc qu'il soit déféré au Tribunal du Grand-Prêtre; qu'il y soit accusé publiquement, & juridiquement examiné. C'est pour cela qu'on cherche des preuves; & dans ce jugement où la passion domine, on ne trouve que trop de délateurs & de prétendus témoins.

Que ne disent-ils point contre Jesus-Christ, & sous quels traits le dépeignent-ils? Cet homme dont toute la conduite fut toujours la plus droite & la plus irréprochable; cet homme qui dans ses paroles & dans ses actions, fut toujours la douceur même, la patience, la charité, l'humilité, la sainteté même; cet homme-Dieu, pour qui le font-ils passer? pour le plus méchant des hommes; pour un perturbateur du repos public, qui veut changer le gouvernement & révolter toute la nation; pour un usur-

pateur, qui prétend se faire Roi, & ose attenter aux droits & à l'autorité du Prince; pour un impie, qui blasphême la loi de Moyse, & qui parle même de renverser le Temple de Dieu. Une parole qu'il a dite dans le sens le plus juste, & avec l'intention la plus pure & la plus innocente, ils la relévent, ils l'empoisonnent, ils l'interprétent à leur gré, & lui en font un sujet de condamnation. Ne nous en étonnons pas: c'est que ce sont des gens prévenus; c'est qu'ils ont le cœur envenimé, & qu'ils sont remplis contre lui d'amertume. Pourvû qu'ils contentent leur haine & qu'ils puissent venir à bout du dessein qu'ils ont formé de le perdre, rien du reste ne les arrête, & ils ne suivent que leur animosité & leur ressentiment. C'est de quoi le Prophéte, s'expliquant au nom de ce divin Sauveur, se plaignoit avec tant de raison: Ils ont aiguisé leurs langues; ils les ont rendues aussi subtiles & aussi pénétrantes que le glaive le mieux affilé, pour me percer des coups les plus mortels: *Lingua eorum gladius acutus.* *Ps. 56.*

Or, mes Freres, le même crime que commirent à l'égard de Jesus-Christ ces faux témoins, je dis que c'est par proportion, celui dont tous les jours nous devenons coupables nous-mêmes dans les discours que nous tenons du prochain, & dans

les médisances que nous en faisons avec si peu de retenue & si peu de modération. Car, prenez garde, s'il vous plaît, & faites-en avec moi la comparaison, autant qu'elle nous peut convenir. Ces accusateurs du Fils de Dieu avançoient contre lui mille impostures, & je soutiens que rien ne nous est plus ordinaire dans nos médisances, que d'y mêler des fausſetés, que peut-être nous ne connoissons pas comme telles, mais qui le sont en effet, & dont nous aurions dû mieux nous instruire, pour en parler du moins avec plus d'exactitude & pour n'y être pas trompés. Ces accusateurs du Fils de Dieu vouloient le noircir dans l'esprit de ses juges, & le faire condamner; & vous sçavez que l'injustice de la médisance est de s'attaquer à la réputation d'autrui, de la détruire dans l'estime publique, & d'exposer le prochain aux mépris & aux jugemens les plus désavantageux. Ces accusateurs du Fils de Dieu n'agissoient que par passion; & l'expérience de la vie nous apprend assez que le principe le plus commun de tant de médisances où l'on se porte si aisément & impunément dans tous les états, même les plus saints, c'est une secrette passion qui nous anime & qui veut se satisfaire. Expliquons-nous, & considérons encore chacun de ces trois articles plus en détail.

Je ſçai combien la calomnie, je dis la calomnie délibérée & préméditée, nous paroît odieuſe ; & je ne puis ignorer que pour peu qu'on ait de droiture d'ame & de probité, on ne voudroit pas imaginer des titres d'accuſation contre le prochain, ni lui attribuer de pures fictions comme des faits réels & comme des vérités. Ce n'eſt pas que nous n'en ayons vû de nos jours, & que nous n'en voyons encore des exemples en certaines rencontres & ſur certains ſujets. Il n'y a rien qu'un faux zéle de religion n'ait employé, & qu'il n'emploie pour décréditer, non point ſeulement quelques particuliers, mais des ſociétés entiéres qui s'oppoſent à ſes progrès. Les plus évidentes ſuppoſitions ne lui coûtent plus alors à ſoutenir, & lui ſemblent ſuffiſamment juſtifiées, dès-là qu'elles peuvent ſervir à ſes deſſeins & favoriſer ſes entrepriſes. Cependant, Chrétiens, je veux bien reconnoître que la médiſance ne va pas toujours juſques-là, & que ce ſont des excès dont nous avons naturellement horreur. Mais voici en même tems ce que j'oſe avancer, & de quoi le ſeul uſage du monde doit pleinement nous convaincre. C'eſt qu'il n'y a guère de médiſances où la vérité même, outre la juſtice & la charité, ne ſoit au moins bleſſée en quelque ma-

niere ; où elle ne soit au moins altérée, déguisée, diminuée. Combien d'histoires se racontent dans les entretiens, comme des choses certaines & avérées, & ne sont néanmoins que de faux bruits & de simples imaginations ? On les croit comme on les entend, & on les répéte de même. Elles deviennent communes par une démangeaison extrême qu'on a de les publier, & d'en informer toutes les personnes à qui elles ne sont point encore parvenues. S'il étoit question de les vérifier, quelle preuve en pourroit-on produire ? point d'autre que le récit qu'on nous en a fait à nous-mêmes. Récit aussi mal fondé, que la créance que nous y avons donnée. Mais tout s'éclaircit enfin avec le tems, & l'on a la confusion d'appercevoir l'erreur dont on s'étoit laissé prévenir, & dont on a prévenu les autres. Je le pensois ainsi, dit-on, & j'en avois ouï parler de la sorte. Belle & solide excuse ! Comme si c'étoit une raison suffisante pour former votre jugement & pour l'appuyer, que quelques rapports vagues & sans autorité ; comme si vous ne deviez pas sçavoir qu'il n'est rien de plus incertain ni de plus trompeur ; comme si la sagesse ne demandoit pas d'autre examen, lorsqu'il s'agit de flétrir votre frere & de l'outrager. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que des

gens, après y avoir été trompés cent fois, n'en ſont dans la ſuite, ni plus réſervés, ni plus circonſpects, & qu'on les trouve toujours également diſpoſés à recevoir tous les mauvais diſcours qu'on leur tient, & à les répandre.

Accordons-leur néanmoins qu'ils ne diſent rien, qui dans le fonds ne ſoit vrai : mais ce fonds qui peut être véritable, combien l'exagère-t-on ? Quelles circonſtances y ajoute-t-on ? Sous quelles couleurs empruntées le repréſente-t-on ? De quels prétendus embelliſſemens l'orne-t-on, ou plutôt le défigure-t-on ? On fait là-deſſus mille raiſonnemens ; on en tire des conſéquences ; on en veut pénétrer les motifs, les vûes, les intentions, les principes les plus ſecrets : tout cela autant de fantômes qu'on ſe figure, & autant d'idées vaines & chimériques où l'eſprit s'égare & ſe perd. Or n'eſt-ce pas là ce qui arrive preſque ſans ceſſe dans ces converſations où l'on met ſi volontiers en jeu le prochain ? & n'eſt-ce pas ainſi que ſans vouloir être calomniateur, & ſans croire l'être, on l'eſt toutefois, ſinon abſolument, du moins en partie & ſur des points très-eſſentiels ?

Mais ſans aller plus loin, & à ſe renfermer préciſément dans les bornes de la médiſance, je n'ai, mes Freres, qu'à vous la

faire considérer en elle-même, pour vous en faire connoître l'injustice. Injustice la plus griéve, pourquoi? parce qu'elle ravit au prochain, de tous les biens naturels, le plus précieux, le plus délicat, le plus difficile & à conserver & à réparer, qui est l'honneur. Et en effet qui ne sait pas que l'honneur, dans l'opinion du monde, est un bien du premier ordre? Qu'est-ce qu'un homme sans honneur? Eût-il tous les autres biens, fût-il comblé de richesses, pût-il goûter dans son état tous les plaisirs, si c'est un homme noté & déshonoré, on le regarde comme le dernier des hommes. Ainsi tout ce qu'un homme du siécle oppose à l'Evangile sur le pardon des injures, qu'il se le dise à lui-même sur la médisance, & qu'il mesure son péché par les maximes qu'il établit & qu'il suit en matiere du point d'honneur. Il a horreur des concussions, des usurpations violentes ou frauduleuses, des vols, des assassinats, des meurtres : mais tout cela n'attaque après tout, que les biens de fortune ou que la vie. Or il préfère l'honneur à tous ces biens : d'où il s'ensuit qu'il doit donc avoir encore plus d'horreur de la médisance, que de tout cela.

Est-il, mes chers Auditeurs, souffrez que je m'exprime de la sorte, est-il une bi-

farrerie pareille à la nôtre ? Nous mettons l'honneur à la tête de tous les autres biens ; nous sommes sur cet honneur, sensibles à l'excès ; il n'y a rien, pour sauver cet honneur, à quoi nous ne fussions prêts de renoncer ; nous nous en déclarons hautement, nous le témoignons dans toutes les rencontres, & la moindre atteinte faite à cet honneur, est capable d'exciter dans nos cœurs les ressentimens les plus amers : mais par une contradiction qui ne se peut comprendre & que nous ne justifierons jamais, nous traitons de péché léger ce qui enléve aux autres ce même honneur, ce qui le ternit, ce qui le détruit. Est-ce là raisonner conséquemment ? Ou bien abandonnons ces grands principes, auxquels nous paroissons si attachés, & que nous faisons tant valoir touchant l'honneur ; ou bien reconnoissons notre injustice, lorsque nous le blessons si aisément dans autrui, & que nous en tenons si peu de compte.

Injustice d'autant plus condamnable, que l'honneur est un bien plus délicat, un bien plus difficile à acquérir, à maintenir, à rétablir. Il n'y a qu'à voir combien il en coûte pour se faire dans le monde une bonne réputation. On n'en vient à bout qu'après de longues années d'épreuves, & des épreuves les plus critiques & les plus rigoureuses.

Est-elle faite ? que ne faut-il point pour s'y confirmer, & pour la défendre de tout ce qui en pourroit obscurcir l'éclat ? Car cet éclat d'une réputation saine & heureusement établie, est comme la glace d'un miroir, à qui la plus foible haleine ôte dans un moment tout son lustre. Nous avons un tel penchant à croire le mal ; nous sommes même si accoutumés à l'augmenter & à l'exagérer, qu'une parole suffit pour perdre un homme, une femme, dans notre estime. Nous prenons cette parole dans tous les sens, & toujours dans les plus mauvais, parce que c'est la perversité naturelle de notre cœur, qui nous la fait interpréter. De sorte que la meilleure réputation & la plus juste, est tout d'un coup renversée, & que souvent il n'est presque plus possible de la relever. Pour peu que vous touchiez à certain fruit, il perd toute sa fleur, & ne la peut plus reprendre ; & dès qu'une fois l'honneur est endommagé, la tache est presque ineffaçable & le dommage sans remède. Vous direz dans la suite tout ce qu'il vous plaira ; vous prendrez tous les soins imaginables, pour guérir le coup que vous avez porté, & pour en fermer la plaie : malgré toutes vos réparations & tous vos soins, on se souviendra toujours de tel mot qui vous est échappé ; on s'en tiendra là, & l'on

traitera tout le reſte de diſcours étudiés & de cérémonies.

Qu'eſt-ce donc que la médiſance ? c'eſt comme une grêle, qui ruine dans un jour, & même en beaucoup moins de tems, l'ouvrage de vingt années de travaux, de précautions, de meſures. On regarde comme une cruauté de ravager des terres cultivées : que ſera-ce de détruire une réputation achetée ſi cher & au prix de tant de peines ? Mais vous ne la détruiſez, dites-vous, que par une vérité, & la vérité ne peut être contre la juſtice. Erreur : car il ne vous eſt pas permis de faire connoître toute vérité. Quoique ce ſoit une vérité, tant qu'elle demeure ſecrette, ma réputation eſt entiére, & vous l'entamez ; j'ai droit à cette réputation, & vous m'en privez ; je ſuis dans une poſſeſſion actuelle de cette réputation, & vous m'en dépouillez ; ce que j'ai fait eſt caché, & vous le révélez. Voilà votre injuſtice, & envers Dieu, & envers moi-même : envers Dieu, puiſqu'il vous avoit défendu de me ravir un bien dont j'étois le maître, & que vous violez ſa loi ; envers moi-même, puiſque ſans raiſon vous attentez ſur ce qui m'appartenoit le plus légitimement, & que par une eſpéce d'oppreſſion vous me l'arrachez des mains, & le diſſipez.

Oui, Chrétiens, c'eſt ſans raiſon que le médiſant ſe porte à de pareils attentats contre la réputation de ſon frere, & c'eſt auſſi ce qui met le comble à ſon crime. Car je n'ai garde d'appeller de véritables raiſons une vengance outrée, une haine envenimée, une aveugle antipathie, une jalouſie mortelle, un eſprit d'intérêt, une humeur chagrine & critique, un zéle mal entendu, une envie démeſurée de parler, de railler, de plaiſanter; une légéreté ſans attention, ſans réflexion, ſans ménagement ni diſcrétion. Or ne ſont-ce pas là les principes de la médiſance? Reprenons.

Une vengeance outrée: on ſe croit bien fondé à rendre médiſance pour médiſance. Il a dit ceci de moi, & je dis cela de lui; il ne m'épargne pas, pourquoi l'épargnerois-je? Conduite en quelque ſorte tolérable parmi des Juifs, parmi des Idolâtres & des Païens; mais ſi expreſſément réprouvée dans des Chrétiens, à qui Jeſus-Chriſt a donné cette grande régle de pardonner toute injure, & de bénir ceux qui les chargent d'imprécations. Du moins ſi l'on y obſervoit quelque proportion: mais pour une choſe qu'on a dite de vous, & qu'on n'a dite qu'une fois; peut-être même pour le ſeul ſoupçon que vous en avez, il y a des années entiéres que vous pourſuivez ſans

relâche cette perſonne, & que vous la déchirez.

Une haine envenimée : c'eſt aſſez d'être mal enſemble, d'avoir enſemble quelque diſpute, quelque conteſtation, quelque procès, pour conclure qu'on peut publier contre ſon ennemi tout ce qu'on en ſçait, ou tout ce qu'on en croit ſçavoir. De là, dans la défenſe d'une cauſe, tant de faits ſcandaleux que l'on recueille & que l'on produit, ſans autre ſujet, ni d'autre avantage, que de contenter ſon animoſité, & de couvrir l'adverſe partie de confuſion.

Une aveugle antipathie : certaines gens ne nous plaiſent pas, & dès-lors on n'en peut dire de bien. Mais pourquoi ne nous plaiſent-ils pas ? il ne faut point nous demander pourquoi : car nous ne le voyons guère nous-mêmes, & nous aurions de la peine à le marquer. Quoi qu'il en ſoit, dès qu'ils ne nous reviennent pas, & que nous en avons je ne ſçai quel éloignement, on ne leur paſſe rien, on ne leur pardonne rien, on ne les ménage en rien. C'eſt un plaiſir de les faire ſans ceſſe paroître ſur la ſcêne, & d'en divertir les compagnies.

Une jalouſie mortelle : on ne l'avoue pas, parce que de ſoi-même c'eſt un vice honteux & humiliant ; mais ſans l'avouer, on ne la ſent pas moins. Jalouſie ingénieuſe

à déguiser la médisance sous les plus beaux dehors, & à lui donner les couleurs les plus spécieuses. Jalousie du mérite d'autrui, de ses succès, de ses vertus & de ses perfections. Jalousie entre des partis différens, sur-tout entre des personnes du sexe, plus susceptibles que les autres de cette passion, & par-là même plus sujettes à médire & plus piquantes dans leurs traits satyriques & médisans.

Un esprit d'intérêt : examinez bien pourquoi dans la même vocation, dans le même emploi, celui-ci s'étudie tant à rabaisser l'autre & à le décréditer ; c'est qu'il voudroit tout attirer à soi, & profiter aux dépens de celui-là qui lui fait ombrage. Examinez bien pourquoi dans la cour d'un Prince la médisance est si fort en regne, & pourquoi il s'y répand tant de mémoires injurieux : c'est que chacun pense à s'avancer, & que tous ne pouvant occuper telle & telle place, vous vous trouvez par conséquent intéressé à flétrir quiconque pourroit y aspirer préférablement à vous, & les obtenir. Examinez même, si je puis user ici de cet exemple, examinez bien pourquoi dans le cours d'une intrigue criminelle ce rival se déchaîne à toute occasion & avec tant de violence contre son rival : c'est qu'il travaille à l'écarter, & qu'il pré-

tend posséder seul l'infâme & malheureux objet de ses désirs.

Que dirai-je encore ? Une humeur chagrine & critique : le monde est plein de ces censeurs par état, qui ne voient dans le prochain que ce qu'il y a de défectueux, ou ce qui en a l'apparence. Du moins est-ce à cela qu'ils s'attachent, sans égard à tout le reste : n'ayant, ce semble, d'autre occupation, ni d'autre satisfaction dans la vie, que de déclamer, tantôt contre l'un, tantôt contre l'autre ; cherchant en tout & y trouvant, selon leurs bisarres idées, de quoi exciter le fiel qui les dévore, & sur quoi le faire couler.

Un zéle mal entendu : ô que de médisance par-là sont justifiées, sont consacrées, sont sanctifiées ! Un médisant dévot, un médisant zélé ou prétendu tel, est le plus à craindre. D'un air tranquille & composé, d'un ton pieux & modeste, il en dira plus, que l'emportement le plus passionné & la plus ardente colère n'en peut inspirer. Encore se flattera-t-il d'avoir en cela rendu service à Dieu, & s'en fera-t-il un mérite auprès du Seigneur. Content de lui-même, il ira devant un autel ou au pied d'un oratoire, épancher son ame, & croira pouvoir dire comme David : Dans un matin, ô mon Dieu, sans autre glaive que celui de la lan- *Ps. 100.*

gue ou que celui de la plume, je combattois tous les ennemis de votre loi, & j'exterminois tous les pécheurs de la terre.

Une envie démesurée de parler, de railler, de plaisanter. Je n'ai rien contre cet homme, dit-on, je ne lui veux point de mal; & si j'en parle, ce n'est que pour me réjouir. Divertissement sans doute bien charitable & bien chrétien ! Vous n'avez rien contre lui, & vous le frappez aussi rudement, que s'il y avoit entre vous & lui l'inimitié la plus déclarée! Vous ne lui voulez point de mal, & vous lui en faites! Vous n'avez en vûe que de vous réjouir: hé quoi, de le noircir & de le diffamer, de le rendre au moins un sujet de risée, & de lui ôter par-là toute la douceur de la société humaine; de lui causer mille chagrins, & de lui aigrir le cœur contre vous, est-ce donc si peu de chose que vous en deviez faire un jeu ! Esprit railleur dont on s'applaudit, dont on tire une fausse gloire, dont on se laisse tellement posséder qu'on n'est plus maître de le retenir. Esprit pernicieux, qui trouble la paix, qui rompt les amitiés les plus étroites, qui suscite les querelles & les dissensions.

Enfin une légéreté sans attention, sans réflexion, sans ménagement ni discrétion: on raisonne de tout, à propos & hors de

propos ; on dit tout ce qu'on ſçait, & ſouvent tout ce qu'on ne ſçait pas ; on n'a rien de ſecret, & quoi que ce ſoit qui s'offre à la penſée, on le jette d'abord tel qu'il ſe préſente. Ce n'eſt point deſſein prémédité ; j'en conviens. C'eſt vivacité : mais cette vivacité, ne falloit-il pas la modérer ? Ne falloit-il pas vous en défier ? Ne falloit-il pas profiter de tant d'occaſions, où vous avez reconnu vous-même qu'elle vous avoit emporté au-delà des bornes ? En ſerez-vous quitte quand vous direz à Dieu, Je n'y penſois pas ? Il vous répondra que vous deviez y penſer. Car que vous n'y ayez pas penſé, le prochain n'en ſouffre pas moins ; & c'eſt à vous de voir par où vous pourrez le dédommager.

Concluons, Chrétiens : voilà les principes de la médiſance ; or de tels principes, que peut-il venir que de mauvais & de corrompu ? Si donc nous voulons acquérir la vie éternelle, & nous garantir d'un des dangers les plus préſens d'en être exclus pour jamais ; ſi même dès ce monde nous voulons couler d'heureux jours, & couper la racine de mille peines, de mille diſgraces, de mille affaires déſagréables ; *Qui vult diligere vitam, & dies videre bonos* : que ferons-nous pour cela ? c'eſt de ſuivre l'important avis que nous donne le Prophéte 1. *Petr.* c. 3.

Ps. 33. en ces courtes paroles : *Prohibe linguam tuam à malo.* C'eſt, dis-je, de veiller ſur notre langue, & de la régler ; d'y mettre un frein, & , ſi je puis m'exprimer de la ſorte, un frein d'équité, un frein de charité, un frein de circonſpection & de ſageſſe, qui en arrête l'intempérance, & qui en réprime les ſaillies. Ainſi nous éviterons le déſordre de celui qui fait la médiſance, & vous allez encore apprendre à éviter le déſordre de celui qui l'écoute : c'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE. QU'il ſe trouve des hommes aſſez perdus d'honneur & de conſcience, pour s'attaquer à l'innocence même, & pour imaginer contre elle des faits ſuppoſés & de prétendus ſujets d'accuſation, c'eſt une des iniquités les plus criantes & les plus dignes de toute la ſévérité des loix. Mais que ceux encore que Dieu a établis, & qu'il a revêtus de ſa puiſſance pour réprimer cette audace, l'autoriſent au contraire, l'appuient, & lui laiſſent la liberté d'inventer tout ce qu'il lui plaît & de l'avancer impunément, c'eſt le comble & le dernier degré de l'injuſtice. Or voilà néanmoins ce que fait Caïphe dans la cauſe de Jeſus-Chriſt, & à l'égard des faux témoins qu'on a ſubornés contre cet homme-Dieu. Comme

Grand-Prêtre & souverain Juge, Caïphe devoit les rejetter & même les châtier. Il étoit évident que leurs témoignages se contrediſoient, & par conſéquent qu'il y avoit dans leurs dépoſitions de l'impoſture & du menſonge. Il n'ignoroit pas au nom de qui ils parloient, ni de qui ils étoient les miniſtres & les ſuppôts. Il ſçavoit qu'ils étoient gagés par les ennemis du Fils de Dieu pour l'opprimer & le faire périr. Mais bien loin de s'oppoſer à une ſi damnable entrepriſe & de confondre ces calomniateurs, il les reçoit favorablement, il les écoute, il ſe joint à eux, & tire de la bouche du Sauveur du monde un aveu touchant ſa divinité, dont il lui fait un crime, & qu'il traite de blaſphême : *Quid adhuc deſideramus teſtes? Audiſtis blaſphemiam.* Marc. c. 14. Pourquoi tout cela? c'eſt qu'il entroit dans toutes les paſſions des Scribes & des Docteurs de la ſynagogue; c'eſt qu'il étoit lui-même d'intelligence avec les Juifs, piqués contre Jeſus-Chriſt; c'eſt qu'il étoit bien aiſe d'avoir, pour le condamner, des preuves au moins apparentes, s'il ne pouvoit en avoir de réelles & de ſolides. Voilà ce qui le rend ſi facile à entendre tout, quelque peu de vrai-ſemblance qu'il y découvre, & quelque perſuadé qu'il ſoit que ce ſont autant d'inventions & autant d'ar-

tifices de la plus injuſte & de la plus violente cabale.

De-là, Chrétiens, que viens-je vous enſeigner, ou de quelle erreur voudrois-je aujourd'hui vous détromper ? Appliquez-vous à ce point de morale, dont on n'a pas dans le monde une idée aſſez juſte, & ſur lequel on ſuit ſans ſcrupule des principes très-contraires néanmoins, & à la raiſon & à la religion. D'être auteur de la médiſance, de la faire & de la débiter, c'eſt ce que les ames vraiment chrétiennes reconnoiſſent aiſément pour une injuſtice & un déſordre ; mais d'y prêter ſeulement l'oreille, de s'y rendre attentif, de ne l'arrêter pas, autant qu'il eſt poſſible, & de n'y former nulle oppoſition, c'eſt ce qu'on ne penſe guère à ſe reprocher, & ce qu'on met au rang des fautes les plus légères & les plus pardonnables. Or je ſoutiens que ſans rien dire ſoi-même au déſavantage du prochain, on peut toutefois, par la ſeule attention qu'on donne à la médiſance, pécher très-griévement. Je ſoutiens que ſi c'eſt un crime d'attaquer & de bleſſer l'honneur d'autrui, c'en eſt pareillement un de ne le défendre pas de tout ſon pouvoir & de ne le pas maintenir. Je ſoutiens que Dieu là-deſſus nous a chargés de l'intérêt de nos freres ; que c'eſt un devoir, ſinon de

juſtice,

juſtice, au moins de charité; & que de manquer à cette loi indiſpenſable, c'eſt déſobéir à un précepte divin, & par-là même s'expoſer à une éternelle damnation.

Je le ſoutiens, dis-je; & voilà pourquoi ſaint Bernard diſoit de la médiſance, que c'eſt un étrange mal & bien funeſte, puiſque du même trait elle cauſe la mort à trois perſonnes: à celui qui médit, à celui dont on médit, à celui devant qui l'on médit: à celui qui médit, & qui perd la vie de l'ame en perdant la grace de Dieu; à celui dont on médit, & qui perd en quelque ſorte la vie civile en perdant la réputation qui l'y entretenoit; enfin, à celui devant qui l'on médit, & qui perd la charité, dès-là qu'il en abandonne les intérêts, & qu'il permet qu'elle ſoit violée en ſa préſence. Tout ceci ne ſouffre nulle conteſtation: mais il faut le développer encore davantage, afin que vous en ayez une intelligence plus parfaite, & que vous ſçachiez préciſément à quelles régles vous pouvez dans la pratique & vous devez vous en tenir.

Je dis donc qu'il y a, ſelon la diſtinction commune, trois états différents, ſoit à l'égard de celui qui fait la médiſance, ou à l'égard de celui qui l'écoute; un état de ſupériorité, un état d'égalité, & un état de dépendance. Comme je ne veux rien ou-

trer, je conviens que chaque état a ſes obligations particulieres, & que dans tous ce ne ſont pas les mêmes. Suis-je dans un état ſupérieur à celui du médiſant ? Je puis lui fermer la bouche, je puis uſer de mon autorité pour interrompre ſes diſcours trop libres & trop mordans; je puis hautement lui déclarer & lui faire entendre, que ce n'eſt point par de tels entretiens, qu'on me peut plaire; que le chriſtianiſme nous les interdit, & qu'étant chrétien, je ne ſuis pas dans une diſpoſition à les tolérer, ni à les agréer. Suis-je dans un état égal, ou même dans un état inférieur ? je n'ai pas le même droit alors de réſiſter en face à la médiſance, ni de m'élever auſſi ouvertement contre elle & avec la même force; mais je puis au moins me taire, & par mon ſilence la laiſſer tomber; mais je puis, par un air grave & ſérieux, donner à connoître que je n'entre point en tout ce qu'on me dit & que je n'y prends point de part; mais je puis, par des propos éloignés, couper la converſation, & peu à peu la tourner ſur d'autres ſujets; mais je puis même, par quelques paroles d'excuſe, couvrir les choſes, les juſtifier ou les adoucir: car c'eſt ainſi que la charité le demande. Sans cela que fais-je ? Je me rends reſponſable devant Dieu de la médiſance qui ſe commet, &

j'en fais retomber sur moi l'iniquité. Voulez-vous sçavoir comment? vous n'aurez pas de peine à le comprendre.

Et en effet, c'est une illusion de penser que nous n'ayons à répondre que de nos propres péchés. Les péchés d'autrui, selon la part que nous y avons, doivent entrer dans le compte que Dieu exigera de nous; ou, pour mieux dire, les péchés d'autrui nous deviennent propres & personnels, dès-là que nous y participons, que nous y coopérons, que nous les favorisons, & que nous les fomentons. Or écouter la médisance, je dis l'écouter sans nécessité, sans contrainte, d'une volonté délibérée & d'un plein gré, quand on pourroit, ou la repousser directement & la combattre, ou l'éluder adroitement & la détourner, c'est sans contredit y participer, c'est y coopérer, c'est la favoriser & la fomenter.

Pour vous en convaincre d'une maniere sensible, supposons l'esprit de charité tellement répandu dans le christianisme, que la médisance y trouvât par-tout des contradictions; que la plûpart des chrétiens fussent prévenus de telle sorte, & disposés contre elle, que personne ou presque personne ne lui applaudît; que le pouvoir des maîtres fût employé à la bannir de devant eux & à la proscrire; que la fermeté des égaux &

même des inférieurs fût assez constante pour y témoigner toujours une certaine répugnance, pour y former toujours quelque obstacle, du moins pour n'y consentir jamais, pour ne l'approuver jamais, pour ne marquer jamais, ni par aucun signe, ni par aucune parole, qu'on y fît réflexion, & que l'esprit y fût appliqué : ah ! mes Freres, dites-moi s'il y auroit alors beaucoup de médisans, & même dites-moi s'il y en auroit un seul ? La médisance ne trouvant point d'auditeurs favorables, ne recevant point d'éloges capables de la flatter & de l'exciter, se voyant au contraire, ou honteusement rebutée, ou reçue froidement & négligée, oseroit-elle se produire ? Le chercheroit-elle avec tant d'ardeur? Seroit-elle si hardie & si téméraire à s'expliquer ? N'y garderoit-elle pas plus de mesures? N'y apporteroit-elle pas plus de réserve ? Il est donc inconteſtable que ce qui l'entretient, & ce qui lui donne dans le monde un empire si étendu, c'est le bon accueil qu'on lui fait, & l'accès facile qu'elle rencontre dans tous les lieux où elle se présente. D'où il s'ensuit que la malice n'en doit pas être seulement attribuée au médisant, mais qu'elle doit rejaillir encore sur tous ceux qui contribuent à la médisance, en lui laissant une pleine liberté de lancer ses traits

ſur qui il lui plaît, & comme il lui plaît. C'eſt pour cela que ſaint Jérôme s'écrioit : Heureuſe la conſcience qui ne s'attache, ni à voir le mal, ni à l'entendre ! *Felix conſcientia quæ nec audit, nec aſpicit malum* ! Prenez garde, je vous prie : ce ſaint Docteur ne ſe contente pas de dire, qu'heureux eſt l'homme qui ne ſe porte point à mal parler, mais qui ne s'arrête pas même à écouter le mal, pourquoi ? parce qu'il ſe met par-là à couvert d'un des péchés les plus griefs, & en même tems les plus ordinaires. *Hieron.*

Non, mes chers Auditeurs, rien de plus ordinaire que d'avoir les oreilles ouvertes à tous les mauvais contes qui ſe font, & à toutes les hiſtoires ſcandaleuſes qui ſe récitent. Je puis ajouter, que c'eſt auſſi l'un des plus dangereux écueils où l'innocence ſoit expoſée dans le commerce du monde. Une ame chrétienne & prévenue des ſentimens de la religion, peut avec moins de difficulté s'abſtenir de la médiſance & ne la prononcer jamais elle-même : mais de ne la pas entendre, c'eſt de quoi il n'eſt pas poſſible de ſe garantir ſans une vigilance continuelle ſur ſoi-même, & ſans une réſolution à l'épreuve de toutes les occaſions & de toutes les tentations. De-là vient, pour peu qu'on ait la conſcience

timorée, qu'il eſt rare que nous allions parmi le monde, & que nous nous mêlions dans les converſations du monde, ſans en revenir avec quelque ſcrupule dans le cœur ſur ce qui s'eſt dit du prochain, & ſur la maniere dont nous l'avons reçu. Je me trompe, Chrétiens, & je devrois plutôt reconnoître, en le déplorant, qu'il eſt rare & très-rare, que nous ayons là-deſſus le moindre ſcrupule, parce que la plupart ne comptent pour rien d'écouter une médiſance, & d'en raiſonner avec celui qui la fait. On l'écoute avec indifférence, on l'écoute avec complaiſance, on l'écoute par un reſpect humain & par une lâche condeſcendance, on l'écoute par une vaine curioſité ; & ce qu'il y a de plus criminel enfin, on l'écoute par une ſecrette malignité. Autant de caractères, ou autant de degrés à diſtinguer dans le péché dont on ſe charge devant Dieu. Suivez-moi.

On l'écoute avec indifférence. Comme on n'eſt guère touché des intérêts du prochain, & qu'on ne ſe croit nullement engagé dans ſa cauſe, on laiſſe parler chacun ainſi qu'il juge à propos. Ce n'eſt pas mon affaire, dit-on, & cela ne me regarde point. Ce n'eſt point moi qui ai entamé cette matiere ; & dans tout cet entretien, je n'ai été qu'auditeur & que témoin. Sur

ce beau principe, on se rassure, & l'on se tient quitte de tout. Si dans les visites qu'on rend & qu'on reçoit, si dans les compagnies que l'on fréquente, la charité est fidélement observée & l'honneur d'autrui ménagé, on en est bien aise, & l'on en bénit le Seigneur: mais du reste, que la médisance y vienne prendre place, que la réputation de celui-ci ou de celle-là y soit impitoyablement déchirée, on en est peu en peine, pourquoi ? parce qu'on ne peut se figurer qu'on en soit complice; parce qu'on ne peut se mettre dans l'esprit qu'on ait sur cela d'autre obligation, que de se tenir neutre & de ne se point déclarer : comme si voyant mon frere attaqué avec violence & sur le point de périr, je pouvois sans crime l'abandonner à l'ennemi qui le poursuit, & lui refuser mon secours, lorsque je suis en état de le sauver. Il n'est pas nécessaire, pour connoître l'indignité d'une telle conduite & pour la condamner, d'avoir recours à la religion : il suffit de consulter la loi de la nature & la raison.

On l'écoute avec complaisance. De tout tems la médisance a été, & est encore plus que jamais l'assaisonnement des conversations. Tout languit sans elle, & rien ne pique. Les discours les plus raisonnables ennuient, & les sujets les plus solides cau-

sent bien-tôt du dégoût. Que faut-il donc pour réveiller les esprits, & pour y répandre une gaieté qui leur rende le commerce de la vie agréable ? Il faut que dans les assemblées le prochain soit joué & donné en spectacle par des langues médisantes : il faut que par des narrations entrelassées des traits les plus vifs & les plus pénétrans, tout ce qui se passe de plus secret dans une ville, dans un quartier, soit représenté au naturel & avec toute sa difformité : il faut que toutes les nouvelles du jour viennent en leur rang & soient étalées successivement & par ordre. C'est alors que chacun sort de l'assoupissement où il étoit ; que les cœurs s'épanouissent, que l'attention redouble, & que les plus distraits ne perdent pas une circonstance de tout ce qui se raconte. Les yeux se fixent sur celui qui parle ; & quoiqu'on ne lui marque pas expressément le plaisir qu'on a de l'entendre, il le voit assez par la joie qui paroît sur les visages, par les ris & les éclats qu'excitent ses bons mots, par les signes, les gestes, les coups de tête. Tout l'anime ; & se trouvant en pouvoir de tout dire, sans que personne l'arrête, où sa passion, où son imagination ne l'emporte-t-elle pas ? On ne se retire point qu'il n'ait cessé, & l'on s'en revient enfin d'autant plus content de soi, que sans

bleſſer, à ce qu'on prétend, ſa conſcience, on a eu tout le divertiſſement de la converſation la plus ſpirituelle & la plus réjouiſſante. Voilà ce qu'on met au nombre des amuſemens permis, & de quoi l'on s'imagine être en droit de goûter toute la douceur, ſans que l'innocence de l'ame en ſoit endommagée.

On l'écoute par un reſpect tout humain & par une lâche condeſcendance. C'eſt un ami qu'on craint de choquer, c'eſt un maître qu'on ménage & qu'on veut flatter, c'eſt même un inférieur qu'on n'a pas la force de reprendre, & dont on ſe laiſſe dominer. On ſçait bien ce qui ſeroit du devoir de la charité, & l'on voudroit y ſatisfaire; mais l'aſſurance & le courage manquent. On gémit intérieurement de la contrainte où l'on eſt, & l'on ſe reproche ſa foibleſſe, mais on ne peut venir à bout de la ſurmonter. De-là ce conſentement forcé; mais apparent, qu'on donne à la médiſance. On la condamne dans le fond du cœur: mais de la maniere dont on y répond, il ſemble audehors qu'on l'approuve; il ſemble qu'on entre dans toutes les penſées du médiſant, dans toutes ſes idées & tous ſes ſentimens. Or par-là même on l'y confirme; & bien loin de le guérir, on le perd, & l'on ſe perd ſoi-même avec lui.

On l'écoute par une vaine curiosité. Combien de gens veulent être informés de tout & tout sçavoir ? je dis tout ce qui ne les regarde point, & qui ne les intéresse en rien. Car voici ce qu'il y a souvent de plus étrange & de plus bisarre : c'est qu'on ignore ses propres affaires, qu'on n'a nul soin de les apprendre ni d'examiner ce qui se fait dans sa propre maison, tandis qu'on veut avoir une connoissance exacte des affaires des autres, & qu'on tient en quelque sorte regiſtre de tout ce qu'ils font & de tout ce qui se fait chez eux. Au lieu donc de rejetter mille rapports, non-seulement inutiles, mais très-injurieux & très-pernicieux, on en est avide, on les recherche, & l'on en recueille jusqu'aux moindres particularités. C'est ce qu'on appelle ouvertures de cœur, confidences; & moi, c'est ce que j'appelle perfidies & médisances. C'est ce qu'on tâche de justifier par le droit de l'amitié; & moi, c'est ce que je réprouve par le droit de la charité. Et où est-elle cette charité évangélique ? Comment l'accorder avec ces tours d'adresse, avec ces perquisitions, ces questions subtiles & captieuses; avec ces longs circuits, pour amener une personne dans le piége, pour lui tirer ce qu'elle a de plus caché dans l'ame, pour l'engager insensi-

blement à vous le révéler, pour abuſer de ſon ingénuité, ou plutôt de ſa ſimplicité ? Il faudroit lui enſeigner à ſe taire, & l'on uſe de toutes les induſtries, & de toutes les inſtances, pour lui arracher une parole qu'elle devroit retenir. Cependant on ſe ſçait bon gré d'avoir découvert telle choſe, qui n'eſt pas connue. On en triomphe, on s'en fait un faux mérite ; & ce ſera beaucoup, ſi dans peu l'on ne la rend pas publique, & l'on ne produit pas au jour tout le myſtère. Achevons.

On l'écoute par une ſecrette malignité. Un homme a des précautions à prendre & des meſures à garder. Il n'auroit pas bonne grace de s'élever hautement contre cet autre, & de déclamer contre lui. On ne l'en croiroit pas ; & tout ce qu'il diroit, ne feroit nulle impreſſion. On l'attribueroit à chagrin, à reſſentiment, à prévention, à mauvaiſe volonté, parce qu'ils ſont mal enſemble, & qu'ils ne ſe voient point ; parce qu'ils ſont liés à des partis tout contraires, & que le monde eſt inſtruit de leur diviſion ; parce qu'ils ſont actuellement en concurrence pour un emploi, pour une charge, pour quelque avantage que ce puiſſe être. Mais s'il ne peut s'expliquer lui-même, & s'il ne lui convient pas, qu'il lui eſt doux de trouver quelqu'un qui prenne

ſa place & qui parle pour lui ! Peut-être par bienſéance en fera-t-il paroître quelque peine ; peut-être même affectera-t-il d'excuſer ce qu'il entend, & d'y donner un bon ſens. Mais que la malignité eſt artificieuſe ! Il en dira trop peu pour une ſolide juſtification, & aſſez pour animer l'entretien, & pour engager encore à de plus amples détails & à de nouvelles médiſances. Voilà le fruit de cette prétendue modération. Autant & mieux vaudroit-il qu'il eût ouvert ſon cœur, qu'il en eût ſuivi tous les ſentimens, & qu'il eût jetté au-dehors tout le fiel dont il eſt rempli.

Quoi qu'il en ſoit, mes Freres, préſervons-nous de la médiſance comme du poiſon le plus contagieux & le plus mortel. C'eſt l'idée que nous en fait concevoir le Saint-Eſprit, en comparant la langue du médiſant avec la langue du ſerpent : *Acuerunt linguas ſuas ſicut ſerpentis.* Le ſerpent pique ; ce n'eſt qu'une morſure : mais de cette morſure, le venin ſe communique dans toutes les parties du corps. Le médiſant parle : ce n'eſt qu'une parole ; mais bien-tôt cette parole retentit par-tout. On ſe la redit les uns aux autres ; & pour uſer de cette figure, comme un ſouffle empeſté, elle infecte également, & toutes les bouches d'où elle ſort, & toutes les oreil-

Pſ. 139.

les où elle entre. Ne nous arrêtons point tant à examiner ce que fait le prochain, & ce qu'il ne fait pas. Si Dieu nous en a confié la conduite, veillons-y avec toute l'attention néceſſaire, mais du reſte en y obſervant toutes les régles d'une correction charitable : c'eſt-à-dire, en l'avertiſſant, en le reprenant de lui à nous, & non en publiant ſes imperfections & ſes vices, ni en le décriant. S'il ne dépend point de nous, & que nous n'en ſoyons point reſponſables, qu'avons-nous affaire de rechercher ſes actions ? de quelle autorité entreprenons-nous de le juger & de le cenſurer ? Chacun devant Dieu portera ſon fardeau ; c'eſt à chacun de penſer à ſoi, ſans vouloir étendre plus loin ſes vûes. Que de ſoins ſuperflus dont on ſe délivreroit ! Que de retours fâcheux qu'on s'épargneroit ! Que de querelles & de démêlés qu'on préviendroit ! Que de péchés qu'on éviteroit ! Combien une médiſance a-t-elle troublé de familles, de ſociétés, de communautés ? combien a-t-elle bleſſé de conſciences, & combien d'ames a-t-elle damnées ? De toutes les tentations dont nous avons à nous garantir, on peut dire que celle-ci eſt, non-ſeulement la plus univerſelle, mais la plus dangereuſe & la plus difficile à vaincre. L'Apôtre ſaint Jacques en étoit

bien persuadé, & nous n'éprouvons que trop tous les jours la vérité du témoignage qu'il en a rendu, quand il nous dit, que la langue est un feu, qui ne cherche qu'à s'échapper & à consumer tout; *Et lingua ignis est*: que c'est un mal inquiet, qui n'a point de repos & qui n'en donne point; *Inquietum malum*: qu'il n'y a aucune espéce de bêtes si sauvages & si farouches que l'homme n'ait sçu réduire, mais que pour la langue on ne la peut dompter; *Linguam autem nullus hominum domare potest.* Et n'est-ce pas elle en effet qui fait tomber les plus sages, & qui entraîne les plus vertueux? Il n'y a point d'état où elle n'ait causé des dommages infinis.

Jacob. c. 3.

Au reste, mes chers Auditeurs, si nous nous sentons quelquefois atteints de ses coups, & si nous nous voyons en butte à la médisance, nous avons dans Jesus-Christ un beau modéle de patience. Imitons ce divin Maître, & ne soyons point plus jaloux de notre réputation, qu'il ne l'a été de la sienne. Ou ce qu'on dit de nous est vrai: reconnoissons-le humblement devant Dieu, & consentons, puisqu'il le permet, à en porter devant les hommes toute la confusion. Ou c'est sans fondement & sans raison, qu'on nous accuse: contentons-nous, pour notre défense, d'une simple expos-

tion de la vérité ; & laiſſons au Seigneur le ſoin d'une plus entiere juſtification. Il y pourvoiera dès cette vie même, au moins dans l'autre. Quand le monde nous combleroit de ſes malédictions, nous ſommes heureux, ſi nous pouvons à ce prix mériter les bénédictions du ciel, & obtenir la gloire éternelle que je vous ſouhaite, &c.

EXHORTATION
SUR LE
JUGEMENT DU PEUPLE
CONTRE
JESUS-CHRIST
EN FAVEUR DE BARABBAS.

Reſpondens autem Præſes, ait illis: Quem vultis vobis de duobus dimitti? At illi dixerunt: Barabbam. Dicit illis Pilatus: Quid igitur faciam de Jeſu, qui dicitur Chriſtus? Dicunt omnes: Crucifigatur.... Sanguis ejus ſuper nos & ſuper filios noſtros.

Pilate leur dit: Qui voulez-vous qu'on vous remette des deux? Barabbas, dirent-ils. Pilate leur répartit: Que ferai-je donc de Jeſus qu'on appelle Chriſt? Tous lui répondirent: Qu'il ſoit crucifié... Que ſon ſang retombe ſur nous & ſur nos enfans. En ſaint Matth. chap. 27.

S'Il y a une image naturelle du péché, & du pécheur qui le commet, n'eſt-ce pas celle-ci, Chrétiens, où nous voyons

tout un peuple animé de la plus aveugle passion, donner sur le Fils même de Dieu la préférence à un insigne voleur, & consentir à porter toute la malédiction que doit attirer sur leur tête le sang de ce Dieu homme si injustement répandu, & sa mort poursuivie avec tant de violence? Combien d'autres réflexions me fourniroient l'inconstance de cette nation, qui depuis peu de jours avoit reçu le Sauveur du monde avec tant d'applaudissemens & de cris de joie, & l'avoit comblé de bénédictions; l'obstination invincible & l'animosité des Pharisiens, qui non contens de tout ce qu'ils avoient déja entrepris contre Jesus-Christ, veulent achever de le perdre, & forment le détestable dessein de le faire crucifier; la foiblesse de Pilate qui n'a pas la force d'employer son autorité à défendre ce prétendu criminel, dont il connoît toute l'innocence, & qui, pour le tirer de leurs mains, use d'artifice, & lui fait l'affront de le mettre en parallele avec Barabbas: que ne pourrois-je pas, dis-je, vous représenter sur-tout cela, & quels sujets de morale n'aurois-je pas à traiter? Mais je m'en tiens à la pensée de saint Chrysostome; & dans une juste application de la conduite des Juifs à la nôtre, quand nous nous élevons contre Dieu par de griéves transgressions de sa loi, il me

ſuffit aujourd'hui de vous apprendre craindre le péché, à le haïr & à le fuir, le regarder comme le plus mortel ennem de vos ames, & à vous en préſerver comm du plus grand de tous les maux. Nou avons deux choſes à conſidérer dans le pé ché : premiérement, la malice du péché & ſecondement, la peine du péché. Or l'u & l'autre ne ſe trouvent ici que trop bie exprimés, & ce ſera le partage de cet en tretien. Les Juifs, en renonçant Jeſus-Chriſt, lui préférent Barabbas : voilà l malice du péché. Et par une ſi indign préférence, ils ſe rendent devant Die reſponſables du ſang de Jeſus-Chriſt: voil la peine du péché. Je dis la malice du pé ché, dont nous devenons nous-mêmes cou pables, en ſacrifiant à nos paſſions tous le intérêts de Dieu. Je dis la peine du péché dont nous nous chargeons nous-mêmes, & à quoi nous nous expoſons, en ſuſcitan contre nous le ſang de Jeſus-Chriſt & toute la juſtice de Dieu. C'eſt tout le ſuje de votre attention.

1. PARTIE. Pilate étoit trop éclairé pour ne pas voi la fauſſeté des accuſations que formoien les Juifs contre le Fils de Dieu. Après l'a voir interrogé lui-même, il ne trouvoi rien qui lui parût digne de mort ; & ſelo

un reſte d'équité que ſon cœur ne pouvoit démentir, il penſoit aux moyens de ſauver le Juſte opprimé par la calomnie, & de le délivrer des mains de ſes perſécuteurs. C'étoit une coutume depuis long-tems établie & conſtamment obſervée, qu'à la ſolemnité de Pâques on élargît un priſonnier, & qu'on en laiſſât au peuple le choix. Or entre les autres, il y en avoit un plus connu par ſes crimes; c'étoit Barabbas: homme convaincu de meurtre, de ſédition, des attentats les plus noirs, & pour cela réſervé au dernier ſupplice. Que l'occaſion, ce ſemble, étoit favorable au deſſein de Pilate! Il ne la manqua pas. Il s'adreſſe en particulier aux princes des Prêtres & aux anciens de la ſynagogue. Il s'adreſſe en général à tout le peuple aſſemblé devant lui. Qui des deux, leur dit-il, mettrai-je en liberté à cette fête, & qui voulez-vous que je renvoie, ou de Barabbas, ou de Jeſus? *Quem vultis vobis de duobus dimitti?* S'il eût eû à traiter avec des eſprits moins prévenus & moins poſſédés de leur barbare envie contre le Sauveur des hommes, y avoit-il lieu de douter qu'ils ne ſe déclaraſſent en ſa faveur, & que dans une telle comparaiſon ils ne priſſent au moins des ſentimens aſſez équitables, pour ne le pas abaiſſer au-deſſous d'un ſcélérat *Matth. c. 27.*

& d'un infâme ? Pilate l'espéroit, il se l'étoit promis : mais que peut-on se promettre d'une populace émue, conjurée, furieuse ; sur-tout, quand de faux docteurs secondent ses emportemens, & qu'elle se voit autorisée des mêmes chefs qui devoient l'arrêter & la réprimer ? Ce n'est donc de toutes parts qu'une même voix, qu'un même cri, pour demander le coupable & pour condamner l'innocent. *Non hunc, sed Barabbam* : Ne nous parlez point de cet homme, mais donnez-nous Barabbas ; c'est celui que nous voulons préférablement à l'autre.

Joan. c. 18.

Quelle surprise pour Pilate ! & une si étrange résolution ne dût-elle pas le troubler & le déconcerter. Envain pour calmer cette émotion populaire, fait-il de fortes instances, & veut-il, pour les convaincre, entrer en raisonnement avec eux. Dans l'ardeur forcenée qui les transporte, ils sont incapables d'entendre aucune raison & de s'y rendre. S'il leur dit : Que prétendez-vous donc que je fasse de ce Jesus que vous m'avez amené, & qui porte la qualité de Christ ? sans hésiter un moment & sans autre procédure, ils prononcent l'arrêt de sa mort, & concluent qu'il le faut crucifier : Défaites-nous-en, & crucifiez-le ; *Tolle, tolle, crucifige.* Si prenant une seconde fois

Luc. c. 23.

a parole, il exige d'eux qu'ils produiſent
e qu'ils ont à dépoſer, & qu'ils en vien-
ent à la preuve de leurs dépoſitions : car
uel mal a-t-il fait ? *Quid enim mali fecit ?* *Marc.*
ls croient ce détail inutile, & ne daignent *c. 27.*
as s'y engager, tant ils ſont perſuadés de
a vérité de leur témoignage : Si ce n'étoit
as un méchant homme, nous ne l'aurions
as conduit à votre tribunal, ni ne vous
'aurions pas livré. Sur cela nouveaux mou-
emens, nouvelles pourſuites, nouvelles
lameurs: Qu'on le mette en croix, & qu'il
ériſſe ; *At illi magis clamabant, dicentes :* *Ibid.*
Crucifigatur. Enfin, ſi Pilate oſe leur re-
ontrer que c'eſt le Roi des Juifs, & que
'attenter à ſa vie, c'eſt pour eux le crime
plus énorme, ils proteſtent hautement
u'ils ne le reconnoiſſent point, qu'ils n'en
épendent point, qu'ils n'ont point d'autre
oi que Céſar, & qu'ils ne ſouffriront ja-
ais que celui-ci ait dans la Judée le moin-
re pouvoir : *Non habemus regem, niſi* *Joan.*
Cæſarem. *c. 19.*

Ah ! peuple indocile & rébelle, c'étoit
n effet votre Roi, & c'étoit en même
ems le Roi de gloire : mais vous n'en
vez point voulu, pourquoi ? parce qu'il
ous apportoit la lumiere, & que vous ai-
iez les ténébres ; parce qu'il vous annon-
oit des vérités auxquelles vous refuſiez de

vous soumettre, & que par sa parole toute divine & ses œuvres merveilleuses il confondoit votre incrédulité; parce qu'il vous prêchoit une loi dont vous aviez peine à vous accommoder, & dont vous vous faisiez un scandale; parce qu'il rabattoit l'orgueil de vos Pharisiens & qu'il démasquoit leur hypocrisie; parce qu'ils vous aigrissoient, qu'ils vous envenimoient, qu'ils vous soulevoient contre lui, & vous inspiroient toutes leurs passions. Voilà, dis-je, pourquoi vous l'avez rejetté, & vous lui avez fait le plus sanglant outrage qu'il ait reçu dans tout le cours de ses souffrances. Car jamais fut-il plus humilié, que dans ce jugement, où vous l'avez couvert d'opprobre & d'ignominie? D'être comparé avec Barabbas, c'étoit déja une des plus grandes humiliations: mais le dernier degré & le comble de l'humiliation, n'a-ce pas été de voir encore Barabbas obtenir sur lui l'avantage? & le Fils unique de Dieu pouvoit-il être traité avec plus d'indignité & plus de mépris?

Ne nous flattons point, mes chers Auditeurs; & sans nous épancher en d'inutiles reproches contre les Juifs, tournons toute notre indignation contre nous-mêmes, & convenons que cette rébelle nation n'a point mépriſé plus outrageusement Jesus-

Christ, que nous mépriſons notre Dieu ſur
ant de ſujets & en tant d'occaſions, où nous
ous laiſſons entraîner, & nous nous aban-
donnons au déſordre du péché. Quand Ter-
ullien parle du péché de rechûte après la
énitence, il en fait conſiſter la griéveté &
a malice, en ce que l'homme, dit-il, après
voir éprouvé l'empire du démon & celui
e Dieu; l'empire du démon, lorſqu'il étoit
ans l'état du péché; & celui de Dieu,
andis qu'il vivoit dans l'état de la grace:
e détermine enfin, & ſe livre au démon
préférablement à Dieu, de ſorte que fai-
ant la comparaiſon de l'un & de l'autre; il
emble conclure, que le joug de Dieu eſt
oins avantageux & moins ſouhaitable que
elui du démon, puiſqu'après avoir ſecoué
ans ſa pénitence le joug du démon pour ſe
onvertir à Dieu, il quitte tout de nouveau
e joug de Dieu, & ſe réduit ſous l'eſclava-
e & la ſervitude du démon. Ainſi raiſon-
oit ce ſçavant Afriquain.

Mais il n'eſt pas néceſſaire, pour juſtifier
na penſée, de la renfermer dans cette eſ-
éce de péché. Je prétends que tout péché;
e dis tout péché mortel, eſt une préférence
efuſée à Dieu & donnée à la créature. Je
prétends que tout homme qui par une of-
enſe griéve péche contre Dieu, eſt auſſi
oupable envers Dieu, que le furent les

Juifs envers le Fils de Dieu dans le choix qu'ils firent de Barabbas au préjudice & à la ruine de cet adorable Sauveur. Je prétends que c'eſt la même injure de part & d'autre, que c'eſt le même jugement, le même crime : comment cela ? comprenez-en la preuve ; elle eſt inconteſtable & ſans réplique. Car ſelon toute la Théologie, qu'eſt-ce que le péché ? un éloignement volontaire de Dieu, & un attachemenr libre & délibéré aux objets créés. Dès-là que nous péchons, nous quittons Dieu, nous nous ſéparons de Dieu, & pourquoi ? l'un pour une volupté ſenſuelle, l'autre pour un vil intérêt, celui-là pour un fantôme d'honneur, celui-ci pour un caprice, pour une vaine idée, pour un rien. Or n'eſt-ce pas là une vraie préférence, où des objets périſſables & mortels, où d'indignes créatures, plus mépriſables ſouvent & plus abominables que Barabbas, l'emportent ſur tous les droits de Dieu ?

En effet, je ne puis pécher, que je ne connoiſſe le mal que je vais commettre. Je ſçai, en péchant, que telle action eſt criminelle, que telle liberté, que telle injuſtice, que telle médiſance, que telle vengeance eſt défendue & contre la loi de Dieu. Quand donc indépendamment de la loi & malgré la loi qui condamne tout cela, je m'y

m'y porte néanmoins, c'eſt que j'aime mieux me contenter en tout cela, que d'obéir à cette loi; par conſéquent c'eſt qu'en vûe de tout cela, je la mépriſe cette loi divine, & le ſouverain Auteur qui me l'a impoſée. Sans me déclarer auſſi ouvertement que les Juifs, ni m'en expliquer en des termes ſi formels, je dis comme eux dans mon cœur: *Non hunc, ſed Barabbam*; c'eſt un maître trop exact & trop ſévère qu'on me propoſe à ſervir. La voie de ſes commandemens eſt trop étroite pour moi, & il m'en faut une plus large. Le monde eſt mille fois plus commode; & en le ſuivant, il n'y a point tant de gêne ni de contrainte. Il ſe conforme à mes inclinations, il ſeconde mes déſirs, il me laiſſe une licence entiere pour vivre à mon gré & ſelon mes volontés: voilà le Dieu qui me plaît, & que je demande. *Tolle, tolle*: ôtez-moi ce Dieu ſi ſaint, qu'une œillade, qu'un geſte, qu'une parole eſt capable de le bleſſer; ce Dieu ſi clair-voyant, qui ne pardonne rien. *Tolle*: ôtez-moi cet Evangile, cette loi ſi rigoureuſe & ſi oppoſée à tous mes ſentimens naturels. *Non habemus Regem, niſi Cæſarem*: je n'ai point d'autre loi que mon ambition, point d'autre loi que ma convoitiſe, point d'autre loi que mon amour-propre, point d'autre loi que toutes mes cupidités, & tout

Joan. c. 18.

Luc. c. 23.

Joan. c. 19.

ce qui peut me rendre la vie plus douce & plus agréable. Ce ſont là mes guides, mes docteurs, mes maîtres : *Non habemus regem, niſi Cæſarem.* Ces penſées, Chrétiens, font horreur ; mais à bien conſidérer la nature du péché, voilà dans la pratique où il ſe réduit, en voilà le fonds & le caractère le plus eſſentiel.

Vous me direz qu'on n'y procéde pas communément avec tant de délibération, & qu'on n'y fait pas toutes ces réflexions. Ah ! mes Freres, c'eſt ici le prodige, & de la malice de l'homme pécheur, & de l'énormité de ſon péché ? Car écoutez deux choſes que j'ai à vous répondre. Je ſoutiens d'abord, & j'en prends à témoin la conſcience d'un nombre infini de pécheurs, & même de pluſieurs qui m'écoutent actuellement : encore une fois je ſoutiens qu'il y en a qui péchent avec toutes ces vûes, qui déliberent, qui raiſonnent, qui combattent en eux-mêmes & contre eux-mêmes, & qui ne s'abandonnent à leurs déſordres que par cette concluſion formée. Je le veux. Péchés d'un plein choix, d'une pleine réſolution & de la volonté la plus parfaite : mais en même tems, péchés les plus pernicieux par rapport au ſalut ; péchés qui conduiſent le plus directement à la réprobation, ou qui ſont déja comme une réprobation antici-

pée ; péchés que Dieu ſouvent ne remet ni en cette vie ni en l'autre, & qu'il punit dans toute la rigueur de ſa juſtice. Quelle abomination, quelle déſolation !

Du reſte, & c'eſt l'autre réponſe, je conviens auſſi que tous ne vont pas juſqu'à ces excès, & n'embraſſent pas de la ſorte le péché. Je ne ferai pas même difficulté de reconnoître qu'une grande partie de ceux qu'il entraîne, s'y engagent plus légérement: c'eſt-à-dire, qu'ils s'y engagent avec moins d'advertance & moins d'attention ; qu'ils s'y engagent par un premier mouvement & par précipitation, ſoit parce que les objets préſens les frappent tout-à-coup & les excitent, ſoit parce que le penchant les domine, & que le poids de l'habitude les emporte. Tel eſt, je veux bien l'avouer, tel eſt l'état de la plûpart des pécheurs du ſiécle. Mais cela même les excuſe-t-il ? & cela diminue-t-il l'injure que fait à Dieu le péché? Quoi, je prétendrois tirer avantage de mon inadvertance & de ma légéreté dans un ſujet qui demandoit toute mon attention & toute ma précaution ! Quoi, lorſqu'il s'eſt agi de perdre mon Dieu & de le ſacrifier aux ſales appétits d'une ſenſibilité brutale, je me croirai bien juſtifié de dire que je ne penſois guère à ce que je faiſois ! Quand il étoit queſtion d'immoler Jeſus-

Christ & de le crucifier dans mon cœur ; je me tiendrai moins coupable, parce que je n'examinois rien là-dessus, & que je ne m'appliquois pas à en prévoir les affreuses conséquences! Et où est-ce donc que j'employerai toutes mes lumiéres, que j'apporterai toute ma vigilance, que j'userai de toute ma circonspection ? La passion m'a entraîné ; & voilà justement ce qui offense mon Dieu, & ce qui l'outrage. Car le respect d'un tel Maître & l'honneur qui lui est dû par tant de titres, ne devoit-il pas être plus puissant pour m'arrêter, que toute l'ardeur de la plus violente passion, pour me précipiter & m'emporter ? Si les Juifs tumultuairement assemblés, crioient à Pilate, *Luc. c. 23.* *Tolle hunc, & dimitte nobis Barabbam*; Faites-le mourir, & remettez-nous Barabbas; c'étoit dans un transport qui les aveugloit: mais en étoient-ils moins criminels ? Ainsi, j'ai commis ce péché par vivacité de tempérament, par inconsidération, & presque sans y prendre garde : mais c'est ce qu'il y a de bien surprenant & de bien étrange, que j'aie pris si peu garde à ne faire aucune démarche qui pût être préjudiciable à la gloire & aux intérêts d'un Dieu, de qui j'ai tout reçu & à qui je dois tout. Mon devoir capital, n'étoit-ce pas d'étudier toutes ses volontés, & de me rendre continuellement

attentif à les accomplir, & à ne m'en départir jamais ? Il falloit que j'y fusse bien peu attaché, pour en perdre si aisément le souvenir ; & si je veux de bonne foi me consulter moi-même, si je veux sonder le fond de mon cœur & ses véritables dispositions, je trouverai que je n'ai franchi si précipitamment & si hardiment le pas, que parce que la loi de Dieu ne me touchoit guère, & que j'étois beaucoup plus sensible à mes désirs déréglés, & aux sujets malheureux qui les allumoient.

De tout ceci donc, Chrétiens, vous comprenez l'énormité du péché & le dégré de malice qui lui est propre. Que dis-je ? & quel esprit humain la peut comprendre telle qu'elle est ? Car pour concevoir toute la griéveté de cette préférence donnée à la créature au-dessus de Dieu, il faudroit en même tems concevoir toute la grandeur de Dieu au-dessus de la créature. Tellement que la malice du péché doit être aussi grande par proportion, que Dieu est grand, que Dieu est juste, que Dieu est bon, que Dieu est parfait dans tous ses attributs : or tout cela est infini, & par conséquent hors de la portée d'une raison aussi foible & aussi bornée que la nôtre. Et comme il est de l'essence de Dieu, que quelque idée que je me forme de son souverain être, il passe

toujours infiniment tout ce que j'en connois ; il eſt de l'eſſence du péché, que, quoique j'en imagine, il ſoit toujours plus difforme & plus odieux que tout ce que je m'en puis figurer. Quand je conçois qu'il a converti les Anges en démons ; qu'il a ruiné pour jamais l'état d'innocence où furent créés nos premiers parens, & qu'il les a perdus avec toute leur poſtérité ; qu'il dépouille l'ame de tous ſes mérites, en eût-elle amaſſé des tréſors ſans nombre, & qu'il l'expoſe à des ſupplices éternels : quand je me repréſente tout cela, ce n'eſt rien encore, dit ſaint Auguſtin, parce que tout cela n'eſt rien en comparaiſon de ce que je ne puis me repréſenter, qui eſt la majeſté du Créateur offenſée & comme dégradée dans l'eſtime du pécheur.

Ah! Chrétiens, que ne connoiſſons-nous mieux le péché, ou que n'en perdons-nous abſolument toute la connoiſſance! Notre malheur eſt de le connoître, & de ne le pas connoître aſſez. Si nous ne le connoiſſions point du tout, nous ne ſerions plus en danger de le commettre; ou ſi nous le connoiſſions mieux & dans toute ſa laideur, bien loin de le rechercher & de nous y plaire, nous ne penſerions qu'à nous en préſerver & à le fuir. Mais, hélas ! nous le connoiſſons autant qu'il faut, pour en pouvoir

devenir coupables devant Dieu; & nous ne le connoissons pas autant qu'il seroit nécessaire, pour être en état de ne le pouvoir plus aimer & de n'y pouvoir plus tomber. Etat d'impeccabilité, état bienheureux! Quand est-ce que nous y serons? ce sera quand nous verrons Dieu, & que nous le contemplerons dans toute sa gloire, parcequ'alors nous aurons une connoissance du péché beaucoup plus vive & plus étendue, puisque nous le connoîtrons dans Dieu même; & que d'ailleurs attachés à Dieu d'un lien désormais indissoluble, nous nous trouverons par-là dans la sainte nécessité de haïr tout ce qui peut nous en éloigner & nous l'enlever. Cependant, mes Freres, sans être dès-maintenant en cet état, il ne tient qu'à nous de quitter le péché, de nous retirer du péché, de ne plus retourner au péché, parce que la grace ne nous manque pas pour cela, & qu'avec la grace tout nous est possible. C'est ainsi qu'exempts de la malice du péché, nous nous mettrons encore à couvert de la peine qui le suit, & dont j'ai à vous entretenir dans la seconde partie.

II. PARTIE.

C'Etoit une espéce d'imprécation parmi les Hébreux, de souhaiter à un homme que le sang d'un autre homme retombât

sur lui. Nous en voyons l'usage dans le Lévitique; si quelqu'un se le faisoit à soi-même par forme de serment, & qu'il dît, Je veux que le sang de celui-ci ou de celui-là retombe sur moi, c'est comme s'il eût dit, Je veux que tout le crime qu'il peut y avoir en le répandant, me soit imputé. S'il y a des peines & des malédictions qui y soient attachées, je veux m'en charger. Si ce sang est innocent, je m'en fais le coupable, & je m'engage à être la victime & l'anathême de son expiation. Voilà, Chrétiens, l'affreuse extrémité où la fureur des Juifs les porta; jusqu'à consentir, après l'indigne préférence qu'ils avoient donnée à Barabbas, que le sang de Jesus-Christ, non-seulement retombât sur eux, mais sur leurs enfans: *Sanguis ejus super nos & super filios nostros.* *Matth. c. 27.*

Imprécation dont le sens est plein d'horreur; car c'est-à-dire, si cet homme que vous appellez juste, & qui s'appelle Dieu, est aussi juste que vous le croyez, & qu'il soit, ainsi qu'il le prétend, égal à Dieu & Dieu lui-même, nous voulons bien, en vous demandant sa mort, devenir responsables de toute l'injustice qu'elle renferme, & nous consentons à être traités, nous & toute notre postérité, comme des déïcides. Imprécation que je ne puis prononcer, &

que vous ne pouvez entendre, sans en être saisis d'effroi, puisqu'elle nous fait voir dans ce peuple le plus violent transport de haine, & qu'elle nous présage pour eux dans l'avenir & pour leurs descendans les plus terribles malheurs. Imprécation où Pilate, tout païen qu'il étoit, craignit d'avoir part, & dont il voulut se mettre à couvert, lorsqu'en présence de cette multitude, & au milieu des cris qu'ils redoubloient sans cesse & qu'ils lui adressoient, il se fit apporter de l'eau; qu'il se lava les mains, & leur déclara hautement, qu'il se tenoit quitte de l'énorme attentat qu'ils alloient commettre; qu'il n'y contribuoit en aucune sorte; que c'étoit à eux d'en rendre compte, & que pour lui il s'en croyoit innocent : *Innocens ego sum à sanguine Justi hujus.* Mais enfin, imprécation dont l'effet dans le cours des siécles n'a été que trop réel & que trop visible. Nation réprouvée, race maudite & du ciel & de la terre, vous l'éprouvez encore maintenant. Ce n'étoit pas seulement un souhait que formoient vos peres, c'étoit une vérité qu'ils annonçoient. Ce sang qu'ils ont versé, en retombant sur eux, a rejailli sur vous; & prophétes contre leur pensée & contre leur intention, ils n'ont rien prédit qui ne se soit accompli, & qui ne s'accomplisse tous les jours. *Matth.* c. 27.

Cependant, Chrétiens, voyons la choſe plus en détail, quoique toujours en abrégé; & par l'application que j'en vais faire, apprenons quels ſont les redoutables jugemens de Dieu ſur les pécheurs, & à quoi nous nous expoſons en profanant par le péché le ſang de Jeſus-Chriſt, & en le ſuſcitant contre nous. Car prenez garde, s'il vous plaît: en vertu de ce ſang divin ſi injuſtement répandu par les Juifs, & ſi juſtement retombé ſur cette nation ſacrilége, Dieu les a affligés de trois grands maux, ou plutôt Dieu les a affligés de tous les maux, que nous pouvons réduire à trois eſpéces: ruine temporelle, aveuglement ſpirituel, réprobation éternelle. Je m'explique, & ceci ſans doute mérite bien nos réflexions, & doit bien nous faire connoître quelle vengeance le Seigneur ſçait tirer de ſes ennemis, & comment il ſçait punir les offenſes qu'il reçoit.

Ruine temporelle. Jamais il n'en fut de plus entiere; & en pouvons-nous avoir une peinture plus vive, que celle même qu'en avoit tracée le Fils de Dieu avant ſa derniere entrée en Jéruſalem? Car il vit dès-lors tout ce qui devoit arriver à cette ville criminelle: il en parut touché juſqu'aux larmes; & quelle déſolation lui annonça-t-il? Qu'il viendroit un tems où les étrangers

l'assiégeroient ; qu'ils en seroient bien-tôt maîtres ; qu'ils la pilleroient, qu'ils la saccageroient, qu'ils la renverseroient de fond en comble, qu'ils ne laisseroient pas pierre sur pierre ; que ces calamités s'étendroient sur toute la nation, qu'elle seroit séparée, dispersée, & qu'il ne lui resteroit ni empire, ni demeure, ni temple. Or personne n'ignore comment tout cela de point en point s'est vérifié. Nous en sommes témoins ; & si nous voulons remonter à la cause, le même Sauveur a pris soin de la marquer : parce que ce peuple malheureux n'a pas connu la visite du Seigneur ; parce que n'écoutant ni reproches intérieurs de la conscience, ni remontrances tant de fois réitérées de la part de Pilate, ni droit, ni équité, ils n'ont suivi que leur passion & que la haine qui les transportoit ; parce que depuis tant de siécles qu'ils ont trempé leurs mains parricides dans le sang d'un Dieu, ce sang adorable n'a point cessé, ni jamais ne cessera dans tous les siécles, de crier au ciel vengeance contre eux. De sorte que ce même sang qui devoit être la ressource de tout Israël & leur rédemption, est devenu, selon qu'ils s'y étoient eux-mêmes condamnés, leur perte & leur destruction : *Sanguis ejus super nos & super filios nostros.*

Aveuglement spirituel. C'est ce voile

dont a parlé saint Paul; ce voile qu'ils ont sur les yeux, & qui jusques à présent les a empêchés d'appercevoir la lumiere qui les environne de toutes parts, & se montre à eux dans toute sa clarté. Et n'est-il pas étrange qu'après tant de témoignages les plus sensibles & les plus évidens de la justice divine qui les poursuit, & qui voudroit leur faire enfin reconnoître la griéveté de leur crime, ils ne se rendent point encore; que toujours également obstinés & endurcis, ils conservent le même ressentiment contre le vrai Messie qu'ils ont renoncé, & s'en promettent un autre qu'ils ne verront jamais; que de génération en génération, cette inflexible dureté de cœur & cette impénitence se perpétue comme un héritage; que par-là ils irritent toujours de plus en plus la colere du Seigneur, & qu'ils achévent, ainsi qu'il est dit dans l'Evangile, de remplir la mesure de leurs peres? A quoi devons-nous attribuer ce mortel assoupissement, & d'où a-t-il pû venir? c'est qu'ils se sont retirés de Dieu, & que Dieu s'est retiré d'eux; c'est qu'ils ont abandonné Dieu, & que Dieu les a abandonnés. Car c'est en ce sens que le Seigneur disoit à son Prophéte: Aveuglez-les, & rendez-les sourds, afin qu'ils voient comme s'ils ne voyoient point, & qu'ils entendent comme s'ils n'en-

tendoient point. Ils ont méconnu leur libérateur ; & ſon ſang qu'ils ont fait couler, eſt encore tout fumant. Au lieu d'être pour eux une ſource inépuiſable de graces, comme il pourroit l'être après-tout, s'ils en vouloient profiter, c'eſt lui qui en détourne le cours & qui les arrête. Au lieu de ſervir à leur guériſon ; c'eſt lui qui aigrit leurs plaies & qui les envenime. Suites funeſtes de cet arrêt qu'ils ont porté contre eux-mêmes, & qui s'exécute dans toute ſon étendue & toute ſa force : *Sanguis ejus ſuper nos & ſuper filios noſtros.*

Réprobation éternelle. Je ne dis pas que ce ſoit dès la vie une réprobation déja parfaite & conſommée : mais je veux dire que Dieu les ayant livrés à leur ſens réprouvé, il arrive de-là qu'ils marchent dans la voie de perdition, & qu'il eſt d'une difficulté extrême de les en faire jamais revenir. On gagneroit à Jeſus-Chriſt des millions de Païens & d'Idolâtres, plutôt qu'on ne lui raméneroit un ſeul de ce peuple perverti & marqué du plus viſible caractère de la damnation. C'eſt le triſte ſort où ils ſont réſervés. Au jugement de Dieu, à ce jugement où Jeſus-Chriſt préſidera en perſonne, ils paroîtront devant lui tout couverts, ou, pour mieux dire, tout ſouillés de ſon ſang. La tache alors en ſera ineffaçable : tous les

feux de l'enfer ne la purifieront pas ; sans ceſſe elle ſe préſentera à leurs yeux, & ſans ceſſe ils s'écrieront pendant toute l'éternité, non plus en inſultant à ce Dieu Sauveur, mais en ſe déſeſpérant : *Sanguis ejus ſuper nos & ſuper filios noſtros.*

Or, mes Freres, pour en venir à nous-mêmes, pour tirer de-là une inſtruction qui nous retienne dans le devoir, ou qui nous engage fortement & promptement à y rentrer, il eſt certain, & c'eſt l'expreſſe doctrine du grand Apôtre, que par le péché nous faiſons outrage au ſang de Jeſus-Chriſt, comme ſi nous le répandions tout de nouveau & nous le foulions aux pieds. D'où il s'enſuit que nous l'attirons contre nous-mêmes ce ſang précieux ; que nous le faiſons retomber ſur nous-mêmes, & que par proportion nous nous expoſons aux mêmes châtimens que les Juifs & aux mêmes vengeances du ciel.

Je n'exagère point, & ce que j'avance ici, n'eſt que trop vrai & que trop ſolidement fondé. Car quoique nous ne ſoyons plus à ces tems, où Dieu gouvernant un peuple groſſier & tout charnel, faiſoit plus communément éclater contre lui ſa juſtice par des maux temporels, comme il le récompenſoit par des proſpérités humaines, nous ne pouvons néanmoins douter qu'il

ne puniſſe encore de la même ſorte bien des pécheurs, & qu'il ne les afflige des mêmes misères. Tant de malheurs publics qui déſolent les Etats, tant de fléaux qui y portent le ravage, guerres, peſtes, famines, ne ſont-ce pas ſouvent les effets de la licence des peuples & de la corruption de leurs mœurs? Tant d'accidens particuliers & de revers qui renverſent des familles, qui en diſſipent les biens, qui en terniſſent l'éclat, qui en troublent la paix, qui font échouer les deſſeins les mieux concertés, qui font évanouir les eſpérances les mieux établies, qui empêchent que rien n'avance, que rien ne réuſſiſſe & ne ſuccéde heureuſement: ne ſont-ce pas ſouvent de juſtes punitions, ou des injuſtices d'un pere, de ſes fraudes & de ſes mauvais tours, de ſes excès & de ſes débauches; ou des mondanités d'une mere, de ſon faſte & de ſon orgueil, de ſes intrigues & de ſes ſcandales; ou de la conduite déréglée des enfans, les uns mal élevés & maîtres d'eux-mêmes, les autres rébelles à toutes les leçons qu'on leur fait, & emportés par le feu d'une jeuneſſe libertine & paſſionnée? Combien de décadences, de chûtes, de diſgraces; combien d'humiliations, d'afflictions, de chagrins; combien de contre-tems fâcheux, de traverſes, de contradictions; combien

d'infirmités, de maladies, de morts subites; combien d'infortunes, & de toutes les espéces, que nous imputons, ou à la malice des hommes, ou aux caprices du hasard, sont des coups de Dieu & de secrettes malédictions dont il nous frappe?

On ne le voit pas, on n'y pense pas, parce qu'on s'accoutume à regarder toutes choses avec les yeux de la chair, sans ouvrir jamais les yeux de la foi. On prend bien des mesures, on imagine bien des moyens, pour se rétablir dans un meilleur état: mais le plus sûr, ce seroit celui que donnoit le
Isa. c.1. Prophéte à Jérusalem : *Lavamini, mundi estote*; purifiez-vous, & lavez-vous de tant
Ibid. d'iniquités : *Auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis*; banniſſez de votre cœur le péché qui l'infecte, & qui bles-
Ibid. se la vûe de votre Dieu : *Quiescite agere perversè, discite benè facere*; ceſſez de faire le mal, apprenez à faire le bien. Alors vous commencerez à jouir d'un sort plus heureux, même selon le monde. Dieu bénira vos entrepriſes, il adoucira vos peines; vous verrez votre maiſon se relever, vos affaires prospérer; tout ira selon vos vœux, & vous connoîtrez de quel avantage il est, non seulement par rapport au salut, mais par rapport à la vie préſente, d'avoir pour vous le Seigneur, & de vivre

dans sa grace : *Si volueritis & audieritis me, bona terræ comedetis.* Ibid.

Je sçai ce que vous me direz : que cette régle n'est pas générale. J'en conviens : on voit des pécheurs dans l'opulence, on en voit dans la splendeur, on en voit qui passent leurs jours dans le plaisir, & qui goûtent ou semblent goûter toutes les douceurs de la vie. Mais écoutez la réponse de saint Augustin : c'est que s'ils sont exempts de toute peine temporelle, ils n'en sont que plus rigoureusement punis, & que le plus grand de tous les châtimens est que Dieu maintenant les épargne, & ne prenne pas soin de les châtier, pourquoi ? parce qu'il les laisse par-là tomber dans un aveuglement d'esprit & un endurcissement de cœur, qui leur ôtent presque toute espérance de retour, & qui les conduisent à l'impénitence finale. Si Dieu dès-à-présent envoyoit à ce pécheur quelque adversité, il se dégoûteroit du monde, il rentreroit en lui-même, il feroit des réflexions sérieuses sur la disposition de son ame, il comprendroit que c'est la main de Dieu qui s'est appésantie sur lui, il reconnoîtroit ses égaremens, & penseroit à se remettre dans l'ordre & à reprendre la bonne voie qu'il a quittée : mais parce que le monde a toujours pour lui les mêmes agrémens, parce

que tout répond à ſes déſirs & que tout flatte ſes inclinations, de-là vient qu'il ſe plaît dans ſon péché, qu'il s'y attache ſans ceſſe par de nouveaux liens, qu'il s'y endort ſi profondément, que ſans un miracle de la grace, on ne peut plus attendre qu'il ſe réveille de ce ſommeil léthargique.

Vengeance de Dieu d'autant plus funeſte, qu'on la reſſent moins, & que bien loin d'en être effrayé, on s'en applaudit, & on la prend pour un bonheur & une félicité. Les plus ſages même s'y laiſſent ſurprendre, & ont peine de voir des gens ſans piété, ſans régle, peut-être ſans religion & ſans foi; des gens adonnés aux vices les plus honteux, & plongés en toutes ſortes de déſordres; des gens à qui rien ne coûte, ou pour leur fortune, ou pour leur plaiſir, ni trahiſons, ni menſonges, ni fourberies, ni chicanes, ni violences, ni concuſſions: de les voir, dis-je, en effet s'élever, s'aggrandir, s'enrichir, venir à bout de tous leurs projets, quoique les plus iniques, & avoir tout à ſouhait. Dieu, dit-on quelquefois, eſt témoin de cela; & comment le ſouffre-t-il? Ah! mes Freres, comment il le ſouffre! Vous me le demandez, & moi je prétends que c'eſt par un des plus redoutables arrêts de ſa juſtice. Car je m'imagine l'entendre prononcer contre ces pécheurs eni-

vrés de leur prospérité prétendue, le même anathême qu'il prononça contre ces peuples d'Ephraïm : *Væ coronæ superbiæ, ebriis Ephraïm* : Malheur à ces ambitieux, qui ne font que monter de dégrés en dégrés; malheur à ces voluptueux qui ne font que passer de plaisirs en plaisirs; malheur à ces riches, avares & intéressés, qui ne font qu'ajouter héritages à héritages, & qu'entasser trésors sur trésors, pourquoi ? parce que c'est ce qui les entretient dans leur ivresse, c'est-à-dire, dans leur attachement à la terre, dans leur insensibilité pour le ciel, dans toutes leurs cupidités. Aussi rien ne les touche, je dis rien de tout ce qui regarde leur éternité ; & n'est-ce pas là l'état de tant de mondains & de mondaines? On a beau leur représenter le péril où ils se trouvent exposés : ils ont perdu là-dessus toute vûe, tout sentiment. Ils marchent toujours du même pas sans s'allarmer, & suivent toujours le même train de vie, jusqu'à ce qu'ils se soient enfin précipités dans l'abîme. *Isaïe. c. 26.*

Et en quel abîme ? Voilà, Chrétiens, le comble des vengeances divines contre le péché, & voilà le dernier coup de la justice du Seigneur qui le punit : une réprobation éternelle. Voilà le terme fatal où le pécheur se laisse entraîner, & ce qui lui

eſt dû. Vérité inconteſtable dans la religion que nous profeſſons. Il n'eſt point ici queſtion de douter, de raiſonner, de diſputer. Nous ſommes chrétiens; & nous ne pouvons l'être, que nous ne reconnoiſſions cette éternité de peines comme le juſte ſalaire du péché, comme la ſuite naturelle du péché, comme la fin malheureuſe où mène par lui-même le péché. C'étoit pour nous délivrer de ce ſouverain malheur, que Jeſus-Chriſt avoit donné ſon ſang & tout ſon ſang; mais par l'abus criminel que le pécheur en a fait, ce ſang qui devoit le laver, ne ſert qu'à le rendre aux yeux de Dieu plus difforme; ce ſang qui devoit le réconcilier, ne ſert qu'à le rendre devant Dieu plus coupable; ce ſang qui devoit être ſon ſalut, devient la perte irréparable de ſon ame & ſa damnation.

Ah! mes Freres, qui pourroit exprimer, je ne dis pas la douleur, mais le déſeſpoir du réprouvé, ſur qui coule le ſang de ſon Sauveur, non plus pour éteindre les flammes qui le dévorent, mais pour les allumer! Car ce ſang divin deſcendra juſques dans l'enfer; & c'eſt là que doit ſe vérifier dans toute ſon étendue cette parole de l'Ecriture, que le Seigneur, le Dieu tout-puiſſant, a fait diſtiller ſa fureur ſur ſes ennemis, & ſa plus grande fureur: *Magnus*

nim furor Domini ſtillavit ſuper nos. De vous expliquer quels ſont les effets de cette colère du Seigneur, aigrie & irritée par cela même qui devoit l'adoucir & l'appaiſer, c'eſt ce qui me conduiroit trop loin, & ce qu'on vous a fait mille fois entendre. C'eſt ce qu'éprouvent tant de pécheurs déja condamnés ; & plaiſe au ciel que nous nous mettions en état de ne l'éprouver jamais ! *II. Paralip. c. 34.*

Pour cela que nous reſte-t-il, mes chers Auditeurs ? contrition, réformation de vie, ſatisfaction. Contrition à la vûe de tant de péchés qui nous ont éloignés de notre Dieu, de ce Dieu digne de tout notre amour, & dont nous n'avons payé les bienfaits que d'ingratitudes & d'offenſes. Réformation : car il ne ſuffit pas de pleurer le paſſé, il faut penſer à l'avenir. Il faut le régler, il faut le ſanctifier, il faut rendre à Dieu toute la gloire que le péché lui a ravie, il faut ſe dédommager de tous les mérites qu'on a perdus, ou qu'on n'a pas amaſſés : or on ne le peut que par une vie toute nouvelle, & d'autant plus remplie de bonnes œuvres, qu'elle a été plus ſouillée de crimes. Satisfaction : n'allons point, mes Freres, n'allons point chercher plus loin que dans ce ſaint Temple, le prix néceſſaire pour nous acquitter auprès de la juſtice

divine. C'eſt dans ce Tabernacle qu'il eſt renfermé. C'eſt là que repoſe ce ſang, qui ſeul a pu expier tous les péchés du monde, & qui peut à plus forte raiſon expier les nôtres. Proſternons-nous devant lui, & adreſſons-nous à lui. Sang adorable, relique vivante de mon Dieu, reméde ſouverain & tout-puiſſant, c'eſt en vous que je me confie & que je mets toute mon eſpérance. Quand je ſerois mille fois encore plus chargé de dettes, il n'eſt rien que vous ne puiſſiez payer pour moi, & c'eſt ce que j'attends de vous. Auſſi coupable que je le ſuis, je devrois, pour l'expiation de mes iniquités, répandre tout mon ſang: mais ſans vous que ſerviroit mon ſang, & le ſang de tous les hommes? Vous êtes donc ma reſſource, & c'eſt à vous que j'ai recours. Non pas que je veuille m'épargner moi-même: je ſuis pécheur, & par conſéquent je veux déſormais & je dois me traiter en pécheur. Mais ma pénitence tirera de vous toute ſa vertu, & n'aura de mérite qu'autant qu'elle vous ſera unie. Vous la ſanctifierez, vous la conſacrerez, vous me la rendrez ſalutaire pour l'éternité bienheureuſe, où nous conduiſe, &c.

EXHORTATION SUR LA FLAGELLATION DE JESUS-CHRIST.

Tunc apprehendit Pilatus Jesum, & flagellavit.

Alors Pilate fit prendre Jesus, & le fit flageller. En saint Jean, chap. 19.

QUEL nouveau spectacle, Chrétiens, & quelle sanglante scêne! on conduit notre divin Maître dans le Prétoire de Pilate; on le dépouille de ses habits, & on l'attache à une colomne: outre une nombreuse multitude de peuple qui l'investit de toutes parts, une troupe de soldats s'assemble autour de lui; ils sont armés de fouets, & ils se disposent à le déchirer de coups! Pourquoi ce supplice? & qui l'a ainsi ordonné? Comment s'y comportent les ministres du juge qui vient de rendre cet ar-

rêt ? & comment eſt-il exécuté ? C'eſt ce que je me ſuis propoſé de vous mettre aujourd'hui devant les yeux, & ce qui doit faire également le ſujet de votre compaſſion & de votre inſtruction. Pour y procéder avec ordre, obſervez, s'il vous plaît, qu'un ſupplice devient ſur-tout rigoureux, & par la honte qui l'accompagne, & par l'excès de la douleur qu'il eſt capable de cauſer. En quoi l'eſprit & le corps ont tout à la fois à ſouffrir : car la honte afflige l'eſprit, & la douleur fait impreſſion ſur les ſens & tourmente le corps. L'un & l'autre ne ſe trouvent pas toujours joints enſemble. La honte d'un ſupplice peut être extrême, ſans qu'il y ait nulle douleur à ſupporter ; ou la douleur en peut être très-cuiſante & très-violente, ſans qu'il s'y rencontre nulle confuſion à ſoutenir. Mais voici ce que je dis touchant cette cruelle flagellation, où le Sauveur des hommes ſe vit condamné : c'eſt que ce fut tout enſemble un des ſupplices de ſa paſſion, & le plus honteux, & le plus douloureux. Cette honte qu'il a voulu ſubir, tout Dieu qu'il étoit, nous apprendra à corriger les déſordres d'une honte criminelle, qui ſouvent nous arrête dans le ſervice de Dieu, & à nous prémunir, contre le péché, de la honte ſalutaire que nous en devons concevoir. Et

cette

cette douleur qu'il a voulu reſſentir dans tous les membres de ſon corps, nous animera à retrancher en nous les délicateſſes de la chair, & à nous armer contre nous-mêmes des ſaintes rigueurs de la pénitence chrétienne. Voilà en deux mots tout le fonds de cet entretien, & tout le fruit que vous en devez retirer.

C'Etoit une néceſſité bien dure pour Pilate, que celle où l'obſtination des Juifs ſembloit le réduire, de trahir ſes propres ſentimens, & d'agir contre tous les reproches de ſon cœur, en livrant à la mort un homme dont il ne pouvoit ignorer la bonne foi, la candeur, la ſainteté, & en l'abandonnant à toute la violence de ſes ennemis. Il eſt vrai que ce gouverneur revêtu de l'autorité du Prince, pouvoit repouſſer la violence par la violence; que dans la place qu'il occupoit & dans le crédit que lui donnoit ſon rang, il ne tenoit qu'à lui de ſe déclarer le protecteur du Fils de Dieu; de l'enlever d'entre les mains de ſes perſécuteurs, & de le mettre à couvert de leurs pourſuites. Il eſt même encore vrai, que non-ſeulement il le pouvoit, mais qu'il le devoit : car il étoit juge, & ſelon toutes les loix de la juſtice, il devoit défendre le bon droit contre l'iniquité & l'oppreſſion. I. PARTIE.

Mais il craignoit le bruit ; & par un caractère de timidité si ordinaire jusques dans les plus grandes dignités, il ne vouloit point faire d'éclat : mais il craignoit les Juifs ; & par une lâche prudence, il ne vouloit pas s'exposer à une émeute populaire : mais il craignoit l'Empereur dont on le menaçoit ; & par un vil intérêt, il ne vouloit pas qu'on pût l'accuser devant lui & le citer à son tribunal.

Quelle est donc sa derniere ressource, & quel est enfin l'expédient qu'il imagine pour fléchir des cœurs que rien jusques-là n'avoit pû toucher ? Ah ! mes Freres, l'étrange moyen ! & fut-il jamais une conduite plus bisarre & plus opposée à toutes les régles de l'équité ? C'est de condamner Jesus-Christ au fouet, dans l'espérance de calmer ainsi les esprits, & de leur inspirer des sentimens plus humains, en leur donnant une partie de la satisfaction qu'ils demandoient : car telle est la vûe de Pilate. Quoi qu'il en soit, la sentence est à peine portée, qu'on en vient à la plus barbare exécution. Des mains sacriléges saisissent cet adorable Sauveur, lui déchirent ses vêtemens & les arrachent, le lient à un infâme poteau, & se préparent à lui faire éprouver le traitement le plus indigne, & le plus sensible outrage. Que vous dirai-je, Chrétiens ? &

quelle horreur ! Ce corps virginal, ce corps formé par l'Esprit même de Dieu dans le sein de Marie, ce temple vivant de la divinité, est exposé aux yeux d'une populace insolente, & à la risée d'une brutale soldatesque. Il l'avoit prédit, ce Verbe éternel ; il nous l'avoit annoncé par son Prophéte, lorsque parlant à son Pere, il lui disoit : *Quoniam propter te sustinui opprobrium, operuit confusio faciem meam ;* c'est pour vous, mon Pere, c'est pour la gloire de votre nom, que j'ai voulu être comblé d'opprobre, & couvert de honte & de confusion. *Psal. 68.*

Arrêtons-nous là, mes chers Auditeurs, & sans nous retracer des images dont les ames innocentes pourroient être blessées, considérons seulement & en général cette honte du Fils de Dieu comme le modéle ou le correctif de la nôtre. Dieu nous a donné la honte, ou du moins il nous en a donné le principe, pour nous servir de préservatif contre le péché. La honte est une passion que la nature raisonnable excite en nous, & qui nous détourne, sans que nous remarquions même, ni comment ni pourquoi, de tous les excès & de toutes les impuretés du vice. C'est une bonne passion en elle-même : mais elle n'est que trop sujette à se dérégler dans l'usage que nous en

faisons ; & il nous falloit un aussi grand exemple que celui de Jesus-Christ, pour en corriger le désordre. Or je prétends que jamais cet homme-Dieu ne nous a fait là-dessus de leçon plus solide ni plus touchante, que dans le mystère que nous méditons.

En effet, Chrétiens, sçavez-vous d'où lui vient cette confusion, qui le jette dans le plus profond accablement ? Ah ! mon Pere, ajoutoit-il, comme il n'y a que vous qui connoissiez toute la mesure de mes humiliations, il n'y a que vous qui par les lumieres infinies de votre sagesse en puissiez bien pénétrer le fond, & découvrir le véri-
Ps. 68. table sujet ; *Tu scis improperium meum & confusionem meam.* Les hommes en ont été témoins, ils en ont vû les dehors, & rien de plus ; mais vous, Seigneur, sous ces apparences & ces dehors qui n'en représentoient que la plus foible partie, vous avez démêlé ce qu'il y avoit de plus intérieur & de plus secret, & vous en avez eû une science parfaite : *Tu scis confusionem meam.* Or cette science des opprobres de Jesus-Christ & de la confusion qui lui a couvert le visage, c'est, mes Freres, ce qu'il a plû à Dieu de nous révéler. Qu'est-ce donc ici qui l'humilie, & de quoi a-t-il plus de honte ? Est-ce d'avoir à subir un châtiment

qui ne convient qu'aux esclaves ? en consentant à prendre la forme d'un esclave, il a consenti à en porter toute l'ignominie. Est-ce d'être fouetté publiquement comme un scélérat ? il proteste lui-même qu'il y est tout disposé, & il est le premier à s'y offrir, parce que c'est obéir à son Pere, parce que c'est pour honorer la majesté de son Pere & pour satisfaire à sa justice : *Quoniam ego in flagella paratus sum.* Est- *Ps.* 37. ce même de l'état où il paroît devant tout un peuple qui l'insulte, & qui lance contre lui les traits de la plus piquante & de la plus maligne raillerie ? voilà, je l'avoue, voilà de quoi faire rougir le ciel, & de quoi confondre le Dieu de l'univers : mais j'ose dire après tout, & vous devez, mon cher Auditeur, le reconnoître, que ce qui redouble sa confusion, que ce qui la lui fait sentir plus vivement, que ce qui la lui rend presque insoutenable, ce n'est point tant l'insolence des Juifs, que la nôtre. Expliquons-nous, & confondons-nous nous-mêmes.

Oui, Chrétiens, de quoi il rougit ce Saint des saints & ce Dieu de pureté, c'est de vos discours licencieux, c'est de vos paroles dissolues, c'est de vos conversations impures, c'est de vos libertés scandaleuses, c'est de vos parures immodestes, c'est de

vos regards laſcifs, c'eſt de vos attachemens ſenſuels, de vos intrigues, de vos rendez-vous, de vos débauches, de vos déborde-mens, de toutes vos abominations. Car c'eſt là ce qu'il ſe rappelle dans cet état de confuſion, où le texte ſacré nous le propoſe: c'eſt de tout cela qu'il eſt chargé, de tout cela qu'il eſt reſponſable à la juſtice divine, & de tout cela encore une fois qu'il rougit d'autant plus, que par l'affreuſe corruption du ſiécle & par l'audace la plus effrénée du libertinage, vous en rougiſſez moins.

De-là, mes Freres, j'ai dit que nous devions apprendre à réformer en nous les pernicieux effets de la honte, & à ſanctifier même cette paſſion pour l'employer à notre ſalut. Quel en eſt le déréglement & l'abus le plus ordinaire? Je le réduis à deux chefs, l'un de nous porter ſans honte à ce qu'il y a pour nous de plus honteux; & l'autre de nous éloigner par honte de ce qui devroit faire notre gloire auſſi-bien que notre bonheur. Voici ma penſée, qui n'eſt pas difficile à comprendre. Nous n'avons nulle honte de commettre le mal, & nous en avons de pratiquer le bien. D'où il arrive que nous péchons le plus ouvertement, & que ſouvent même nous nous en glorifions: au lieu que s'il s'agit d'un exer-

cice de piété, de charité, de quelque bonne œuvre que ce puisse être, ou nous l'omettons lâchement, parce qu'un respect tout humain nous retient; ou nous ne nous en acquittons qu'en particulier & secrettement, parce que nous craignons la vûe du public & les vains jugemens du monde. Deux dispositions les plus dangereuses & les plus mortelles. Car il n'est pas possible que j'entre jamais dans la voie de Dieu, ou que je m'y établisse, si je ne me défais de cette honte mondaine, qui me retire de l'observation de mes devoirs & de la pratique des vertus chrétiennes; si je n'acquiers cette honte salutaire, qui nous sert de barriere contre le vice, & qui nous en détourne. Il faut donc que je banniſſe l'une de mon cœur, & que j'y entretienne l'autre. La honte du bien, dit saint Bernard, est en nous la source de tout mal, & la honte du mal est le principe de tout bien. Par conséquent je dois apporter tous mes soins à maintenir celle-ci dans mon ame, & combattre celle-là de toutes mes forces. Sans la honte du péché, ajoute saint Chrysostome, bien loin de pouvoir me conserver dans l'innocence, je ne puis pas même après ma chûte me relever par la pénitence; pourquoi? parce que la pénitence est fondée sur la honte du péché, ou plutôt, parce que la pénitence

n'eſt autre choſe qu'une ſainte honte & qu'une horreur efficace du péché. D'où il s'enſuit, que c'eſt par la honte du péché, que je dois retourner à Dieu, que je dois me rapprocher de Dieu, que je dois commencer l'ouvrage de ma réconciliation avec Dieu.

Mais du reſte, envain le commencerai-je par-là, ſi dans un aſſemblage monſtrueux, je joins à la honte du péché une fauſſe & damnable honte de la vertu. Car alors ce que j'aurai commencé, je ne l'acheverai jamais, puiſque cette honte de la vertu ruinera dans moi tout ce qu'aura produit la honte du péché. Ainſi, mes Freres, voulons-nous conſommer l'œuvre de notre ſanctification ? outre la honte du péché revêtons-nous des armes du ſalut, c'eſt-à-dire, d'une fermeté, d'une intrépidité, d'une hardieſſe, &, ſelon l'expreſſion de ſaint Auguſtin, d'une ſage & pieuſe effronterie dans le culte de notre Dieu & dans l'accompliſſement de tous les devoirs de la religion. Régles divines, & admirables enſeignemens, que nous recevons de Jeſus-Chriſt même. Tournons encore vers lui les yeux, & formons-nous ſur un modéle ſi parfait.

Le voilà, ce Sauveur adorable, dans la plus grande confuſion ; & ce qui fait ſa honte, ce ſont les péchés d'autrui : com-

ment n'en aurois-je pas de mes propres péchés ? Ah ! malheureuse, disoit le Seigneur par la bouche de Jérémie à une ame pécheresse, où en es-tu réduite ! Je ne vois plus de ressource pour toi. Ton iniquité est montée à son dernier terme, & je suis sur le point de t'abandonner ; pourquoi ? parce que tu t'es fait un front de prostituée, & que tu ne sçais plus ce que c'est que de rougir : *Frons meretricis facta est tibi ; noluisti erubescere.* Tandis que tu n'étois pas tout-à-fait insensible à la honte que devoient te causer tes crimes & tes dissolutions, j'espérois de toi quelque chose ; car cette honte étoit encore un reste de grace, & un moyen de conversion : mais maintenant que tu l'as perdue, qui sera capable de te ramener de tes égaremens, & qui pourra te rappeller à ton devoir ? La crainte de mes jugemens est bien forte, mais elle s'efface en même tems que la honte du péché. La vûe de l'éternité est bien terrible ; mais on n'y pense guère dès qu'une fois on a dépose toute honte du péché. Ma grace est toute-puissante ; mais elle ne l'est que pour inspirer la honte & la douleur du péché. De-là, tant que tu demeureras sans honte & sans pudeur dans ton péché, il n'y a rien à attendre de ta part, & tes plaies deviennent incurables : *Frons meretricis* *Jerem. c. 3.*

facta est tibi ; noluisti erubescere.

En effet, Chrétiens, s'il y a en cette vie un état de perdition & presque sans remède, c'est celui d'un pécheur qui ne rougit plus de son péché ; & la raison qu'en apporte saint Bernard, devroit faire trembler tout ce qui se rencontre ici de pécheurs disposés à tomber en ce fatal endurcissement. Ceſt, dit-il, que la honte du péché est la derniere de toutes les graces que Dieu nous donne ; & qu'après cette grace, il n'y a presque plus de ces graces de salut, de ces graces spéciales & de choix, qui font impression sur une ame criminelle, & qui par une espéce de miracle la retirent de l'abyſme où elle est plongée. L'expérience nous le fait assez connoître, & la chose ne se vérifie que trop par la nature même des graces. Si donc, reprend saint Bernard, je ne ressens plus cette grace de honte & cette confusion qui me troubloit autrefois à la présence du péché, & qui m'en éloignoit, j'ai lieu de craindre que je ne sois bien près de ma ruine, & que Dieu ne me laisse dans un funeste abandonnement.

Mais le moyen de réveiller en moi cette grace si précieuse, & d'y exciter cette confusion ? Jesus-Christ, mes Freres, Jesus-Christ : c'est celui qui la ranimera, qui la ressuscitera, qui la fera renaître, quand

elle ſeroit pleinement éteinte. Il nous ſuffit de le contempler dans le myſtère de ſa flagellation. Nous l'y verrons chargé d'opprobres pour nos péchés; mais beaucoup moins confus de ſes opprobres, que de nos péchés, Hé, mon Frere, s'écrie ſaint Chryſoſtome, ſi tu ne rougis pas de ton crime, rougis au moins de la honte qui en retombe ſur ton Sauveur. Si tu ne rougis pas de pécher, rougis au moins de ne pas rougir en péchant. Car le plus grand ſujet de honte pour toi, c'eſt de n'en avoir point; & peut-être cette honte ne te ſera pas inutile; puiſqu'elle ſervira à faire revivre en toi la honte du péché même, & qu'à force d'avoir honte de n'en point avoir, tu pourras en avoir dans la ſuite & la reprendre.

Qui doute, Chrétiens, que cette penſée ne pût être un frein pour le plus déterminé pécheur, s'il faiſoit dans ſon péché cette réflexion: Ce péché que je commets, a fait rougir mon Dieu. Il en a porté la tache; & cette tache avec laquelle il s'eſt préſenté aux yeux de ſon Pere, lui fut, tout innocent qu'il étoit, plus ignominieuſe que tous les coups de fouet dont l'accablerent ſes bourreaux. Combien plus encore doit-elle donc me défigurer devant Dieu? Ce qui fut plus ſenſible à Jeſus-Chriſt dans le Prétoire, ce n'étoit pas d'être expoſé à la

vûe des Juifs, ni d'être en butte à tous leurs traits, mais de paroître avec mon péché devant tous les esprits bienheureux & toute la cour céleste. Or n'ai-je pas actuellement moi-même tout le ciel pour témoin? & n'est-ce pas assez pour me confondre, & pour arrêter par cette utile confusion le cours de mon désordre? Veux-je me réserver à cette confusion universelle du jugement de Dieu, où ma honte éclatera aux yeux du monde entier? Et ne vaut-il pas mieux en rougir présentement avec fruit dans le souvenir d'un Dieu Sauveur attaché à la colomne, que d'en rougir inutilement & avec le plus cruel désespoir, aux pieds d'un Dieu vengeur, assis sur le tribunal de sa justice?

Mais ce n'est pas tout. La même honte que nous n'avons pas pour le mal, ou que nous travaillons à étouffer, nous l'avons pour le bien, & nous manquons de courage pour la surmonter. Du moins, en rougissant du péché, nous rougissons également de la vertu. De sorte que par l'alliance la plus réelle, quoique la plus bisarre & la plus injuste, c'est pour nous tout à la fois une confusion, & de mal faire, & de bien faire; de mal faire, parce qu'il nous reste toujours un certain fonds de conscience; de bien faire, parce que nous nous conduisons selon les idées du monde, & que nous en

craignons la censure. Etat le plus ordinaire dans le christianisme. Les libertins déclarés n'ont honte que du bien qu'il faudroit faire, & qu'ils ne font pas ; les ames vertueuses de profession & les vrais chrétiens n'ont honte que du vice, qui leur est odieux & dont ils tâchent de se préserver : mais la plupart, ni libertins tout-à-fait, ni tout-à-fait chrétiens, marchent entre ces deux extrémités, & réunissent dans eux l'une & l'autre honte, la honte du péché & la honte de la piété.

En combien d'occasions où Dieu exige que nous fassions connoître ce que nous sommes, nous tenons-nous renfermés dans nous-mêmes, & déguisons-nous nos sentimens, parce que nous avons de la peine à prendre parti contre telles personnes, & que nous ne voulons pas avoir à essuyer leurs raisonnemens & leurs discours ? Combien de fois parlons-nous & agissons-nous contre toutes nos lumieres & tous les reproches de notre cœur, parce que nous n'avons pas la force de parler & d'agir autrement que celui-ci ou que celui-là avec qui nous vivons, & que nous n'avons pas l'assurance de contredire ? Un homme a de la religion, il a de la crainte de Dieu, & il voudroit vivre réguliérement & chrétiennement ; il voudroit assister au sacrifice de

nos autels avec respect ; il voudroit fréquenter les sacremens avec plus d'assiduité ; il voudroit accomplir avec fidélité tous les préceptes de l'Eglise ; il voudroit s'opposer à certains scandales, abolir certaines coutumes, réformer certains abus ; il voudroit s'absenter de certains lieux, rompre certaines liaisons, & s'engager en d'autres sociétés moins dangereuses & plus honnêtes ; la grace le presse, & il en voudroit suivre les mouvemens ; il le voudroit, dis-je, & il se sent de l'attrait à tout cela : mais toutes ces bonnes volontés & tous ces bons désirs, que faut-il pour les déconcerter & les renverser ? une répugnance naturelle à se distinguer & à paroître plus religieux & plus scrupuleux, qu'on ne l'est communément à son âge & dans sa condition.

Honte du service de Dieu, où n'es-tu pas répandue? & quels dommages ne causes-tu pas jusques dans les plus saintes assemblées? Combien de desseins fais-tu avorter ? Combien de vertus retiens-tu captives ? En combien d'ames détruis-tu l'esprit de la foi? & combien de gloire dérobes-tu à Dieu ? Or il faut, Chrétiens, triompher de cet ennemi ; il faut, à quelque prix que ce puisse être, vaincre cette honte, non-seulement parce qu'elle est indigne du caractère que nous portons, mais parce qu'elle est

absolument incompatible avec les maximes & les régles du salut. Et pour nous fortifier dans ce combat, quel exemple est plus puissant que celui de Jesus-Christ ? Car si toute la honte, disons mieux, si toute l'infamie de sa flagellation n'a pû rallentir son zéle pour l'honneur de son Pere, ne serois-je pas bien condamnable de trahir la cause de mon Dieu par la crainte d'une parole, d'un mépris que j'aurai à supporter de la part du monde ? Si je dois rougir, ce n'est point des railleries du monde, ce n'est point des jugemens & des rebuts du monde ; mais c'est de ma lâcheté, c'est de mon infidélité, c'est de mon ingratitude, quand un aussi vain respect que celui du monde, me fait oublier tous les droits & tous les intérêts du Dieu que j'adore ; d'un Dieu à qui j'appartiens par tant de titres, d'un Dieu à qui je suis redevable de tant de biens, d'un Dieu le souverain auteur de mon être, & mon unique fin, mon unique béatitude dans l'éternité. N'insistons pas davantage sur un point si évident par lui-même ; & passons à un autre, où nous devons considérer la flagellation du Fils de Dieu, non plus comme un des supplices les plus honteux, mais les plus douloureux ; & apprendre de-là à retrancher par la mortification évangélique, toutes les délicatesses des sens &

de la chair : c'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE. C'Etoit beaucoup pour le Sauveur des hommes d'avoir ſubi toute la honte d'un ſupplice auſſi humiliant que celui de la flagellation ; mais il falloit encore qu'il en éprouvât toute la cruauté, & que ſa chair, victime d'expiation pour tous les péchés du monde, fût immolée à la rage de ſes bourreaux, & miſe par-là même en état d'être offerte à Dieu comme une hoſtie précieuſe, & de fléchir ſa colère. C'eſt le triſte objet que nous avons préſentement à conſidérer. Quand les amis de Job, inſtruits de ſon infortune & de la déplorable misère où il ſe trouvoit réduit, vinrent à lui pour le conſoler, l'Ecriture dit que le voyant couché ſur un fumier, tout défiguré & tout plein d'ulcères, ils furent ſaiſis d'un tel étonnement, qu'ils déchirerent leurs habits, qu'ils ſecouvrirent la tête de cendres, & que pour marquer la conſternation où ils étoient, ils ſe tinrent là pluſieurs jours dans un profond & morne ſilence. Il y auroit encore bien plus lieu, Chrétiens, de tomber ici dans la même déſolation, de garder la même conduite, & de demeurer ſans parole, à la vûe du Fils unique de Dieu, accablé ſous une grêle de coups, tout meurtri de bleſſures, & comme donné en proie à

une troupe féroce & à toute leur inhumanité.

Que devoit-on attendre de cette brutale ſoldateſque ? C'étoient des hommes nourris dans le tumulte & la fureur des armes, & delà plus incapables de tout ménagement & de tout ſentiment de compaſſion. C'étoient les miniſtres d'un juge timide & lâche, qui les abandonnoit à eux-mêmes, & dont ils pouvoient impunément paſſer les ordres, s'il en eût porté quelques-uns, & qu'il leur eût preſcrit des bornes. C'étoient des ames vénales & mercénaires, des ames intéreſſées & d'intelligence avec les Juifs, dont ils avoient à contenter la haine, pour en recevoir la récompenſe qui leur étoit promiſe & qu'ils eſpéroient. C'étoient les ſuppôts de ce peuple ennemi de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, du peuple le plus cruel & le plus barbare, le plus envenimé dans ſes reſſentimens & le plus inſatiable dans ſes vengeances. C'étoit toute une cohorte aſſemblée, afin de ſe relever les uns les autres, & que reprenant tour à tour de nouvelles forces, ils puſſent toujours frapper avec la même violence. Tout cela, autant de conjectures des excès où ils ſe porterent contre cet innocent agneau, qu'ils tenoient en leur pouvoir, & contre qui ils étoient maîtres de tout entreprendre.

Que ferai-je ici, mes chers Auditeurs, & que vous dirai-je ? M'arrêterai-je à vous dépeindre dans toute son étendue & toute son horreur une scêne si sanglante ? Entrerai-je dans un détail où mille particularités nous sont cachées, & dont nous ne pouvons avoir qu'une connoissance obscure & générale ? Vous représenterai-je l'acharnement des bourreaux, le feu dont leurs yeux sont allumés, les fouets grossis de nœuds & tout hérissés de pointes, dont leurs bras sont armés ? compterai-je le nombre des coups qu'ils déchargent sur ce corps foible & déja tout épuisé de forces par l'abondance du sang qu'il a répandu dans le jardin ? Que de cris, que de nouvelles insultes de la part des Prêtres, des Pontifes, d'une populace infinie, témoins de tout ce qui se passe, & animant tout par leur présence ! Mais je vous laisse, mes Freres, à juger vous-mêmes de toutes ces circonstances, comme de mille autres, & à vous en retracer l'affreuse idée. C'est assez de vous dire que cette chair sacrée du Sauveur n'est plus bientôt qu'une plaie ; que ce n'est plus partout que meurtrissure, que contusion, & qu'à peine y peut-on découvrir quelque apparence d'une forme humaine ; qu'au milieu de ce tourment, cet homme de douleurs, après s'être soutenu d'abord, est enfin obligé

e ſuccomber ; que dans une défaillance ntiere, il tombe au pied de la colomne ; u'il y demeure couché par terre, perclus e tous ſes membres & privé de l'uſage de ous ſes ſens ; qu'il ne lui reſte ni mouve- ent, ni action, ni voix, ni paroles ; & que ien loin de pouvoir s'expliquer & ſe plain- re, il conſerve à peine un dernier ſouffle t une étincelle de vie.

Que dis-je, Chrétiens ? c'eſt en cet état u'il s'explique à nous plus hautement & lus fortement qu'il ne s'eſt jamais expli- ué. Il n'a qu'à ſe montrer à nos yeux : cela uffit. Il ne lui faut point d'autre voix que elle de ſon ſang, pour nous inſtruire : il ne ui faut point d'autre organe que ſes plaies. Ce ſont autant de bouches ouvertes, pour ous redire ce qu'il s'eſt tant efforcé de nous erſuader en nous prêchant ſon Evangile, ue quiconque aime ſon ame en ce monde, 'eſt-à-dire, ſa chair ; que quiconque y eſt ttaché, & veut l'épargner & la choyer, la erdra immanquablement : mais que pour n ſauver dans l'éternité, c'eſt une néceſſité ndiſpenſable de la haïr en cette vie, de ré- rimer ſes ſenſualités, de lui refuſer ſes ai- es & ſes commodités, de lui faire une uerre continuelle en la mortifiant, en l'aſ- ujettiſſant, en la domptant : *Qui amat ani-* *Joan.* *nam ſuam, perdet eam ; & qui odit ani-* c. 12.

mam ſuam in hoc mundo, in vitam æterna cuſtodit eam. Maxime eſſentielle dans morale de Jeſus-Chriſt. Maxime la pl juſte, & fondée ſur les principes les plus ſ lides : parce que cette chair que nous avo à combattre, eſt une chair ſouillée de mil déſordres, une chair de péché ; & qu'éta criminelle, elle doit être punie temporell ment, ſi nous ne voulons pas qu'elle le ſc éternellement : parce que c'eſt une chair r belle, & qu'il n'eſt pas poſſible de la ten dans la ſoumiſſion & dans l'ordre, ſi l'c ne prend ſoin de la réduire ſous le joug, force de la châtier & de la matter : parc que c'eſt une chair corrompue & la ſourc de toute corruption, puiſque c'eſt d'el que viennent tout ce que S. Paul appel œuvres de la chair, les débauches & l impudicités, les querelles & les diſſenſions les colères & les envies ; & que nous n pouvons nous mettre à couvert de ſes trai contagieux, ni les repouſſer, que par d ſalutaires violences : parce que c'eſt un chair conjurée contre Dieu & contre nous mêmes ; contre Dieu dont elle rejette l loi, contre nous-mêmes dont elle ruine l ſalut ; & que nous devons par conſéquen la regarder & la traiter comme notre plu mortelle ennemie.

La chair du Fils de Dieu n'avoit rien d

out cela. C'étoit une chair sainte & sancti-
ante, une chair sans tache & toute pure,
ne chair pleinement soumise à l'esprit; c'é-
oit la chair d'un Dieu, & toutefois nous
oyons quels traitemens elle a reçûs. Or
'est sur cela même que cet homme-Dieu
aigné dans son sang, se fait entendre à
ous du pied de la colomne, & qu'il nous
eproche, tout muet qu'il est, nos délicates-
s, & l'extrême attention que nous avons
flatter nos corps. Comme s'il nous disoit:
ettez sur moi les yeux, & par une double
omparaison, confondez-vous. Idolâtres de
otre chair, vous ne voulez pas que rien
ui manque, que rien la blesse, que rien
'incommode; & moi, me voici déchiré
e fouets & tout ensanglanté. Mais encore
u'est-ce que cette chair dont vous prenez
ant les intérêts? & qu'étoit-ce que la mien-
e, que j'ai si peu ménagée? Reproche
e plus touchant, & dont l'Apôtre avoit
enti toute la force, lorsqu'il traçoit aux
remiers Fidéles ces grandes régles de la
énitence & de la mortification chrétienne:
Que si nous voulons être à Jesus-Christ,
ous devons crucifier notre chair avec tous
es vices & toutes ses concupiscences: *Qui* *Gal.*
unt Christi, carnem suam crucifixerunt c. 5.
um vitiis & concupiscentiis. Que nous ne
devons nous conduire que selon l'esprit,

sans écouter jamais la chair, ni avoir égard
Ibid. ou à ses répugnances ou à ses desirs : *Spiritu ambulate, & desideria carnis non perficietis.* Qu'au lieu de la consulter & de la suivre, nous devons expressément y renoncer, & même en quelque sorte nous en
Coloss. dépouiller : *Expoliantes vos veterem hominem.* Que quelque effort qu'il y ait à faire
c. 3. pour cela, quelque sacrifice qu'il nous en puisse coûter, il ne doit être compté pour rien, & que nous ne devons jamais oublier en considérant Jesus-Christ, que nous n'avons point encore comme lui répandu notre sang : *Nondùm enim usque ad sanguinem*
Hebr. c. 12. *restitistis.*

Quel langage, mes chers Auditeurs ! & qui de vous l'entend ? Ne sont-ce pas là des termes, dont le monde ignore souvent jusques à la signification, ou que le monde au moins croit ne convenir qu'à des solitaires & à des religieux ? Or prenez garde néanmoins à qui saint Paul donnoit ces divines leçons, & à qui il enseignoit cette excellente morale. Car ce n'étoit ni à des religieux, ni à des solitaires, qu'il parloit. C'étoit à des chrétiens comme vous, n'ayant au-dessus de vous d'autre avantage ni d'autre distinction, sinon qu'ils étoient de vrais chrétiens, & que vous ne l'êtes pas. C'étoit à des hommes employés comme vous, se-

n leur profeſſion, aux affaires du monde ; des femmes engagées comme vous par ur état & leur condition dans la ſociété le commerce du monde. Voilà ceux à ui il recommandoit de mener une vie au-ère, non-ſeulement ſelon le cœur, mais lon les ſens ; de mourir à eux-mêmes & leur chair ; de ſe contenter du néceſſaire, u pour le logement, ou pour le vêtement, u pour l'aliment, & de retrancher tout ce ui eſt au-delà comme ſuperflu, comme angereux, comme indécent dans la reli-ion d'un Dieu, qui par ſes ſouffrances eſt enu conſacrer l'abnégation de ſoi-même de tout ſoi-même. Ces expreſſions ne s étonnoient point, ces propoſitions ne ur ſembloient point outrées : ils les com-enoient, ils les goûtoient, ils ſe les appli-uoient. Le chriſtianiſme a-t-il donc chan-é, & n'eſt-il plus le même ? Ah ! mes Fre-s, le chriſtianiſme a toujours ſubſiſté ; mais connoiſſons à notre confuſion, que ce ne nt plus les mêmes chrétiens. Nous en vons retenu le nom, & nous en avons laiſ-toute la ſubſtance & tout le fonds.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt dans cette ſainte ortification de la chair, que les Saints de us les ſiécles & de tous les états ont fait onſiſter une partie de leur ſainteté. Par-ourez leurs hiſtoires, & trouvez-en un

qui n'ait pas témoigné pour sa chair une haine particuliere. Soit qu'ils eussent toujours vécu dans l'innocence, ou qu'après une vie mondaine ils se fussent convertis à Dieu ; soit qu'ils eussent abandonné le siécle pour se retirer dans le désert & dans le cloître, ou qu'ils fussent restés au milieu du monde pour satisfaire à leurs engagemens & à leurs devoirs ; en quelque situation qu'ils aient été, & par quelque voie qu'ils aient marché, du moment qu'ils ont commencé à embrasser le service de Dieu, ils ont commencé à se déclarer contre leurs corps, & en sont devenus les implacables ennemis. Leurs vocations étoient différentes, & leur sainteté avoit, ce semble, des caractères tout opposés. C'étoit dans les uns une sainteté de silence & de retraite, & dans les autres une sainteté de zéle & d'action ; dans les uns une sainteté toute pour elle-même, & dans les autres une sainteté presque toute pour le public ; mais malgré cette diversité de vocations ils sont convenus en ce point de haïr leur chair & de la traiter durement. La foiblesse du sexe, la complexion, le travail, les infirmités même, n'ont point été de excuses pour eux. Bien loin qu'il fallût les exciter, il falloit au contraire leur prescrire des bornes, & les modérer : tant ils étoient

étoient, je ne dirai pas seulement sévères, mais saintement cruels envers eux-mêmes.

D'où leur venoit cette haine si vive & si universelle dont ils étoient tous animés? de l'ardent désir qu'ils avoient conçu, de conformer, autant qu'il étoit possible, leur chair à la chair de Jesus-Christ; de la forte persuasion où ils étoient, que jamais leur chair ne participeroit à la gloire de la résurrection de Jesus-Christ, si elle ne participoit à sa mortification & aux douleurs de sa passion; du souvenir qu'ils portoient profondément gravé dans le cœur, que c'étoit pour notre chair & pour ses voluptés sensuelles, que la chair de Jesus-Christ avoit été si violemment tourmentée: d'où ils concluoient, qu'une chair ennemie de Jesus-Christ, qu'une chair coupable de tous les maux qu'avoit endurés la chair de Jesus-Christ, étoit indigne de toute compassion, & ne pouvoit être trop affligée elle-même, si trop maltraitée. C'est ainsi qu'ils en jugeoient: mais pour nous, mes chers Auditeurs, nous raisonnons, ou du moins nous agissons bien autrement. La maxime la plus commune & la plus établie dans toutes les conditions, est d'avoir soin de son corps, & de ne l'endommager en rien, de ne le point fatiguer, de ne le point affoiblir, de l'entretenir toujours dans le même embon-

point, d'en étudier les goûts, les appétit
& de lui fournir abondamment tout ce q
l'accommode. Voilà notre principale ,
souvent même notre unique occupatio

Ce qu'il y a de plus merveilleux & c
plus étrange, c'eſt qu'avec cela l'on préten
être pénitent, l'on prétend être dévot, l'c
prétend s'ériger en réformateur du relâch
ment des mœurs & de la doctrine. Appl
quez-vous à ma penſée : c'eſt un point c
morale à quoi vous n'avez peut-être jama
fait aſſez d'attention. Que des impies d
clarés, que des libertins de profeſſion, q
des mondains par état, ſe rendent eſclav
de leur corps, & lui accordent tout ce qu
demande, je n'en ſuis point ſurpris. Cor
me ils n'aſpirent, ou du moins qu'ils ne pe
ſent à nul autre bonheur qu'à celui de la v
préſente, il eſt naturel qu'ils en recherche
toutes les douceurs. Dès-là que ce ſont d
mondains, ils ſont poſſédés du monde,
de l'eſprit du monde : or tout ce qui
dans le monde, dit ſaint Jean, n'eſt qu'c
gueil de la vie, que concupiſcence d
yeux, & que concupiſcence de la chair.
eſt donc moins étonnant qu'ils ſoient ſi
tachés à leur chair, & qu'ils la laiſſent
vre à l'aiſe & au gré de tous ſes déſirs.

Mais ce qui doit bien nous ſurprend
& ce que je déplore comme un des p

grands abus du chriſtianiſme, je l'ai dit & je le répéte, c'eſt qu'on prétende être pénitent ſans pratiquer aucune œuvre de pénitence. Un homme eſt revenu de ſes criminelles habitudes ; une femme a quitté le monde, après l'avoir aimé juſqu'au ſcandale : il y a ſujet de bénir Dieu d'un tel changement, & je l'en bénis. Ce ne ſont plus les mêmes intrigues ni les mêmes déſordres : mais du reſte parlez à l'un & à l'autre de ſatisfaire à la juſtice de Dieu ; repréſentez-leur avec l'Apôtre, que comme ils ont fait ſervir leur corps à l'iniquité, ils doivent le faire ſervir à la juſtice & à l'expiation de leurs péchés ; dites-leur avec ſaint Grégoire, qu'autant qu'ils ſe ſont procuré de plaiſirs défendus & illicites, autant ils doivent s'interdire de plaiſirs même permis & innocens ; c'eſt une langue étrangère pour eux, & toute leur pénitence ne va qu'à corriger certains excès & certains vices, ſans en être moins amateurs d'eux-mêmes, ni moins occupés de leurs perſonnes.

Ce qui doit bien nous ſurprendre, c'eſt qu'on prétende être dévot, ſans être chrétien, je veux dire, ſans marcher par la voie étroite du chriſtianiſme. Car le chriſtianiſme eſt une loi auſtère & mortifiante ; & cependant, tout dévot qu'on eſt, on ne veut rien avoir à ſouffrir. On renonce au luxe,

au faſte, à la pompe : mais d'ailleurs on veut être ſervi ponctuellement, nourri délicatement, couché mollement, vêtu & logé commodément. Rien que de modeſte en tout ; mais rien en tout que de propre que de choiſi, que d'agréable. Telle dans ſa dévotion méne une vie mille fois plus douce, & je pourrois ajouter, plus délicieuſe, qu'une autre dans ſon déréglement & ſon libertinage.

Ce qui doit bien nous ſurprendre, c'eſt qu'on prétende s'ériger en cenſeur des mœurs & en réformateur des relâchemens du ſiécle, ſans penſer d'abord à réformer le relâchement où l'on vit ſoi-même à l'égard de la mortification des ſens. N'eſt-ce pas là l'illuſion de nos jours ? Crier ſans ceſſe contre des doctrines prétendues relâchées, gémir à toute occaſion & avec amertume de cœur ſur le renverſement de la morale évangélique; s'élever avec zéle, ou plutôt avec emportement & avec aigreur, contre ceux qu'on veut faire paſſer pour deſtructeurs de cette ſainte morale ; les regarder comme l'ivraie ſemée dans le champ de l'Egliſe, & former de pieux deſſeins pour arracher ce mauvais grain: *Vis imus, & colligimus ea* ? ne parler que de ſévérité, en lever par-tout l'étendard, dans les diſcours publics, dans les entretiens parti-

Matth. c. 13.

ers, dans les tribunaux de la pénitence, dans les ouvrages de piété, voilà les beaux dehors & les spécieuses apparences dont une infinité d'ames, ou simples, ou prévenues, se laissent fasciner les yeux. Mais quand, moins crédule & moins facile à confondre les apparences avec la vérité, on vient à percer au travers de ces dehors; & que prenant la régle de Jesus-Christ, on juge des paroles par les œuvres : *A fructibus eorum cognoscetis eos;* que trouve-t-on ? Des gens sévères ou réputés tels, mais en même tems bien pourvûs de toutes choses, & ayant grand soin de l'être; des gens sévères, mais en même tems répandus dans le monde, & dans le plus beau monde, pour en goûter tous les agrémens; des gens sévères, mais n'étant toutefois ennemis ni des divertissemens profanes, ni des conversations plaisantes & enjouées, ni des bons repas; disons en deux mots, des gens de la dernière sévérité dans leurs leçons, mais de la dernière indulgence dans leurs exemples; anges dans leurs maximes, mais hommes, & très-hommes, dans leur conduite. Ce n'est pas qu'ils ne veuillent que cette sévérité qu'ils prêchent avec tant d'emphase, soit mise en pratique, mais par d'autres, & non par eux. Comme maîtres & comme docteurs, ils s'en tiennent à l'instruction, *Matth. c. 7.*

& se déchargent sur leurs disciples de l'exécution.

Ah ! mes chers Auditeurs, ne nous trompons point, & mettons-nous bien en garde contre les artifices & les prestiges de notre chair. Toute animale & toute matérielle qu'elle est, il n'est rien de plus subtil & de plus adroit à défendre ses intérêts. Ne perdons jamais de vûe le grand modéle que nous propose notre mystère, & faisons à notre égard ce que fit Pilate à l'égard des Juifs, lorsqu'après la flagellation de Jesus-Christ, il le leur présenta dans l'état le plus pitoyable, & qu'il leur dit, Voilà l'homme, *Ecce Homo*. Disons-le-nous à nous-mêmes en le contemplant : Voilà l'Homme, & voilà le Dieu de mon salut ; voilà par où il m'a sauvé, & par où je me sauverai. Les Juifs en le voyant, n'en devinrent que plus endurcis : mais je puis me promettre que nous en serons touchés ; que nous nous sentirons animés d'une ardeur & d'une résolution toute nouvelle, pour ruiner en nous l'empire de la chair, afin de ne plus vivre désormais que de cet esprit de grace qui nous élevera à Dieu, & qui par les saintes rigueurs de la mortification évangélique nous conduira à la béatitude éternelle, que je vous souhaite, &c.

Joan. c. 19.

EXHORTATION
SUR LE
COURONNEMENT
DE
JESUS-CHRIST.

Tunc milites Præsidis suscipientes Jesum in prætorium, congregaverunt ad eum universam cohortem: & exuentes eum, chlamydem coccineam circumdederunt ei: & plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus, & arundinem in dextera ejus.

Alors les Soldats du Gouverneur ayant emmené Jesus dans le prétoire, rassemblerent autour de lui toute la cohorte; & après l'avoir dépouillé, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre: puis faisant une couronne d'épines, ils la lui mirent sur la tête. Ils lui mirent aussi un roseau à la main droite. En saint Matth. chap. 27.

N'ETOIT-CE donc pas assez de tant d'outrages déja faits au Fils de Dieu? & puisqu'il étoit enfin condamné à mourir,

falloit-il ajouter à l'injuſtice & à la rigueur de cet arrêt, de ſi amères inſultes & de ſi barbares cruautés? Il ſemble, dit S. Chryſoſtome, que tout l'enfer en cette triſte journée fût déchaîné, & eût donné le ſignal pour ſoulever tout le monde contre Jeſus-Chriſt. Car ce ne ſont plus même les Juifs, ce ne ſont plus les Princes des Prêtres, ce ne ſont plus les Scribes & les Phariſiens, qui pouvoient avoir des raiſons cachées & des ſujets particuliers de haine contre ce divin Sauveur; ce ne ſont plus là, dis-je, ceux qui le perſécutent; mais ce ſont les ſoldats de Pilate, ce ſont des gentils & des étrangers, qui en font leur jouet, & qui le préparent au ſupplice & à l'ignominie de la croix par les plus ſenſibles dériſions, & par toutes les inhumanités que leur inſpire une brutale férocité. Les paroles de mon texte nous les marquent en détail; & voilà le myſtère que nous méditerons, s'il vous plaît, aujourd'hui, & que je puis appeller le myſtère de la royauté du Fils de Dieu. Car à bien conſidérer toutes les circonſtances qui s'y rencontrent, j'y trouve tout à la fois la royauté de ce Dieu-homme mépriſée & reconnue, avilie & déclarée, profanée, & néanmoins établie & ſolidement vérifiée. Je dis mépriſée, avilie, profanée, par les indignités qu'e-

xercent contre lui les soldats: mais je dis en même tems reconnue, établie, & solidement vérifiée, par une conduite supérieure & une secrette disposition de la Providence, qui se sert pour cela de l'insolence même des soldats & de leur impiété. L'un & l'autre ne sera pas pour nous sans instruction. En voyant la Royauté de Jesus-Christ si outrageusement méprisée, nous nous confondrons de l'avoir tant de fois mépriſé nous-mêmes, ce Roi du ciel & de la terre: & en la voyant si justement reconnue & si solidement vérifiée, nous apprendrons à quoi nous la devons nous-mêmes reconnoître, & en quoi nous la devons honorer. La suite vous développera ces deux pensées, qui comprennent tout le sujet & tout le partage de cette exhortation.

I. PARTIE.

JAmais la barbarie fut elle plus ingénieuse que dans la passion de Jesus-Christ à satisfaire son aveugle fureur? & quelles loix si sévères ont jamais produit aucun exemple d'un supplice pareil à celui que vient d'imaginer une cohorte entiere de soldats, & qu'ils mettent en œuvre contre cet adorable maître? Ils avoient entendu dire qu'il prenoit la qualité de Roi; & pour se jouer de cette Royauté prétendue, selon leur sens, le dessein qu'ils forment est de lui en défé-

rer avec une espéce de cérémonie & d'appareil, tous les honneurs, & d'observer à son égard tout ce que l'on a coutume de pratiquer envers les Rois. On le conduit encore dans le Prétoire de Pilate, on lui présente un siége qui lui doit servir de trône, on lui commande de s'asseoir, tous se rangent autour de lui : *Congregaverunt ad eum universam cohortem*, & chacun témoigne son empressement pour être admis au nombre de ses sujets.

Matth. c. 27.

Ce n'est pas assez : afin de le revêtir des marques de sa dignité, on le dépouille de ses habits collés sur son corps, déchiré & tout ensanglanté par la cruelle flagellation qu'il a endurée. On lui jette sur les épaules un manteau de pourpre comme son manteau Royal ; on lui met un roseau à la main, qui lui tient lieu de sceptre, & qui représente son autorité & son pouvoir. On fait plus encore, & pour diadême on prend une couronne d'épines qu'on lui enfonce dans la tête. De toutes les parties de ce corps sacré il n'y avoit que la tête qui fût restée saine, & qu'on n'eût point attaquée. Aussi dans les supplices des plus grands criminels épargnoit-on toujours la tête, parce que c'est le chef où domine la raison, & où résident les plus nobles puissances de l'ame. Mais par rapport à Jesus-Christ, il n'y

a plus de régles. Il faut qu'il ſoit couronné, mais que ſon couronnement lui coûte cher. Il faut que ce ſoit un couronnement de ſouffrances & un martyre. Les épines appliquées avec force, le percent de toutes parts; autant de pointes, autant de plaies; le ſang coule tout de nouveau, &, ſelon la parole du Prophéte qui s'accomplit à la lettre, depuis la plante des pieds juſques au ſommet de la tête, il n'y a plus rien en cet homme de douleurs qui n'ait eu ſa peine & ſon tourment: *A plantâ pedis uſque ad verticem non eſt in eo ſanitas.* *Iſaï. c. 1.*

Du moins ſi l'on en demeuroit là; mais tout cela ne peut ſuffire à des cœurs ſi durs & ſi impitoyables. Il faut qu'on lui rende dans cet état les hommages qui lui ſont dûs, c'eſt-à-dire, des hommages proportionnés à la pourpre, au ſceptre & à la couronne qu'il porte. Comment donc l'adorent-ils? en s'humiliant par raillerie devant lui, & lui diſant, un genou en terre & d'un ton moqueur: Nous vous ſaluons, Roi des Juifs, *Ave, Rex Judæorum.* Quels tributs lui payent-ils? ils lui crachent au viſage, ils le meurtriſſent de ſoufflets, ils lui ôtent la canne qu'il tient dans la main & lui en déchargent mille coups ſur la tête. Tout ce que je dis, c'eſt ce que les Evangéliſtes nous ont rapporté, & je n'ajoute rien au *Matth. c. 27.*

Ibid. témoignage qu'ils ont rendu: *Et expuentes in eum, acceperunt arundinem, & percutiebant caput ejus.*

Voilà, Chrétiens, à quoi fut exposé le Roi des Rois; voilà, j'ose l'espérer de votre piété, voilà ce qui vous touche, ce qui vous pénétre, peut-être ce qui vous attendrit jusques aux larmes, ou ce qui vous anime au moins de la plus juste indignation. Mais du reste, n'allumons point inutilement notre zéle contre les ennemis de Jesus-Christ: réservons-le pour nous-mêmes, & tournons-le contre nous-mêmes. Car n'est-ce pas ainsi que nous avons cent fois traité ce Roi de l'univers, & que nous le traitons tous les jours? Nous le couronnons; mais nous le couronnons d'épines, & d'épines mille fois plus piquantes que toutes celles dont il fut couronné par ses bourreaux. Je m'explique, & concevez ceci, je vous prie.

Nous sommes chrétiens; & en qualité de chrétiens, nous faisons profession d'appartenir à ce Dieu Sauveur, comme à notre Roi. Nous sçavons, & la foi nous l'enseigne, que toute puissance lui a été donnée au-dessus de toutes les nations du monde, & même au-dessus de toute la cour céleste: *Data est mihi omnis potestas in cœlo* *Matth.* *c.* 28. *& in terrâ.* Nous sçavons qu'il a été éta-

bli de son Pere, pour régner, non-seulement en Sion : *Ego autem constitutus sum Rex ab eo super Sion* ; mais pour étendre son empire jusques aux extrémités de la terre : *Postula à me, & dabo tibi gentes hæreditatem tuam, & possessionem tuam terminos terræ.* Il est vrai qu'il dit à Pilate que son Royaume n'étoit point de ce monde : mais il ne prétendoit point en cela lui faire entendre que ce monde ne fût pas soumis à sa domination. Il ne vouloit lui dire autre chose, sinon qu'il n'étoit venu dans le monde que pour y exercer une domination spirituelle, & non point une domination temporelle : car voilà le sens de ces paroles, *Regnum meum non est de hoc mundo.* Domination qu'il n'a fait consister que dans l'Evangile qu'il nous a annoncé, que dans la loi qu'il nous a prêchée, que dans les préceptes, dans les conseils, dans les exemples & les régles de conduites qu'il nous a donnés : *Ego autem constitutus sum Rex ab eo, prædicans præceptum ejus.* Nous sçavons, dis-je, tout cela, mes Freres; & prévenus de ces connoissances & de ces principes de religion, nous embrassons l'Evangile de cet Envoyé de Dieu, nous acceptons la loi de ce souverain Législateur; nous recevons sa morale, & nous révérons, ce semble, ses préceptes & ses maximes ;

Ps. 2. Ibid. Joan. c. 1. Ps. 2.

nous allons à ſes Autels lui offrir notre cul-
te, & nous nous proſternons en ſa préſence
pour l'adorer. Ainſi, pour m'exprimer de
la ſorte, le voilà proclamé Roi par notre
bouche, & couronné de nos propres mains.
Marc. f. 15. *Et cœperunt ſalutare eum, Ave, Rex.*

Mais cette couronne que nous lui préſentons, de quelles épines n'eſt-elle pas mêlée, ou plutôt de quelles épines n'eſt-elle pas toute compoſée? Car ne nous trompons point, mes chers Auditeurs, & ne nous arrêtons point à de ſpécieuſes démonſtrations. Quand en même tems que nous couronnons Jeſus-Chriſt, nous le renonçons du reſte dans toute la conduite de notre vie: quand après lui avoir rendu devant un autel ou au pied d'un oratoire, je ne ſçai quel culte d'un moment & de pure cérémonie, nous agiſſons enſuite d'une maniere toute contraire à l'Evangile qu'il nous a prêché, que nous violons impunément & habituellement la loi qu'il nous a annoncée; que nous ſuivons dans la pratique une toute autre morale que celle qu'il nous a enſeignée; que nous abandonnons les régles, les maximes, les principes qu'il nous a tracés; que nous traitons même de foibleſſe, & nous tournons en raillerie la fidélité de quelques ames chrétiennes qui refuſent de s'en départir, & font une pro-

eſſion ouverte de s'y conformer : quand ous ne prenons pour guides dans toutes os démarches que le monde, que notre mbition, que notre plaiſir, que notre inérêt, que nos reſſentimens, que nos paſions & tous nos déſirs déréglés; encore une ois, quand nous nous déclarons ſes ſujets, k que néanmoins nous en uſons de la ſore & nous nous comportons en mondains k en païens, n'eſt-ce pas le couronner d'épines? & ne peut-on pas alors dire de nous e que le texte ſacré nous rapporte des ſolats : *Et plectentes coronam de ſpinis, poſuerunt ſuper caput ejus?* Matth. c. 27.

Car jamais les épines qui lui percerent la ête, lui furent-elles plus douloureuſes & lus ſenſibles, que tant de déſordres, que ant d'injuſtices, que tant de vengeances, lue tant de médiſances, que tant d'impiétés lue tant d'excès & de débauches, où tous es jours l'on ſe porte juſques dans le chriſianiſme, qui eſt proprement ſon Royaume? Eſt-ce donc là le tribut que nous lui payons? Les Rois, dit ſaint Bernard, ſe font des ouronnes de ce qui leur eſt offert par les peuples qui leur ſont ſoumis; & comme 'or eſt le tribut qu'ils exigent de leurs ſuets, de-là vient auſſi qu'ils ont des couonnes d'or : mais que reçoit de nous notre Dieu, & que lui produiſons-nous autre

chose que des épines, c'est-à-dire, que de négligences & des lâchetés, que des imperfections & des infidélités, que des habitudes vicieuses, que des attaches criminelles. Tellement que notre ame est comme ce champ, ou comme cette vigne dont a parlé le Sage, lorsqu'il disoit: J'ai passé par le champ du paresseux, & j'ai considéré la vigne de l'insensé; *Per agrum hominis pigri tranſivi, & per vineam viri ſtulti*: mais qu'ai-je apperçu? tout étoit plein d'orties, & toute la surface étoit couverte d'épines; *Et ecce totum repleverant urticæ, & operuerant ſuperficiem ejus ſpinæ.*

Prov. *c.* 24. *Ibid.*

Il ne peut s'en taire, ce Roi digne de toutes nos adorations & de tout notre amour, mais dont nous profanons si indignement la souveraine majesté, & à qui nous causons tous les jours de si vives douleurs. Il nous adresse sur cela ses plaintes & sa grace nous les fait entendre au fond du cœur: mais où tombe sa parole? comme ce bon grain de l'Evangile, elle tombe au milieu des épines, *& aliud cecidit inter ſpinas*: c'est-à-dire, qu'elle tombe dans des cœurs sensuels & tout charnels, dans des cœurs vains & enflés d'orgueil, dans des cœurs possédés du monde & de ses biens périssables, dans des cœurs corrompus. Ces épines croissent toujours, elles s'étendent,

Luc. *c.* 8.

lles se multiplient, jusqu'à ce qu'elles vien-
ent à étouffer tous les sentimens de la gra-
e du Seigneur, & qu'elles arrêtent toute
a vertu de sa divine parole : *Et simul ex-* *Ibid.*
rtæ spinæ suffocaverunt illud.

Ce n'est pas tout, reprend saint Bernard, & nous déshonorons encore autrement la Royauté du Fils de Dieu. Outre les épi-es dont nous le couronnons, nous ne lui aisons porter pour sceptre qu'un roseau : omment cela? par nos inconstances & nos égéretés perpétuelles en tout ce qui con-erne son service. Aujourd'hui nous som-nes à lui, & demain nous n'y sommes lus. Aujourd'hui nous nous rangeons sous on obéissance pour exécuter fidélement ses rdres, & demain nous les transgressons. Aujourd'hui nous lui jurons un attache-nent inviolable, & demain nous secouons e joug, & nous nous révoltons. Tantôt our Dieu, & tantôt pour le monde, tan-ôt dans l'ardeur d'une dévotion tendre & ffectueuse, & tantôt dans le relâchement l'une vie tiéde & inutile. Or tout cela u'est-ce autre chose que lui mettre un ro-eau dans la main pour nous gouverner ? Je veux dire, que c'est ne lui donner sur ous qu'un empire passager, sans solidité & ans consistance.

Car son empire est dans nous-mêmes &

Luc. c. 17. au milieu de nous-mêmes : *Regnum Dei in vobis est* ; & quelque absolu qu'il soit, ne subsiste (ne vous offensez pas de cette proposition, je l'expliquerai,) il ne subsiste qu'autant que nous le voulons, & que nous nous y soumettons. Si nous le voulons toujours, & si nous nous y soumettons toujours il durera toujours : mais si nous ne le voulons, & si nous ne nous y soumettons que par intervalles, ce ne sera plus un empire stable & permanent. Ce n'est pas que Jesus Christ, vrai Dieu, comme il est vrai homme, n'ait sur nous un empire indépendant de nous, un empire inaliénable, immuable éternel, un empire que nous ne pouvons troubler, parce qu'il est au-dessus de tous nos caprices & de tous nos changemens. Mais outre ce premier empire, cet empire essentiel & nécessaire, il y en a un que nous pouvons lui donner ou lui refuser, parce qu'il l'a fait dépendre de nous-mêmes & de notre volonté. Ainsi, que nous lui soyons volontairement & librement soumis comme à notre Roi ; que volontairement & de gré nous nous attachions à lui, nous observions ses commandemens, nous lui rendions tous les devoirs que nous prescrit la religion, voilà l'empire que nous pouvons lui ôter. Je ne dis pas que nous pouvons lui en ôter le droit, mais l'effet, puisqu'il

hous a laiſſé notre libre arbitre, pour de-
meurer dans la ſujettion qui lui eſt dûe, &
pour ſatisfaire à tout ce qu'elle nous impo-
ſe, ou pour nous en retirer malgré toutes
nos obligations, & pour vivre ſelon nos
appétits & nos aveugles convoitiſes.

Or c'eſt de cet empire, dont il eſt néan-
moins ſi jaloux, que nous faiſons comme
un roſeau qui plie au moindre ſouffle &
qui tourne de tous les côtés. Que ne lui
diſons-nous point à certains jours & à cer-
taines heures, où l'eſprit divin ſe commu-
nique plus abondamment à nous, & nous
touche intérieurement? De quels regrets
ſommes-nous pénétrés à la vûe de nos éga-
remens, & que ne propoſons-nous point
pour l'avenir? Quelles réſolutions, quels
ſermens de ne nous détacher jamais de ſes
intérêts, & de garder de point en point
toute ſa loi? Rien donc, à ce qu'il ſem-
ble, rien alors de mieux établi que ſon
empire. Mais le voici bientôt détruit: il
ne faut pour cela qu'une occaſion qui ſe
préſente, qu'un exemple qui attire, qu'une
difficulté qui naît, qu'un reſpect humain
qui arrête, qu'un dégoût naturel qui ſur-
vient, qu'une paſſion qui ſe réveille. On
reprend ſes premieres voies, on ſe rengage
dans ſes mêmes habitudes, on oublie toutes
ſes promeſſes, on quitte toutes ſes bonnes

pratiques; on change de maître, & de l'em
pire de Jesus-Christ, on retourne sous l
domination & la tyrannie de ses inclina
tions vicieuses. Peut-être en revient-on en
core, mais pour y rentrer tout de nouveau
Ce ne sont que vicissitudes, que variations
& le plus fragile roseau n'est pas sujet
plus de mouvemens opposés, ni à plus d
dispositions toutes différentes.

Cependant, mes Freres, l'iniquité se sou
tient jusqu'au bout; & si les soldats cou
vrent enfin par dérision le Sauveur du mon
de d'une robe de pourpre, cela même pa
rapport à nous renferme un mystère bie
étrange. Je dis un mystère véritable, & qu
le Saint-Esprit, selon la remarque des Pere
a eu expressément intention de nous décla
rer. Car ce n'est pas sans raison, dit S. Au
gustin, que le Prophéte Isaïe s'adressant à l
personne du Sauveur, lui demande l'intelli
gence de ce mystère, & qu'il veut appren
dre de lui ce que signifie cette pourpre
Isai. c. 63. *Quare ergò rubrum est indumentum tuum & vestimenta tua sicut calcantium in torcu lari?* Hé, Seigneur, pourquoi votre rob
est-elle toute rouge? & pourquoi vos vête
mens sont-ils comme les habits de ceux qu
foulent le vin dans le pressoir? Le voulez
vous sçavoir, Chrétiens? la chose vous tou
che aussi-bien que moi. Ecoutez ce que

Sauveur lui-même répond à son Prophéte : *Aſperſus eſt ſanguis eorum ſuper veſtimenta mea* ; leur sang a rejailli sur moi, & toute ma robe en a été tachée. Comme s'il disoit : Ce sont les déréglemens de mon peuple qui m'ont fait rougir, & c'est de quoi je rougis encore tous les jours. La honte en est retombée sur moi ; & ne pouvant faire nulle impression sur ma divinité, elle s'est attachée à l'humanité dont je me suis revêtu. Dans la splendeur de ma gloire, mes habits étoient aussi blancs que la neige; mais depuis que je me suis réduit sous une forme humaine, ils sont devenus rouges comme l'écarlate, parce que je me suis vû chargé de toutes les abominations du monde. *Ibid.*

Quel reproche, mes Freres, & quel sujet de confusion pour nous-mêmes ! Car la confusion de notre Roi doit retomber sur nous-mêmes, & doit encore de plus servir un jour à notre jugement & à notre condamnation. Il aura son tems pour venger l'honneur de sa royauté flétrie & profanée. Tout l'univers alors s'humiliera devant lui; tous les Rois de la terre déposeront à ses pieds leurs couronnes; il n'y aura plus qu'un Roi que ce Roi de gloire ; & de quelle frayeur serons-nous saisis, quand nous le verrons assis sur son trône, armé

du glaive de sa justice & couronné de to
l'éclat de sa divine & suprême grandeu
C'est à ce dernier jour, qu'il fera le terr
ble discernement de ceux qui l'auront ho
noré, & de ceux qui l'auront mépriſé; qu
mettra les uns à sa droite, comme ses pré
destinés & ses élûs, & les autres à sa gau
che comme des rébelles & des réprouvés
qu'il dira aux uns, en les appellant à lui
Venez, possédez mon Royaume, vous q
m'avez servi comme votre maître, & q
Matth m'avez obéi comme à votre Roi; *Tunc d*
c. 25. *cet Rex his qui à dextris erunt: Venite, po*
sidete paratum vobis Regnum; & qu'il di
aux autres en les rejettant: Allez & retire
vous de moi; vous n'avez point été mo
peuple, & vous n'avez point voulu vivi
dans ma dépendance; je ne sçai qui vo
êtes, & je vous livre à ces puissances d
ténébres qui vous ont si long-temsdomine
& qui vous attendent pour vous faire pa
de leur sort & de leur malheur éternel
Ibid. *Tunc dicet & his qui à sinistris erunt: Di*
cedite à me in ignem æternum, qui parati
est diabolo & angelis ejus.

Ah! Chrétiens, que ferons-nous lor
qu'il nous frappera de ce redoutable ana
thême? Envain nous commencerons à crain
dre & à révérer son souverain pouvoir; en
vain nous lui crierons mille fois, Seigneu

eigneur : *Tunc respondebunt ei, Domine ;* *Ibid.*
hvain prosternés devant son Tribunal,
ous lui dirons: Roi immortel, Roi de tous
s siécles, que toute louange, que toute
loire vous soit rendue ; *Regi sæculorum* *1. Tim.*
mmortali honor & gloria : ce ne sera plus *c. 1.*
u'un culte forcé & contraint, & il deman-
oit un culte de piété & d'amour ; ce ne
eront plus que des soumissions d'esclaves,
t il vouloit une obéissance d'enfans. Or il
'y a que les enfans qui trouveront place
ans son Royaume, & les esclaves en se-
ont éternellement bannis. Ce n'est pas qu'il
e retienne toujours sur ces malheureux
on empire naturel ; car c'est à lui que son
ère a dit, Régnez au milieu même de vos
nnemis ; *Dominare in medio inimicorum* *Ps. 109.*
uorum : mais comment ? pour les gouver-
ier avec un sceptre de fer, & pour leur
aire sentir tout le poids de vos justes ven-
eances ; *Reges eos in virga ferrea.* Je vais *Psal. 2.*
rop loin, mes chers Auditeurs, & reve-
ons. Comme il n'y a point de mystère où
a Royauté de Jesus-Christ ait été plus avi-
ie & plus outragée que dans son couron-
ement, je prétends d'ailleurs, qu'il n'y en
point où elle ait été plus solidement éta-
lie & plus justement vérifiée : c'est le su-
et de la seconde partie.

II. PARTIE. C'Est le caractère particulier de la Royauté de Jesus-Christ, d'avoir été reconnu au milieu même des opprobres & jusque dans le comble de l'humiliation. Au calvaire & sur la croix, entre deux voleurs condamnés au même supplice que lui, & mourans avec lui, il fut déclaré Roi; & malgré toutes les oppositions de la synagogue l'écriteau qu'on mit au-dessus de sa tête et le crucifiant, portoit ces mots, *Jesus a Nazareth Roi des Juifs*. Il est étonnant Chrétiens, que Pilate après avoir accordé si lâchement aux Juifs tout ce qu'ils lui avoient demandé touchant la personne du Sauveur, jusqu'à le sacrifier à leur haine ne voulût néanmoins jamais les entendre ni rien relâcher, quand ils lui proposérent d'effacer ces quatre paroles, ou d'y faire au moins quelque changement. Quelque mécontentement qu'ils pussent lui en témoigner, quelques instances qu'ils lui fissent, tous leurs efforts & toutes leurs remontrances furent inutiles. Non, leur répondit-il avec une fermeté inébranlable, il n'y a rien là à réformer: ce que j'ai écrit est écrit: *Quod scripsi, scripsi.* Pourquoi cela? & d'où lui venoit sur ce point une telle résolution? N'en soyons point surpris, dit saint Chrysostome: c'est qu'il agissoit alors

Joan. c. 19.

lors par le mouvement de l'Esprit de Dieu ui le conduisoit : & comme Caïphe, tout échant & tout injuste qu'il étoit, avoit rophétisé par l'inspiration divine, sur la ort de Jesus-Christ; aussi Pilate, quoique aïen, fut l'organe dont Dieu se servit our relever solemnellement & authentiuement la Royauté de ce Messie. Jesus-hrist parlant de lui-même, avoit dit haument, Je suis Roi; & les Juifs soutenoient piniâtrément qu'il ne l'étoit pas. Il falloit n juge qui terminât ce différend, & un jue désintéressé. Pilate prononce ; & après voir ouï les parties, & mûrement examiné fait, lui qui étoit étranger & Romain, il écide à l'avantage du Fils de Dieu, & le connoît Roi : *Jesus Nazarenus Rex.* *Ibid.*

Mais que fais-je, Chrétiens ? N'allons as si loin : les soldats en le couronnant, ne ommencent-ils pas dès-lors à le reconnoîe pour ce qu'il est ? & tout ignominieux ue paroît ce couronnement, n'étoit-ce pas, lon les vûes du ciel, une disposition secrete au jugement que devoit rendre Pilate ? e n'étoit pas là l'intention de cette brule & insolente milice ; mais, remarque int Ambroise, contre leur intention, ils ontribuoient, sans le vouloir & sans le avoir, à l'accomplissement des desseins de ieu. Dieu vouloit que son Fils fût sa-

lué comme Roi, fût couronné comme vai
queur, fût adoré comme Seigneur & co
me Dieu. Or voilà juſtement ce qui s'ex
cute ; & quoique ce ne fût pour ces ſolda
qu'un divertiſſement & qu'un jeu, c'éto
pour la providence & la ſageſſe éternelle
qui l'avoit réglé de la ſorte, un effet réel
Ambr. une vérité. *Et ſi corde non credunt, Chri*
tamen ſuus non defuit honor, qui ſalutat
ut Rex, coronatur ut victor, Deus & Dom
nus adoratur. Myſtère profond & admi
ble, mes chers Auditeurs ! myſtère dig
de toutes nos réflexions. Mettons-le da
un nouveau jour, & tâchons à en déco
vrir toutes les merveilles.

Car ce qu'il y a, ce me ſemble, de plus ſi
gulier, c'eſt que les mêmes choſes par
les perſécuteurs de notre divin maî
croyoient le deshonorer, ont été les ma
ques les plus naturelles de ſa ſouverainet
& ont ſervi à nous en donner l'idée la pl
convenable. Prenez garde, ils l'ont co
ronné d'épines : à qui cette couronne po
voit-elle mieux convenir, qu'à celui
devoit être ſur-tout le Roi des ames ſo
frantes, & qui ne vouloit à ſa ſuite que d
ſujets préparés à la douleur, aux perſéc
tions, au martyre ? Une couronne de fle
lui eût-elle été propre ? & ces épines n'e
primoient-elles pas le vrai caractère de

dignité Royale ? En effet, Chrétiens, c'eſt cette couronne d'épines que toute la terre a révérée. c'eſt pour cette couronne d'épines que les Princes & les plus grands Monarques ont témoigné tant de zéle & tant de piété, armant des flottes entieres, paſſant les mers, s'expoſant à mille périls, & regardant comme une précieuſe conquête de l'enlever à des peuples infidéles. C'eſt cette couronne d'épines qu'ils ont rapportée dans leurs Etats, & qu'ils y ont conſervée comme le plus riche tréſor. C'eſt cette couronne d'épines qui a fait les délices des Saints & toute leur gloire.

Quand le Sauveur des hommes ſe préſenta à la bienheureuſe Catherine de Sienne avec deux couronnes à la main, l'une d'épines, l'autre de roſes, & qu'il lui en laiſſa le choix, délibéra-t-elle un moment ? Avec quelle ardeur & quelle tendreſſe, avec quels tranſports de joie prit-elle les épines, & rejetta-t-elle les roſes ! pourquoi ? parce qu'elle ſçavoit à quel Roi elle s'étoit dévouée ; que ce n'étoit point un Roi de plaiſir, mais un Roi de ſouffrance ; que dans ſa cour il ne permettoit ni délicateſſes, ni douceurs humaines, ni commodités de la vie. D'où elle concluoit, que s'étant toute conſacrée à ſon ſervice, elle ne devoit point ſouhaiter d'autre partage que les afflictions & les épines

les plus aiguës. Nous n'en demanderon
point d'autre nous-mêmes, dès que nou
ſerons remplis du même eſprit que cett
fidéle épouſe de Jeſus-Chriſt, ou, pou
mieux dire, dès que nous ſerons rempli
comme elle du véritable eſprit de la reli
gion que nous profeſſons.

Cependant, mes Freres, à ce Roi cou
ronné d'épines, il falloit un ſceptre, & le
ſoldats y pourvoient. Le ſceptre répon
parfaitement à la couronne : car c'eſt u
roſeau qu'ils lui mettent dans la main. C
ſelon la belle obſervation de ſaint Augu
tin, pouvoient-ils mieux repréſenter la n
ture de ſon pouvoir, qui n'a point écla
par la force ni par la violence, mais par
foibleſſe même & par l'infirmité ? Les Ro
de la terre ont beſoin de troupes, de l
gions, de corps d'armées, pour dompt
leurs ennemis, & pour maintenir leurs ſi
jets dans le devoir & l'obéiſſance. Ils po
Manus tent le ſceptre; & ce ſceptre, diſoit un A
altera cien, eſt comme une main empruntée, po
Regum ſignifier, que ſi d'eux-mêmes ils n'ont p
le bras aſſez fort, ils ont de quoi l'affern
& le roidir, quand ils voudront l'étend
ſur la tête des rébelles. Mais au Roi q
nous adorons, il ne faut de la part des ho
mes, ni appui, ni ſecours. A le conſidé
ſelon le monde, on diroit qu'il n'eſt ri

le plus foible, & qu'il n'a ni puiſſance, ni vertu. C'eſt un Roi pauvre, un Roi humble & petit, un Roi ſans éclat, ſans pompe, ſans munitions, ſans armes. Mais comme il eſt le bras de Dieu, rien de tout cela ne lui eſt néceſſaire, & ſans emprunter ſa force d'ailleurs, il la trouve dans lui-même. De ſorte qu'avec les moyens les plus impuiſſans, il peut tout, & il vient à bout de tout. Pour opérer les plus grands miracles, un roſeau lui a ſuffi. Avec ce roſeau, qui fut, ſelon la remarque de ſaint Athanaſe, le ſymbole de la croix, il a ſubjugé plus de nations que les plus fameux conquérans. Avec ce roſeau il a confondu les démons, & mis toutes les puiſſances infernales en déroute. Avec ce roſeau il a établi ſon Royaume, qui eſt ſon Egliſe : il l'a élevée ſur les ruines de l'infidélité, & répandue juſqu'aux extrémités du monde. Avec ce roſeau il a briſé l'orgueil des potentats qui s'oppoſoient à ſa ſainte loi, il a diſſipé tous leurs projets, renverſé toutes leurs entrepriſes, & les a réduits eux-mêmes ſous ſon empire. O prodige le plus merveilleux ! ô foibleſſe toute-puiſſante !

Sur quoi ſaint Bernard entroit dans un ſentiment bien affectueux & bien touchant. Ah ! Seigneur, s'écrioit-il, en s'adreſſant à Jeſus-Chriſt même, puiſque les choſes

les plus foibles acquiérent dans votre main tant de pouvoir & tant de force, & qu'un roseau y a été comme un sceptre & une verge de fer pour régir les peuples, prenez mon cœur. Ce n'est qu'un roseau fragile, qu'un roseau creux & vuide de tout bien, vuide de charité, vuide de dévotion & de piété, vuide de bonnes œuvres & de mérites; qu'un roseau flexible & mobile, que son extrême légéreté fait tourner à tout vent, & que la moindre impression est capable d'ébranler. Mais du moment qu'il sera entre vos mains, vous le remplirez de votre grace & de la force de votre divin Esprit. Vous en ferez un cœur généreux, un cœur ferme, un cœur ardent & fervent, un cœur prêt à surmonter toutes les difficultés, & à vaincre par une persévérance infatigable tous les obstacles. Ainsi parloit ce Pere; & ne nous persuadons pas au reste, que ce roseau donné à Jesus-Christ en forme de sceptre, fût de l'invention des soldats. Il fut du choix même du Fils de Dieu, qui, selon le témoignage du grand Apôtre, a toujours pris ce qu'il y avoit de plus infirme & de plus petit dans le monde pour abattre les forts; ce qu'il y avoit de plus vil & de plus bas, pour humilier les grandeurs; ce qu'il y avoit de plus méprisable ou ce qui le paroissoit, en un mo-

e qui n'étoit rien, pour confondre tout le
aſte humain & pour anéantir toute puiſſan-
e mortelle : *Infirma mundi elegit Deus, ut* 1. Cor.
onfundat fortia ; & ignobilia mundi & c. 1.
ontemptibilia elegit Deus , & ea quæ non
int , ut ea quæ ſunt , deſtrueret.

Ce n'eſt pas non plus ſans myſtère qu'on
e couvre enfin d'un manteau de pourpre,
c il n'eſt pas difficile d'en appercevoir d'a-
ord toute la convenance. Car étoit-il une
ouleur plus ſortable à un Roi qui devoit
ormer ſon Royaume ſur la terre , & qui
evoit l'amplifier par l'effuſion de ſon ſang?
Ah ! il devoit être le Prince & le Roi des
nartyrs : il devoit leur donner le ſignal de
es guerres ſanglantes, où leurs corps ſe-
oient livrés à tous les tourmens , où ils
eroient briſés , déchirés , immolés comme
les victimes ; & quel autre ſignal eût été
lus propre à leur annoncer de tels combats
& à les animer , que la pourpre dont il eſt
evêtu ? La pourpre fut toujours employée
à l'inveſtiture des Rois : mais jamais Roi
eût-il droit comme le Sauveur , de la por-
er, puiſque jamais Roi ne fut conſacré
comme lui , ni ne reçut l'onction Royale
dans ſon ſang ? Ce Roi de nos cœurs, bel-
les paroles de ſaint Ambroiſe , ce Roi de
nos cœurs ſe montre à nous ſous la pourpre
& ſous l'écarlate , pour nous déſigner les

Ambr. victoires & les triomphes du martyre : *De signans martyrum palmas, & regiæ poteſtatis infignia.* Il veut nous faire entendre d quel ſang ſon Egliſe ſeroit un jour tout empourprée. Il veut nous faire connoître ſur quoi ſon Royaume ſera fondé, à que prix il le doit acheter, & que c'eſt par l ſacrifice de ſa vie & par toutes les douleur *Ibid.* de ſa paſſion qu'il le doit conquérir : *Quò caro ejus fuſum pro toto terrarum orbe ſanguinem eſſet ſuſceptura pro nobis, & paſſi regnum paritura de nobis.*

La pourpre des Céſars étoit teinte d ſang, dit ſaint Jérôme, mais du ſang de hommes, qu'ils avoient verſé, & ſouver avec autant d'injuſtice que de fureur. S elle éclatoit, c'étoit du feu brûlant de leu ambition ; & ſi elle rougiſſoit, c'étoit bie moins de ſa propre couleur, que de leur vices. Leur pourpre les faiſoit donc redou ter, pourſuit ce ſaint Docteur: mais la pour pre de Jeſus-Chriſt nous le fait égalemen reſpecter & aimer. Car qui ne l'aimeroi pas, voyant dans cette pourpre, avec le marques de ſa Royauté, les plus ſenſible témoignages de ſa charité ?

Il n'y a dans tout cet appareil qu'une cir conſtance, qui ne ſemble pas pouvoir s'ac corder avec la majeſté ſouveraine : ce ſon les injures qu'il reçoit, les blaſphêmes qu

roferent contre lui les ſoldats ; les repro-
hes, les malédictions, les coups dont ils
accablent. Quels hommages en effet pour
n Roi ? Je me trompe, Chrétiens, & ſaint
Cyrille de Jéruſalem corrige ſur ce point
non erreur : c'eſt dans la douziéme de ſes
Catechèſes. Il prétend, & avec raiſon, que
es hommages, quelque indignes qu'ils pa-
iſſent, n'ont rien eu que de très-confor-
ne à la miſſion du Sauveur & à ſa qualité
e Roi. Si ſon Royaume, dit-il, eût été
omme les autres, un Royaume temporel,
faut avouer qu'il n'y eût eu entre ſa
oyauté & de pareils traitemens, nulle
roportion : mais ſouvenons-nous, mes
reres, ajoute ce ſaint Evêque, & n'ou-
lions jamais, que le Royaume de notre
aître ne conſiſte pas dans les honneurs
ondains ; ou plutôt, ſouvenons-nous que
e Royaume de Jeſus-Chriſt conſiſte ex-
reſſément dans le mépris de tous les hon-
eurs du monde ; que c'en eſt là une des
ix fondamentales, que c'en eſt une des
naximes les plus eſſentielles. Or un Roi
ui venoit ériger en maxime & en loi le
népris des honneurs, pouvoit-il être mieux
econnu que par les affronts & les oppro-
res? Voilà donc encore une fois la Royau-
é du Fils de Dieu déclarée, publiée, mani-
eſtée dans toute la maniere qu'elle devoit

l'être ; & malgré la malignité des Juifs voilà les vûes du ciel suivies avec tou l'exactitude possible, & ses ordres pleine ment accomplis.

De-là même, Chrétiens, devons-no conclure ce que nous sommes, à qui no sommes, pourquoi nous y sommes, & que nous devons enfin devenir selon le c ractère que nous portons, & selon les s crés rapports que nous avons, en qualité Chrétiens, avec Jesus-Christ. Applique vous, s'il vous plaît, à cette importar morale ; c'est tout le fruit de cette secon partie. Nous sommes les sujets d'un R couronné d'épines ; nous appartenons à Roi de souffrances, à un Roi d'abjecti & d'humiliation ; nous ne sommes à l que pour vivre comme lui, que pour ê animés du même esprit que lui, que pe nous rendre ses imitateurs, comme no nous déclarons ses disciples & ses sect teurs. Vérités universellement reconn dans le christianisme, mais bien peu suiv dans la pratique, & même, si je l'ose di généralement abandonnées & démenti

Car de ces principes que s'ensuit-il? mes Freres, que n'en avons-nous mie compris jusques à présent les conséquenc ou du moins que ne commençons-nou les bien comprendre, & à y conformer c

ormais tous nos ſentimens & toute notre conduite ? Prenez garde : nous ſommes les ſujets d'un Roi couronné d'épines ; nous ne devons donc plus tant rechercher les douceurs & les délices de la vie. Car ſervir un Roi qui n'a que des épines pour couronne, & vouloir ſe couronner de roſes, n'eſt-ce pas une contradiction ? Tel eſt néanmoins le déſordre le plus commun; & quel autre langage eſt plus ordinaire dans le monde, je dis dans le monde, même prétendu Chrétien, que celui de ces impies, qui ſe diſent les uns aux autres chez le Sage : *Venite & fruamur bonis quæ ſunt* ; divertiſſons-nous, & jouiſſons des biens que nous avons ; *Coronemus nos roſis*, faiſons-nous des couronnes de fleurs, & des fleurs les plus agréables & les plus douces ; *Ubique relinquamus ſigna lætitiæ*, que la joie nous accompagne en tous lieux, & laiſſons-en par-tout des marques ; *Quoniam hæc eſt pars noſtra, & hæc eſt ſors ;* car voilà quel doit être notre partage & notre ſort, voilà quelle doit être notre vie. *Sap. c. 2* *Ibid.* *Ibid.* *Ibid.*

Il eſt vrai néanmoins que cette vie molle & délicieuſe n'eſt pas la vie de tous les gens du monde, & qu'il s'en faut bien même qu'elle ne le ſoit. Mais ſi ce n'eſt pas là leur vie en effet, ce l'eſt au moins en déſir. On y aſpire ſans ceſſe à cette vie aiſée & com-

mode ; on se la propose comme la fin de ses travaux ; on y fait consister le bonheu & la sagesse ; on envie la destinée de ceux qui en goûtent la tranquillité, & l'on s plaint de ne pouvoir trouver dans sa con dition cette félicité temporelle : comme c'étoit un malheur à des sujets de n'êtr pas mieux traités que leur Roi, & qu'a lieu des épines qu'il a portées & consacrées il ne dût leur fournir dans son service qu des plaisirs.

Nous appartenons à un Roi de souffran ces : nous ne pouvons donc participer au avantages & aux prérogatives inestimable de sa Royauté, qu'autant que nous partici perons à ses douleurs. C'est en cette vû que les Saints ont témoigné tant d'ardeu pour les souffrances. Il n'est pas nécessair que nous les cherchions comme eux, ni qu nous les demandions à Dieu. Sa providenc prend assez soin d'y pourvoir ; & par un miséricorde aussi favorable qu'elle nou semble sévère & rigoureuse, il ne nous laiss point manquer sur la terre de disgraces & d'afflictions. Il n'est question pour nous qu d'en bien user ; tellement que cette rob de pourpre dont nous consentirons à êtr revêtus, nous soit une robe d'honneur & un vêtement de sainteté à quoi il nous re connoisse. Mais voici l'erreur la plus déplo

able, & c'eſt celle où les diſciples eux-mêmes tombérent. Ils ſe perſuadoient que Jeſus-Chriſt dans la ſuite ſeroit un Roi temporel, & que ſous ſon regne ils n'auroient rien à ſouffrir : *Domine, ſi in tempore hoc reſtitues regnum Iſraël* ? Ainſi nous nous imaginons fauſſement, & nous croyons, parce que nous ſommes à Dieu, que nous devons être exempts de toutes peines & à couvert de toutes adverſités. Nous nous étonnons de voir des gens de bien affligés & ſujets aux calamités humaines ; & comme ce qui nous touche nous eſt encore beaucoup plus ſenſible, il ne faut que le plus léger accident qui nous arrive, pour nous troubler & nous déconcerter. D'où vient cela ? c'eſt que nous ne conſidérons pas que ce ſont là juſtement les apanages du Roi que nous ſervons, & que c'eſt par-là qu'il nous diſtingue, & qu'il nous fait entrer au nombre de ſes élûs. *Act. c. 1*

Enfin nous dépendons d'un Roi ignoré du monde, abjet & obſcur ſelon le monde, regardé, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, comme un roſeau dans le monde : comment donc ſommes-nous ſi jaloux d'y paroître & de nous y élever ? Je vous laiſſe, mes Freres, faire vous-mêmes cette monſtrueuſe oppoſition, d'un Roi volontairement réduit dans le dernier mépris & dans

l'humiliation la plus profonde, & d'un vi
ſujet qui ne penſe qu'à s'agrandir, qu'à te
nir au-deſſus des autres un rang qui le faſſ
craindre, qui le faſſe honorer, qui lui attir
des reſpects & de la conſidération parm
les hommes. Car n'eſt-ce pas là le terme où
tendent tous les déſirs, toutes les réflexion
tous les projets & toutes les démarche
d'une multitude infinie de Chrétiens, ado
rateurs d'un Dieu abaiſſé, moqué, outra
gé? C'eſt à vous, mes chers Auditeurs, à l
dédommager de tant d'outrages qu'il a re
çus de ſes ennemis, & qu'il a ſi ſouvent re
çus de nous-mêmes. Les Juifs n'en on
point voulu pour leur Roi; mais nous l'a
vons choiſi pour le nôtre. Allons lui offri
nos hommages, & des hommages digne
de lui: l'hommage d'une tendre componc
tion, l'hommage d'une ſainte mortifica
tion, l'hommage d'une ſincère humilité d
cœur & d'action. Voilà par où il veut être
honoré, & par où nous parviendrons à
régner un jour avec lui dans la gloire, que
je vous ſouhaite, &c.

EXHORTATION SUR JESUS-CHRIST PORTANT SA CROIX.

uſceperunt autem Jeſum, & eduxerunt. Et bajulans ſibi crucem, exivit in eum qui dicitur Calvariæ locum.

Alors ils prirent Jeſus, & ils l'emmenerent; & Jeſus chargé de ſa Croix ſortit pour aller au lieu appellé Calvaire. En S. Jean, chap. 19.

VOus voyez, Chrétiens, quel doit être aujourd'hui le ſujet de notre entretien : Jeſus-Chriſt ſortant du Prétoire de Pilate & marchant vers le Calvaire, chargé de ſa croix. Voilà le triſte objet que j'ai à vous repréſenter. Après tant de ſcênes différentes, & toutes également lugubres, nous approchons enfin de la funeſte cataſtrophe d'une tragédie ſi ſanglante. Il faut que le ſacrifice ſoit conſommé, & que la victime perde la vie. C'eſt pour cela qu'on le con-

duit au Calvaire, ce Juſte, ce Saint d
ſaints, cet homme-Dieu condamné à
mort, & qu'on lui donne même à porter
croix qui lui eſt deſtinée. Contemplons-
dans cette marche, mes chers Auditeurs,
ſuivons-le nous-mêmes pas à pas. Q
veux-je dire ? Mon deſſein eſt de vous a
prendre comment nous devons nous-mêm
dans le chriſtianiſme porter la croix, &
porter après Jeſus-Chriſt. Car il y a po
nous des croix en ce monde ; il y en
vous le ſçavez, de toutes les ſortes,
nous avons chacun la nôtre. Or il nous
d'une conſéquence infinie de la bien porte
en la portant ſur les traces de Jeſus-Chri
& c'eſt de quoi je vais tout enſemble vo
faire voir, & la néceſſité & la facilité. N
ceſſité de porter la croix après Jeſus-Chri
ce ſera la premiere partie : facilité de po
ter la croix après Jeſus-Chriſt, ce ſera la
conde. Que ces deux points bien comp
peuvent produire d'heureux effets! & qu'
ſont capables de nous rendre tant de ſou
frances où nous ſommes tous les jours exp
ſés, & plus ſalutaires qu'elles ne l'ont é
juſqu'à préſent, & plus ſupportables ! A
pliquez-vous.

I. PARTIE. L'Arrêt de mort étoit prononcé cont
le Fils de Dieu, & toutes choſes étoie

éparées pour l'exécution. On lui signifie
u'il est tems d'aller au supplice, & on lui
résente sa croix, dont on l'oblige à se char-
er jusques au Calvaire. Toutes ses forces
nt épuisées, tout son corps est meurtri de
oups & couvert de plaies; il ne se soutient
ue par miracle, & à chaque moment il est
r le point de succomber; le chemin qui
éne à la montagne, est rude & difficile,
sa croix enfin est d'une pesanteur extraor-
naire. Il n'importe : les Juifs n'ont nul
gard à tout cela. C'est l'Isaac de la loi
ouvelle : il faut qu'il porte lui-même le
ois de son sacrifice. Car l'Isaac de l'an-
enne loi n'étoit qu'une figure de celui-ci,
ne porta son propre bûcher que pour
nnoncer ce qui arriveroit dans la plénitu-
e des tems au vrai Messie.

Ce ne fut point au reste ses seuls enne-
is qui lui imposérent une obligation si ri-
oureuse: ce fut son Pere qui l'avoit ordon-
é de la sorte, & dont toutes les volontés
oient pour lui autant de préceptes invio-
bles. Ainsi Abraham prit-il le bois de
holocauste, selon le terme de l'Ecriture;
l'ayant mis sur les épaules de son fils, il
i commanda de marcher en cet état vers
montagne où il se disposoit à l'immoler:

ulit quoque ligna holocausti, & imposuit per Isaac filium suum. Genes. c. 22.

Le voilà donc, mes Freres, ce vérita
Isaac en qui toutes les nations doivent
bénies, le voilà ce Fils unique de Di
qui paroît portant le bois de son holoca
sur ses épaules sacrées, & dans son c
le feu qui doit servir à le consumer, je v
dire, le feu de sa charité divine. Il est
compagné de deux infâmes voleurs, lui
dans le séjour & les splendeurs de la gl
céleste, est assis au-dessus de tous les cho
des Anges, & qui se fit voir avec tant
clat sur le Thabor au milieu de Moyse
d'Elie. Tout le ciel est attentif à ce spe
cle; & jamais y en eut-il un plus digne
effet de ses regards? L'escorte qui l'en
ronne & qui s'avance avec lui, ce sont
ministres de la justice; ce sont tous les I
tres, les Pontifes, les Princes de la Syna
gue; c'est toute la soldatesque & tou
peuple, dont l'innombrable multitude
fait comme une pompe funébre. On le p
se, on redouble les invectives & les imp
cations. Parmi ce tumulte & cette con
sion, il traîne quelque tems sa croix, plu
qu'il ne la porte: mais tous ses efforts
suffisent pas au poids qui l'accable, & sans
prompt secours il n'y a pas lieu d'espe
qu'il poursuive plus loin sa route, ni q
puisse parvenir au terme fatal où les J
souhaitent si ardemment de le voir. C

dnc par cette crainte, dit saint Jérôme, & n par compassion, qu'on pense à l'aider. On ne veut pas que par une mort précipitée il échappe à une mort mille fois plus douloureuse & plus ignominieuse. La haine de ses persécuteurs ne seroit pas assouvie & plei rent rassasiée, s'ils n'étoient spectateurs de tute la honte & de toute la cruauté de son ucifiement, & s'ils ne repaissoient leurs yux de ce plaisir barbare. Voilà pourquoi on arrête Simon le Cyrénéen. Il se défend, ais on l'engage par force: il résiste, mais lui fait violence, & on le contraint de livre Jesus & de le soulager. *Et imposuerunt illi crucem portare post Jesum.* Luc. c. 23.

Quoi qu'il en soit de l'intention des Juifs, otre Maître, mes Freres, avoit en cela même ses vûes; & rien ne se faisoit, qui ne dût, selon ses desseins, contribuer à otre édification. Cependant à une peine il reçoit quelque soulagement, une autre succéde. Il apperçoit une troupe de femes, qu'une tendre pitié attire après lui, pour compâtir du moins à ses maux, s'il n'est pas en leur pouvoir de l'en délivrer. eurs visages sont baignés de larmes, elles se frappent la poitrine, elles éclatent en gémissemens. A cet aspect, que dût ressentir on cœur? De quelle pitié, dit saint Ambroise, paya-t-il lui-même toute la pitié

qu'elles lui témoignoient ? Il ne veut
qu'elles pleurent pour lui ; mais il les av-
tit de pleurer pour elles-mêmes. Il ne v
pas qu'elles s'arrêtent à déplorer sa mis
mais il leur fait entendre qu'elles doiv
bien autrement déplorer les affreuses c
mités & les misères extrêmes dont leurs
fans sont menacés. Il leur prédit le plus
solant avenir, & un avenir prochain: q
lors on dira d'elles, Bienheureuses les f
mes qui sont demeurées stériles ; Bienh
reuses les entrailles qui n'ont point cor
& les mammelles qui n'ont point donn
lait : qu'alors elles s'adresseront aux m
tagnes & aux collines, & que dans leur
sespoir elles s'écrieront : Montagnes, t
bez sur nous ; collines, couvrez-nous.
si l'on traite ainsi le bois verd, conclut
que fera-t-on du bois sec ? C'est-à-dire,
gez par ce que je souffre, ce que vous
vez un jour, à plus forte raison, sou
Luc. vous-mêmes : *Quia si in viridi ligno*
c. 23. *faciunt, in arido quid fiet ?*

Raisonnement invincible, mes chers
diteurs, & preuve la plus convainca
pour nous-mêmes, si nous nous en fais
à nous-mêmes la juste application. T
nous prêche ici la nécessité indispensa
de porter la croix, & la nécessité enc
plus étroite de la porter après Jesus-Chr

Or ces deux néceſſités ſont bien différen-
t, & l'une enchérit infiniment ſur l'autre,
néceſſité de porter la croix : pourquoi ? par-
c qu'un homme-Dieu, notre modéle &
tre médiateur, l'a portée : d'où il s'en-
ſuit, que nul homme n'a droit de s'en
exempter. Et en effet, c'eſt un juſte, &
us ne ſommes que des pécheurs ; c'eſt un
ls, & le Fils du Très-haut, & nous ne
mmes que des eſclaves ; c'eſt un Dieu, &
us ne ſommes que de viles créatures. De-
les conſéquences ſont aiſées à tirer, &
trouvent renfermées dans cette courte &
vine parole du Sauveur, qui ſeule con-
ent tout ce que pourroient exprimer les
us longs diſcours, & qui devroit être le
jet éternel de nos réflexions : *Si in viridi*
gno hæc faciunt, in arido quid fiet ?

Jeſus-Chriſt, remarque ſaint Auguſtin,
a porté la croix, que parce qu'il l'a vou-
: mais la volonté qu'il a eue de la porter,
i en a fait une néceſſité ; & ce qui fut pour
i une néceſſité d'engagement libre, eſt
evenu pour nous une néceſſité de devoir,
ne néceſſité de loi, une néceſſité de con-
ition & d'état. Entre lui & nous, ajoute
même ſaint Docteur, il y a une différen-
e bien eſſentielle. Car on ne peut pas dire
e nous que nous portons la croix, parce
ue nous le voulons. On peut bien dire

que nous la voulons porter, on peut
dire que nous la portons & que nous le
lons ; mais que nous ne la portions
parce que nous le voulons, c'eſt ce qu
nous convient pas. Il n'appartenoit q
Sauveur du monde de la porter de la
te, & il n'y a que lui dont il ſoit vrai, n
ſeulement qu'il l'a portée & qu'il l'a vo
mais qu'il ne l'a portée que parce qu'il
Auguſt. voulu: *Non oblatus eſt & voluit*, ce ſont
paroles de ſaint Auguſtin, *ſed oblatu*
quia voluit.

Or c'eſt ſur cela même que je dois f
mer ma réſolution. Car ſi Jeſus-Chri
bien voulu porter la croix ſans être obl
à le vouloir, que dois-je faire, moi
ne puis refuſer de la porter, & ne le
vouloir, ſans me la rendre d'une part be
coup plus peſante, & de l'autre abſolum
inutile ? Quoi que je faſſe, je la porter
& tous mes ſoins, toutes mes précauti
ne m'en préſerveront jamais. Quand je
rois aſſis ſur le Thrône, je ne l'évite
pas : au contraire, je l'y trouverois p
dure & plus accablante qu'en bien d'aut
conditions. Dieu l'a ainſi réglé & arrê
Si c'étoit par la diſpoſition des homm
que cela arrivât, peut-être pourrois-je pr
dre des meſures pour m'en garantir: m
c'eſt un arrêt du ciel contre lequel il n'

ont de conseil, ni de prudence: *Non est prudentia, non est consilium contra Dominum.* Prov. c. 21.

grande prudence est de me conformer e souverain arrêt, puisqu'il est irrévocable, & qu'il n'y a point de tribunal où j'en losse appeller. Le grand secret est de me aidre la croix volontaire; & puisque je ne ois avoir la gloire de la porter, parce que de veux, le plus sage conseil est d'avoir aumoins la gloire de l'accepter & de la vouloir quand je la porte : ne me contenant pas là-dessus d'une certaine persuasion gue & générale, qu'il faut porter sa croix ans le monde, (car il n'y a personne qui n soit convaincu;) mais m'appliquant en rticulier ce principe universel, le réduisant aux occasions & aux points qui me ont propres, reconnoissant la croix dans s sujets où Dieu me la présente, & prenant bien garde à ne la pas considérer seulement en spéculation & en idée, ce qui t l'erreur de la plupart des Chrétiens, mis la déterminant à ceci & à cela; bénissant Dieu de cette affliction, me soumettant à cette disgrace, souffrant avec patience cette douleur, cette incommodité, cette perte de biens, ce rebut & ce mépris de ma personne, parce que tout cela est véritablement la croix & ma croix, qu'il faut porter, puisque la Providence me l'a

préparée, & qu'elle me vient de la r
du Seigneur.

Je n'en dis pas assez, mes Freres ; &
est nécessaire de la porter, cette croix c
bien plus l'est-il de la porter après Je
Christ ? Car de la porter simplement,
la chose en soi la plus indifférente. Les
cheurs la portent aussi bien que les Sai
& tous les jours on la porte pour se d
ner comme pour se sauver. Mais de la
ter après le Fils de Dieu, c'est-à-dire,
le même esprit, avec les mêmes vûes
par le même chemin que le Fils de D
voilà le point capital, & ce qui opère
salut.

Or c'est à quoi il nous engage puiss
ment dans le mystère que nous médit
Les Peres demandent pourquoi cet ad
bleSauveur allantauCalvaire,voulut q
le soulageât, & qu'on lui donnât quelq
pour porter la croix avec lui. Ne pouv
il pas faire un miracle ? Ne pouvoit-il
mettre en œuvre cette toute-puiss
vertu qui porte le monde, & dans
telle conjoncture ce miracle n'eût-il
servi à sa gloire ? Ne pouvoit-il pas ra
mer toutes ses forces, quoiqu'épuisées
ne le fit-il pas ensuite, lorsqu'avant
de rendre son dernier soupir, il pousса
le ciel un cri, qui selon tous les princ

e la nature, n'étoit point d'un homme
ourant ? Ne pouvoit-il pas appeller des
illions d'Anges, & le secours d'un seul
'eut-il pas été pour lui un soutien plus
ue suffisant ? Ah ! mes Freres, répond saint
mbroise, il pouvoit tout cela : mais tout
ela n'étoit point de l'ordre de sa prédesti-
ation & de la nôtre. Il ne devoit point
ppeller d'Anges à son secours, parce que
croix n'étoit point pour les Anges. Il ne
evoit point faire de miracle pour la porter
ul, parce que la croix n'étoit pas pour
i seul. C'étoit la croix des hommes & la
enne : il falloit donc qu'il la portât avec les
ommes, ou que les hommes la portassent
vec lui, & c'est pourquoi il souffre que
mon, ce pauvre étranger, lui soit assó-
é : *Bonus ordo nostri profectûs, ut priùs* *Ambr.*
ucis suæ jugum ipse humeris imponeret,
einde nobis tradiderit sublevandum. En
ela il s'est proposé notre avancement &
otre bien. Il a pris d'abord le joug de la
oix & l'a chargé sur ses épaules, & puis
nous l'a donné, comme pour nous dire :
oilà désormais votre partage ; n'en cher-
ez point d'autre : c'est celui des élûs de
ieu. Cette croix n'est pas moins pour
ous que pour moi, & elle doit être mê-
e plus pour vous que pour moi, puis-
u'elle n'a été pour moi, que parce

qu'elle devoit être pour vous.

C'eſt ainſi, dis-je, qu'il nous parle parce que la plûpart des hommes n'entendent pas ce langage, & qu'ils ont peine à l'écouter; parce qu'au lieu de s'attacher à la pratique de cette grande maxime, il se repaiſſent de vaines idées & de fauſſes apparences; parce que tout le fruit qu'ils cueillent de la paſſion de Jeſus-Chriſt, c'eſt d'en concevoir, à certains momens, quelques ſentimens tendres & affectueux, parce qu'en même tems que nous la pleurons, nous n'y voulons participer en aucune manière, verſant des larmes de dévotion au ſouvenir & à la vûe de la Croix, mais au reſte, employant tous nos efforts à l'éloigner de nous, autant qu'il nous eſt poſſible; enfin, parce que la conſidération des ſouffrances du Sauveur n'a pû encore nous mettre dans cette diſpoſition chrétienne de vouloir ſouffrir avec lui, que fait-il? s'adreſſe à nous pour nous faire la même leçon qu'il fit à ces femmes de Jeruſalem:

Luc. c. 23. *Nolite flere ſuper me;* détrompez-vous, nous dit-il, & inſtruiſez-vous. Pleurer la paſſion, c'eſt ſans doute un ſaint entretien; mais ce n'eſt point de cela ſeulement dont il s'agit; & ſi vous vous en tenez là, autant vaudroit de n'y point penſer, & de ne pleurer jamais. Car il y a ſi long-tems

ous la pleurez, ſans que vos pleurs aient roduit en vous un changement ſolide & éritable. *Super vos ipſos flete* : commencez ar pleurer ſur vous-mêmes, & puis vous ourrez pleurer ſur moi. Pleurez ſur tant e déſordres où vous vous laiſſez ſans ceſſe ntraîner. Pleurez ſur l'éternel malheur ont vous êtes menacés, & à quoi vous ous expoſez. Pleurez de ce qu'après avoir ent fois médité le myſtère de ma croix, ous n'en êtes pas moins ſenſuels, pas moins mateurs de vous-mêmes, pas moins enne- his de tout ce qui peut mortifier ou votre œur ou votre chair. Pleurez de ce que, algré toutes vos larmes & toute votre ompaſſion pour moi, vous n'en êtes pas lus déterminés à partager avec moi mes eines, ni à tenir la même route que moi. leurez de ce que vous n'avez point enco- e appris de mon exemple, à faire chré- ennement ce que néanmoins vous ferez éceſſairement juſqu'au dernier jour de otre vie, qui eſt de marcher dans la voie e la tribulation & de la croix : *Nolite flere ſuper me*; *ſed ſuper vos ipſos flete*. A cela, hes Freres, que devons-nous répondre, & n quels ſentimens devons-nous là-deſſus ntrer ? Je les réduis à trois : le premier, d'une vive douleur ; le ſecond, d'une hum- le reconnoiſſance ; & le troiſiéme, d'une *Ibid.*

ferme résolution. Car ce que je dois c
bord témoigner à Dieu, & ce que je d
amérement & véritablement ressentir
vant Dieu, c'est un regret sincère d'av
depuis tant d'années si mal porté ma cro
je veux dire, de l'avoir portée par c
trainte, & non par vertu; de l'avoir po
en me défendant, en me révoltant, en
plaignant, en me désolant, en murmura
de l'avoir portée pour le monde, pour
vains respects du monde, pour les fau
espérances du monde, & jamais pour
ciel ni pour Dieu; de l'avoir par con
quent portée sans mérite & même à
condamnation, au lieu de la porter p
mon salut, & de m'en faire un moyen
sanctification.

Tels sont en effet, Chrétiens, les dép
rables égaremens où nous tombons à
gard des souffrances & des afflictions de
vie. Nous portons la croix; mais, si j'
user de cette expression, nous la port
comme des forçats qu'on tient enchaîn
& qu'on soumet au joug & au travail à f
ce de coups. Ainsi la porta ce Simon
Cyréne: il fallut le menacer, l'intimid
l'arrêter: *Hunc angariaverunt ut tolle*
crucem. Nous portons la croix, mais en f
sant tous les efforts possibles pour la secou
& nous en décharger. De-là tant de mesu

Matth. c. 27.

d'on prend, tant d'inquiétudes & d'agita-ons où l'on entre, tant de mouvemens e l'on ſe donne : & parce que tous ces ouvemens, toutes ces agitations & ces iquiétudes, toutes ces meſures n'ont com-unément d'autre ſuccès que de nous tour-enter davantage, bien loin d'apporter elque ſoulagement au mal qui nous preſ-, de-là les chagrins, les mélancolies, les nertumes de cœur, les emportemens, elquefois les plus violens déſeſpoirs & s blaſphêmes les plus impies contre le igneur & ſa providence. Nous portons la oix, mais nous la portons pour nous avan-r dans le monde, & ſelon le monde : car a-t-il une croix plus rude que celle d'un omme intéreſſé, qui pour ſatisfaire ſon are convoitiſe, ſe mine de ſoin & de fa-gue ; que celle d'un homme vain & or-gueilleux, qui pour un honneur frivole, ſe onſume d'études & de veilles ; que celle ême d'un homme ſenſuel & voluptueux, e ſa paſſion expoſe à mille dégouts, & elle dévore de ſoupçons & de jalouſies ? ous portons la croix, & ne la portant pas omme nous le devons, nous nous la ren-ons infructueuſe devant Dieu, & inutile our le Royaume de Dieu.

Encore ſi elle nous devenoit ſeulement utile ; mais nous la portons à notre ruine,

& cette même croix par où Dieu vou
nous attirer à lui, & nous assûrer la pos
sion de sa gloire, sera éternellement co
nous un titre de réprobation, puisque ce
une grace dont nous aurons abusé & d
Dieu nous demandera compte. Voil
quoi je dois m'humilier en la présence
Dieu. Ah! Seigneur, je ne serai pas m
jugé selon les maux dont vous m'aurez a
gé sur la terre, que selon les biens d
vous m'aurez comblé; & votre justice
me punira pas moins du mauvais usage
uns que des autres. Car les uns & les au
partoient également de votre miséricor
& devoient contribuer à l'accompliss
de ses favorables desseins. Je vois, m
Dieu, toutes les pertes que j'ai faites, & j
gémis. Heureux de n'y être pas insensib
& d'en concevoir actuellement le vrai
pentir qu'il vous plaît de m'en inspirer

L'autre sentiment est celui d'une hum
reconnoissance envers Dieu, qui nous a
dans cette nécessité de porter la croix &
souffrir. Non-seulement je ne dois pas
regarder, cette nécessité inévitable, co
me un malheur; mais je la dois consid
comme un des plus solides avantages
cette vie. Non-seulement j'y dois consen
mais j'en dois être bien-aise, mais j'en d
louer Dieu, mais je dois m'écrier av

Auguſtin, *Felix neceſſitas!* O ſalutaire précieuſe néceſſité! car puiſque c'eſt la croix qui me doit ſauver, n'eſt-ce pas un bien pour moi qu'elle me ſuive par-tout, & qu'il ne ſoit pas en mon pouvoir de l'éloigner de moi & de m'en préſerver? Si Dieu ne laiſſoit ſur cela le choix, je n'aurois pas le courage de la chercher, & il y a bien de l'apparence que je ſuccomberois aux révoltes de la nature, & aux répugnances de mes ſens, qui ſe ſoulévent contre, & qui ne peuvent s'en accommoder. Ainſi je paſſerois mes jours ſans combats, ſans victoires ſur moi-même, ſans mortification & ſans pénitence. Or une vie ſans pénitence, eſt une vie de damnation. Mais graces au Seigneur, dont la ſageſſe y a pourvû, il ne m'eſt pas libre de fuir la croix & de m'en garentir. Il n'y a que la maniere de la porter qui dépend de moi, & dès qu'il ne s'agit plus que de la maniere, on a moins de peine à ſe réſoudre & à prendre le plus ſage & le meilleur parti. Je ſerois bien aveugle & bien ennemi de moi-même, ſi me trouvant attaché inſéparablement à la croix, je ne la portois pas au moins de bonne grace, & ne tâchois pas d'en profiter. *Auguſt.*

Quel eſt donc le dernier ſentiment qui me reſte à prendre? c'eſt une ferme réſolution de bien porter ma croix juſqu'à ce que

je ſois arrivé au ſommet de la montagn
c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que je ſois parve
à la fin de ma vie & au terme de ma félici
éternelle où je ſuis appellé de Dieu. C
m'appliquant les paroles de l'Ange au pr
III.Reg. phéte Elie, je me dis à moi-même : *Surg*
c. 19. prends courage, mon ame, & ne te lai
point abbattre. Tu n'es pas au bout de
courſe. Il y a bien encore du chemin à fai
pour y atteindre ; & puiſque la voie c
nous y conduit, eſt celle de la croix, il y
bien encore pour toi des croix à porte
Ibid. *Grandis enim tibi reſtat via.* C'eſt ici qu
faut de la fermeté & de la perſévéran
On en voit qui portent aſſez bien la cro
une partie du chemin, qui la portent bi
pour un tems, mais qui ſe relâchent enſu
te, & qui demeurent. Ce n'eſt point à e
que la couronne eſt promiſe, & ce n'
point ainſi qu'on emporte le prix. Il n'
réſervé qu'au vainqueur, & on ne l'eſt, qu
près avoir fourni toute la carriere. Mais
en doit coûter pour cela : vous le dites, m
cher auditeur ; & moi je vais vous montre
non plus la néceſſité, mais la facilité
porter la croix après Jeſus-Chriſt. Ceci d
mande une attention toute nouvelle, &
ſera la ſeconde partie.

II. PARTIE

JE ne puis mieux entrer dans cette ſeco

le partie, que par une figure, dont j'ai lieu le croire que vous ſerez touchés, & qui pourra faire une forte impreſſion ſur vos cœurs. Je m'imagine le Sauveur du monde, chargé de ſa croix, montant au calvaire, & ſuivi, non des Juifs qui ſont ſes ennemis, mais des chrétiens qui ſont ſes diſciples. Je le repréſente en cet état, nous adreſſant la parole, & nous faiſant cette même invitation qu'il a faite tant de fois à ſes Apôtres, & qui renferme en abbrégé toute la doctrine évangélique : *Si quis vult poſt me venire, tollat crucem ſuam & ſequatur me.* Matth. c. 16. Chrétiens, vous qui profeſſez ma loi, & qui vous flattez de m'appartenir, déclarez-vous ; ou plûtôt, éprouvez-vous vous-mêmes, & voyez ſi vous voulez en effet venir après moi. Ah ! il le faut bien, Seigneur ; & à qui irions-nous, puiſque c'eſt vous ſeul qui avez les promeſſes & les gages de la vie éternelle ? *Ad quem ibimus ? verba vitæ æternæ habes.* Joan. c. 6. Vous y êtes donc réſolus, reprend le divin Maître, & vous m'en faites une ſincère proteſtation. Or ſi cela eſt, écoutez la condition que je vous propoſe : c'eſt que vous prendrez ſur vous mon joug, qui eſt ma croix, & que vous la porterez avec moi : *Tollite jugum meum ſuper vos.* Matth. c. 11. Voilà des paroles, mes chers Auditeurs, qui de tout tems ont paru bien dures aux

ames mondaines, & dont notre molleſſe
notre amour-propre a toujours témoig
une extrême horreur : pourquoi cela ? par
que nous ne les avons jamais compriſes da
toute la force de leur ſens, & que nous n'
avons jamais eû une intelligence parfai
Car en même tems que ces divines parol
nous impoſent une obligation, dont not
foibleſſe eſt étonnée, & qui nous ſemb
trop rigoureuſe pour la pouvoir ſoutenir
elles nous préſentent d'ailleurs tout ce q
peut nous en adoucir la rigueur, & no
en faciliter la pratique. Appliquez-vous,
vous prie, & tâchez à vous en convainc

De quoi s'agit-il ? Ce n'eſt pas ſeuleme
de porter la croix, mais de porter la cro
de Jeſus-Chriſt ; ce n'eſt pas ſeulement
la porter ſeul & ſans guide, mais de la p
ter après Jeſus-Chriſt & avec Jeſus-Chri
ce n'eſt pas ſeulement de la porter volo
tairement & de gré, mais de la porter
vûe de Jeſus-Chriſt & pour Jeſus-Chri
Or dès que c'eſt la croix de Jeſus-Chri
dès qu'il eſt queſtion de la porter avec J
ſus-Chriſt & après Jeſus-Chriſt, pour Jeſu
Chriſt & en vûe de Jeſus-Chriſt, un chr
tien, frere & membre de Jeſus-Chriſt,
peut il alors trouver des difficultés, ou que
ques difficultés qu'il y puiſſe d'abord ren
contrer, ne ſont-elles pas bientôt levée

par la douceur & l'abondance des consolations dont il est rempli ? Du moment que le soldat voit avancer le capitaine, il marche, il court, il vole : point de péril qui l'arrête, & qui même ne disparoisse à ses yeux ; tout lui devient aisé. S'il hésitoit, s'il délibéroit, s'il restoit en arriere, ne seroit-ce pas une honte & un opprobre, dont la confusion lui feroit mille fois plus de peine que tous les dangers qu'il eût eu à essuyer ? Hé quoi, mes Freres, ne sommes-nous pas encore plus étroitement engagés à Jesus-Christ ? Le caractère dont nous sommes revêtus, la fidélité que nous lui avons jurée, le serment que nous lui avons fait, tout cela a-t-il moins de pouvoir pour nous animer à le suivre ? Nous seroit-il moins honteux de reculer ; & témoins de ses démarches, serions-nous moins piqués d'une généreuse & sainte émulation ? Car il ne nous dit pas, Marchez devant moi, mais, après moi ; il ne nous dit pas, Ouvrez-vous le chemin, mais, entrez dans le chemin que je vous ai ouvert ; il ne nous dit pas, Faites les premiers efforts & donnez les premieres attaques, mais, venez me joindre dans le combat, & partager avec moi le travail. A cette proposition, tout notre zéle ne doit-il pas s'allumer ? & y a-t-il obstacle qui nous puisse retenir ?

Autrefois, dit saint Bernard, & dans l'a
cienne loi, il n'en étoit pas de même à l'
gard d'un juste. Quand Dieu lui offroit u
croix à porter, il pouvoit craindre, il pou
voit se défier de lui-même, il pouvoit,
j'ose parler ainsi, avant que de la prendre
en mesurer l'étendue, & la comparer av
ses forces : pourquoi ? parce qu'il n'avo
point devant lui le chef visible, qui le so
tînt par son exemple. Cependant ces just
de l'ancien Testament, sans être soutenu
comme nous de l'exemple de Jesus-Chris
que n'ont-ils pas souffert, & que n'ont-i
pas voulu souffrir ? Il n'y a qu'à lire le déta
qu'en a fait saint Paul, & qu'à jetter le
yeux sur l'admirable peinture que ce gran
Apôtre nous en a tracée. Quelles misère
ont-ils eû à supporter ? la disette, la faim
la soif, tous les ennuis de l'exil & toute l
violence des plus cruelles persécutions
Hebr. *Egentes, angustiati, afflicti.* Par quelle
c. 11. épreuves ont-ils passé ? ils ont été exposé
aux outrages, aux ignominies, aux coups
ils ont été arrêtés, chargés de fers, enfer
Ibid. més dans les prisons : *Alii ludibria & ver*
bera experti, insuper & vincula, & carce
res. Quels tourmens ont-ils endurés ? on le
tiroit sur des chevalets, on les lapidoit, o
les scioit, on les faisoit perir par le tran
Ibid. chant de l'épée : *Alii autem distenti sunt*

lapidati sunt, secti sunt, in occisione gladii mortui sunt. Tout cela les ébranloit-il, leur paroissoit-il insoutenable ? Ah ! ils n'en étoient que plus constans, que plus intrépides & plus forts : *Convaluerunt de infirmitate, fortes in bello facti sunt.* Or voilà notre confusion. Avant Jesus-Christ, tout ce que la croix peut avoir de plus douloureux & de plus pesant, leur est devenu léger & doux par le seul zèle de l'honneur du Dieu d'Israël qu'ils adoroient : & nous depuis Jesus Christ, nous excités, non-seulement par l'intérêt & la gloire de ce même Dieu que nous adorons comme eux, mais par la présence d'un homme-Dieu, qui s'est montré à nous, & qu'ils n'ont pas vû comme nous, tout nous fait peine & tout nous abat ! *O insensati, ante quorum oculos Jesus Christus præscriptus est !* C'étoit le reproche que faisoit aux Galates le Docteur des Gentils, & qu'on peut bien nous faire à nous-mêmes. Chrétiens aveugles & insensés, ou, pour mieux dire, chrétiens lâches & timides, levez les yeux, regardez devant vous, & considérez quel est celui qui vous précéde : c'est votre Maître, c'est votre Sauveur, c'est votre Dieu. Avec cela y a-t-il rien qui ne doive s'applanir pour vous ? Si la route qu'il tient, vous semble trop étroite & trop épineuse, êtes-vous

Ibid.

Galat. c. 3.

dignes de son nom, & méritez-vous la glorieuse qualité dont il vous a honorés ? *O insensati, ante quorum oculos Jesus Christus præscriptus est !*

D'autant plus que c'est sa croix que nous devons porter, & non point préciſément la nôtre. Oui, c'est la croix de Jesus-Christ ; & de-là vient, remarque saint Chrysostôme, qu'en nous invitant à le suivre, il ne nous a pas dit, Prenez votre joug, mais, Prenez mon joug, *Tollite jugum meum super vos ;* parce qu'il vouloit nous engager par un puissant attrait à son service, & nous rendre la croix dont il nous chargeoit, aussi aimable que vénérable. S'il nous eût dit, Prenez votre joug & portez-le, il nous eût effrayés & rebutés : car qu'y a-t-il de plus dur à un homme & de moins supportable, que son propre joug, que le joug de sa foiblesse naturelle, que le joug de ses passions, de ses appétits sensuels & de ses désirs déréglés? Mais non, nous dit-il, ce n'est point votre joug que je vous impose : au contraire, je vous permets de le rejetter, je vous y exhorte, je vous l'ordonne, puisque je vous ordonne de vous renoncer vous-mêmes & de vous dépouiller de vous-mêmes. C'est donc en la place du vôtre, le mien que je vous présente, & que je vous enjoins de prendre. Je veux faire un échange avec

Matth. 11.

vous. J'ai pris votre joug sur moi, en me revêtant de votre chair mortelle, & de votre humanité : prenez maintenant le mien sur vous, en participant aux souffrances de ma passion & en portant ma croix. C'étoit une humiliation pour moi de porter votre joug, & ce ne peut être qu'une gloire pour vous de porter le mien. Je n'ai trouvé dans votre joug que de l'amertume, & j'en ai senti tout le poids; mais vous goûterez dans le mien les douceurs les plus solides, & souvent les plus sensibles. J'ai été accablé de votre joug, & j'y ai enfin succombé; mais le mien vous fortifiera, & bien loin de vous fatiguer, il vous soulagera : *Tollite jugum meum super vos, & invenietis requiem animabus vestris.* *Matth. c. 11.*

C'est ainsi, dis-je, que nous parle notre adorable Sauveur : & c'est par-là même, mes chers Auditeurs, qu'au lieu d'un joug d'esclaves & de malheureux, tel qu'est celui que nous portons communément dans le monde, il ne tient qu'à nous de porter le joug d'un Dieu. Voilà ce que souhaitoit si ardemment saint Bernard, & ce qu'il demandoit à Jesus-Christ avec tant d'instance dans ses pieux colloques : Seigneur, déchargez-moi de mon joug; je ne le puis plus soutenir, & puisqu'il faut nécessairement en avoir un, donnez-moi le vôtre.

Car dès que ce ſera le vôtre, vous me le ferez porter avec une ſainte alégreſſe & comme en triomphe.

Il le fera, Chrétiens, & tout ce qu'éprouva ſaint Bernard, nous l'éprouverons nous-mêmes. Et en effet, (c'eſt la belle réflexion de ſaint Chryſoſtôme) ſi ce pauvre Cyrénéen, que les Juifs forcerent de porter la croix de Jeſus-Chriſt, eût ſçû que c'étoit la croix du Sauveur des hommes, que c'étoit le tréſor du monde, l'inſtrument & le gage de notre rédemption; que c'étoit la croix de ſon Dieu, & du Dieu de l'univers; s'il en eût connu le prix infini & le mérite ſans meſure; ſi Dieu dans ce moment lui eût ouvert les yeux, pour voir tous les fruits de grace & de ſalut, que cette croix alloit produire, de quels ſentimens de joie eut-il été tranſporté? Avec quelle ardeur l'eût-il embraſſée? Eut-il fallu le preſſer & le ſolliciter? Eût-il fallu le contraindre? Eût-il été beſoin de lui promettre une récompenſe, & en eût-il voulu d'autre que l'avantage & l'honneur de toucher ce bois précieux & de l'appliquer ſur lui? Ne s'y ſeroit il pas préſenté de lui même? N'auroit-il pas redoublé ſes prieres auprès des ſoldats, auprès des miniſtres de la juſtice, pour obtenir un bonheur qu'il eût plus eſtimé que toutes les richeſſes de la terre?

Cette seule pensée, Ce n'est point la croix d'un criminel que je porte, mais c'est la croix de mon Créateur & de mon Rédempteur ; voilà ce qui l'eût enlevé, ce qui l'eût consolé, &, si je l'ose dire, ce qui l'eût ratifié. Nous sommes à sa place, Chrétiens : ce qu'il ne connoissoit pas, nous le connoissons. Nous sçavons ce que c'est que la croix de Jesus-Christ, & quelle en est l'excellence & la valeur. La foi nous l'apprend, & ce qu'elle nous en découvre, ne doit-il pas être pour nous l'adoucissement de toutes ses rigueurs ?

Sur-tout, lorsque nous ne la portons pas toute entiere ; & voici ce qui nous rend encore plus inexcusables quand nous faisons si peu d'efforts pour vaincre notre délicatesse, & que nous en tirons tant de prétextes, pour exagérer nos peines, & pour chercher tous les soulagemens que nous inspire un amour désordonné de nous mêmes. Car que souffrons-nous qui puisse être en quelque sorte comparé avec tout ce qu'a souffert Jesus-Christ ? Je pourrois vous dire : Que souffrons-nous en comparaison de ce que nous méritons après tant de péchés, dont un seul ne pourroit être dignement expié par tous les supplices de l'enfer ? Je pourrois vous dire : Que souffrons-nous en comparaison de tant de misérables sur la

terre, que nous voyons dans la pauvreté dans la néceſſité, dans l'obſcurité, manquant de tout, & ayant néanmoins beſoin de tout dans les infirmités & les maladies qui le affligent, & dans les douleurs aiguës qui les tourmentent? En ſommes-nous réduits là; & au lieu des plaintes que nous formons, n'aurions-nous pas de quoi remercier Dieu, qui nous a mis à couvert de tous ces maux, & de bien d'autres?

Mais ceci n'eſt point de mon ſujet, & je m'en tiens toujours au même exemple. Je vous le dis donc encore une fois, mon cher Auditeur, & je le répéte: que ſouffrons-nous en comparaiſon de Jeſus-Chriſt? Voilà la grande meſure & la grande régle par où nous devons juger de notre état. Oſerions-nous le mettre en paralléle avec l'état d'un Dieu anéanti; avec l'état d'un Dieu abandonné à toute l'envie & à tous les attentats d'un peuple ennemi & furieux, avec l'état d'un Dieu traîné à tous les tribunaux, & là accuſé, calomnié, traité comme le plus abominable des hommes & le plus impie; avec l'état d'un Dieu condamné à la mort, & à la mort la plus infâme? Par conſéquent, la croix que nous portons, n'eſt qu'une partie de la croix de ce Dieu Sauveur, & n'en eſt même qu'une très-petite partie. Or dans une ſi foible portion de

cette croix, qu'y a-t-il qui doive tant nous coûter ?

Vous me direz que la difficulté ne doit pas se mesurer par les choses, selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais selon nos forces ; & qu'étant aussi fragiles que nous le sommes, le moindre fardeau est capable de nous abbattre. Il est vrai, mes Freres, & j'en conviens ; si nous nous trouvons abandonnés à nous-mêmes, si nous sommes seuls à porter la croix, & que nous soyons privés du secours d'en-haut. Mais ce qui doit achever de nous convaincre, c'est qu'en portant la croix de Jesus-Christ, nous la portons avec lui, ou qu'il la porte avec nous, comme il la portoit avec le Cyrénéen. Principe incontestable dans la religion : car il est de la foi que Jesus-Christ souffre dans nous, que Jesus-Christ est affligé & persécuté dans nous. Tellement que quelque adversité qui nous arrive, nous pouvons avec la même confiance que saint Paul, nous dire à nous-mêmes, en nous encourageant & nous animant : *Non ego, sed gratia Dei mecum.* Ce coup est bien rude, ce calice bien amer, cet accident bien triste & bien fâcheux ; mais le Seigneur ne me manquera pas au besoin. Il sera auprès de moi, avec moi, dans moi, pour me seconder & me con- 1. Cor. c. 15.

forter. Or avec le Seigneur & avec ſa gra
toute-puiſſante, que ne peut-on pas, & c
Philip. quoi ne vient-on pas à bout ? *Omnia poſſu*
c. 2. *in eo qui me confortat.*

Le bien eſſentiel eſt de ſe bien perſu
der cette importante vérité, & de ſe l'in
primer bien avant dans l'eſprit: Jeſus Chri
porte avec moi cette croix, ou du moin
il eſt toujours prêt à la porter, ſi j'ai re
cours à lui, & que je veuille l'accepter
comme m'étant préſentée de ſa main. Tan
que je ſerai ſoutenu de cette penſée, & qu
dans cette penſée je me tiendrai ſoumis au
ordres de Dieu, quand tous les fléaux d
ciel tomberoient ſur moi, quand toute l
terre ſe ligueroit contre moi, quand je m
verrois aſſailli de toutes les infortunes &
de toutes les calamités de la vie, au milie
de tous les aſſauts, je demeurerai inébran
lable, pourquoi ? parce que j'aurai pou
appui Jeſus-Chriſt, & que par une vertu
ſupérieure il m'élevera au-deſſus de tout
Dans une humble & ſainte aſſûrance, je
m'écrierai avec le Prophéte : Que les ar
Pſ. 26. mées entieres conjure ma perte, *Si con-*
ſiſtant adversùm me caſtra : que de toutes
parts les puiſſances des ténébres viennent
Ibid. m'attaquer, *Si exurgat adversùm me præ-*
lium : mon cœur n'en ſera point émû, &
mon ame d'autant plus ferme qu'elle comp-

era moins sur elle-même, ne perdra rien
le sa tranquillité & de son repos : *Non ti-* *Ibid.*
nebit cor meum.

D'où partira cette force ? c'est que le Sei-
gneur me favorisera de sa présence, & qu'il
n'aidera. Or dès que je pourrai me répon-
dre de l'assistance du Seigneur, tout s'ap-
blanira sous mes pas, & tout me deviendra
possible ; c'est trop peu, tout me deviendra
même aisé & facile : *Omnia possum in eo* *Philipp.*
qui me confortat. Mais, Chrétiens, du mo- *c.* 4.
ment que nous ne pensons point à cette
présence de Jesus-Christ, & que nous nous
reposons sur nous-mêmes, nous sommes
perdus ; car indépendamment de Jesus-
Christ, que pouvons-nous attendre de nous-
mêmes ? Et voilà par où les croix nous
paroissent intolérables. Nous ne les regar-
dons que par rapport à notre foiblesse ; &
alors il n'est pas surprenant qu'elles nous
causent tant d'allarmes, & qu'elles nous jet-
tent dans le découragement & le désespoir.
Si les Saints les avoient ainsi envisagées, ils
en auroient été effrayés comme nous : mais
parce que dans toutes leurs souffrances ils
avoient toujours en vûe Jesus-Christ, &
qu'ils se tenoient inséparablement unis à
lui, parce qu'ils se souvenoient de la pro-
messe qu'il nous a faite d'être avec nous
jusques à la derniere consommation des

Matth. siécles, *Ecce ego vobiscum sum usque ad con-*
c. 28. *summationem sæculi:* voilà pourquoi ils s'estimoient heureux dans les plus grandes tribulations. Les Apôtres se réjouissoient de tous les opprobres & de toutes les ignominies, où ils se voyoient exposés dans les
Act. rues & dans les places publiques, *Ibant*
c. 5. *gaudentes.* Les Martyrs se montroient devant les tyrans, & leur répondoient avec une constance dont ils étoient déconcertés. On les mettoit entre les mains des bourreaux, pour les tourmenter, pour les brûler, pour les crucifier; & dans les plus violentes douleurs ils se félicitoient eux-mêmes, & goûtoient les plus pures délices. C'étoient là, dites-vous, des miracles: oui, mes Freres, mais le même Dieu qui les opéroit dans eux, ces miracles, ne peut-il pas par proportion & selon les divers états de souffrance où nous nous trouvons, les opérer encore dans nous? Ne le veut-il pas? N'est-ce pas le même Jesus-Christ qui nous offre sa grace, à cette seule condition que nous prendrons sa croix chrétiennement, & que nous nous joindrons à lui pour la porter? Est-ce trop nous demander, que de nous dire, Venez à moi, & je vous soulagerai, & je répandrai sur vous
Matth. toute l'onction céleste: *Venite ad me, &*
c. 11. *ego reficiam vos.* Profitons, mes chers Au-

iteurs, d'un ſecours ſi préſent & ſi efficace. Beniſſons mille fois ce Dieu Sauveur, l'avoir voulu de la ſorte nous adoucir lui-même, & par ſon exemple, & par l'impreſſion de ſa grace, toutes les peines de cette ie. C'étoit bien aſſez de nous les rendre néritoires & ſalutaires; mais il ne s'eſt pas ontenté de cela. Il veut que dès ce monle même, notre triſteſſe, ainſi qu'il le diſoit à ſes diſciples, ſe tourne pour nous en oie, *Triſtitia veſtra vertetur in gaudium.* Joan. c. 15. Il veut que nous éprouvions la vérité de ſa parole, quand il nous a propoſé comme ne béatitude les pleurs, les diſgraces temporelles, les revers de fortune, les perſécutions, *Beati qui lugent.* Matth. c. 5. Confions-nous en ſa providence, lors même qu'elle nous ſemble moins favorable. Après nous avoir fait trouver dès maintenant notre felicité dans la croix, il veut enfin par la croix nous conduire au repos éternel, que je vous ſouhaite, &c.

EXHORTATION
SUR
LE CRUCIFIEMENT
ET LA MORT
DE
JESUS-CHRIST

Postquàm venerunt in locum qui vocatur Calvariæ, ibi crucifixerunt eum.

Quand ils furent arrivés au lieu appellé Calvaire on y crucifia Jesus. En saint Luc, chap. 23

QUEL souvenir, Chrétiens Auditeurs nous rappelle ces paroles de mo Texte ! & si les historiens sacrés n'avoie pris soin de perpétuer dans le monde la m moire d'un tel évenement; si la religion qu nous professons, ne nous l'enseignoit d'un maniere à ne permettre pas le moindre dou te, qui jamais eût pu se persuader, que l Messie, le Saint des Saints, dût mourir su le calvaire, c'est-à-dire, dans un lieu destin

a

u ſupplice des criminels, & qu'un homme-Dieu dût terminer ſa vie mortelle par le burment & l'opprobre de la croix? Voilà butefois ce que l'Evangile nous repréſente; t ſans m'arrêter à de ſtériles lamentations, j'oſe d'abord pénétrer dans ce profond hyſtère, il me ſemble que c'eſt là que ſe it cette merveilleuſe alliance dont avoit arlé le Prophéte Royal, quand il diſoit, ue la juſtice & la miſéricorde s'étoient unies, & que par un heureux accord elles e trouvoient l'une & l'autre pleinement atisfaites : *Juſtitia & pax oſculatæ ſunt.* *Pſ. 84*
Du moment que l'homme, en violant le ommandement de Dieu, s'étoit rendu pé-neur, il y avoit entre cette juſtice & cette iſéricorde divine une eſpéce de combat. 'une étoit armée contre nous, & ſe diſpo-ſit, par notre perte éternelle, à venger ls intérêts du Seigneur, & à réparer ſa gloi-: mais l'autre, ſans oublier ni la gloire ni ls intérêts du Dieu tout-puiſſant, ſenſible éanmoins à notre malheur, retenoit le aive ſuſpendu ſur nos têtes, & arrêtoit l coup dont nous étions menacés. Le oyen de les concilier? O ſecret inconnu à oute la prudence humaine? O abyſme de l ſageſſe & des conſeils du Très-haut! Le oici, mes Freres, ce grand moyen, ce oyen prévû de toute éternité & accom-

pli dans la plénitude des siécles : c'est qu
Jesus-Christ, Fils de Dieu & Fils de l'hom
me, vrai Dieu & vrai homme lui-mê
me, verse son sang, donne sa vie ; qu'
meure, & que par sa mort il soit tout en
semble sacrifié, & à la justice du Dieu d
vengeances, & à la miséricorde du Dieu d
la paix. En deux mots, Jesus-Christ mou
rant sur la croix comme victime de la just
ce de Dieu, ce sera la premiere partie
comme victime de la miséricorde de Dieu
ce sera la seconde. Je ne puis mieux finir
cours de ces Exhortations que j'avois
vous faire pendant ce saint tems. Puissie
vous encore remporter de celle-ci tout
fruit que je m'en promets, avec le secou
de la grace, pour votre instruction & vo
édification.

I. PARTIE. OUI, Chrétiens, c'étoit depuis la na
sance du monde, où l'homme rébelle
criminel osa se révolter contre l'ordre de
Créateur & de son Dieu, c'étoit, dis-j
depuis ce premier péché, que la justice
ciel attendoit une victime capable de l'a
paiser, & demandoit un sacrifice digne
la majesté du Seigneur violée & outrag
Ce n'est pas que dans le cours de tant
siécles, écoulés depuis cette chûte fatal
toute la nature humaine, les hommes n'e

nt offert à Dieu des hosties, & qu'ils ne
i eussent présenté divers sacrifices pour
connoître sa souveraine grandeur & pour
honorer. Mais ces hosties n'étoient, ou
ue des fruits de la terre, ou que de vils
nimaux; & de tels sacrifices ne pouvoient
re proportionnés à la dignité du Maître,
ont il s'agissoit de réparer l'honneur & de
enger les intérêts Il n'y avoit donc qu'une
ersonne divine, il n'y avoit que le sang
'un Dieu, qui pût effacer pleinement &
ver l'offense faite à un Dieu. Or voilà ce
ui s'accomplit au Calvaire, & c'est là que
tte justice si rigoureuse & si inflexible
ans la défense de ses droits, trouve enfin
ute la satisfaction qu'elle avoit si long-
ms exigée sans la recevoir, & qui lui
oit dûe par tant de titres.

Car quelle victime lui est immolée sur
utel de la croix? un homme Dieu, le
ils éternel de Dieu, égal à son Pere, &
ssédant comme lui toute la plénitude de
divinité : *In ipso inhabitat omnis pleni-* *Coloss.*
tudo divinitatis. Dès le moment de son in- c. 2.
arnation il avoit déja commencé ce grand
crifice, puisqu'il n'étoit descendu sur la
rre qu'en qualité de victime, & qu'il ne
étoit revêtu d'un corps mortel, que pour
n faire hommage au Créateur de l'univers,
t pour le lui offrir en holocauste. Dans

le Temple de Jeruſalem il avoit continu
& comme perfectionné ce même ſacrifice
lorſqu'il voulut être porté ſolemnelleme
entre les bras de Siméon, & préſenté par l
mains de Marie. Mais tout cela n'étoit e
core que le ſacrifice du matin, & nous voi
préſentement au ſacrifice du ſoir; à ce ſac
fice où la victime doit être conſumée tou
entiere; à ce ſacrifice où tendoient depu
trente-trois ans toutes les vûes, toutes l
démarches, toutes les actions du Rédem
teur des hommes; à ce ſacrifice par où to
te la gloire du Seigneur devoit être répar
& tous les droits de ſa juſtice rétablis.

Mais, que dis-je, & quelle dette le ſoume
toit à cette inexorable juſtice, cet Agnea
de Dieu, cet Agneau ſans tache? De quell
offenſe pouvoit-il être coupable? & qu'a
voit-il fait qui lui attirât la colère d'en-hau
& qui l'expoſât à un tel opprobre & à un
telle mort? Ah! Chrétiens Auditeurs, c'e
un myſtère que vous ne pouvez ignorer
& c'eſt ſur ce fondement qu'eſt établie
que roule toute la religion. Vous ſçave
que de lui-même & de ſa nature, ce Sauve
du monde eſt la ſainteté par excellence
que dans le céleſte ſéjour & dans les ſplen
deurs éternelles, il reçoit les adorations d
tous les eſprits bienheureux, & en fait tout
la félicité; que même dans cette terre d'exi

il a paru, & dans cette vallée de larmes
il a voulu converſer avec nous, il ne
onnut jamais le mal que pour le combar-
e & pour le détruire; enfin que c'eſt à lui
ue fut rendu plus d'une fois cet éclatant
moignage, qui retentit le long du Jour-
ain, & qui ſe fit entendre ſur le Thabor:
oilà mon Fils bien-aimé, l'objet de mes
mplaiſances: *Hic eſt Filius meus dilectus in quo mihi benè complacui.* Vous en êtes inſtruits, & ce ſont autant d'articles de vo-
e créance. Mais ce que vous enſeigne
uſſi la même foi que vous profeſſez, c'eſt
ue pour l'expiation du péché, ce Sauveur ſi
ſint en lui même, a pris toutefois la forme
e pécheur; c'eſt que n'ayant jamais com-
is de péché, & étant incapable d'en com-
ettre, il a néanmoins voulu porter ſur ſon
orps tous nos péchés, *Qui peccata noſtra ipſe pertulit in corpore ſuo*; que ſon Pere
n a chargé, & qu'il en a été tout couvert:
Poſuit in eo iniquitatem omnium noſtrûm. Tellement que nous le pourrions compa-
r à cette nuée qui conduiſoit les Iſraëli-
s dans le déſert, & qui toute lumineuſe
une part, étoit de l'autre toute ténébreuſe. Or c'eſt juſtement ſous cet aſpect
difforme & ſi affreux, que le ciel aujourd'hui le conſidère, & c'eſt ſous cette lépre
e péché que la juſtice de Dieu l'enviſage

Matth. c. 27.

I. Petr. c. 2.

Iſai. c. 53.

comme un objet digne de toutes ſes ve
geances. Voilà pourquoi elle s'arme co
tre lui, pourquoi elle le pourſuit le gla
à la main, pourquoi elle prononce l'ar
de ſa mort.

Comment donc, afin de vous tracer e
core de tout ceci une figure plus nature
& plus propre, comment paroît-il au C
vaire ? Repréſentez-vous, mes chers Au
teurs, cette malheureuſe victime dont p
loit ſaint Paul aux Hébreux, ſur laque
on mettoit toutes les iniquités du peu
pour les expier, & qu'on jettoit hors
camp pour la brûler. Ainſi Dieu l'avoit
donné dans l'ancienne loi ; & qu'étoit-
là, dit l'Apôtre, qu'une image ſenſible
ce qui devoit s'accomplir dans la perſon
de Jeſus-Chriſt ? On le conduit hors de
ville, on le fait monter au Calvaire : c'
le dernier théâtre où il va paroître, & c'
là que l'attend la divine juſtice à qui il s'
rendu reſponſable, & qu'elle vient ordo
ner de ſon ſupplice & l'exécuter par
mains des bourreaux qu'elle a choiſis pc
ſes miniſtres. Car ſouffrez, mes Freres, q
je vous faſſe part d'une penſée qui me to
che, & qui doit vous remplir comme m
d'une horreur toute religieuſe. Quand Di
chaſſa le premier homme du paradis terr
tre où il avoit péché, l'Ange du Seigne

fit voir armé de l'épée, & ferma pour jamais l'entrée de ce jardin de délices. Ce fut encore par le ministère de l'Ange exterminateur que Dieu frappa l'armée de Sennacérib, & que pour le salut de son peuple il fit éclater contre ce Prince orgueilleux toute sa puissance. Mais quand pour le salut du monde entier, il est question de consommer le sacrifice de ce divin Médiateur sur qui ont tombés tous les péchés des hommes & qui les doit effacer de son sang, je m'imagine que la suprême & souveraine justice descend elle-même, & que sans se monter, elle préside à tout ce qui se passe dans cette sanglante & terrible exécution.

Non, Chrétiens, ne croyons pas que ce fit seulement ici la fureur des Juifs qui agisse, ni la cruauté des soldats : c'est la justice de Dieu. C'est elle, prenez garde, est elle qui veut que ce Dieu homme soit encore une fois dépouillé de ses habits, & qu'il ne lui reste pas même une robe qui le couvre : pourquoi ? afin que par ce dépouillement total & cette extrême pauvreté, il porte la peine de toutes les injustices où nous a engagés & où nous engage tous les jours une envie démesurée d'avoir, un attachement excessif aux biens de la vie. C'est elle qui veut qu'on l'étende sur la croix, & qu'en l'y étendant on lui disloque tous les

membres ; que pour l'y attacher, on se se
ve, non de liens, mais de clous ; qu'on l
en perce les pieds & les mains, & qu'on l
y enfonce avec violence : pourquoi ? al
que dans sa chair il expie tous les dérégl
mens de la nôtre, tant de sensualités, ta
de commerces criminels, tant de sales pl
sirs, tant d'excès & d'abominations. C'
elle qui veut qu'il obéisse à d'infâmes bo
reaux ; que sans résister un moment ni pr
noncer une parole, livré à leur pouvoir
soumis à leurs ordres, il se laisse remue
traîner, tourmenter selon qu'il leur plaî
pourquoi ? afin que par une telle soumissi
il répare cette fatale désobéissance de n
premiers parens qui nous a tous perdus,
que ce soit encore le châtiment de tant
transgressions de la loi du Seigneur, q
nous sont particulieres & personnelles ;
tant de résistances à ses adorables volonté
de tant de révoltes intérieures dans les a
flictions qu'il nous envoie, & de tant
murmures & de plaintes. C'est elle qui ve
qu'il soit placé au milieu de deux voleurs
crucifié avec eux ; que dans cet état on l'
léve, on le fasse voir, on l'expose aux ye
de Jerusalem, & que le ciel & la terre soie
témoins de sa honte : pourquoi ? afin qu
cette ignominie publique soit la juste pun
tion de toutes les enflûres de notre cœu

e toutes ſes complaiſances & ſes vanités,
e tous ſes projets ambitieux, & de tout
on orgueil.

N'eſt-ce pas aſſez, juſtice de mon Dieu,
n'êtes-vous pas enfin ſatisfaite? Sur quel-
partie de ce corps ſacré frapperez-vous
ncore, qui ne ſoit déja toute couverte de
laies? Voyez & conſidérez : voyez ces
eux tout éteints, cette bouche toute livi-
e, ce viſage tout meurtri, ce ſein tout
échiré & tout ouvert par le nombre des
leſſures qu'il a reçûes : voyez ces pieds,
es mains, changés en des ſources de ſang.
uels nouveaux opprobres a-t-il à eſſuyer?
e voilà comme abyſmé, comme anéanti
ans la confuſion : il en eſt raſſaſié, ſelon
expreſſion de votre Prophéte, &, ſi je
oſe dire, il en eſt comme enivré. Il n'im-
orte : cette implacable juſtice a néanmoins
ujours le bras levé, & ne le retirera point
ue ſa victime n'ait été détruite : *Sed ad-* *Iſa. c. 5.*
uc manus ejus extenta.

C'eſt donc elle, ſuivez-moi, c'eſt elle
ui veut qu'on s'aſſemble autour de ce Dieu
ouffrant, & que bien loin de le plaindre,
n vienne inſulter à ſes ſouffrances; qu'on
ui reproche qu'il ne peut ſe ſauver lui-mê-
e, après avoir ſauvé les autres; qu'on le
raite de prophanateur & de deſtructeur du
Temple; qu'on blaſphême ſon ſaint nom,

& qu'on profère contre lui mille anathêmes
pourquoi ? parce que c'eſt à lui d'acquitte
par-là tant de diſcours injurieux, tant d
railleries malignes & piquantes, tant de pa
roles outrageantes, de paroles licencieuſe
& diſſolues, de paroles impies & ſcanda
leuſes, que nous met dans la bouche & con
tre le prochain & contre Dieu même, ou
médiſance, ou l'animoſité & la colère, o
le libertinage & l'irréligion : *Sed adhuc ma
nus ejus extenta.* C'eſt elle qui veut qu
dans la ſoif qui le preſſe, & que lui cauſe l'e
trémité de ſa foibleſſe & le dernier épuiſe
ment où il eſt réduit, on ne lui préſente
boire que du vinaigre & du fiel : pourquoi
parce que c'eſt dans l'aigreur & l'amertum
de ce breuvage que doivent être lavées,
je puis m'exprimer de la ſorte, les groſſier
débauches & les intempérances de tant d
mondains, leur avidité inſatiable, leurs d
licateſſes infinies à flatter leur goût & à co
tenter tous leurs appétits : *Sed adhuc mani
ejus extenta.* C'eſt elle qui veut que dans u
accablement ſi général toute reſſource l
manque, même de la part de ſon Pere; qu'
en ſoit comme abandonné; qu'il n'en reço
ve nul ſecours, nul appui ſenſible; que pl
rigoureuſement traité qu'il ne le fut au ja
din, où le ciel au moins parut s'intéreſſ
en ſa faveur, & prit ſoin, par le miniſtè

'un Ange, de le conforter, il ſoit déſormais eſtitué de tout ſoutien ; c'eſt-à-dire, que on humanité ſoit délaiſſée de ſa divinité, & ue livrée à elle-même, elle tombe dans la lus profonde & la plus mortelle déſola- ion : pourquoi ? parce qu'il ne peut mieux atisfaire que par cet abandonnement, pour outes les fauſſes joies du monde dont nous ommes ſi enchantés, pour toutes les vaines onſolations que nous cherchons dans les réatures, pour la confiance trompeuſe que ous y avons, pour l'indigne préférence que nous leur donnons, & le prodigieux ubli de Dieu où nous vivons. Que puis-je ncore ajoûter ? *Sed adhuc manus ejus ex- enta* : c'eſt elle qui ſans ſe relâcher juſques u dernier ſouffle de vie qui lui reſte, veut nfin qu'il expire entre les bras de la croix, & qu'avec ce grand cri qu'il pouſſe vers le iel, il achéve de rendre l'ame, & mette le ſceau à l'œuvre de notre rédemption : pour- quoi ? parce que c'eſt par cette mort tem- porelle d'un Dieu, que nous devons être délivrés d'une mort éternelle : *Jeſus au- tem, emiſſâ voce magnâ, expiravit.* *Marc.* c. 15.

Quelle terreur, Chrétiens, & quelle conſternation ! La ſeule frayeur de ce lugu- bre ſpectacle & d'un tel acte de juſtice ſur une perſonne divine ne dut-elle pas ſuffire pour ébranler toute la nature & la décon-

certer ? Auſſi la terre en trembla, le voil
du temple ſe déchira, le ſoleil s'éclipſa, le
pierres ſe fendirent, & les tombeaux e
furent ouverts. Or ſi cet effroi a pû
communiquer aux êtres même inanimés
& agir ſur eux, comment doit-il ſe fair
ſentir à nous, & quels effets doit-il pro
duire dans nos cœurs ?

Car quoique le plus eſſentiel & le pre
mier de tous les motifs qui doivent nou
attacher à Dieu & à la pratique de no
obligations, ſoit la reconnoiſſance & l'a
mour, toutefois une crainte chrétienne d
la juſtice de Dieu, des vengeances de Die
& de ſes redoutables châtimens, n'a rie
que de louable, rien que de ſaint & de ſa
lutaire. Jeſus-Chriſt lui-même dans ſo
Evangile en a fait la matiere de ſes plu
fortes inſtructions, & y a employé les ex
preſſions les plus vives & les menaces le
plus effrayantes. Ce n'étoit pas ſeulemen
au peuple qu'il les faiſoit entendre, ni au
pécheurs engagés dans le monde, mais
ſes diſciples & à ſes Apôtres, parce que
cette crainte des jugemens du Seigneu
convient à tous les états du chriſtianiſme &
à tous les dégrés de perfection.

Je ne puis donc rien faire de plus impor
tant pour votre ſalut, que de la réveiller
dans vos ames, & de vous apprendre à tirer

e la croix du Sauveur & de ſa mort que
ous méditons & que nous pleurons, une
es conſéquences les plus naturelles & les
us ſolides, quoique la moins ordinaire &
moins connue, ſçavoir, que c'eſt une cho-
ſouverainement à craindre, de tomber
ans les mains du Dieu vivant: *Horrendum* *Hebr.*
ſt incidere in manus Dei viventis. Je dis *c.* 10.
onſéquence la moins ordinaire & la moins
onnue. En effet, nous ſommes accoutumés
ne conſidérer le myſtère d'un Dieu crucifié
ue par ce qu'il a de conſolant pour nous,
& nous n'en tirons preſque jamais d'autre
onclusion, que de nous confier en Dieu &
ans l'efficace de ſes mérites. Confiance,
nes chers Auditeurs, trop bien fondée,
our entreprendre de l'affoiblir, & eſpéran-
e que je ſuis bien éloigné de condamner,
uiſque je prétends au contraire vous l'inſ-
pirer dans la ſuite de ce diſcours, & vous y
ffermir. Mais ce que je voudrois d'abord
ous faire comprendre, & ce qui demande
oute l'attention de vos eſprits, c'eſt que
e myſtère de grace eſt en même tems un
yſtère de juſtice, & de la juſtice la plus
ormidable; c'eſt que s'il a de quoi nous
ncourager & nous raſſûrer, il n'en a pas
oins dequoi nous intimider & nous con-
terner: comment cela? Faites-en avec
oi la réflexion, & entrez dans ma penſée.

Quand le Prince des Apôtres, saint Pierre, écrivant aux premiers fidéles, voulc leur donner une idée de la justice de Di qui les retînt dans le devoir, ou qui les e gageât promptement à s'y remettre, si péché les en avoit écartés, il leur propo soit l'exemple des Anges rébelles & le condamnation. Craignez, mes Freres, d soit-il, & n'oubliez jamais à quel Dieu vo avez affaire. On ne s'attaque point à lui im punément, & l'on n'échappe point au br de sa justice & à ses coups. Il n'a pas mêm pardonné à ces Esprits qu'il avoit crée dans le ciel, & enrichis des dons les pl excellens : mais dès qu'ils se sont révoltés & dès le premier péché qu'ils ont commis il les a liés avec les chaînes de l'enfer, les a chassés de son Royaume, & précipi tés dans l'abysme, pour y être éternelle ment tourmentés : *Deus angelis peccanti bus non pepercit, sed rudentibus inferni de tractos in tartarum tradidit cruciandos.* O que devons-nous donc attendre de sa colè re si nous l'irritons contre nous ? & puisqu des Anges bien supérieurs à nous & en for ce & en puissance, ne peuvent néanmoin soutenir la rigueur du jugement qu'il a por té contre eux, & qu'il les a rendu autant d sujets d'exécration, que deviendrons-nous fragiles créatures, qui ne sommes devan

II. Petr. c. 10.

lui que de foibles roseaux, qu'il peut renverser & briser du moindre souffle ? *Angeli fortitudine & virtute cùm sint majores, non portant adversùm se execrabile judicium.* Tel étoit le raisonnement du saint Apôtre : mais sans oublier en aucune sorte le respect que je dois à une si grande autorité, je ne fais point difficulté de dire, que nous avons dans la mort de notre divin Maître une preuve mille fois encore plus touchante & un exemple plus convaincant. Car ce ne sont plus seulement des Anges, que Dieu, comme souverain juge, n'a pas épargnés, mais son propre Fils, *Proprio filio suo non pepercit.* D'où nous devons connoître toute la puissance de cette adorable justice, toute sa sainteté, toute sa sévérité, toute sa droiture & son inflexible équité. Remarquez, je vous prie, tous ces traits : il n'y en a pas un qui ne soit capable de nous faire trembler, pour peu que nous soyons susceptibles d'une crainte raisonnable, & sensibles à l'intérêt de notre salut. *Ibid.* *Rom.* c. 8.

Je dis toute la puissance de cette justice de Dieu, puisqu'elle a étendu son pouvoir jusques sur un homme Dieu. Après cela qui pourra nous arracher d'entre ses mains ? Qui pourra lui faire violence & l'arrêter ? Que lui opposerons-nous, & qui sera en état de prendre contre elle notre défense

& de nous sauver ? Je dis toute la sainte de cette justice de Dieu, puisqu'elle n'a p voir le péché sans le poursuivre, mêm dans un homme-Dieu. Ce n'étoit dans c homme-Dieu que les péchés d'autrui ; c n'étoit que des péchés dont il avoit co tracté la dette sans être coupable de l'offe se : comment en poursuivra-t-elle les a teurs, & à quel jugement doivent-ils êt réservés ? Je dis toute la sévérité de cet justice de Dieu, puisqu'il a fallu pour l'a paiser, le sang & la mort d'un homme-Die Hommes vils & criminels, quoi qu'ell exerce sur vous de rigoureux, sera-ce ass pour elle; & quand elle décharge sur le jus ses plus rudes fléaux, que prépare-t-elle au pécheurs, & peuvent-ils se promettre d'êt ménagés ? Je dis toute la droiture de cet justice de Dieu & son inflexible équité puisqu'elle n'a point eu même d'égard à l dignité d'un homme Dieu. Qui que nou soyons, & quelque intercesseur que nou ayons auprès d'elle, en vain compterons nous de la fléchir sans une satisfaction con venable, & espérerons-nous qu'elle se re lâche jamais sur cela de ses prétentions Ah! mes Freres, quelles vérités ! & quan un pécheur, j'entends un de ces pécheur obstinés, qui vieillissent dans leurs déso dres, & que toute l'ardeur de notre zéle

ue toutes nos remontrances & toutes nos
ollicitations ne peuvent ramener de leurs
oies corrompues : quand, dis-je, à la vûe
u crucifix, un pécheur de ce caractère vient
ſe retracer toutes ces idées, de quel trem-
lement & de quelle épouvante doit-il être
iſi ? Car il me ſemble que je puis bien lui
ppliquer ce que ſaint Léon Pape a dit des
uifs, & que la comparaiſon n'eſt que trop
ſte. Il nous invite à contempler Jeſus-
hriſt ſur la croix : mais du reſte, mes
reres, pourſuit ce ſaint Docteur, à Dieu
e plaiſe que nous le conſidérions comme
s impies, figurés par ces anciens Juifs, à
ui Moyſe diſoit dans le déſert & au ſujet
u ſerpent d'airain : Vous aurez ſans ceſſe
otre vie ſuſpendue devant vos yeux ; vous
verrez, & bien loin que cet objet ſi con-
olant pour les autres, anime votre con-
ance & diſſipe vos craintes, vous ſerez
ujours en la voyant, dans le même trou-
le, parce que vous ne croirez pas y devoir
rouver votre ſalut : *Et erit vita tua quaſi pendens ante te : timebis die & nocte, & non credes vitæ tuæ.* Voilà, continue le même ſaint Léon, comment dans la ſuite des ſiécles les Juifs incrédules & déïcides, ont dû encore enviſager le Meſſie qu'ils avoient crucifié. Ils n'appercevoient en lui & dans ſa croix, que leur crime ; & demeurant *Deut. c. 28.*

toujours dans leur infidélité, cette vûe d'u
Dieu livré à la mort, devoit les remplir
non point de la crainte salutaire qui pa
d'une vraie foi, & qui sert à nous justifier pa
la foi, mais de la crainte servile & désespé
rante dont est agitée & cruellement tour
Leo. mentée une mauvaise conscience : *Isti enim nihil in crucifixo domino præter facinus suum cogitare potuerunt, habentes timorem, non quo fides vera justificatur, sed quo conscientia iniqua torquetur.*

Triste image du pécheur! Qu'est-ce à ses yeux que la croix de son Sauveur & de son Dieu? un monument visible, mais terrible de la justice du Ciel; c'est à-dire, d'une justice dont il dépend mille fois plus encore que ce Dieu-homme, à qui néanmoins elle a fait sentir son pouvoir d'une maniere éclatante & par un arrêt si absolu; d'une justice dont il aura en personne à subir lui même le jugement, & à recevoir sa condamnation; d'une justice qui n'oublie rien, qui ne passera rien, qui ne lui pardonnera rien; d'une justice qu'il se rend tous les jours plus ennemie, en accumulant péchés sur péchés, & négligeant tous les moyens de les effacer; d'une justice devant laquelle tout ce que Jesus-Christ a fait & tout ce qu'il a souffert pour lui ne lui sert de nul profit, de nul avantage, de nul usa-

e, & ne doit même servir qu'à sa répro-
ation, puisqu'il ne s'en sert pas pour sa san-
tification ; par conséquent, d'une justice
ont il n'a rien de moins à craindre que la
lus affreuse sentence & qu'un tourment
ternel : *Terribilis quædam expectatio judi-* *Hebr.*
ii. Si toute la religion n'est pas encore *c.* 10.
teinte dans son cœur, peut-il n'être pas ef-
rayé de ces réflexions ; & pour n'en être
oint ému, ne faut-il pas qu'il soit tombé
ans le plus mortel endurcissement ?

Tout cela, dites-vous, ne l'inquiéte guè-
e, parce qu'il n'y pense point. Il est oc-
upé de ses affaires, entêté de sa fortune,
ossédé de son plaisir. Il bannit tout le reste
le son esprit, & il sçait bien éloigner des
enſées si sérieuses, & s'en délivrer. Oui,
nes Freres, il le sçait bien, & il ne le sçait
même que trop : mais voilà justement ce
ue je déplore, & ce que je regarde comme
e plus grand de tous les malheurs. Car voi-
à ce qui l'entretient dans son impénitence,
e qui lui fait amasser contre lui un thrésor
le colère, ce qui le lui fait grossir chaque
our, jusqu'à ce qu'il en ait comblé la me-
ure, & de cette justice dont il ne tenoit
ul compte, & qui l'attendoit au jour mar-
qué, agisse enfin, ouvre elle-même le thré-
or de ses vengeances, & le fasse fondre sur
ui pour l'accabler.

Je dis plus, Chrétiens, & s'il n'y pen point maintenant, il y penſera à la mo Etrange renverſement! A cette derniè heure où tout l'abandonnera; où tous les cours humains lui manqueront, du moins deviendront inutiles; où ces prétendu divinités qu'il adoroit, ſeront incapables le ſoutenir, & où ces faux biens dont joüiſſoit ſur la terre, lui ſeront enlevés lui échapperont, c'étoit la croix de Jeſu Chriſt, ou plutôt c'étoit Jeſus-Chriſt lu même attaché à la croix & y mourant, q devoit être ſa reſſource, ſon refuge, ſa forc & ce ſera le ſujet de ſes plus vives frayeu & le comble de ſa déſolation. Le Prêtr pour le toucher, pour l'encourager, pour conſoler, & pour ſatisfaire au devoir de ſo miniſtère, lui préſentera le Crucifix. Il fera ſouvenir que c'eſt ſon Dieu, l'auteur ſon ſalut, qui lui tend les bras. Il l'exho tera à ſe tourner vers lui, & à ſe confi en lui: mais tandis que la parole du mini tre lui frappera au-dehors l'oreille ſans pé nétrer juſques au cœur, que lui dictera in térieurement ſa conſcience? que lui repro chera-t-elle? Sous quel aſpect lui montrera t-elle ce Rédempteur immolé à la mêm juſtice, qui le cite actuellement à ſon tribu nal, & dont il ne peut ſe promettre d'êtr plus épargné que ne l'a été un Dieu? Quel

peinture lui tracera-t-elle de ſes déſordres paſſés ; & malgré toute la vertu & toute efficace du ſang divin, quelle eſpérance lui donnera-t-elle pour l'avenir? Que fais-je après tout, mes chers Auditeurs? Eſt-ce que je prétends diminuer votre confiance dans la croix du Sauveur & dans ſa grace? Dieu ne plaiſe : mais je voudrois que ce fut une confiance ſolide, une confiance ſoutenue de vos œuvres & de votre correſpondance. Car il n'y en a point d'autre que celle-là, qui vous puiſſe ſauver, ni ſur laquelle il y ait quelque fonds à faire. Auſſi eſt-ce pour vous l'inſpirer, que je vais préſentement vous propoſer Jeſus-Chriſt crucifié, comme victime, non plus de la juſtice, mais de la miſéricorde de Dieu. Ce ſera la ſeconde Partie.

II. PARTIE.

C'Eſt le caractère des œuvres de Dieu & de tous les deſſeins qu'il forme ſur nous, d'être toujours accompagnés de ſa miſéricorde, & de tendre au ſalut de l'homme & à ſon éternelle prédeſtination : *Univerſæ viæ Domini miſericordia.* Pſ. 24. Tellement, remarque le Prophéte, qu'il n'oublie point cette ſainte miſéricorde juſques dans ſa plus grande colère, & dans les plus ſévères châtimens de ſa juſtice : *Cùm iratus fueris, miſericordiæ recordaberis.* Habac. c. 3. Il n'y a que l'enfer d'où

cette bonté divine se tienne éloignée, où elle ne fasse point couler ses graces, parce qu'elle n'y trouveroit point de sujets en état de les recevoir & d'en profiter. Mais par-tout ailleurs il lui est si naturel de communiquer, que dans tous les ouvrages du Seigneur elle a toujours la meilleure part, & qu'à bien examiner même les plus rigoureux jugemens de Dieu, ce sont moins des jugemens de justice, que de miséricorde : *Superexaltat misericordia judicium.* Jacob. c. 2. si jamais elle a paru cette miséricorde souveraine & sans bornes, & si jamais elle a répandu ses richesses avec abondance, il est évident & inconteſtable, que c'est dans le mystère de Jesus-Christ crucifié & mort pour la rédemption du monde. Découvrons-en, mes Freres, autant que la foiblesse de nos esprits peut le permettre, & admirons en l'ineffable & adorable conduite.

Il falloit une victime à la justice de Dieu & une réparation authentique du péché de l'homme, je l'ai dit, & c'est ce que nous avons déja médité. L'homme de lui-même & de son fonds n'avoit rien ni n'étoit capable de rien, qui pût en aucune sorte égaler l'injure faite à la majesté du Très-haut, par conséquent il ne pouvoit de son fonds ni de lui-même la réparer : c'est encore ce que j'ai tâché de vous faire comprendre

De-là s'ensuivoit par une conséquence non moins nécessaire, que sans les mérites d'un homme-Dieu, l'homme étoit immanquablement perdu, & qu'il ne pouvoit être sauvé que par les souffrances & par la croix de ce puissant Médiateur. Voilà pourquoi Jesus-Christ est venu, voilà quelle a été la fin de sa mission & le fruit de sa mort. Tout cela est vrai, Chrétiens : mais tout cela ne nous apprend point que Jesus-Christ absolument & indispensablement ait dû souffrir, qu'il ait dû mourir. Parlons autrement, & mettons la chose dans un jour qui nous fasse mieux entendre ce point de religion.

Il devoit venir ce Verbe de Dieu, & prendre une chair semblable à la nôtre. Dans cette chair passible & mortelle, il devoit souffrir, il devoit mourir : mais comment le devoit-il ? concevez-le. Il devoit, dis-je, souffrir, & il devoit mourir : mais dans cette supposition toute gratuite de sa part, & toute de son choix, sçavoir, qu'il voulût sauver le monde. Car c'est de quoi il étoit pleinement le maître, & à quoi nulle obligation ne l'engageoit. Il pouvoit laisser l'homme dans l'abysme où il s'étoit précipité ; il pouvoit le livrer à son propre malheur ; & par là s'épargner toutes les douleurs & toutes les ignominies de la croix,

Oui, mes Freres, il le pouvoit selon
tes les loix de sa justice ; mais c'est ce
sa miséricorde n'a pû voir sans s'y opp
Toutes ses entrailles en ont été émues
Luc. entrailles de charité & de compassion : *f-*
c. 1. *cera misericordiæ.* Il en a suivi les mou
mens, & il n'a pû, si je l'ose dire, rés
à des sentimens si tendres & si affectu
Ainsi de deux partis qu'il avoit à cho
ou d'abandonner le salut de l'homme
de s'abandonner lui même à toute l'in
mie d'un supplice aussi cruel & aussi h
teux que la croix, il a mieux aimé r
racheter à ce prix, au prix de son sang
prix de sa vie, que de consentir à n
perte éternelle. Or de-là même n'ai-je
droit de conclure, qu'il s'est donc sac
sur l'autel de la croix, comme une vict
de miséricorde ?

Solide Théologie que l'Apôtre nous
bien exprimée en deux courtes paroles d
il étoit vivement touché, & qui dans l
simplicité & leur briéveté sont pleines d'
Galat. ction & de consolation : *Dilexit me*
c. 2. *tradidit semetipsum pro me.* Il m'a aimé
Dieu essentiellement & souverainem
miséricordieux, disoit le Maître des G
tils ; & parce qu'il m'a aimé, il s'est do
pour moi. Prenez garde, s'il vous plaît
l'ordre qu'observe le grand Apôtre,

liaison qu'il met entre ces deux choses. ne sépare point l'une de l'autre, comme si une étoit indépendante de l'autre ; mais il es unit ensemble comme la cause & l'ef-t. Il m'a aimé, voilà le principe; & il s'est onné pour moi, voilà l'effet & la suite. De sorte que c'est avant tout & par-dessus put, son amour, qui lui a fait accepter & oire le calice de sa passion : *Dilexit me, tradidit semetipsum pro me.*

Aussi demandez au même saint Paul, ce ue faisoit Jesus-Christ sur le Calvaire, où es bourreaux l'avoient conduit, & où ils ccomplissoient contre lui avec tant de bar-arie les ordres qu'ils avoient reçûs. Cette einture est admirable, mes chers Audi-turs, & voici sans doute des expressions gnes de l'esprit de Dieu, dont le saint pôtre étoit inspiré : écoutez-le. On l'atta-noit à la croix ce Médiateur des hommes, n l'y cloüoit : mais lui cependant d'une ain invisible & par un excès de miséricor-e, il y attachoit l'acte qui avoit été écrit ontre nous, l'arrêt qui nous condamnoit omme pécheurs; il l'effaçoit de son sang, & il l'annulloit: *Delens quod adversùs nos erat chirographum decreti, & ipsum tulit de me-dio, affigens illud cruci.* On lui donnoit la ort; & lui, en mourant, il nous rendoit la e par la rémission & l'abolition de tous

Coloss. c. 2. 11.

Ibid. nos péchés : *Et vos cùm mortui essetis in delictis, convivificavit, donans vobis omnia delicta.* Il succomboit à la violence des coups qu'il avoit reçûs, & à la rigueur des tourmens qu'il avoit endurés ; mais dans cette défaillance même, où la nature ne pouvoit se soutenir, & étoit obligée de céder, il sort néanmoins que toutes les principautés & toutes les puissances infernales, il décloüoit contre elles notre cause, il les combattoit, il leur arrachoit les dépouilles que les esprits de ténébres avoient enlevées & dont ils se glorifioient, il les confondoit à la face de tout l'univers, il les désarmoit & il en triomphoit, content de mourir dans ce combat; pourvû que sa victoire qui lui coûtoit si cher, fût auprès de son Pere notre rançon & notre salut : *Expolians principatus & potestates, traduxit confidenter, palàm triumphans illos in semetipso.*

Ibid.

De-là, Chrétiens, nous ne devons point nous étonner des témoignages particuliers, ou plutôt des prodiges d'amour & de miséricorde qu'il fait paroître à cette dernière heure, qui doit terminer sa course & consommer sa charité pour nous. Plus il avance vers la fin de sa carriere, plus son cœur s'attendrit. Il semble ne plus respirer que miséricorde. Il prie, & c'est une priere de miséricorde ; il promet, & c'est une pro-

nſſe de miſéricorde ; il donne, & c'eſt un
dn de miſéricorde ; il témoigne ſa ſoif,
& cette ſoif qu'il ſouffre, quelque preſſante
q'elle puiſſe être, n'eſt après-tout que
l'nage d'une ſoif mille fois encore plus ar-
dnte, qui acheve de le conſumer, & qui
e un ſentiment de miſéricorde. Appli-
qez-vous.

l prie, & c'eſt une priere de miſéricorde,
& de la plus grande miſéricorde ; car il prie
pur ſes ennemis mêmes & ſes propres per-
ſcuteurs. Il prie pour les Prêtres & les
Docteurs de la Synagogue qui ont conſpiré
ctntre lui, pour les ſoldats qui l'ont arrê-
t, pour le peuple qui l'a inſulté, pour les
fax témoins qui l'ont calomnié, pour Pi-
lae qui l'a condamné, pour les bourreaux
qi l'ont crucifié. Encore s'ils reconnoiſ-
ſent leur crime, & s'ils en marquoient
qelque repentir : mais les voilà tous au pied
d la croix, qui le comblent de nouveaux
otrages, qui ſecouent la tête en ſe moc-
qant & le raillant, qui ſe le montrent les
us aux autres comme leur joüet & un ob-
j de mépris, qui par mille impiétés & par
l paroles les plus piquantes l'attaquent
ns ſa puiſſance, dans ſa ſainteté, dans ſa
byauté, dans ſa divinité. C'eſt au milieu
c ce bruit confus & de cette multitude ani-
tée, que tout-à-coup il rompt le ſilence

qu'il avoir juſques-là gardé, & qu'il él
la voix. Il porte les yeux au ciel, &
va-t-il lui demander? N'eſt-ce point p
en faire deſcendre la foudre? ce ſeroi
juſte vengeance de tant d'inhumanités
d'attentats : mais ne craignez point, J
ſacriléges & parricides; c'eſt la miſérico
qui le fait parler. Il ne prononcera pas
parole, que ne lui ait dicté l'amour le
généreux & le plus déſintéreſſé. Mon Pe
s'écrie-t-il, pardonnez-leur; car ils ne
vent ce qu'ils font. Il ne dit pas mon Di
mais mon Pere, parce que ce nom de P
eſt plus favorable pour ſe faire écoute
Luc. pour fléchir la colère divine : *Pater.* Il
c. 23. dit pas en détail, Pardonnez à celui-c
à celui-là moins coupables que les aut
& qui ont eu moins de part à cette cor
ration formée contre moi : mais en gén
& ſans diſtinction, il dit, Pardonnez-le
ne voulant exclure perſonne de ce p
don, les y comprenant tous, même c
qui l'ont accuſé & jugé le plus injuſteme
même ceux qui l'ont frappé, meurtri, t
té le plus violemment; même ceux qui
ont enfoncé les épines dans la tête,
clous dans les pieds & dans les mains.
miſéricorde, qui remplit toute la terre,
univerſelle. Pas un ſeul pour qui ſes bra
ſes pieds ne ſoient ouverts; pas un don

soit l'avocat, & dont il ne se déclare l'in-
terpesseur & le Sauveur. *Dimitte illis.* Il ne
s'en tient pas à une simple priere : mais il
âme, autant qu'il lui est possible, de les
justifier ; & tout criminels qu'ils sont, sa
charité lui fait trouver pour leur défense &
pour leur faveur une raison & un sujet d'ex-
cuse. Pardonnez-leur, parce qu'ils sont
aveuglés, & qu'ils ne connoissent pas toute
l'énormité de l'offense qu'ils commettent :
Père, dimitte illis ; non enim sciunt quid *Ibid.*
faciunt.

Il promet, & c'est une promesse de mi-
séricorde. En effet, Chrétiens, admirons
le pouvoir & la vertu de sa priere. Rien de
plus efficace, & le premier miracle qu'elle
opere, c'est la conversion d'un insigne vo-
leur. C'étoit un scélérat, peut-être encore
plus que Barabbas, puisqu'on ne l'avoit pas
même proposé à la fête solemnelle pour
obtenir sa délivrance. C'étoit un blasphé-
mateur & un furieux, qui d'abord s'étoit
déclaré lui-même contre Jesus-Christ, puis-
qu', selon l'Evangile de saint Matthieu &
celui de saint Marc, les voleurs qui furent
crucifiés avec lui, l'outrageoient de paroles
& le chargeoient d'injures : *Et qui cum eo* *Marc.*
crucifixi erant, convitiabantur ei. Mais au *c.* 15.
bout de quelques momens & par une se-
crette merveille de la grace, voilà ce blas-

phémateur, ce voleur changé dans un i
ble pénitent, qui rend gloire à Dieu
confesse hautement ses péchés & se re
noît digne de la mort, qui publie l'i
cence de ce juste contre lequel il s'
élevé, qui s'adresse à lui comme à son
gneur, comme à son Roi, qui se ran
nombre de ses sujets, & lui demand
place dans son Royaume; enfin, qui r
de la bouche même du Fils de Dieu
assûrance si douce & si consolante : Je
dis en vérité, que dès ce jour vous
avec moi dans le ciel, pour y joüir
souveraine béatitude : *Amen dico tibi*
Luc. *die mecum eris in paradiso.*
c. 23.

Il donne, & c'est un don de miséric
Car dans cette extrémité, voulez-vou
voir quel est, si je puis m'exprimer
sorte, son testament de mort ? Sont-c
héritages temporels ? helas ! que possé
mais sur la terre ce Dieu pauvre, qui
tout le cours de sa vie n'eut pas mêm
se retirer ni où reposer sa tête ? Qu'e
donc ? Ah ! mes Freres, du haut d
croix, il baisse la vûe, & qu'apperc
devant ses yeux ? Marie, sa Mere ; & J
son disciple. Voilà son thrésor, voilà sa
précieuse succession. A ce double asp
tout épuisé qu'il est, il sent encore tou
tendresse de son cœur s'exciter & se ré

le. Dans l'état d'accablement où il se trou-
v, que chaque moment augmente, il n'est
ps néanmoins encore tellement occupé de
se extrêmes douleurs, qu'il ne pense à l'une
& à l'autre. Il ne les veut pas quitter sans
lur donner une derniere preuve & leur
lisser un gage authentique de son amour.
Femme, dit-il à Marie, lui présentant son
ben-aimé disciple, voici votre Fils, *Mu-* *Joan.*
lier, ecce Filius tuus : Mon Fils, dit-il à *c. 19.*
Jan, lui présentant sa sainte Mere, voici
vtre Mere ; *Ecce mater tua.* Il sçait qu'il *Ibid.*
n peut mieux confier l'une qu'au plus fidé-
le de ses disciples ; & il sçait qu'il ne peut
neux disposer de l'autre qu'en le remet-
tat dans les mains de la plus tendre de tou-
tes les meres. Que dis-je, mes chers Au-
deurs ? Dans ce don mutuel, dans ce ri-
ce don, tout est mystérieux. Ce n'est pré-
cément, ni sa mere, ni son disciple, que ce
Dieu des miséricordes envisage. Ses vûes
stendent bien plus loin, & ses faveurs
ont point de bornes. Il veut que Marie
ans la personne de Jean, adopte généra-
lment tous les hommes pour ses enfans,
c'elle en soit la mere, la protectrice, la
rédiatrice; & il veut que tous les hommes
e l'acceptant comme Jean, en l'honorant
& s'y confiant, aient dans elle une source
abondante de toutes les graces du salut, un

asyle toujours ouvert, & des secours t
Ibid. jours assûrés & présens : *Et ex illâ horâ*
cepit eam discipulus in sua.

Enfin il témoigne sa soif, & cette
qu'il souffre, n'est que l'image d'une a
soif bien plus pressante, qui est le désir
notre salut & le sentiment de sa miséric
de. Quand autrefois ses Apôtres, voy
qu'après une pénible marche & depuis
long espace de tems, il n'avoit pris enc
nulle nourriture, & qu'il devoit ressenti
faim, l'inviterent à se reposer & à mang
Il y a bien une autre viande, leur répon
il, que cette viande matérielle, dont j'ai
soin, & dont je me nourris. L'aliment
je désire, & que je cherche en tout, c
d'accomplir la volonté du pere qui m'a
voyé, & de donner à l'ouvrage pour leq
je suis descendu, toute la perfection q
demande. Telle étoit alors sa faim, & t
est présentement sa soif. Cette soif, c
son amour, que toutes les eaux de sa pas
n'ont pû éteindre ; cette soif, c'est le z
des ames, de ces ames que l'enfer ten
captives, & qu'il est venu racheter ; ce
soif, c'est une sainte impatience de consc
mer le chef-d'œuvre de sa miséricorde
Ibid. consommant le sacrifice de sa vie: *Sitio.* P
l'heure approche, plus le feu croît, ce
sacré dont est dévorée cette divine hos

Malgré tout l'opprobre & tout le tourment
e la croix, il ne regrette point la vie qu'il
a perdre, parce qu'il voit par avance le
fruit de sa mort. Il ne peut se refuser le té-
moignage qu'il se rend à lui-même, qu'il a
xécuté de point en point tout ce qui lui
oit prescrit, & qu'il a rempli toute sa mis-
on, *Consummatum est.* Il ne lui reste plus *Ibid.*
ue de porter son ame entre les bras de son
ère, pour recevoir la récompense de tant
e travaux: *Pater, in manus tuas commen-* *Luc.*
o *spiritum meum.* Il ne lui faut pour cela *c.* 23.
n'un soupir, & ce dernier soupir en ter-
minant sa carriere, couronne ses combats,
t dans le sein de la mort même commence
on triomphe: *Et hæc dicens, expiravit.* *Ibid.*

Sur cela, mes chers Auditeurs, qu'ai-je
vous dire, & quels sentimens doit vous
nspirer cette mort d'un Dieu? Viens-je en-
ore vous le représenter comme un objet
e terreur? Il est vrai, toute la terre en fut
omme ensevelie dans les ténébres, & ce
ut un deuil universel. Mais après avoir payé
'abord à cet homme-Dieu mort pour nous
e juste tribut de notre reconnoissance & de
os larmes, il nous permet, jusques dans
e triste mystère, de reprendre le même
antique que nous avons chanté avec la mi-
ice céleste, dans le mystère de sa bienheu-
euse nativité, & de nous écrier: *Gloria in*

altissimis Deo, & in terra pax hominibu
Gloire à Dieu au plus haut des cieux,
paix aux hommes sur la terre. Et en effe
c'est sur la croix qu'est ratifiée cette no
velle alliance que Dieu a voulu faire av
les hommes ; c'est là que du sang du médi
teur, notre réconciliation & notre paix
signée. Paix glorieuse au souverain Se
gneur, puisqu'il y reçoit toute la satisfacti
que pouvoit exiger sa grandeur violée,
que la réparation même est au-dessus
l'offense. Paix générale & commune à to
les hommes, puisque c'est la paix de to
le genre humain, & que sans distinction
de juste, ni de pécheur, ni de Juif, ni
Gentil, ni de Fidéle, ni d'Idolâtre, il n'y
pas un seul homme qui n'y soit compr
Paix salutaire, où l'homme rentre dans to
ses droits auprès de Dieu ; où d'esclave qu
étoit de l'enfer & du péché, il devient to
de nouveau enfant de Dieu & héritier
Royaume de Dieu ; où toutes les grac
de Dieu recommencent à couler sur lui av
plus d'abondance que jamais, puisque la m
séricorde du libérateur qui l'a sauvé, est in
nie, & que cette rédemption divine n'est p
seulement une rédemption abondant
Ps. 129. mais surabondante : *Quia apud Domin*
misericordia, & copiosa apud eum redempt
Qu'est-ce donc proprement que la cro

e Jesus-Christ ? le siége de la grace & le
rône de la miséricorde. Et quelle leçon
us importante ai-je là-dessus à vous faire,
ne celle de l'Apôtre, par où je conclus :
abentes ergo Pontificem magnum, Jesum Fi- *Hebr.*
um Dei, teneamus confessionem. Ainsi, mes c. 4.
eres, ayant un aussi grand Pontife que le
eigneur Jesus, Fils de Dieu, lequel s'est
mmolé pour nous, & qui dans ce sacrifice
voulu être tout ensemble, & le Prêtre &
victime, attachons-nous à cet article ca-
tal de notre foi; & sans nous contenter de
croire, méditons-le sans cesse & rappel-
ons-en le souvenir, pour nous instruire,
our nous exciter, & sur-tout pour nous
nimer d'une sainte confiance en la miséri-
orde de notre Dieu. Quelles que soient
os misères, ne craignons point d'être re-
ettés, pourquoi? En voici la raison sensible
naturelle : *Non enim habemus Pontificem* *Ibid.*
ui non possit compati infirmitatibus nostris ;
entatum autem per omnia pro similitudine,
bsque peccato. C'est que nous n'avons pas
n Pontife qui soit incapable de compatir à
os infirmités, faute de les connoître, ou
qui ne les connoisse qu'en spéculation, &
par-là soit moins en état d'en être touché.
N'a-t-il pas lui-même passé par toutes les
épreuves ? & hors le péché, qu'y a-t-il en
quoi il ne se soit rendu semblable à nous ?

Encore a-t-il voulu porter l'image du p
ché, & mourir sous la figure du péché.
Adeamus ergò cum fiducia ad thron
gratiæ, ut misericordiam consequamur,
gratiam inveniamus in auxilio opportu
Allons donc, Chrétiens, allons à la cr
dans tous nos besoins, & comptons q
nous y serons toujours secourus à pro
& selon nos nécessités présentes.

Solide dévotion que je voudrois renc
veller dans le christianisme, ou du mo
parmi vous, mes chers Auditeurs : la dé
tion au Crucifix. C'est là que nous trouv
rons des graces de toutes les sortes, pu
que Dieu les y a toutes renfermées.
n'est pas sans mystère qu'un Dieu mourar
ou qu'un Dieu mort, y paroît les bras éte
dus & le côté percé d'une lance. Il veu
en nous tendant les bras, nous embras
tous ; & dans la plaie de son sacré côté,
veut comme dans un asyle certain, no
recueillir tous Je dis tous, & c'est ce q
je ne puis trop vous redire, afin que nul
l'ignore : car malheur à moi, si par une
reur insoutenable, & contre tous les tém
gnages des divines Ecritures, j'entrepr
nois de prescrire des bornes aux mérites
à la miséricorde de mon Sauveur. Sor
mes-nous dans l'état du péché, sépar
actuellement de Dieu & depuis long-ten

par le péché? c'eſt aux pieds du Crucifix que nous recevons des graces de pénitence & de converſion, qui nous ouvriront le yeux de l'ame pour voir la griéveté de nos déordres, & qui nous amolliront le cœur pour les déteſter & les pleurer. Quelque éloignés que nous ſoyons du ſalut, nous ne pouvons l'être plus que les Juifs & que les bourreaux de Jeſus-Chriſt : or combien néanmoins de ces Juifs ſi endurcis & de ces bourreaux ſi intraitables & ſi barbares, conçurent auprès de la croix des ſentimens de repentir, & ne ſe retirerent qu'en ſe frappant la poitrine? Sommes-nous dans l'heureux état de la juſtice chrétienne, fidéles à la loi de Dieu, & par-là même amis de Dieu? c'eſt au pied du Crucifix que nous recevrons des graces de perſévérance & de ſanctification qui nous affermiront dans la pratique de nos devoirs, & qui nous éléveront aux plus ſublimes vertus. Les Saints nourriſſoient là leur piété, y allumoient leur ferveur, y amortiſſoient le feu de leurs paſſions, y puiſoient des forces contre toutes les attaques de leurs ennemis inviſibles & contre toutes leurs tentations. Si l'affliction nous abat, & que les peines, ſoit intérieures, ſoit extérieures, nous rendent la vie amère, & nous plongent dans la triſteſſe & dans l'accablement, c'eſt au pied

du Crucifix que nous recevrons des grac
de ſoutien & de conſolation, qui nous r
leveront, qui nous mettront dans la tra
quillité & la paix, qui nous adouciront l
douleurs les plus vives & les maux les pl
cuiſans. Une ame eſt étonnée d'un chang
ment quelquefois ſi prompt & ſi ſubit. C
avoit apporté aux pieds de Jeſus-Chriſt u
cœur troublé, un cœur agité, un cœur ſe
ré, un cœur flétri & déſolé : mais dans u
moment tout ſe calme, tout s'éclaircit ;
cœur, à la préſence de ſon Dieu crucifi
revient à lui-même, ſe reconnoît, ſe repr
che ſa foibleſſe, reprend une vigueur tou
nouvelle & ſe rétablit dans un repos in
térable.

De vouloir ici parcourir tous les autr
avantages que nous procure ce recours fi
quent & dévot au Crucifix, ce ſeroit m'e
gager dans un trop long détail. Heure
qui fait de la croix, ou plutôt de Jeſus att
ché à la croix, ſon confident, ſon conſei
ſon maître, ſon docteur, ſon paſteur, ſ
guide, ſon directeur, ſon médecin, ſ
tout : car Jeſus-Chriſt ſeul lui ſera tout; to
dans la vie, & tout à la mort. Peſez-bie
Chrétiens, cette derniere parole, tout à
mort. Quand il ſera venu ce jour qui d
finir ſur la terre toute la ſuite de vos jour
quand on vous aura fait entendre cet arr

dont tout homme, quelque saint qu'il soit, est effrayé, *Vous mourrez :* ou sans qu'on prenne soin de vous l'annoncer, quand une défaillance entiere de la nature vous le fera malgré vous sentir; quand aux approches de ce terrible moment, le passé, le présent, l'avenir, mille objets s'offriront à votre pensée, pour vous affliger, pour vous inquiéter, pour vous consterner, ah! mon cher Frere, où sera votre ressource alors, où sera votre réconfort ? dans le Crucifix. Où adresserez-vous vos regards, où porterez-vous vos soupirs ? vers le Crucifix. Qu'exposera-t-on à votre vûe, que vous mettra-t-on dans les mains, que vous appliquera-t-on sur les lévres ? le Crucifix. Quel nom vous fera-t-on prononcer? le nom de Jesus, & de Jesus crucifié. Ce sera là le fonds de votre espérance, si dès maintenant vous en faites le sujet le plus ordinaire de vos pieux exercices, de vos entretiens les plus intimes & de vos plus affectueuses considérations. Plaise au ciel que vous vous disposiez de cette sorte à passer des bras de Jesus-Christ mourant en croix entre les bras de Jesus-Christ vivant & triomphant dans la gloire, où nous conduise, &c.

INSTRUCTIONS CHRETIENNES SUR DIVERS SUJETS.

INSTRUCTION POUR LE TEMS DE L'AVENT.

LE deſſein de l'Egliſe dans l'inſtitution de l'Avent, a été d'honorer le Verbe incarné dans le chaſte ſein de la Vierge, & de nous diſpoſer ainſi à la glorieuſe Nativité de cet homme-Dieu. Nous ne pouvons donc mieux nous occuper pendant tout ce ſaint tems, que du grand myſtère de l'Incarnation ; & quoique le Fils de Dieu s'y ſoit ſi profondément humilié & comme anéanti, nous le devons néanmoins conſidérer comme un myſtère de gloire pour Dieu même, ſelon qu'il nous eſt marqué dans ce ſacré Cantique que chanterent les Anges à la naiſſance de Jeſus-Chriſt : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux.* En effet, c'eſt en ſe revêtant d'une nature ſemblable

à la nôtre, & en se faisant homme, que l Verbe divin est venu sur la terre, 1. découvrir sensiblement aux hommes la gloire d Dieu ; 2. combattre, parmi les hommes & y détruire tous les ennemis de la gloir de Dieu ; 3. allumer dans le cœur des hommes un zéle ardent pour la gloire de Dieu Appliquons-nous à méditer & à bien pénétrer ces trois vérités. Ce sera pour nou un fonds inépuisable de réflexions & d sentimens les plus propres à nous édifie

§. I.

Comment Jesus-Christ vient découvri sensiblement aux hommes la gloir de Dieu.

I. Que le Verbe éternel, en s'incarnant soit venu découvrir aux hommes, la gloir de Dieu, c'est l'expresse doctrine de l'E
Joan. vangéliste saint Jean : *Le Verbe*, dit-il, *s'e*
c. 1. *fait chair ; il a demeuré & conversé parm nous, & nous avons vû sa gloire.* Quell conséquence ! & le saint Evangéliste ne de voit-il pas, ce semble, conclure tout autre ment, & dire : Le Verbe s'est fait chair, & sous cette chair mortelle dont il est revêtu il nous a caché la gloire de sa Divinité ? S disoit, le Verbe s'est fait chair, & nous avon été témoins de ses infirmités volontaires.

le ſes abaiſſemens & de ſes anéantiſſemens, nous n'aurions pas de peine à comprendre la penſée de ce diſciple bien-aimé, & elle nous paroîtroit très-naturelle : mais que le Verbe ſe ſoit fait chair, qu'en ſe faiſant chair comme nous, il ſe ſoit aſſujetti à toutes nos misères, & qu'en cela néanmoins il ait fait éclater ſa gloire, c'eſt ce qui paroît ſe contredire, & de quoi nous ne voyons pas d'abord la liaiſon. Rien toutefois n'eſt plus juſte que ce raiſonnement, dit ſaint Auguſtin, & il ne faut qu'un peu d'attention pour en voir toute la ſolidité & toute la vérité. Car ſi la gloire de Dieu devoit être révélée aux hommes d'une maniere ſenſible, c'étoit juſtement par les humiliations du Verbe ; & il n'y avoit que ce Verbe humilié, qui pût nous faire connoître l'excellence d'un Dieu glorifié. Tellement, conclut ſaint Auguſtin, que ſi ſaint Jean n'avoit pas dit, le Verbe s'eſt fait chair, nous n'aurions pû dire que nous avons vû ſa gloire. Qu'eſt-ce que la gloire de Dieu dont il eſt ici queſtion, & en quoi conſiſte-t-elle? Cette gloire de Dieu, telle que nous la devons maintenant entendre, c'eſt-à-dire, cette gloire qui eſt dans Dieu, & que nous déſirons de connoître, n'eſt autre choſe que les perfections de Dieu. Par conſéquent découvrir aux hommes les perfec-

tions de Dieu, c'eſt leur découvrir la gloi
de Dieu. Or n'eſt-ce pas ce que nous déco
vre admirablement & ſenſiblement le F
de Dieu dans ſon admirable Incarnatior

II. Et d'abord, la miſéricorde de Di
pouvoit-elle ſe produire avec plus d'écla
que dans ce myſtère? Pouvoit-elle nous do
ner une idée de ce qu'elle eſt, comparable
celle-ci? A-t-elle jamais rien fait dans
monde, qui en ait approché? O prodig
s'écrie Zénon de Vérone! un Dieu rédui
la petiteſſe d'un enfant; & cela pour qu
par amour pour ſon image, & pour des cr
tures formées de ſa main. Reconnoiſſe
l'excellence de notre religion dans les vé
excellentes qu'elle nous donne du Maî
que nous adorons, & de ſa bonté ſans m
ſure. Toutes les religions païennes dans
vanité de leurs fables, ont-elles jamais ri
imaginé de pareil? Nous avons des Dieu
diſoit un des Sages du paganiſme: mais
Dieux paſſeroient pour des monſtres, s'il
voient parmi nous, tant ils ont été vicie
& corrompus. Nous, dit S. Auguſtin, no
ſervons un Dieu en qui tout eſt merveille
mais de toutes les merveilles qu'il renfer
dans ſon Etre divin, ce qu'il y a de p
merveilleux & de plus incompréhenſibl
c'eſt ſon amour. Il ne faudroit donc que
myſtère de l'Incarnation, pour confon

oute l'idolatrie & toute la superstition
baïenne. Car selon la belle remarque de
saint Gregoire de Nysse, la vraie religion
est d'avoir des sentimens de Dieu confor-
nes à la nature & à la grandeur de Dieu :
r ce grand mystère nous fait concevoir une
stime de la miséricorde de Dieu si relevée,
u'il n'est pas possible à l'esprit de l'homme
le la porter plus haut.

III. Il en est de même de la sagesse de
Dieu. Que la prudence aveugle du siécle
n juge comme il lui plaira, on peut dire,
t il est vrai qu'un homme-Dieu est le chef-
'œuvre d'une sagesse toute divine, parce
ue c'est ainsi que Dieu a pris le moyen le
lus convenable de réparer sa propre gloire
t d'opérer le salut des hommes. Il avoit
té offensé, ce Dieu de majesté ; il lui fal-
oit une satisfaction digne de lui, & nul au-
e qu'un Dieu ne pouvoit dignement sa-
sfaire à un Dieu. L'homme s'étoit perdu :
Dieu vouloit le sauver en le délivrant de
a mort éternelle ; & comme il n'y avoit
u'un Dieu, qui par ses mérites infinis pût
e délivrer de cette mort, il n'y avoit consé-
uemment qu'un Dieu qui pût le sauver. Il
alloit que ce Sauveur fût tout ensemble
rai Dieu & vrai homme. S'il eût seulement
té Dieu, il n'eût pû souffrir ; s'il eût seu-
ment été homme, ses humiliations ni ses

souffrances n'eussent pas été des réparatio
suffisantes. De plus, s'il eût seulement é
Dieu, il eut été invisible, & n'eût pû no
donner l'exemple; & s'il eût seuleme
été homme, son exemple n'eût pas été po
nous une régle tout-à-fait sûre & à couve
de tout égarement. Mais étant Dieu
homme, comme homme il a pû s'abaisse
& comme Dieu il a donné à ses abaiss
mens une valeur ineſtimable & sans mes
re : comme homme il s'est montré à n
yeux pour nous servir de guide ; & comm
Dieu il nous a rassurés, pour nous fai
prendre avec confiance la voie où il est e
tré & où il a voulu nous conduire. Au
dans ces jours de grace & de salut no
n'avons point de sentiment plus ordinair
prendre, que de nous écrier avec l'Apôtr
Rom. 11. *O richesses ! ô abysme de la sageſſe & des j gemens de Dieu !*

IV. Mais quelle vertu & quel pouv
dans Dieu ne demandoit pas l'accompliss
ment de ce grand ouvrage ? Quel effort
quel miracle de la droite du très-haut,
Dieu-homme, conçu par une mere Vierg
c'est-à-dire, dans la même personne, da
le même Jesus-Christ, la divinité join
avec notre humanité, l'immortalité av
notre infirmité, la grandeur avec notre b
sesse, l'infini avec le fini, l'être avec

néan

fant ; & dans la même mere, la maternité avec la virginité ! Voilà proprement l'œuvre de Dieu. Tout ce qu'il avoit fait jusqu'à présent dans l'univers, n'étoit pour lui, selon l'expression même de l'Ecriture, que comme un jeu : mais c'est ici que sa toute-puissance se déploie dans toute son étendue, & c'est dans la foiblesse d'un Enfant-Dieu qu'il fait éclater toute sa force.

V. Il n'y a que la justice de Dieu qui semble demeurer inconnue, & n'avoir nulle part dans ce mystère de grace. Mais nous nous trompons, si nous le pensons de la sorte ; & l'on peut même ajoûter, que de toutes les perfections divines qui reluisent dans la personne du Sauveur, la justice est celle dont les effets y sont plus sensibles, & dont les droits inviolables & souverains y croissent avec plus d'évidence. Jusques-là que saint Chrysostôme n'a pas fait difficulté d'avancer cette étrange proposition, mais qui n'a rien que de solide, toute surprenante qu'elle est, sçavoir, que dans l'enfer où Dieu exerce ses plus rigoureux châtimens, il ne fait pas néanmoins autant connoître sa justice, que dans le sein virginal de Marie, où le Verbe s'est incarné. La preuve en est incontestable. C'est que dans l'enfer ce ne sont que des hommes réprouvés, qui se trouvent soumis à cette justice ; au lieu que

dans le sein de Marie, c'est un homme-Dieu qui commence à en devenir la victime & à lui être immolé. Or qu'est-ce qu'une justice à laquelle il faut une telle hostie & un tel hommage ? D'où vient que le Prophete Royal, parfaitement éclairé dans la science & le discernement des attributs divins, après avoir dit, que *Dieu a montré aux hommes l'Auteur de leur salut*, ajoûte ensuite : *qu'il a revelé sa justice à toutes les nations.*

Ps. 97.

VI. De tout ceci concluons, que le Sauveur du monde, en prenant un corps humain & visible, & nous découvrant ainsi les plus hautes perfections de Dieu, nous donne donc par-là même la plus grande idée de la gloire de Dieu. De sorte que sans entendre sa passion & la fin de sa vie mortelle, il peut dire à son Pere dès le moment de sa sainte Incarnation : Mon Pere, j'ai déja commencé l'office pour lequel vous m'avez envoyé, qui est de vous faire connoître dans le monde. Je n'y entre que pour cela, & je n'en sortirai qu'après avoir consommé cette importante affaire. Car il est d'une nécessité absolue que vous soyez connu des hommes, puisque l'ignorance où ils vivent à l'égard de leur Créateur & du premier de tous les Etres, est un désordre essentiel dans la nature, & la source de tous les autres é-

ordres. C'eſt pourquoi je viens en ce jour, afin que les hommes, en me contemplant, contemplent dans moi votre gloire, & que la lumiere que j'apporte, ſe répande dans toute la terre, & diſſipe les ténébres où elle eſt enſevelie.

VII. Cependant, après une telle manifeſtation de la gloire de Dieu, n'eſt-il pas étrange qu'il ſoit ſi peu connu dans le monde? Car ce qu'on appelle le monde, les ſecteurs du monde, les eſclaves du monde, les hommes & ces femmes remplis de l'eſprit du monde, connoiſſent-ils Dieu? Ne font ils pas profeſſion de l'ignorer, ou du moins de l'oublier? Ne vivent-ils pas comme s'il n'y en avoit point? leur grand principe n'eſt-il pas de l'effacer autant qu'ils peuvent de leur ſouvenir, & de n'y penſer preſque jamais? C'eſt la plainte que faiſoit ce diſciple ſaint Jean, expliquant la génération éternelle & temporelle du Fils de Dieu: *Dieu étoit au milieu du monde*, comme le maître & l'arbitre du monde, *& le monde n'en avoit nulle connoiſſance*. C'eſt la plainte que Jeſus-Chriſt lui-même faiſoit à ſon Pere: *Pere ſaint, le monde ne vous connoît point*. Quoi que j'aie fait pour lui annoncer vos grandeurs, ſon aveuglement a prévalu, & il y demeure toujours plongé. Déplorable aveuglement, s'écrie Salvien;

Joan. c. 1.

Joan. c. 17.

aveuglement qui va jusqu'à mettre Di
dans notre estime au-dessous de tout ! On
perd sans regret, on se tient éloigné de
sans inquiétude, on lui préfére le moin
avantage, le moindre plaisir, & on ne
donne la préférence sur rien. Sa grace &
haine nous sont également indifférent
tout cela pourquoi ? toujours par la mê
raison : c'est que le monde ne l'a jamais bi
connu. Car si le monde le connoissoit,
Dieu si miséricordieux, ce Dieu si sage,
Dieu si puissant, ce Dieu si juste & si sai
on ne vivroit pas dans le déréglement
l'on vit : on ne s'abandonneroit pas à
telle corruption de mœurs, on ne viendr
pas l'outrager au pied de ses autels, on
noreroit son culte, on respecteroit ses te
ples, on pratiqueroit sa loi, on redoute
ses vengeances. Mais parce que le mo
affecte de le méconnoître, il n'y a p
d'excès où l'on ne se porte.

VIII. Quoi donc ? le dessein de Je
Christ est-il absolument ruiné? Il est des
du parmi nous, & il a voulu vivre au mi
de nous pour publier dans le monde la g
re de son Pere : mais dans la suite des si
a-t-il été frustré de son attente? Non, ns
doute : mais outre ce monde perverti, ui
ferme les yeux à la lumiere que le Sau
des hommes est venu nous présenter, i

n autre monde, un monde fidéle, un mon-
e prédeſtiné, le petit monde des Juſtes &
es élûs. Ce ſont ceux-là que Jeſus-Chriſt
eſt réſervés, & qu'il ſe réſerve encore; c'eſt
ceux-là qu'il eſt donné de connoître les
yſtères de Dieu, & en particulier le myſ-
re d'un Dieu fait homme. Oui, c'eſt à
ous, dit ſaint Bernard, à vous qui êtes
umbles, à vous qui êtes ſoumis & obéiſ-
nts; à vous qui êtes modeſtes dans votre
ondition, & qui ne cherchez point à vous
ever au-deſſus de vous-mêmes par un or-
ueil préſomptueux; à vous qui veillez ſur
ute votre conduite & ſur toutes vos dé-
arches pour les régler; à vous enfin qui
ous appliquez à méditer les perfections de
otre Dieu & à pratiquer ſa loi.

IX. Plaiſe au ciel que nous ſoyons de ce
onde chrétien! Ouvrons les yeux de la
i, & dans le cours de cet Avent admirons
s merveilles du Seigneur. Rendons-nous
tentifs à la voix de cet Enfant, qui du ſein
e ſa mere où il eſt encore caché, nous in-
te à louer Dieu, à le bénir, & à lui dire
ec toute l'Egliſe: *J'ai conſidéré vos œu-* *Offic.*
res, Seigneur, & j'en ai été ſaiſi d'étonne- *Eccleſ.*
ment. Car voilà votre ouvrage, ô mon
ieu; voilà l'ouvrage de votre bras tout-
uiſſant. A en juger par les dehors, je n'y
is rien que de commun, rien même que

de bas & de rebutant : mais c'eſt en cela même qu'eſt le prodige. Où votre gloire devroit être enſevelie & anéantie, c'eſt là que vous la faites paroître dans toute ſa ſplendeur ; & plus vous ſemblez l'obſcurcir dans de profondes ténébres, plus vous lui donnez de luſtre & en rehauſſez l'éclat. Heureux que vous en faſſiez rejaillir ſur moi les rayons, & que vous m'ayez deſſillé les yeux pour me la faire appercevoir à travers les ombres qui la couvrent ! Que le monde envisage vos abaiſſemens avec mépris & qu'il s'en ſcandaliſe ; pour moi, malgré le ſcandale du monde & ſes fauſſes idées je redirai mille fois, & je ne ceſſerai point de chanter avec toute la cour céleſte : *Gloire à Dieu dans toute l'étendue de la terre & juſqu'au plus haut des cieux.*

Luc. c. 2.

§. 2.

Comment Jeſus-Chriſt vient combattre parmi les hommes, & y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu.

I. Jeſus-Chriſt fait plus encore. Pour mieux établir parmi les hommes la gloire de Dieu, il vient détruire tous les ennemis qui la combattoient. Dieu avoit trois grands ennemis de ſa gloire, le démon, le péché, & les biens de la terre, ou plutôt l'amour

déréglé des biens de la terre. Le démon s'étoit usurpé un empire si absolu sur les hommes, que de l'aveu même de Jesus-Christ, il passoit pour le prince du monde, & l'étoit en effet, non par une puissance légitime, mais par une possession tyrannique. Le péché, dit saint Paul, regnoit depuis Adam jusqu'à Moyse, & depuis Moyse jusqu'à Jesus-Christ, causant par-tout de tristes ravages, désolant le Royaume de Dieu, & suscitant contre lui ses propres créatures. Enfin l'amour déréglé des biens de la terre dominoit presque dans tous les cœurs, où les hommes l'avoient placé comme leur idole, & auquel ils sacrifioient leur conscience & leur salut. Voilà, dis-je, les trois ennemis que le Fils de Dieu est venu attaquer, & sur lesquels il a remporté de signalés avantages pour la gloire de son Pere.

II. Cela est si vrai, que le démon n'attend pas même le jour où le Messie devoit naître, pour lui céder la place. Si nous en croyons les Auteurs païens, qui ne peuvent être suspects lorsqu'ils rendent témoignage à notre religion, peu de tems avant la naissance de Jesus-Christ, on vit tomber les idoles des faux dieux, où l'esprit de mensonge se faisoit adorer. Tous les Oracles se tûrent, hors ceux qui annonçoient la venue de ce Dieu homme, & plus d'une

fois les puissances infernales furent forc
d'avouer, que leur regne étoit fini, & qu'
Maître au-dessus de tous les maîtres app
choit, pour gouverner le monde & le so
mettre à la loi du vrai Dieu. En quoi s'a
complit par avance cette parole de l'Eva
Joan. gile : *C'est maintenant que le monde va ê*
c. 12. *jugé, & que le prince de ce monde sera ban*

III. Ce n'étoit là néanmoins que des p
sages de ce que Jesus-Christ devoit fa
pour détruire le péché : autre ennemi n
moins difficile à vaincre, ni moins oppo
à la gloire de Dieu. Afin de bien entend
ce point, il faut supposer d'abord une vér
que la foi nous enseigne, & qui est indub
table, sçavoir, que tout ce qui s'est pa
& dans l'incarnation & dans la naissance
Sauveur qui l'a suivie, n'a rien eu de fort
à son égard ; mais que tout a été de
choix, & qu'il n'y a pas une circonstan
qu'il n'ait prévue en particulier, & qu'il n'
lui-même déterminée. Les autres enfan
dit saint Bernard, ne choisissent ni le tem
où ils naissent, ni le lieu de leur patrie,
les personnes dont ils reçoivent le jou
parce qu'ils n'ont pas la raison pour en d
libérer, ni le pouvoir pour en ordonne
mais le Fils de Dieu avoit l'un & l'autre :
comme dans la suite des années il devo
mourir, parce qu'il le voudroit & de la m

ere qu'il le voudroit, auſſi il s'eſt incarné, il eſt né dans le monde, parce qu'il l'a oulu, & de la maniere qu'il l'a voulu. Si ien que tout ce que les Evangéliſtes nous nt appris, ſoit de ſon incarnation, ſoit e ſa nativité : la pauvreté de marie ſa ere, l'obſcurité de Joſeph réputé ſon re, la rigueur de la ſaiſon où il a pris iſſance, le plein dénuement & l'abanonnement général où il s'eſt trouvé, ſont tant de moyens dont il a prétendu ſe rvir pour la fin qu'il s'étoit propoſée.

IV. De-là il nous eſt aiſé de voir comient tout cela en effet tend à la ruine du éché. Car le Sauveur du monde vient trailler à détruire le péché, parce qu'ainſi ue nous l'avons déja remarqué, il vient ſafaire pour les péchés des hommes, & préſenter à Dieu le ſacrifice de notre ſalut. Que li manque-t-il dès maintenant pour être la ictime de ce ſacrifice, & une victime parfite ? La victime, diſent les Théologiens, oit être changée & comme transformée : quel changement qu'un Dieu *ſous la forme d'un homme* ! La victime doit être huiliée ; & quelle humiliation qu'un Dieu duit à l'état d'un enfant, & à l'état même un eſclave ! La victime doit être dépouille ; & eſt-il un dépouillement ſemblable à lui d'un Dieu, qui ne doit avoir, en *Philipp.* c. 2.

naissant, pour retraite qu'une étable, &
pour berceau qu'une créche ? La Victim
doit mourir, & il est vrai que Jesus-Chri
n'a pas même encore paru au monde ; mai
naître comme bientôt il naîtra, & comm
il s'y prépare, dans la souffrance & la dou
leur, exposé à toutes les injures de l'air
n'est-ce pas une espéce de mort ? Voil
donc le sacrifice commencé, quoiqu'il n
soit pas achevé ; & parconséquent saint Be
nard a raison de dire, que le péché reço
ici une rude & violente atteinte. Si ce Die
Sauveur ne l'efface pas déja par son sang
au lieu de sang il va verser des larmes ; c
ces larmes, dit saint Ambroise, sont d
eaux salutaires qui laveront les crimes
ma vie. Larmes d'autant plus précieuse
qu'elles seront plus glorieuses à Dieu, e
qu'elles le vengeront de l'ennemi le pl
mortel & le plus irréconciliable.

V. Il faut après tout convenir, que
destruction du péché ne seroit pas enco
complette, si le même Sauveur n'en cou
poit la racine la plus féconde & la plus co
tagieuse, qui est la cupidité, ou l'amour d
réglé des biens de la terre. Or il vient att
quer ce puissant ennemi en deux maniere
l'une à l'égard des élûs, & l'autre à l'éga
des réprouvés ; l'une à l'égard des justes
des vrais fidéles, & l'autre à l'égard d

npies & des mondains. Dans les juſtes & s ames fidéles il triomphera de cette af-ction déſordonnée aux richeſſes du mon-e, aux honneurs du monde, aux plaiſirs du ionde, en la leur arrachant du cœur. Et ans les mondains & les impies, il la com-attra au moins en la condamnant, en la appant d'anathême, en la rendant moins cuſable & plus criminelle devant Dieu.

VI. Sommes nous chrétiens, c'eſt-à-dire, mmes-nous de ces ames dociles, de ces nes heureuſement diſpoſées à recevoir les preſſions de la grace de Jeſus-Chriſt & à ofiter de ſes exemples? la vûe de ce Dieu-mme doit faire immanquablement mou-r dans nos cœurs toute convoitiſe, & ous détacher de tout ce qui s'appelle biens mporels. Car le moyen alors de le voir auvre, & de vouloir vivre dans l'opulen-e; de le voir abaiſſé, & de vouloir vivre ans l'élévation; de le voir ſouffrant & ortifié, & de vouloir jouir de toutes les ommodités & vivre dans les délices? Voilà qui a formé dans le chriſtianiſme tant de auvres volontaires & tant de pénitens. oilà ce qui a rempli dans les premiers ſié-es de l'Egliſe les déſerts de ſolitaires. oilà ce qui remplit encore de nos jours les onaſtères de religieux; & ce qui leur fait uitter tout avec joie, mépriſer tout, re-

noncer pour jamais à tout. Mais somme
nous de ce monde réprouvé, de ce mond
avare & intéreſſé, de ce monde ambitieu
& vain, de ce monde ſenſuel & voluptueu
de ce monde inſenſible à tous les enſeign
mens que vient nous donner cet Enfan
Dieu : quels arrêts de condamnation ne v
t-il pas porter contre nous ? Quels foudr
ne fera-t-il pas gronder ſur nos têtes ? I
quels malheurs ne nous menacera-t-il pa
& quels témoignages ne rendra-t-il pas d
vant ſon Pere pour notre conviction
pour notre perte éternelle ?

VII. Il n'y a point de cœur ſi endur
qui ne doive être ému de tout cela, & c'
ce qui a touché un grand nombre de mo
dains. Mais quoi qu'il en ſoit des autre
faiſons-y toute la réflexion que deman
l'importance de la choſe. N'attirons pas ſ
nous un jugement auſſi formidable que c
lui des humiliations & des ſouffrances d'
Dieu incarné. Que le fruit de cet Ave
ſoit de nous mettre en état de le faire na
tre en nous d'une naiſſance toute ſpirituel
& toute ſainte. Or nous nous mettrons da
cette heureuſe diſpoſition en nous confo
mant à lui d'eſprit, de cœur, & de co
duite. Voilà quel doit être le principal ſuj
de nos entretiens intérieurs, de nos méd
tations, de nos oraiſons, de nos réſol

tions. Ajoutons au triomphe de Jesus-Christ, vainqueur de tous les ennemis de la gloire de Dieu, la victoire qu'il remportera sur nous-mêmes, & que nous lui céderons. Par-là nous pourrons entrer au rang des Justes & des prédestinés; par-là nous mériterons de célébrer avec eux les grandeurs de Dieu, & de le glorifier éternellement dans le ciel après l'avoir glorifié sur la terre.

§. 3.

Comment Jesus-Christ vient allumer dans le cœur des hommes un zele ardent pour la gloire de Dieu.

I. Enfin Jesus-Christ vient allumer dans le cœurs des hommes un saint zéle pour la gloire de Dieu : comment cela? premierement, par la haute estime qu'il nous donne de cette gloire de Dieu; & secondement, par l'intérêt propre & essentiel qu'il nous fait trouver dans cette gloire de Dieu.

II. Car quand nous nous appliquons à considérer le mystère de l'incarnation divine, & que voyant Jesus-Christ dans l'état où la foi nous le propose, nous venons à faire ces réflexions : que c'est pour réparer la gloire de Dieu, qu'un Dieu est descendu du thrône de sa majesté, & qu'il n'a pas

crû que ce fût une condition trop onéreuſe, de s'avilir de la ſorte & de s'anéantir : qu'il n'a point connu de moyen plus propre que celui-là, ni d'autre prix qui pût égaler le bien qu'il avoit à rétablir ; que malgré tout ce qu'il lui en devoit coûter, il a mieux aimé s'aſſujettir aux dernieres extrémités de la misère humaine, que de ne pas rendre à ſon Pere toute la gloire qui lui avoit été ravie, & de lui en laiſſer perdre le moindre dégré ; pour peu que nous raiſonnions & que nous comprenions ces principes, voici les conſequences qui ſe préſentent d'elles-mêmes & que nous ſommes obligés de tirer. Que la gloire de Dieu eſt donc un bien au-deſſus de tous les biens, puiſqu'il n'y a point, hors Dieu, d'autre bien à quoi le Fils de Dieu n'ait renoncé pour le rétabliſſement de cette gloire. Qu'il n'y a donc rien que nous ne devions ſacrifier à la gloire de Dieu, puiſque le Fils de Dieu s'y eſt ſacrifié lui-même. Que de procurer de la gloire à Dieu, c'eſt donc ce qu'il y a de plus grand & de plus digne d'un homme raiſonnable, à plus forte raiſon d'un homme chrétien, puiſque ç'a été une œuvre digne même d'un homme-Dieu. Au contraire, que de bleſſer la gloire de Dieu, c'eſt donc le ſouverain mal, parce que c'eſt l'offenſe de Dieu, & une telle of-

enſe, qu'elle n'a pû être expiée que par les
nérites d'un Dieu, c'eſt-à-dire, en parti-
ulier, que par toutes les douleurs & tous
es mépris qu'il a eûs à ſouffrir, & à quoi il
'eſt expoſé. Par conſéquent que rien ne
ous doit donc être plus précieux, plus ſa-
ré, plus cher que la gloire de Dieu, &
ue nous ne pouvons mieux employer no-
re zéle, qu'à la répandre, autant qu'il dé-
end de nous, & à l'amplifier.

III. Une autre conſidération nous y doit
ncore exciter très-fortement: c'eſt notre
ntérêt, & de tous nos intérêts le plus im-
ortant, qui s'y trouve lié, qui eſt notre
alut. Car la gloire de Dieu & notre ſalut
ont ici comme inſéparables. Et en effet,
ette gloire de Dieu dans l'incarnation du
Verbe divin, conſiſte à ſauver les hommes
& à opérer l'ouvrage de notre rédemption:
ellement que dans ce myſtère Dieu glori-
ié & l'homme ſauvé, c'eſt proprement une
même choſe. Combien donc devons-nous
rendre part à une gloire, où nous ſom-
nes ſi intéreſſés? A parler en général, plus
ous contribuons volontairement & par
éle à la gloire de Dieu, plus nous nous
vançons auprès de Dieu, & plus nous
nériton ſes récompenſes.

IV. Mais par où pouvons-nous glorifier
Dieu? par les moyens que le Sauveur des

hommes eſt venu le glorifier. Jeſus-Chri
fait connoître la gloire de Dieu, en faiſa
connoître ſes infinies perfections: adoro
ces perfections divines, reconnoiſſons-l
dans la ſainte humanité du Fils de Dieu,
rendons-lui chaque jour de cet Avent,
même, s'il ſe peut, à toutes les heures,
fréquens & de pieux hommages. Jeſu
Chriſt vient rétablir la gloire de Dieu e
renverſant l'empire du démon: chaſſo
nous-mêmes de notre cœur ce damnable e
nemi, dont nous n'avons que trop écouté
tant de rencontres les ſuggeſtions; & po
nous dégager entierement de ſa tyranni
chaſſons avec lui bien d'autres démons d
meſtiques qui lui ont ouvert l'entrée, & q
ont ſecondé ſes pernicieux deſſeins: ce ſo
nos paſſions & nos inclinations vicieuſe
Jeſus-Chriſt vient réparer la gloire de Di
par la deſtruction & l'expiation du péch
pleurons nos péchés, effaçons-les par n
larmes & par notre pénitence; prenons to
tes les précautions néceſſaires pour no
garantir des rechûtes où le monde pourr
nous entraîner, & conſervons pour jamai
Dieu nos ames pures & ſans tache. Jeſu
Chriſt vient aſſûrer la gloire de Dieu co
tre les nouvelles inſultes du péché, par
renoncement aux biens de la terre, do
l'amour déréglé corrompoit le monde: r

onçons à ces faux biens, au moins de
œur, si nous ne nous sentons pas appellés
y renoncer en effet. Quand Dieu permet
ue nous tombions dans le besoin, dans
humiliation, dans la souffrance, souvenons-
ous que ce sont là les moyens les plus effi-
aces dont a usé le Fils de Dieu, & qu'il
ous a enseignés, pour honorer son Pere, &
our le dédommager en quelque maniere
e tous les outrages qu'il a reçus de nous;
onsolons-nous dans cette pensée; acceptons
e que Dieu nous envoie, & faisons-nous-
n un mérite auprès de lui. S'il ne nous trai-
e pas en apparence avec tant de rigueur, &
u'il nous laisse dans une condition aisée,
ommode, honorable, gardons-nous de
oute attache aux commodités que notre
ondition nous fournit, aux honneurs qu'elle
ous procure, aux richesses dont elle nous
ccorde la possession & l'usage. Dans l'opu-
ence ayons l'esprit de pauvreté, dans la
randeur l'esprit d'humilité, & parmi tout
e qui peut contribuer à la douceur de la
ie, l'esprit de mortification. Ne nous en
enons pas précisément à l'esprit, mais se-
on que notre état le comporte, passons à la
ratique. La pratique sans l'esprit ne seroit
u'un vain extérieur; mais aussi l'esprit sans
a pratique ne seroit qu'une illusion.

V. Voilà, Sauveur adorable, les excellen-

tes régles que vous venez nous tracer, &
que nous devons suivre. Mais pour les pra
tiquer & pour les suivre, il nous faut un
grace & une grace puissante. Or en est-
une plus puissante, que celle même qu
vous apportez avec vous? Car en nous ap
portant une nouvelle loi, vous nous appo
tez une grace toute nouvelle, qui est la gra
ce du Rédempteur. Avec le secours de cet
te grace, de quoi ne viendrons-nous poin
à bout pour la gloire de votre Pere & pou
la vôtre? Nous ne cesserons point de vous
demander avec confiance, & vous ne cess
rez point de la répandre sur nous avec abo
dance. Elle nous éclairera, elle nous con
duira, elle nous soutiendra. Mais que ser
ce quand à cette grace intérieure vous ajoû
terez la force de votre exemple; & que so
tant du bienheureux sein où vous êtes enfe
mé comme dans un sanctuaire, vous vou
montrerez au monde, & nous servirez d
modéle? Hâtez-vous de paroître: nou
Isai. vous attendons, & nous vous désirons. *Q*
c. 45. *la terre s'ouvre, & qu'elle germe le Sauveu*
Qu'il vienne nous remplir de son esprit
nous animer de ses sentimens, nous ma
quer ses voies, & nous conduire enfin
cette béatitude céleste, où après avoir gl
rifié Dieu sur la terre, nous devons être nou
mêmes éternellement comblés de gloire.

INSTRUCTION POUR LE TEMS DU CAREME.

Cette Instruction fut faite pour une Dame de qualité.

REPRE'SENTEZ-vous bien que le Carême eſt un tems conſacré à la pénitence, & qu'on peut par conſéquent lui appliquer ce que ſaint Paul diſoit aux Corinthiens, *Voici maintenant le tems favorable, voici les jours du ſalut :* parce qu'il n'y a point de tems dans l'année plus favorable pour nous, que celui où nous travaillons à appaiſer la colère de Dieu ; ni de jours plus précieux pour le ſalut, que ceux qui ſont employés à expier nos péchés. C'eſt donc à vous d'entrer dans ce ſentiment de l'Apôtre. Quoique toute votre vie doive être une pénitence continuelle, eu égard aux fautes dont vous vous reconnoiſſez coupable devant Dieu, c'eſt particulierement dans le Carême que vous devez vous attacher à la pratique & aux exer- *II. Cor. c. 6.*

cices d'une vertu si importante & si néces-saire : en sorte que vous puissiez dire, *Voici maintenant le tems favorable pour moi*, & qu'en effet ce soit pour vous un tems de pénitence. Car quel reproche auriez-vous à soutenir de la part de Dieu, si pendant que toute l'Eglise est en pénitence, vous n'y étiez pas; & si par le malheur & le désordre, ou d'une vie lâche & dissipée, ou d'une vie molle & sensuelle, vous passiez ce tems du Carême sans participer en aucune manière à la pénitence publique des chrétiens : puis qu'alors, bien loin qu'il fût pour vous ce tems de grace & de salut dont parle saint Paul, il ne serviroit qu'à votre condamnation, & qu'il s'ensuivroit de-là que votre impénitence, criminelle en tout autre tems le seroit doublement en celui-ci.

II. Il n'y a nulle raison qui puisse vous dispenser de la pénitence, parce que la loi de la pénitence est une loi générale, dont personne n'est excepté ; une loi qui dans tous les états de la vie se peut accomplir & contre laquelle la prudence de la chair ne peut jamais rien alléguer que de vain & de frivole. Plus il vous paroît difficile dans la place où vous êtes, d'observer exactement cette loi, plus vous devez faire d'efforts pour vous y assujettir, parce que c'est justement pour cela que vous avez encore

us besoin de pénitence. Vos infirmités
ême, au lieu de vous rendre impossible
bservation de cette loi, sont au contraire
ns les desseins de Dieu, de puissants se-
urs pour vous aider à y satisfaire, soit en
us tenant lieu de pénitence, lorsqu'elles
nt jusqu'à l'accablement des forces, com-
e il arrive dans les maladies; soit en vous
rvant de sujets pour remporter sur vous
e saintes victoires, quand ce ne sont que
es incommodités ordinaires que vous de-
z alors surmonter par la ferveur de l'es-
it, afin que vous sacrifiez de votre corps,
lon l'expression du Maître des Gentils,
ne hostie vivante, & agréable aux yeux
e Dieu. La pratique toute opposée où
us avez vécu, doit non-seulement vous
nfondre, mais vous animer contre vous-
ême, & vous exciter fortement à réparer
ut ce que l'amour-propre vous a fait com-
ettre au préjudice de cette divine loi de
a pénitence. Car voilà les sentimens avec
squels vous devez commencer le Carême:
résolue d'une façon ou d'autre, de subir cet-
e loi, que vous ne devez point regarder
mme un joug pesant, ni comme une loi
néreuse, mais plutôt comme une loi de
race d'où dépend tout votre bonheur.

III. Toute la pénitence du Carême,
mme l'a très-bien remarqué saint Léon

Pape, ne se réduit pas à jeûner ni à s'abste-
nir des viandes défendues. C'en est bien
une partie : mais ce n'est pas la principale
ni la plus essentielle. Quoique le précepte
de l'abstinence & du jeûne cesse en cer-
taines conjonctures, celui de la pénitence
subsiste toujours ; & comme il y a dans le
monde des chrétiens relâchés, qui par une
espéce d'hypocrisie, jeûnent sans faire pé-
nitence, ou parce qu'ils jeûnent sans renon-
cer à leur péché, ou parce qu'ils trouvent
le moyen, par mille adoucissemens, de jeû-
ner sans se mortifier (ce qu'on peut appel-
ler l'hypocrisie du jeûne, si souvent con-
damnée das l'Ecriture :) aussi, par une
conduite toute contraire, les ames fidéles
Dieu, quand le jeûne leur devient impossi-
ble, sçavent bien faire pénitence sans jeû-
ner, parce que sans jeûner elles sçavent
vaincre elles-mêmes, s'interdire les délice
de la vie, marcher dans les voies étroite
du salut, & pratiquer en tout le reste la s
vérité de l'Evangile. Suivez cette régle
& tenez-vous d'autant plus obligée à la pe
nitence, que vous vous sentez moins cap
ble de garder à la lettre & dans la rigue
le commandement du jeûne. Car il est ce
tain que la dispense de l'un ne vous pe
être qu'un surcroît d'engagement pour l'a
tre. Si vous raisonnez en chrétienne, c'e

insi que vous en devez uſer, afin que Dieu ne perde rien de ſes droits, & que la délicateſſe de votre ſanté ne vous empêche point de remplir la meſure de votre pénitence.

IV. En conſéquence de ces principes, la premiere choſe que Dieu demande de vous, & que vous devez vous-même demander à Dieu pour tout ce ſaint tems, c'eſt l'eſprit d'une ſalutaire componction, cet eſprit de pénitence dont David étoit pénétré, & dont il faut qu'à ſon exemple vous vous mettiez en état de reſſentir l'impreſſion & l'efficace. C'eſt-à-dire, que votre plus ſolide occupation pendant le Carême, doit être de repaſſer tous les jours devant Dieu dans l'amertume de votre ame, les déſordres de votre vie, d'en reconnoître avec douleur la griéveté & la multitude, de vous en humilier, de vous en affliger, & ne les perdre jamais de vûe : tellement que vous puiſſiez dire comme ce ſaint Roi, *Seigneur, mon péché m'eſt toujours préſent.* Pſal. 50. Or ſelon l'Ecriture, voilà en quoi conſiſte l'eſprit de la pénitence. Or une excellente pratique pour cela même, c'eſt que pendant le Carême vous faſſiez toutes vos actions dans cet eſprit, & par le mouvement de cet eſprit : allant, par exemple, à la Meſſe comme au ſacrifice que vous allez offrir

vous-même pour la réparation de vos p
chés ; priant comme le publicain, & r
vous préſentant jamais devant Dieu qu'
qualité de pénitente accablée du poids
vos péchés ; vous aſſujettiſſant de bon cœ
aux devoirs pénibles de votre état comm
à des moyens d'effacer vos péchés ; vo
propoſant pour motif dans chaque bon
œuvre de racheter vos péchés ; vous leva
& vous couchant avec cette penſée : Je ſ
une infidéle, & Dieu ne me ſouffre ſur
terre, qu'afin que je faſſe pénitence de n
péchés. Cette vûe continuelle de vos péc
vous entretiendra dans l'eſprit de la pé
tence, & rien ne vous aidera plus à l'acq
rir & à la conſerver, que de vous accou
mer à agir de la ſorte.

V. Cet eſprit de pénitence, ſi vous ê
aſſez heureuſe pour en être touchée, c
produire en vous un effet qui le ſuit na
rellement, & qui en eſt la plus infailli
marque, ſçavoir la pénitence de l'eſp
c'eſt-à-dire, une ferme & conſtante diſ
ſition où vous devez être, de morti
votre eſprit, votre humeur, vos paſſio
vos inclinations, vos mauvaiſes habitu
mais par deſſus tout votre orgueil, qui
peut-être dans vous le plus grand obſt
à la pénitence chrétienne. Car le fond
la pénitence chrétienne, c'eſt l'humilité
ta

andis qu'un orgueil ſecret vous dominera, ne comptez point ſur votre pénitence. Il faut donc, pour répondre aux deſſeins de Dieu, qu'en même tems que vous célébrez le Carême avec l'Egliſe, animée de l'eſprit de la pénitence, vous vous appliquiez à être plus humble, plus douce, plus patiente, plus compatiſſante aux foibleſſes d'autrui, plus vuide de l'eſtime de vous-même; que vous parliez moins librement les défauts de votre prochain, que vous oyez moins prompte à le condamner; que , malgré vous, vous en avez du mépris, ous n'y ajoutiez pas la maligne joie de le émoigner. Car ſi vous ne prenez ſur tout ela nul ſoin de vous contraindre, quelque énitence que vous puiſſiez faire, vous ne ommencez pas par celle qui doit juſtifier evant Dieu toutes les autres, & ſans laquelle toutes les autres pénitences ſont inutiles. nvain, diſoit un Prophéte, déchirons-nous os vêtemens, ſi nous ne déchirons nos œurs. C'eſt le changement du cœur & de eſprit qui fait la vraie pénitence. Autrement ce que nous croyons être pénitence 'en eſt que l'ombre & le phantôme. Du reſte, il n'y a perſonne à qui convienne plus u'à vous cette pénitence de l'eſprit, puiſque ous confeſſez vous-même, que c'eſt principalement par l'eſprit que vous avez péché.

VI. La pénitence purement intérieure ne suffit pas, & tous les oracles de la foi nous apprennent qu'il y faut joindre l'extérieure, parce que la corruption du péché s'étant également répandue sur l'homme extérieur, & sur l'homme intérieur, Dieu, dit saint Augustin, exige de nous, sur l'un & l'autre, le témoignage de notre contrition. Conformément à cette maxime, vous devez être durant le Carême plus fidele que jamais aux petites mortifications que Dieu vous a inspiré de vous prescrire à vous-même, afin qu'au moins en quelque chose vous ayez la consolation, suivant la parole de saint Paul, *de porter sur votre corps, la mortification du Seigneur Jesus & qu'elle paroisse dans votre chair mortelle.* II. Cor. c. 4. Par la même raison, le tems du Carême doit encore allumer votre ferveur, pour rendre aux malades que Dieu confie à vos soins, les visites de charité, & même les services humilians qu'ils attendent de vous. Car ces services & ces visites sont pour vous des œuvres de pénitence; & vous devez vous souvenir, que comme la foi est morte sans les œuvres, ainsi l'esprit de pénitence s'éteint peu à peu, quand il n'est pas entretenu par les œuvres de la pénitence. Vous ne devez pas non plus négliger, autant qu'il dépend de vous, d'être plus modeste dans

os habits pendant le Carême, qu'en tout
utre tems de l'année, puisque le Saint Es-
rit en mille endroits de l'Ecriture fait
onsister dans cette modestie un des devoirs
e la pénitence des pécheurs. D'où vient
ue les pénitens de la primitive Eglise se
evêtoient du cilice, & se couvroient de
endres. Vous ne professez pas une autre
eligion qu'eux; & tout votre zéle, à pro-
ortion, & dans l'étendue de votre con-
ition, doit être de vous conformer à eux.

VII. L'aumône, selon la doctrine des
eres, ayant toujours été considérée com-
e inséparable du jeûne, parce que les pau-
res, disoient-ils, devoient profiter de la
énitence des riches, il est évident que cet-
e obligation des riches devient encore
ien plus grande à leur égard, quand par
es raisons légitimes ils sont dispensés de
eûner. L'aumône n'est plus alors un simple
ccompagnement, mais un supplément de
eûne, dont elle doit tenir la place. Il faut
onc qu'elle soit plus abondante, comme
étant dûe à double titre, & du jeûne, &
e l'aumône même. C'est par-là que vous
evez mesurer & régler vos aumônes pen-
ant ce saint tems: ne vous contentant pas
es aumônes que la loi commune de la cha-
ité vous engage à faire en toute sorte de
ems; mais en en faisant d'extraordinaires,

que la loi de la pénitence y doit ajoût
parce qu'il eſt conſtant qu'une pécher
doit bien plus à Dieu ſur ce point, qu'
chrétienne qui auroit conſervé la grace
ſon innocence. Vos aumônes, pour êtr
ſupplément de votre jeûne, & pour f
partie de votre pénitence, doivent être
aumônes qui vous coûtent : je veux di
que vous les devez faire de ce que v
vous ſerez refuſé à vous-même, & qu'
de vos dévotions du Carême doit être
ſacrifier à Dieu certaines choſes dont v
voudrez bien vous priver, pour avoir
quoi ſoutenir votre prochain, préféran
ſoulagement de ſes misères à votre ſenſ
lité, à votre curioſité, à votre vanité. C
par de ſemblables victimes, dit le ſa
Apôtre qu'on ſe rend Dieu favorable.

VIII. Ce n'eſt pas aſſez : mais pour ſ
ctifier le Carême, il faut de plus retranc
les plaiſirs : & les vaines joies du mon
rien n'étant plus oppoſé à l'eſprit de la r
gion, beaucoup plus à l'eſprit de la pé
tence, que ce qui s'appelle plaiſir, ſur-t
dans un tems dédié à la pénitence ſole
nelle de l'Egliſe. Ainſi une ame chrétie
doit alors, non-ſeulement abandonner t
les divertiſſemens prophanes qui ne ſ
permis en nul autre tems, comme les
ſpectacles, les comédies, les danſes : n

me les jeux innocens, les conversations mondaines, les assemblées, les promenades, tout ce qui peut faire perdre l'esprit de recueillement & de componction. Il y a pas jusques aux personnes les plus séparées du monde par leur état de vie, qui ne doivent entrer dans cette pratique; ayant un soin particulier, pendant le tems du Carême, de s'abstenir de certaines récréations & d'en faire à Dieu le sacrifice. Ce qui doit néanmoins s'entendre des choses qui ne sont ni nécessaires, ni utiles, & dont on se peut passer sans préjudice d'un plus grand bien. Ce qu'on accorde même encor lors, ou à la santé, ou à un honnête délache de l'esprit, doit être accompagné d'une secrette douleur de se voir réduit à la nécessité de prendre ces petits soulagemens, & à l'impuissance de faire une pénitence parfaite, telle qu'on voudroit la pouvoir faire pour s'acquitter pleinement auprès de Dieu.

X. Jesus-Christ, durant son jeûne de quarante jours, se retira au désert, & quitta même ses disciples : d'où vous devez conclure, que le Carême des Chrétiens doit être pour eux un tems de retraite & de séparation du monde; puisque le Fils de Dieu n'en usa de la sorte, que pour notre instruction, & non pas pour sa propre sanc-

tification, & que le jeûne qu'il obſerva, fut que pour ſervir de modéle au nôt. Car c'eſt ce que tous les Peres de l'Egl nous ont enſeigné. Formez-vous ſur grand exemple. Faites-vous une régle vous ſéparer du monde, non par l'am de votre repos, mais par le déſir & le z de votre perfection. A l'exemple de vo Sauveur, & conduite comme lui par l' prit de Dieu, allez paſſer certains jo dans votre ſolitude, pour y vaquer à D & à vous-même. Ne vous contentez pa cela : mais ſans changer de lieu, ni en fa dépendre votre dévotion, établiſſez-v au milieu de vous-même une ſolitude ir rieure, où, dans le ſilence & hors du multe, vous communiquiez avec Di donnant tous les jours du Carême plus tems à l'oraiſon & à la priere. Eſt-il p ſonne au monde, ſans exception, à qui exercice de retraite, joint à l'oraiſon une ſainte communication avec Dieu, ſi néceſſaire qu'à vous? Diſpoſez-vous d à en tirer tous les avantages, que Dieu ſa miſéricorde y a attachés pour votre lut. Car c'eſt à vous-même, & de vo même, que Dieu dit par le Prophéte Oſ

Oſée, c. 2. *Je la conduirai dans la ſolitude, & là je parlerai au cœur.*

X. La parole de Dieu a été dès les p

iers ſiécles du chriſtianiſme, la nourri-
ure ſpirituelle, dont l'Egliſe, pendant le
jûne du Carême, a pourvu ſes enfans, &
uſage en eſt encore aujourd'hui très-com-
un. Vous devez là-deſſus, non-ſeulement
ccomplir votre devoir, mais l'accomplir
xemplairement : vous affectionnant à la
ivine parole qui vous eſt prêchée, vous
rendant aſſidue, l'eſtimant, la goûtant, la
éditant, craignant d'en abuſer ou de la
égliger, portant les autres à l'entendre
omme vous, & lui donnant du crédit,
uand ce ne ſeroit que pour empêcher
lviliſſement où elle tombe. Par-là vous
rez part à la béatitude de ceux qui l'ho-
rent : car c'eſt Jeſus-Chriſt lui-même qui
s a déclarés bienheureux. Au défaut de la
édication, lorſque vous ſerez hors d'état
y aſſiſter, & même quand vous y aſſiſte-
z, vous devez aller à la ſource de cette
role toute ſainte, liſant chaque jour du
arême l'Evangile qui lui eſt propre, mais
liſant avec reſpect, avec attention, avec
i, parce que c'eſt la parole pure & im-
édiate du Saint-Eſprit, & qu'en ce ſens
tte parole eſt encore plus vénérable, que
lle qui vous eſt annoncée par le miniſtere
es hommes.

XI. Ajoûtez, qu'une des fins du Carê-
e & de ſon inſtitution, eſt de préparer

les fidéles à la communion paſchale, que c'eſt à quoi vous devez ſinguliéreme penſer, travaillant plus que jamais à pu fier votre conſcience, faiſant vos confe ſions avec plus d'exactitude, rentrant pl ſouvent en vous-même, pour vous épre ver, afin que dans la ſolemnité de Pâqu Jeſus-Chriſt vous trouve plus digne d'a procher de lui & de ſes divins myſtères. ſeroit bon que vous fiſſiez pour cela d'a née en année une eſpéce de revûe dur le Carême, pour remédier à vos relâch mens & à vos tiédeurs. Par cette confeſſ générale depuis la derniere, vous vous nouvelleriez & vous diſpoſeriez à la f qui approche, & qui doit être le renouv lement univerſel de toutes les ames ch tiennes. Du reſte, la plus excellente pré ration pour bien communier, eſt, ſe ſaint Chryſoſtôme, la communion mêi Vous ne pouvez mieux vous diſpoſer à c de Pâques, que par les communions quentes & ferventes du Carême. Car v pourquoi dans la plûpart des Egliſes d'O cident, comme nous l'apprenons des ciens Conciles, la coutume étoit penc le Carême de communier tous les jo Coutume que ſaint Charles ſouhaita f demment de rétablir dans l'Egliſe de l lan, n'ayant point trouvé de moyen

ficace pour préparer les peuples au devir paſchal, que d'ordonner dans le tems d Carême la fréquentation des Sacremens. Purquoi donc ne vous conſeillerois-je pas l même pratique, puiſque j'en ai les mêres raiſons, & que je ſuppoſe de votre pt les mêmes diſpoſitions ?

XII. Enfin le Carême, de la maniere q'il eſt inſtitué dans le Chriſtianiſme, ſe rportant tout entier au grand myſtère de lPaſſion de Jeſus-Chriſt qui en eſt le terne ; c'eſt ſur-tout dans cette ſainte quarantne que vous devez être occupée du ſouvnir des ſouffrances du Sauveur. Souvenr, que Jeſus-Chriſt attend de vous, & aquel vous ne pouvez manquer ſans vous rdre coupable de la plus énorme ingratitde. Souvenir qui vous doit être infiniment avantageux, & que vous ne pouvez prdre ſans renoncer aux plus ſolides intrêt de votre ſalut. C'eſt, dis-je, dans le tms du Carême que vous devez vous l'imprimer profondément, ce ſouvenir, afin q'il ne s'efface jamais de votre ame, & q'à tous les momens de votre vie vous puſſiez vous écrier : Ah ! Seigneur, j'oublierois plutôt ma main droite, que je n'oublierois ce que vous avez ſouffert pour moi. Il eſt donc important que vous ne paſſiez aucun jour du Carême, ſans lire dans les

Evangélistes quelque chose de la Passi du Fils de Dieu & de sa mort. Quels mir les de vertu, pour peu que vous y soyez a n- tive, n'y découvrirez-vous pas? Le sc e- nir des souffrances d'un Dieu, vous re ira tous les exercices de la pénitence, n- seulement supportables, mais aimable & l'une des plus douces pensées pour vo & des pratiques les plus consolantes da la suite du Carême, sera d'unir votre pi- nitence à la pénitence de Jesus-Christ. lle étoit la dévotion de saint Paul, quan il
Galat. c. 2. disoit: *Je suis attaché à la croix avec Jesus-Christ:* ne séparant point la croix de Jesus-Christ d'avec la sienne, & n'en fa nt qu'une des deux. Mais pour parvenir à tte dévotion du grand Apôtre, il faut q le mystère de la Passion soit le sujet le us ordinaire de vos considérations & de os réflexions.

XIII. Voilà les avis que j'ai à vous n- ner pour un tems qui vous doit être f ré- cieux. Vous ne pouvez trop reconnoît la bonté de Dieu qui vous l'accorde, & qui veut bien accepter le bon emploi que us en ferez, pour la rémission de vos fa es. Car il y a dans cette conduite de Dieu n- vers vous, une double miséricorde, nt vous ne sçauriez assez le bénir, ni lui té i- gner assez de reconnoissance. Hé, Seign r,

evez-vous lui dire, qu'ai-je fait, & par où
-je mérité que vous m'ayez ainſi attendue,
que vous m'ayez fourni un moyen ſi fa-
le de payer à votre juſtice tant de dettes
ont je me trouve chargée ? Vous n'avez
as voulu me perdre comme des millions
'autres ; & bien loin de me traiter comme
ux dans toute la rigueur de vos jugemens,
pus vous relâchez en quelque ſorte pour
oi de tous vos droits. A combien de pé-
heurs & de pécheresſes moins coupables
ue moi, avez-vous refuſé ce tems de péni-
nce, & quelle proportion y a-t-il entre
tte pénitence que votre Egliſe m'impoſe,
toutes les infidélités de ma vie ? Mais
lus vous m'épargnez, mon Dieu, moins
m'épargnerai moi-même ; & plus vous
ſez d'indulgence envers une miſérable
éature, pour lui faciliter la juſte répara-
on qu'elle vous doit, plus j'uſerai de ſé-
érité pour vous rendre, non pas toute la
loire que je vous ai ravie & qui vous eſt
ûe, mais toute celle au moins que je ſuis
n état de vous procurer. Que n'ai-je été
ujours animée de ce ſentiment ! Je n'au-
ois point tant écouté mille prétextes, que
eſprit du monde, que la nature corrom-
ue, que ma foibleſſe & mon amour-pro-
re me ſuggéroient. Mais ſi je n'ai pas pro-
té du paſſé, vous voyez, Seigneur, la ré-

ſolution où je ſuis de ne laiſſer rien écha
per du préſent, ni de l'avenir, autant qu
vous plaira de me donner encore de jou
Daignez, mon Dieu, me confirmer da
cette heureuſe diſpoſition ; & comme v
tre grace me l'inſpire, qu'elle m'aide à
ſoutenir. Ainſi ſoit-il.

INSTRUCTION POUR LA SECONDE FESTE DE PASQUES,

ur les deux Disciples qui allerent à Emmaüs.

L'Evangile nous parle de deux Disciples qui s'en allerent à un Bourg ommé Emmaüs, & il nous les repréfente n trois diſpoſitions dangereuſes. Ils ne royoient plus que foiblement en Jeſus-Chriſt, ils n'eſpétoient preſque plus en lui, & par une ſuite néceſſaire ils ne lui étoient lus guère attachés. Mais ce Dieu Sauveur ſe joignant à eux ſur le chemin d'Emmaüs, & s'entretenant avec eux, raffermit eur foi, ranime leur eſpérance, & rallume nfin toute l'ardeur de leur charité. Nous

Luc. c. 24.

pouvons tirer de-là de très-solides leçons pour nous-mêmes, & nous en faire une juste application.

§. I.

Comment Jesus-Christ raffermit la foi des deux Disciples.

La foi de ces disciples n'étoit plus qu'une foi chancelante & foible, depuis qu'ils avoient vû leur maître condamné à la mort & livré au supplice honteux de la croix. Ils avoient de la peine à se persuader qu'un homme traité de la sorte, & mort si ignominieusement, pût être ce Messie qu'ils attendoient, ce Messie qui devoit sauver Israël, ce Messie dont ils s'étoient formé de si hautes idées. Voilà ce que nous pouvons appeller le désordre ou le scandale de leur foi. Car c'est au contraire pour cela qu'ils devoient croire en Jesus-Christ: c'est, dis-je, parce qu'ils l'avoient vû mourir dans l'opprobre & crucifié. Ainsi, de ce qui devoit être pour eux un motif de créance & de foi, ils se faisoient un obstacle à la foi même. Ils commençoient à douter & à ne plus croire, par la même raison qui eût dû les déterminer à croire; & le mystère de la croix leur devenoit, comme aux Juifs incrédules, un sujet de trouble, au lieu que s'ils eussent bien rai-

ſonné, c'étoit le myſtère de la croix, qui devoit les raſſurer & les confirmer.

Que fait donc le Fils de Dieu ? Il leur reproche leur aveuglement, & les convainc par trois argumens invincibles, capables de confondre leur incrédulité & la nôtre.

I. Il leur montre que tous les Prophétes qui avoient parlé du Meſſie, après l'avoir ſi hautement exalté, & l'avoir annoncé comme le libérateur d'Iſraël, avoient en même tems déclaré qu'il ſouffriroit tout ce qu'en effet il avoit ſouffert. Il leur fait le dénombrement de toutes ces prophéties, où ſe trouvoient marquées ſi diſtinctement & en détail les différentes circonſtance de ſon ſupplice : le jour de ſa mort, le prix donné à celui qui l'avoit vendu, l'emploi qu'on avoit fait de cet argent, le partage de ſes habits, le fiel & le vinaigre qu'on lui avoit préſenté à boire, & le reſte. D'où il les oblige à conclure, que leur incrédulité eſt non-ſeulement mal fondée, mais abſolument inſenſée & déraiſonnable, puiſqu'il s'enſuivoit de-là que s'il n'avoit pas été trahi & livré, s'il n'avoit pas été comblé & raſſaſié d'opprobres, s'il n'avoit pas été condamné & attaché à la croix, il ne ſeroit pas celui qu'avoient prédit les Prophétes; ou que ces Prophétes ſe ſeroient trompés à ſon égard, leurs prophéties

n'ayant pas été accomplies dans sa personne. Contradiction dont leur foi eût dû être ébranlée & scandalisée. Mais parce que ce Dieu-Sauveur avoit enduré la mort & le tourment de la croix, tout s'accordoit parfaitement & se concilioit. Les oracles étoient vérifiés; il ne manquoit rien à l'accomplissement des Ecritures; on voyoit dans lui ce Messie, d'une part victorieux & triomphant, & de l'autre sacrifié & immolé; d'une part le plus beau des enfans des hommes, & de l'autre meurtri & défiguré; d'une part le Dieu de gloire, & de l'autre l'homme de douleurs: preuve convaincante & sans replique.

II. Il les fait souvenir, que lui-même qui avoit mis fin à la loi & aux Prophétes il leur avoit parlé plus d'une fois de son crucifiement & de sa mort; qu'il les en avoit avertis par avance, & qu'il les y avoit ainsi préparés, afin que dans le tems il n'en fussent point surpris, & qu'ils rappellassent la mémoire de tout ce qu'il leur avoit dit. Rien donc ne devoit plus les fortifier que de voir toutes ses prédictions si ponctuellement exécutées: comme au contraire, rien n'eût dû les jetter dans une plus grande incertitude, ni ne les eût fait douter avec plus de fondement, que s'il étoit mort d'une autre maniere, & qu'il n'eût

pas été exposé à une pareille persécution, ni à tant d'indignités. Et en effet, après leur avoir dit expressément : *Nous allons à Jérusalem, & tout ce que les Prophétes ont écrit du Fils de l'Homme, s'accomplira ; on le livrera aux Gentils, on le couvrira d'ignominie, on lui crachera au visage, il sera flagellé, & ensuite on le mettra en croix* : après, dis-je, leur avoir tenu ce langage, si l'événement n'y eût pas répondu, qu'eussent-ils pû penser de lui ? & bien-loin de le reconnoître pour le Messie, n'eussent-ils pas eu sujet de juger qu'il n'étoit pas même Prophéte ? Mais par une régle toute opposée, ayant été eux-mêmes témoins de ce qui s'étoit passé ; ayant sçu la prédiction, l'ayant entendue de sa bouche, & la comparant avec le succès, où rien n'étoit omis de tout ce qu'elle contenoit, n'avoient-ils pas en cela de quoi les soutenir, de quoi les consoler, & ne devoient-ils pas dire : Voilà justement ce que notre Maître nous avoit marqué ; toutes ses paroles étoient véritables, & c'est sans doute l'Envoyé de Dieu. Tellement que c'étoit dans eux une extrême folie & l'aveuglement le plus grossier, de prendre de-là même un scandale directement contraire, non-seulement à la foi, mais au bon sens & à la raison.

III. Indépendamment des anciennes

prophéties & de ſes propres prédictions, il leur fait entendre & leur explique, *commen. il étoit néceſſaire que le Chriſt ſouffrît, & que par ſes ſouffrances il entrât dans ſa gloire.* Néceſſaire qu'il ſouffrît, parce qu'il devoit ſatisfaire à Dieu, parce qu'il devoit réforme le monde, parce qu'il devoit nous donne l'exemple, parce qu'il devoit être, en nou ſervant de modéle, notre régle, notre ſou tien, notre conſolation. Néceſſaire qu par ſes ſouffrances il entrât dans ſa gloire parce qu'une des marques de ſa Divinit devoit être de parvenir par l'humiliatio de la croix à la poſſeſſion de toute la gloir dont un Dieu eſt capable. Ce moyen ſi ſin gulier & ſi diſproportionné ne convenoi qu'à Dieu, & ſurpaſſoit toutes les vûes & toutes les forces de l'homme. Démonſtra tion encore plus ſenſible pour nous & plu touchante, que pour les diſciples d'Em maüs, puiſque nous voyons dans l'effet, c qu'ils ne faiſoient que prévoir dans l'ave nir. Jeſus-Chriſt eſt monté au plus haut de Cieux, & par la voie de la tribulation & d la confuſion, il eſt arrivé au comble de l félicité & de la gloire. Si tout cela ne ſer pas à rendre notre foi plus ferme, ne peut on pas nous dire à nous-mêmes : *O homme aveugles & incrédules !*

Luc. c. 24.

Ibid.

Quoi qu'il en ſoit, voilà le caractère d

l'incrédulité, qui a été le vice de tous les siécles, & qui n'eſt encore que trop commune dans ces derniers âges. Combien ſur le fait de la religion, y a-t-il, juſques au milieu du chriſtianiſme, de gens incertains & indéterminés? Combien y en a-t-il de lents & de tardifs à croire? Combien d'ignorans & de groſſiers dans les choſes de Dieu? Combien même d'abſolument impies & libertins? Or à bien examiner les principes les plus ordinaires qui les font penſer, juger, douter, décider, parler, on trouvera ſouvent que ce qui altere leur foi, c'eſt cela même qui devroit l'augmenter; que ce qui trouble leur foi, c'eſt cela même qui devroit la calmer; que ce qui les détache de la foi, c'eſt cela même qui devroit les y attacher. Une ſimple explication des choſes, s'ils vouloient l'écouter avec docilité, & dépoſer pour quelques momens leurs vains préjugés, leur ouvriroit les yeux, & leur feroit appercevoir l'erreur qui les ſéduit.

Demandons à Dieu le don de la foi: car c'eſt un don de Dieu, & l'un des plus grands dons. Conſervons-le avec tout le ſoin poſſible, & ne nous le laiſſons pas enlever par des opinions toutes humaines, qui n'ont d'autre fondement ni d'autre attrait que leur nouveauté, pour engager les eſprits

frivoles & remplis d'eux-mêmes. Tenons-nous-en aux Prophétes & à l'ancienne doctrine de l'Egliſe. Afin d'exciter ſouvent notre foi & de la réveiller, formons-en de fréquens actes; & s'il nous vient des difficultés faiſons-nous inſtruire; mais pour l'être, écoutons avec attention, avec ſoumiſſion, ſans obſtination. Au contraire, ne prêtons jamais l'oreille à tout ce qui pourroit bleſſer la foi. Ces ſortes de diſcours ſont toujours pernicieux & très-nuiſibles à ceux-mêmes qui n'y veulent pas déférer. Il eſt rare que les ames les plus fidéles n'en remportent pas certaines impreſſions, qu'elles ont de la peine à effacer, & dont il eſt auſſi difficile de ſe défaire, qu'il eſt aiſé de les prendre.

Entre tous les articles de notre foi, tâchons ſur-tout à nous bien pénétrer de cette vérité eſſentielle, qu'il a fallu que Jeſus-Chriſt endurât toutes les ignominies & toutes les douleurs de ſa paſſion, avant que de recevoir la gloire de ſa réſurrection. Cette penſée nous préſervera d'un double ſcandale. Car le monde naturellement ſe révolte contre une religion qui nous propoſe pour objet de notre culte un Dieu crucifié : mais plus nous comprendrons ce myſtère de ſouffrances & des humiliations de notre Dieu, plus nous le trouverons adorable. Il y a encore un autre ſcandale qui n'eſt que

trop commun ; c'eſt d'être ſurpris de voir ſur la terre la plûpart des gens de bien dans l'affliction, & en particulier de nous y voir nous-mêmes : mais du moment que nous aurons une foi vive de l'obligation où étoit Jeſus-Chriſt même de ſubir la mort & la mort de la croix, pour entrer dans une vie éternellement glorieuſe, nous nous eſtimerons heureux d'avoir part à ſon calice ; nous reconnoîtrons en cela une providence & une miſéricorde toute ſpéciale ſur nous ; nous nous confondrons des plaintes & des murmures où nous nous ſommes portés ; & nous appliquant les paroles du Fils de Dieu, nous nous écrierons : *O infidéles & inſenſés, ne falloit-il pas que le Chriſt lui-même ſouffrît, & qu'il entrât ainſi dans ſa gloire ?*

§. 2.

Comment Jeſus-Chriſt ranime l'eſpérance des deux Diſciples.

La foi des deux diſciples étant devenue ſi foible & ſi chancelante, c'étoit une conſéquence néceſſaire que leur eſpérance s'affoiblît à proportion. Ils avoient eſpéré en Jeſus-Chriſt ; mais on peut dire qu'ils n'eſpéroient plus, ou qu'ils n'eſpéroient qu'imparfaitement. Ils avoient eſpéré, comme ils

Luc. le témoignent eux-mêmes ; *Nous espérions*
c. 24. mais ils n'espéroient plus, ou ils n'espéroient qu'imparfaitement ; car si leur espérance eût toujours été la même, il n'eussent pas dit seulement, Nous espérions ; mais ils auroient ajoûté, Nous espérons encore, & nous sommes sûrs que notre attente ne sera point trompée. Ce n'est plus là leur disposition : pourquoi parce qu'il y avoit deux erreurs dans leur espérance, l'une par rapport au fonds, & l'autre par rapport au tems.

I. Erreur par rapport au fonds. Ils espéroient que Jesus-Christ rétabliroit le royaume temporel d'Israël ; qu'il délivreroit les Juifs de la servitude où ils étoient réduits ; qu'il remettroit toute la nation dans la gloire & dans l'éclat où ils avoient été ; qu'il les combleroit de prospérités, & les rendroit puissants dans le monde : voilà ce qu'ils avoient conçu, & ce qu'ils s'étoient promis de lui. Or en cela leur espérance étoit une espérance mondaine & toute terrestre. Espérance qui n'avoit point Dieu pour objet, qui ne s'élevoit point au-dessus de l'homme, qui n'alloit point au solide bonheur, mais qui s'attachoit à des biens périssables, au lieu de chercher avant toutes choses le royaume de Dieu & sa justice. Espérance qui tenoit encore du judaïs

me, & n'avoit rien de la loi de grace. De sorte qu'ils étoient par-là semblables à ces Israëlites, qui avoient soupiré après les oignons d'Egypte, qui avoient mépriſé la manne du ciel, & s'étoient dégoûtés des viandes délicates que Dieu leur préparoit dans le déſert. Eſpérance qui les rendoit tout charnels, comme ces anciens Juifs, au goût deſquels Dieu s'étoit accommodé, ne leur promettant que la fertilité de leurs poiſſons, que l'abondance du blé & du vin, que la défaite de leurs ennemis, en un mot, que des avantages humains. Mais par deſſus tout, eſpérance fauſſe & erronée : car Jeſus-Chriſt leur avoit fait expreſſément entendre que ſon Royaume ne ſeroit pas de ce monde. Il devoit les délivrer, mais de leurs péchés, & non point de la ſervitude des hommes. Il ne s'étoit point engagé à les rendre heureux dans la vie, puiſqu'au contraire il leur avoit dit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte ſa croix, & qu'il me ſuive.* Bien loin de leur promettre des proſpérités ſur la terre, il ne leur avoit annoncé que des ſouffrances. En quoi donc conſiſtoit leur erreur ? en ce qu'ils confondoient les choſes, interprétant d'un Royaume temporel & viſible, ce qui n'étoit vrai que d'un Royaume ſpirituel & intérieur, & ne comprenant pas la nature des biens que

Matth. c. 16.

la venue de Jesus-Christ & sa mission le devoit procurer.

N'est-ce pas là ce qui nous arrive à nous mêmes? Nous espérons en Dieu; mais nous nous consultons bien, & si nous démêlons bien les vrais sentimens de notre cœur, nous trouverons que nous n'espérons en Dieu, que dans la vûe des biens de cette vie, que dans la vûe d'une fortune passagère, que dans la vûe de mille choses que nous attendons de lui, mais qui n'ont nul rapport à lui. Nous espérons en Dieu, mais nous ne l'espérons pas lui-même, ou du moins nous ne l'espérons pas lui-même préférablement à tout; & loin d'espérer en lui de la sorte, nous le faisons servir ingnement à nos espérances mondaines, n'espérant en lui que pour satisfaire nos désirs corrompus, & pour venir à bout de nos plus injustes prétentions.

De-là vient que quand nous voyons nos espérances frustrées, nous commençons à perdre confiance en Dieu, & que nous disons comme les disciples d'Emmaüs: *Nous espérions*. J'espérois que servant Dieu avec quelque fidélité, il auroit soin de moi, qu'il m'assisteroit, qu'il me protégeroit, qu'il me délivreroit de la persécution de mes ennemis. J'espérois qu'ayant recours à lui il écouteroit mes prieres, il seconderoit mes

dessein,

eſſeins, il béniroit mes entrepriſes : mais
en de tout cela ; & après tant de vœux,
me trouve encore dans le même état.
u lieu de dire : J'eſpérois que m'attachant
Dieu, je recevrois de lui de puiſſans ſe-
ours pour opérer mon ſalut & pour acqué-
r les vertus ; j'eſpérois, ou qu'il écarte-
oit de moi les tentations qui m'attaquent,
u qu'il m'aideroit à les ſurmonter, (eſ-
rances ſolides, eſpérances infaillibles,
uiſqu'elles ſont fondées ſur la parole de
ſus-Chriſt) au lieu, dis-je, de parler ainſi,
n tient dans le ſecret du cœur un langage
ut contraire : j'eſpérois qu'en prenant le
rti de la piété, je paſſerois des jours tran-
uilles & à couvert des orages du ſiécle ;
ſpérois y avoir plus de douceur & plus
agrémens, *Nous eſpérions :* marque donc
ue nous n'eſpérons plus, & pourquoi ?
rce que nous eſpérions mal, c'eſt-à-dire,
ue nous n'avions qu'une eſpérance trom-
euſe & mal conçue.

Non, mes Freres, dit ſaint Auguſtin, ;
'aucun de vous ne ſe promette une féli-
té temporelle, parce qu'il eſt chrétien.
ſus-Chriſt ne nous a point admis parmi
s diſciples à cette condition. Quand un
ldat s'enrolle dans une milice, on ne lui
it point qu'il vivra bien à ſon aiſe ; qu'il
ra bien traité, bien logé, bien couché.

Mais on l'avertit qu'il faut agir, fatigu
s'expoſer; & comme il s'y attend, il n'
point étonné des marches pénibles qu'
lui fait faire, ni des périls où on l'enga
Nous ſommes les ſoldats de Jeſus-Chri
ce divin conquérant des ames nous a
rollés dans ſa ſainte milice, non pas p
amaſſer des richeſſes, non pas pour par
nir à de hauts rangs, ni pour être gra
ſelon le monde, non pas pour joüir de
tes nos commodités; mais pour nous
ctifier, mais pour détruire dans nous le
ché, mais pour combattre nos vices &
paſſions, mais pour avoir part à ſes ſo
frances & à ſes humiliations. Il eſt vrai
nous a en même tems promis un bonh
& une récompenſe; mais ce bonheu
cette récompenſe, non plus que ſon Ro
me, ne ſont pas de ce monde. Voil
qu'il nous a cent fois répété dans ſon E
gile, & ſur quoi nous avons dû com
Par conſéquent, quoi que nous ayons à
tenir de fâcheux ſelon la nature & da
vie préſente, nous n'en devons point
ſurpris ni déconcertés, & c'eſt mêm
qui doit donner à notre eſpérance un
vel accroiſſement & un nouveau dég
fermeté.

II. Une autre erreur des deux diſc
fut à l'égard du tems. Le Fils de Dieu

voit prédit qu'il reſſuſciteroit le troiſiéme
ur ; ce troiſiéme jour n'étoit pas encore
aſſé, & ils ne laiſſent pas de témoigner
éja leur impatience : *Nous voici*, diſent-
s, *au troiſiéme jour que toutes ces choſes ſont*
rrivées, ſans que nous ayons rien vû. Ce
'eſt pas, ajoutent-ils, que quelques fem-
es n'aient été avant le jour au ſépulchre,
qu'elles ne nous aient rapporté que le
orps n'y étoit plus. Quelques-uns de nous
ſont auſſi allés, & ont en effet trouvé les
hoſes comme les femmes les avoient di-
s. Tout cela devoit relever leur eſpéran-
, & les conforter : mais leur empreſſe-
ent l'emporte ſur tout cela, & au lieu
attendre en paix & avec perſévérance,
s s'inquiétent & ſe découragent.

Telle eſt encore la diſpoſition de la plu-
art des chrétiens. Nous eſpérons en Dieu ;
ais nous ne ſçavons ce que c'eſt que d'at-
ndre avec tranquillité & en repos l'ac-
ompliſſement des promeſſes de Dieu.
ous voulons que Dieu nous exauce tout
un coup. Nous nous laſſons de lui deman-
er ſi ſouvent & ſi long-tems, & le moin-
re délai nous rébute : comme ſi la perſé-
érance n'étoit pas une condition néceſſai-
e de la priere, pour obtenir les graces du
iel ; comme ſi ces graces divines ne va-
oient pas bien celles que nous attendons de

Luc. c. 24.

la part du monde, & que nous ſommes
conſtans à pourſuivre & à rechercher ; com
me ſi Dieu n'étoit pas le maître de ſes dons
& que ce ne fût pas à lui de juger en quel
tems & en quelles conjonctures il eſt à pro
pos de les répandre ſur nous.

Confions-nous en la bonté de notre
Dieu, & laiſſons agir ſa providence, ſans
entreprendre de lui preſcrire aucun terme.
S'il tarde à nous répondre, demeurons en
patience, & réprimons les mouvemens pré
cipités de notre cœur. Voilà le grand prin
cipe, & en quoi nous devons au moins imi
ter la conduite de Dieu même à notre égard.
Nous nous plaignons qu'il y a tant d'années
que nous lui demandons telle grace, & que
nous ne l'avons pû encore obtenir ; mais lui
même combien y a-t-il d'années qu'il nous
ſollicite, qu'il nous appelle, qu'il nous preſſe
intérieurement de renoncer à cette paſſion,
de lui ſacrifier cette inclination, de nous
défaire de cette habitude, de changer de
vie, & de travailler à une ſainte réforma
tion de nos mœurs ? Combien de fois s'eſt-
il fait entendre là-deſſus au fond de notre
ame, & combien de fois nous a-t-il fait en
tendre la voix & les exhortations de ſes mi
niſtres ? Lui avons-nous accordé ce qu'il
vouloit de nous ? N'avons-nous point dif
ré ? Ne différons-nous pas tous les jours

éanmoins se rebute-t-il? cesse-t-il ses pour-uites? Nous abandonne-t-il à nous-mêmes? Ne devroit-il pas être plus fatigué de nos etardemens, que nous des siens? Car enfin es siens ne tendent, selon les vûes de sa sa-esse, qu'à notre bien & à notre salut : mais es nôtres, par une obstination opiniâtre & resque insurmontable, ne vont qu'à le dés-onorer & à nous perdre. Réglons-nous ur ce modéle. Soyons patiens envers Dieu omme il l'est envers nous. Dès que nous ersévererons, il n'y a rien que nous ne uissions espérer de sa miséricorde.

§. 3.

Comment Jesus-Christ rallume la charité des deux Disciples.

De l'affoiblissement de la foi & de l'es-érance, suit enfin le relâchement de la cha-ité. Ces deux disciples avoient aimé Je-us-Christ ; c'étoit à eux, comme aux au-res, que cet Homme-Dieu avoit dit : *Mon Pere vous aime, parce que vous m'aimez.* Ils *Joan. c. 16.* ivoient dans les rencontres montré du zé-e pour ce Dieu Sauveur : mais ce zéle autrefois si ardent paroissoit tout refroidi. Ils étoient tristes : cette tristesse n'étoit qu'un dégout qui leur avoit pris de son ser-vice, qu'un chagrin secret de s'être engagés

à le ſuivre, qu'une ſéchereſſe de cœur, qu'un abattement d'eſprit; & rien de plus oppoſé qu'une pareille déſolation à la ferveur de l'amour de Dieu & de la piété chrétienne. Etat malheureux, quand on ne prend pas ſoin de s'en relever, qu'on ne fait nul effort pour cela. L'on y ſuccombe lâchement, & l'on quitte tout. Etat dangereux pour les ames foibles & peu expérimentées dans les choſes de Dieu : c'eſt la tentation la plus commune & la plus forte dont ſe ſert le démon pour attaquer les perſonnes qui commencent à marcher dans la voie du ſalut, & pour les renverſer. Etat pénible pour une ame fidéle qui veut s'ſoutenir; mais auſſi état d'un très-grand mérite pour elle, lorſque l'enviſageant comme une épreuve, & s'eſtimant heureuſe d'avoir cette occaſion de marquer à Dieu ſon attachement inviolable, elle porte avec courage toutes les aridités, tous les ennuis & avance toujours du même pas & avec la même réſolution.

Comment le Fils de Dieu ranime-t-ces diſciples affligés & tout abattus? Comment rallume-t-il dans leur cœur le feu de ſon amour? en trois manieres & par trois moyens.

I. Par ſes diſcours. Il ſe joint à eux, ſe mêle dans leur converſation, il s'accom-

node à leur disposition présente, il se fait oyageur comme eux, & marche au milieu 'eux : il leur parle, il les interroge, il leur épond. Cependant sa grace agit secrettement : il s'insinue peu à peu dans leurs esrits. Autant de paroles qu'il prononce, ce ont autant de traits enflammés qui les touhent, qui les percent, qui les brûlent d'une rdeur toute nouvelle. C'est ce qu'ils ténoignerent bien dans la suite, quand ils inrent à le reconnoître : *Que ne sentions-ous pas*, se disoient-ils l'un à l'autre ? & *ans quels transports étions-nous, pendant u'il nous entretenoit ?* Ainsi se vérifia ce u'avoit dit à Dieu le Prophéte Royal : *Votre parole, Seigneur, est une parole de feu, & du feu le plus vif & le plus pénétrant.* Ainsi es deux disciples éprouverent-ils par avane ce que tous les Saints depuis eux ont prouvé, & ce que nous a si bien marqué 'un des hommes les plus versés dans la vie ntérieure, lorsqu'il nous représente les douceurs que goûte une ame en s'entretehant avec Dieu. Il n'y a point de peine si mère, qui ne s'adouciſſe dans ces communications divines, ni d'ennui qui n'y trouve on soulagement & sa consolation.

Luc. c. 24.

Ps. 118.

Gerson.

II. Par la pratique des bonnes œuvres. Quand ils sont arrivés au bourg d'Emmaüs, Jesus-Christ fait semblant de vouloir passer

outre, & aller plus loin ; & par là il leu
préſente une occaſion d'exercer envers l
l'hoſpitalité. Ils l'exercent en effet. Ils l
preſſent de demeurer avec eux ; ils lui re
montrent qu'il eſt déja tard, & que le jou
commence à tomber. Parce qu'il ne ſe ren
pas d'abord, ils lui font de nouvelles in
ſtances, & ils vont même juſqu'à lui fair
une eſpéce de violence, tant ils ſouhaiter
de le retenir. Il ne s'étoit pas encore fa
connoître à eux ; ils ne le regardoient qu
comme un voyageur, & ce ne fut pas ſar
une providence particuliere de cet hom
me-Dieu, qui vouloit épurer leur charité
& qu'elle en devînt plus méritoire. Car s'i
l'euſſent connu pour leur Maître, ce n'eû
pas été proprement une charité de l'arrêter
leur ſeul intérêt les y eût portés. S'il ſe fû
invité de lui-même, ou que ſans nulle réſ
ſtance il eût accepté leur premiere invita
tion, leur charité eût encore moins paru
Mais elle éclate toute entiere dans l'em
preſſement qu'ils lui témoignent, juſqu'
l'obliger en quelque ſorte malgré lui d
reſter Auſſi ne fut-elle pas ſans récompen
ſe. Lorſqu'il marchoit avec eux, remarqu
ſaint Grégoire Pape, & qu'il leur expli
quoit les divines Ecritures, ils ne pûren
découvrir qui il étoit ; mais dans le repa
qu'ils lui avoient offert, & qu'ils firent en

ſemble, il ſe déclara enfin, & les combla de joie, en ſe faiſant reconnoître.

III. Par l'uſage de la divine Euchariſtie. Car ce fut *dans la fraction du pain*, c'eſt-à-dire, ſelon le langage de l'Ecriture, dans la communion, *qu'ils reconnurent Jeſus-Chriſt.* Ils le reconnurent, dis je, dans cette ſainte action; & en le reconnoiſſant, ils ſe ſouvinrent de l'amour qui l'avoit engagé à inſtituer pour eux & pour tous les fidéles l'adorable Sacrement de ſon corps. Ce ſouvenir les toucha, & réveilla dans leurs cœurs les ſentimens d'un amour tendre & affectueux. Mais de plus, ils ſentirent dans leurs ames les opérations ſalutaires de ce Sacrement de vie & ſes admirables effets, dont le premier eſt le renouvellement de la charité de Dieu, la ferveur de ce divin amour, l'union avec Jeſus-Chriſt. Car il eſt certain que c'eſt ſur tout dans la communion, que s'accomplit ce que diſoit le Sauveur du monde parlant de lui-même: *Je ſuis venu ſur la terre pour y répandre le feu.* Son intention & le principal deſſein qu'il ſe propoſe en ſe donnant à nous dans ce ſacré myſtère, eſt de nous embraſer de ſon amour, d'entretenir dans nous le feu de ſon amour, de nous attacher éternellement à lui par l'amour. De-là ce zéle & cette ſainte précipitation des deux diſciples, qui

Luc. c. 24.

Luc. c. 12.

tout-à-coup se lévent, retournent à Jérusa lem, annoncent aux autres disciples la ré surrection de leur Maître, protestent hau tement qu'ils l'ont vû eux-mêmes, & sor prêts, au péril de leur vie, d'en rendre pa tout témoignage. Or ce sont ces trois mê mes moyens dont nous devons nous serv pour renouveller en nous la ferveur de nc tre dévotion & de notre amour enve Dieu. Pourquoi y a-t-il parmi nous tant d Chrétiens lâches, tiédes & indifférens n'ayant nul goût pour le service de Dieu & ne s'affectionnant à aucun exercice d religion? En voici les trois raisons les plu communes.

1. De quoi s'entretient-on communé ment, de quoi parle-t-on? Nos converſa tions ont-elles ce caractère que demando saint Paul: c'est-à-dire, ressentent-elles l piété? montrent-elles que nous somm Chrétiens? A nous entendre raisonner discourir pendant les heures entieres, pou roit-on distinguer quelle foi nous profe sons? Sont-elles encore une fois, ces conve sations mondaines, telles que les voulo l'Apôtre, quand il disoit aux premiers Chr tiens: Qu'on n'entende point entre vous de paroles libres & capables de blesser l oreilles chastes; car ces sortes de discou ne conviennent point à la sainteté de vot

vocation : mais que vos paroles soient des paroles d'actions de graces. Comme si l'Apôtre leur eût dit : Entretenez-vous souvent des obligations que vous avez à Dieu, des graces que vous avez reçues de Dieu, des miséricordes dont il vous a prévenus, de la patience avec laquelle il vous a supportés ; car voilà de quoi doivent parler les Saints. Est-ce ainsi que l'on converse dans le monde ? Est-ce sur cela que roulent ces longs & fréquens discours, où l'on consume les journées, & où l'on perd le tems ? Encore si l'on n'y perdoit que le tems ; mais on y offense le prochain par des railleries piquantes, par des médisances pleines de malignité, quelquefois par de vraies calomnies ; mais du moins on s'y dissipe, & l'on s'y remplit l'imagination de mille idées vaines & toutes prophanes, de mille bagatelles & de mille maximes, d'autant plus contraires à la religion & au culte de Dieu, qu'elles sont plus conformes à l'esprit du siécle.

Après cela, faut-il s'étonner si nous vivons dans une si grande indifférence & une si grande froideur pour Dieu ? Comment l'aimerions-nous de cet amour sensible qu'ont eu les Saints, quand on ne pense jamais à lui, qu'on ne parle jamais de lui, qu'on n'en entend jamais parler, qu'on évite même ces sortes d'entretiens comme

ennuyeux & importuns. Il y auroit bien plus lieu d'être surpris, que la ferveur de notre dévotion pût avec cela subsister, & ne pas s'éteindre. Car voici l'ordre : comme les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs, aussi les pieux entretiens réforment les mœurs les plus corrompues, & raniment les ames les plus languissantes. Si donc nous nous trouvons dans cet état de langueur, où Dieu par une juste punition permet que nous tombions, au lieu de nous épancher là-dessus en des plaintes inutiles, allons au reméde : cherchons quelqu'un avec qui nous puissions nous entretenir de Dieu, formons de saintes liaisons avec les personnes que nous sçavons être plus attachées à Dieu & plus disposées à nous parler de Dieu; rendons-nous assidus à entendre la parole de Dieu, & alors nous sentirons dans le cœur ce que sentirent les disciples d'Emmaüs, & nous nous écrierons comme eux De quelle ardeur mon ame est-elle embrasée ! C'est par-là que l'Esprit de Dieu se communique ; c'est par-là que saint Augustin, selon qu'il le rapporte lui-même dans ses Confessions, fut intérieurement émû & changé. De l'abondance du cœur la bouche parle ; & à mesure que la bouche parle, le cœur se remplit du sujet qui l'occupe, & sur quoi il s'explique.

2. Outre qu'on ne s'entretient point assez de Dieu, on ne pratique point assez les bonnes œuvres du christianisme, & propres de la condition où l'on est engagé. Car de même que la foi est morte sans les œuvres, & que les œuvres, pour ainsi dire, sont l'ame de la foi ; de même la charité séparée des œuvres, s'amortit, & c'est une illusion de croire qu'on la puisse conserver sans en faire aucun acte. Les bonnes œuvres en sont l'aliment ; & comme le feu s'éteint dès qu'il n'a plus de matiere, & qu'il lui en faut sans cesse fournir, si l'on ne donne à la charité sa nourriture, & qu'on la laisse oisive & dépourvûe de saintes pratiques, elle se rallentit & perd bientôt toute sa vertu. On entend dire à tant de personnes, qu'ils voudroient avoir plus de dévotion qu'ils n'en ont : mais comment en auroient-ils, ne faisant rien de tout ce qui est nécessaire pour l'exciter ? Qu'ils s'adonnent, selon que leur état le permet, aux œuvres de la miséricorde chrétienne, qu'ils soulagent les pauvres, qu'ils consolent les malades, qu'ils visitent les prisonniers, qu'ils soient bienfaisans envers tout le monde, & ils verront si Dieu touché de leurs aumônes & de leurs soins officieux à l'égard du prochain, ne répandra pas dans leur esprit de nouvelles

lumieres qui les éclaireront, & dans leu
cœur de nouvelles graces qui les retireron
de l'assoupissement où ils étoient. Mais e
vain espérons-nous de telles faveurs de l
part de Dieu, tandis que nous ménerons
une vie paresseuse & inutile, tandis qu
nous aurons un cœur dur & insensible au
misères d'autrui, tandis que nous manque
rons aux devoirs les plus essentiels de la so
ciété humaine.

3. Enfin, on n'approche point assez d
Sacrement de Jesus-Christ & de sa sainte
Table, & c'est la derniere cause du refroi
dissement de la piété & de la charité dan
les ames. Ce divin Sacrement est le pain
qui doit réparer nos forces, & nous soute
nir; c'est le remède qui doit guérir nos ma
ladies spirituelles, & nous rétablir; c'est l
source de toutes les graces, & par consé
quent de la dévotion. Pourquoi les pre
miers Chrétiens étoient-ils si fervens, &
d'où leur venoit cette intrépidité, cette
joie même & cette alégresse avec laquelle
ils couroient au martyre & versoient leur
sang pour Dieu? c'est qu'ils avoient le bon
heur de communier tous les jours. Dans la
suite des siécles, ce fréquent usage de la
communion a été négligé. Par cette négli
gence si pernicieuse, l'iniquité peu à peu a

prévalu dans le monde ; & plus l'iniquité s'eſt accrûe, plus la charité s'eſt relâchée. Il n'y a rien en cette triſte décadence que de très-naturel. Si vous refuſez au corps les viandes dont il ſe nourrit, faute de ſoutien, il n'a plus de vigueur, & tombe dans une mortelle défaillance ; & dès que vous ôtez à l'ame cette viande céleſte que Jeſus-Chriſt lui a préparée, elle doit devenir, pour m'exprimer de la ſorte, toute ſéche & toute aride. Voilà de quoi nous n'avons que trop de témoignages. On ſe contente de communier une fois dans l'année. Du moins on penſe en avoir beaucoup fait, ſi l'on ajoute à cette communion paſchale quelques autres communions très-rares & en très-petit nombre. On eſt bien-aiſe d'avoir des prétextes pour s'éloigner de l'Autel du Seigneur, & l'on porte même l'illuſion juſqu'à s'en faire un mérite & une vertu. De-là dans l'Egliſe de Dieu cette déſolation preſque univerſelle que nous déplorons, & qui eſt en effet ſi déplorable.

Profitons de l'exemple des deux diſciples, en qui la préſence du Fils de Dieu produiſit de ſi heureux changemens. Prions ce Dieu Sauveur qu'il nous reſſuſcite avec lui, en reſſuſcitant notre foi, notre eſpérance, notre charité. Car c'eſt en cela que

consiſte préſentement notre réſurrectio
ſelon l'eſprit ; & c'eſt cela même qui nou
mettra en état d'obtenir un jour cette ré
ſurrection glorieuſe ſelon le corps, la
quelle doit être la conſommation de l
béatitude éternelle des Elûs. Ainſi ſoit-i

INSTRUCTION POUR L'OCTAVE DU TRE'S-SAINT SACREMENT.

ENTRONS dans l'eſprit de l'Egliſe, & comprenons bien ce qu'elle ſe roposé dans la fête du ſaint Sacrement. lle veut rendre au Corps de Jeſus-Chriſt n culte particulier, & c'eſt auſſi la fin que ous devons nous-mêmes avoir en vûe ans cette grande ſolemnité. Appliquons- ous ſérieuſement & ſaintement aux oyens que nous fournit pour cela notre eligion. Car rien ne nous doit être plus énérable que le Corps de Jeſus-Chriſt, e quelque maniere que nous le conſidé- ions : ſoit par rapport à lui-même, puiſ- u'il eſt uni au Verbe divin ; ſoit par rap- ort à nous, puiſqu'il eſt la victime de no- e ſalut, & qu'il doit être juſqu'à la fin des écles la nourriture de nos ames.

II. Nous avons une obligation de l'honorer, d'autant plus étroite, qu'outre les traitemens indignes qu'il reçut pour nous dans sa passion, il en reçoit encore tous les jours de plus humilians dans l'Eucharistie par l'abus que les hommes font de ce redoutable mystère. Comprenons donc bien que le dessein de l'Eglise dans cette Octave, est de faire à Jesus-Christ une réparation publique de tous ces outrages : & concevons en même tems, que c'est à nous en particulier de nous acquitter d'un devoir si important ; puisqu'ayant eu le malheur d'être du nombre de ces ames infidéles, qui ont souvent abusé de l'adorable Eucharistie, nous devons nous reconnoître devant Dieu comme personnellement coupables de ce que saint Paul appelle la profanation du Corps du Seigneur.

III. Les hérétiques & les mauvais catholiques, quoique par différentes impiétés déshonorent ce sacré Corps, dans le mystère même où il est continuellement immolé pour eux ; & par conséquent, où il devroit être l'objet de leur culte. Mais s'il est de notre zéle de réparer, autant qu'il nous est possible, les outrages faits au Corps de Jesus-Christ par d'autres que nous, il est encore bien plus juste que nous travaillions à réparer ceux dont nous avons été spéciale

nent les auteurs, & que nous devons éternellement nous reprocher. Car telle eſt la diſpoſition où il faut que nous ſoyons : c'eſt-à-dire, que nous devons être dans une diſpoſition de pénitence & de zéle, pour rendre au Corps de Jeſus-Chriſt tout l'honneur que nous lui avons refuſé juſques à préſent, & qui lui étoit dû par tant de titres. Penſée ſolide & touchante ; penſée qui répond parfaitement aux vûes de l'Egliſe & qui nous doit être toujours préſente, ſi nous voulons célébrer cette fête en eſprit & en vérité.

IV. Cependant, il ne ſuffit pas que nous ayons ce zéle en général ; mais pour en venir à la pratique & aux réparations particulieres que Jeſus-Chriſt attend de nous, elles ſe réduiſent à deux chefs : l'un, qui regarde l'Euchariſtie comme ſacrement ; l'autre qui la regarde comme ſacrifice : le premier, fondé ſur le mauvais uſage que nous avons fait de la communion ; le ſecond, ſur la maniere peu chrétienne avec laquelle nous avons tant de fois aſſiſté au ſacrifice de la Meſſe. Car c'eſt à ce ſacrifice & à ce ſacrement que ſe rapportent tous les péchés dont nous nous ſommes rendus coupables envers le Corps de Jeſus-Chriſt : & par une miſéricorde infinie de Dieu, c'eſt dans ce même ſacrement & ce même ſacri-

fice que nous trouvons de quoi lui en faire une pleine satisfaction. Toute autre satisfaction que nous pourrions imaginer, ne seroit, ni égale à l'offense que nous avons commise, ni conforme aux inclinations de ce Dieu Sauveur, dont la gloire est inséparable de notre salut. Et voilà l'excellent secret que la religion nous enseigne. Voilà ce que nous devons désormais pratiquer avec toute la ferveur dont nous sommes capables. Secret qui consiste à honorer le Corps de Jesus-Christ, par où nous l'avons si long tems peut-être & si souvent prophané.

§. I.

Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie considerée comme Sacrement.

I. Souvenons-nous d'abord, mais avec une extrême douleur, de tant de communions peut être sacriléges, lorsqu'emporté par le torrent du monde, nous vivions dans le désordre de nos passions; approchant des Sacremens dans l'état d'une conscience déréglée, & avec de secrettes attaches au péché. Quel outrage, ou, comme parle saint Cyprien, quelle violence ne faisions-nous pas au Fils de Dieu, en le recevant ain

our notre condamnation, lui qui vouloit tre notre vie ? Souvenons-nous au moins e tant de communions lâches; c'eſt-à-dire, e tant de communions faites avec négli-ence & ſans préparation. Communions iédes, auſquelles nous n'avons apporté u'un eſprit diſſipé, qu'un cœur froid & in-ifférent. Communions inutiles, qui n'ont roduit nul changement en nous, parce u'elles n'avoient été précédées de nulle preuve de nous-mêmes. Communions en ertu deſquelles nous n'avons été ni plus éguliers, ni plus humbles, ni plus charita-les envers le prochain. Pouvons-nous ompter ſur de telles communions, & vons-nous pû nous en faire un mérite au-rès de Jeſus-Chriſt? Enfin ſouvenons-nous le ces éloignemens de la communion où ous nous ſommes entretenus, & qui ont été ſi injurieux à Jeſus-Chriſt, quand par in-dévotion, par inſenſibilité, par un attache-ment opiniâtre aux créatures, nous n'avons pas voulu faire le moindre effort, pour ſur-monter les obſtacles qui nous empêchoient de communier. N'étoit-ce pas mépriſer ou-vertement le Corps de notre Dieu ; quoi-que d'ailleurs l'eſprit d'erreur, pour juſtifier notre conduite, nous ſuggérât aſſez de pré-textes, ſur-tout celui d'un faux reſpect, qui ne ſervoit qu'à nous endurcir davantage dans nos déréglemens ?

II. Il s'agit de faire à Jesus-Christ une ré
paration authentique de tout cela, & nou
ne le pouvons que par la communion mê
me. Car suivant trois belles maximes d
saint Chrysostôme, la communion sacrilég
ne peut être réparée que par de saintes com
munions; la communion lâche, que par de
communions ferventes; & les omissions vo
lontaires de la communion, que par la fré
quentation du divin Sacrement, accompa
gnée de toutes les dipositions requises.
faut donc que désormais notre plus gran
désir soit d'en approcher; notre plus gran
soin, de nous y préparer; & notre plus grar
de douleur, de tomber dans un état qui nou
oblige à nous en éloigner. Il faut que nou
ayons un exercice de préparation, auqu
nous nous attachions inviolablement, '
que l'un des motifs qui nous y engagent, sc
de réparer toutes nos prophanations & tou
tes nos négligences passées. Chacun peut
prescrire à soi-même cet exercice, en le so
mettant néanmoins à l'examen & au jug
ment d'un Directeur. Quand nous nous
seront ainsi tracé nous-mêmes, nous y trou
verons plus de goût, & nous y deviendrou
plus fidéles. Quoi qu'il en soit, on ne do
point communément approcher de la sai
te table, sans avoir pris quelque tems pou
rentrer dans l'intérieur de son ame, sai

voir fait quelque réflexion ou quelque
cture sur le sujet de cette importante
tion, sans s'y être disposé par quelque
uvre de charité & de pénitence. L'intérêt
e Jesus-Christ dont nous nous sentirons
uchés, nous rendra tout facile.

III. Mais de quelque méthode que nous
ions, nous devons toujours communier
vec humilité & avec amour, avec crainte
avec confiance, avec un profond respect
un désir ardent de nous unir à Jesus-
hrist. Car c'est là, c'est dans le juste tem-
rament de ces mouvemens du cœur, con-
aires en apparence mais en effet d'un
erveilleux accord, que doit consister pour
ous la sainteté de la communion. Ne sépa-
ons jamais l'un de l'autre. Que la crainte de
ommunier indignement, soit toujours
omme le contrepoids du désir que nous
ons de communier : & que la confiance &
amour soient toujours soutenus de l'humi-
té & du respect. Voilà en substance toute
perfection de la communion chrétienne.
Mais pour commencer à en faire l'épreuve,
e communions point dans cette Octave,
ue nous n'ayons fait auparavant à Jesus-
hrist une amende honorable de toutes nos
révérences, de toutes nos dissipations, de
outes nos tiédeurs, de tous nos scandales,
e toutes les injures qu'il a eues à essuyer

de nous ; & que dans ce deſſein nous ne nous ſoyons proſternés devant ſon autel.

IV. Allons à lui comme l'enfant prodigue alla à ſon pere, contrits & pénitens, la tête baiſſée, & n'oſant même lever vers lui les yeux pour le contempler. Diſons-lui dans les mêmes ſentimens de douleur & de confuſion, que ce fils ingrat & rebelle mais enfin ſuppliant & ſoumis : Ah, Seigneur, puis-je encore paroître en votre préſence, & par quel prodige de votre infinie bonté, ſouffrez-vous à vos pieds une ame criminelle, & lui permettez-vous d'approcher de votre ſanctuaire ? J'ai péché mon Dieu, j'ai tant de fois péché contre le ciel, contre vous, devant vous ! Oui, Seigneur, j'ai péché contre le ciel, puiſque ne pouvois pécher contre vous, ſans pécher contre votre Pere, contre votre divin Eſprit, contre tout ce qu'il y a de bienheureux dans le ciel qui s'intéreſſent à votre gloire. J'ai péché contre vous, & n'eſt-ce pas directement à vous que je me ſuis attaqué, en déshonorant votre Corps, en ne lui rendant pas les hommages que je lui devois, en le prophanant ? Mais ſur-tout, Seigneur, j'ai péché devant vous, ſous vos yeux, à votre Autel, à votre Table.

V. Ajoutons. Dans le repentir qui me touche, & le regret que me cauſe la vûe

le tant d'infidélités, je ne demande point,
mon Dieu, que vous me mettiez encore
u nombre de vos fidéles adorateurs. Je ne
uis pas digne que vous me comptiez parmi
os enfans, ni que dans votre ſacré ban-
uet vous me communiquiez les mêmes
races, & me faſſiez part des mêmes faveurs,
u'à tant d'ames pures & ferventes. Je ne
e méritai jamais; jamais il n'y eut rien en
oi qui pût m'élever à ces entretiens ſi
oux, ſi tendres, ſi intimes, & même ſi
miliers, dont il vous plaît de les gratifier.
lais, Seigneur, vous avez plus d'une bé-
édiction. Il y a dans votre Royaume plu-
eurs places, & au même autel vous parlez
vous agiſſez différemment. Si cette dif-
rence n'eſt pas ſenſible aux yeux, elle
eſt au cœur. Traitez-moi donc, mon Dieu,
je conſens, traitez moi comme un eſclave
le dernier de vos eſclaves. Mais ſouve-
z-vous auſſi que tout mépriſable & tout
l qu'eſt un eſclave, le maître lui accorde
pain néceſſaire pour le nourrir. Voilà ce
ue j'attends de vous, & ce que je cherche
près de vous. De quelque maniere que
us vous comportiez du reſte envers moi,
je m'eſtimerai toujours heureux, & je re-
rderai comme un avantage ineſtimable, ſi
us daignez m'admettre à la participation
votre corps & de votre ſang. Qu'oſerois-

je prétendre au-delà ; & ſi même je ne ſçavois combien vous êtes libéral & bienfaiſant, oſerois-je me flatter d'un tel retour de votre part, & concevoir en votre miſéricorde une telle confiance ?

VI. Diſons encore. Que n'eſt-il, Seigneur, que n'eſt-il préſentement en mon pouvoir de vous rendre tout l'honneur que je vous ai ravi ! Que ne puis-je autant relever votre culte, que je l'ai profané & avili ! Que ne puis-je le répandre par toute la terre, & vous faire connoître, vous faire adorer, vous faire aimer dans tout l'univers ! Que dis-je, Seigneur ? C'eſt beaucoup pour moi ſi j'apprends bien moi-même à vous connoître, & ſi dans la vive connoiſſance de vos grandeurs & de vos innombrables perfections, je commence à vous adorer comme vous devez l'être, & à vous aimer. Agréez du moins, mon Dieu, agréez ſur cela les vœux de mon cœur. Agréez les vœux de tant de fidéles, avec qui je vais me préſenter pour vous recevoir, & à qui je m'unis d'intention. Tout ce qu'ils vous diront, je vous le dis, ou veux vous le dire comme eux. Seigneur, que je puiſſe auſſi comme eux l'éprouver au fond de mon ame & le ſentir.

N'en doutons point : Dieu écoutera cette priere. Il nous traitera de même qu

le pere du prodigue traita ſon fils, dès qu'il le vit humilié devant lui & repentant. Il nous embraſſera, il nous fera aſſeoir à ſon feſtin, il ſe réjoüira de notre retour avec ſes Anges & ſes élûs. Nous aurons part à cette joie; nous nous trouverons remplis d'une tendre dévotion, ſouvent même de la plus douce conſolation. L'Egliſe en ſera édifiée, & voilà d'abord comment nous entrerons dans ſes vûes, & nous accompliſſons le deſſein qu'elle s'eſt propoſé.

§. 2.

Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Euchariſtie conſidérée comme ſacrifice.

I. Après avoir conſidéré la divine Euchariſtie comme Sacrement, nous la devons conſidérer comme Sacrifice. Sacrifice véritable, puiſque c'eſt dans cet adorable myſtère & par cet adorable myſtère, que la vraie chair & le vrai ſang de Jeſus-Chriſt ſont préſentés à Dieu, en qualité de victimes: & c'eſt en ce même ſens que S. Auguſtin appelle l'Euchariſtie la victime ſainte & le ſacrifice du médiateur. Sacrifice d'une valeur ineſtimable & d'un prix infini, puiſque c'eſt un Dieu qui y eſt offert, & le mê-

me Dieu qui s'offrit sur la croix. Sacrifice de la loi nouvelle, dont tous les sacrifices de l'ancienne loi ne furent que les ombres & que les figures. Sacrifice unique dans cette loi de grace où nous sommes. Tous les autres sacrifices sont abolis, & celui-ci en est la consommation. Car comme le Fils de Dieu disoit à son Pere par la bouche de David : Vous n'avez plus voulu, ô mon Pere, du sang des animaux. Il vous falloit une hostie plus pure & plus noble : c'est moi-même. Ainsi, moi-même je suis venu & moi-même je me suis sacrifié. Sacrifice non sanglant, puisque le sang de Jesus-Christ n'y est plus répandu comme dans sa passion ; mais sacrifice néanmoins qui renferme toutes les graces & tous les mérites de cette passion sanglante, puisqu'il s'y fait la même oblation. Sacrifice universel & perpétuel : universel, pour tous les lieux du monde ; perpétuel, pour tous les tems jusques à la fin des siécles. Sacrifice de loüange, qui honore Dieu de la maniere la plus parfaite dont il puisse être honoré ; d'impétration, qui attire sur nous les bénédictions de Dieu & ses dons les plus précieux ; de propitiation, qui nous rend Dieu favorable, & qui appaise sa colère ; d'expiation qui nous acquitte auprès de Dieu, & communique pour cela sa vertu aux vivans &

ux morts. Voilà ce que nous appellons ans l'Egliſe catholique le ſacrifice de la Meſſe.

II. Or par rapport à ce ſacrifice, com- ien eſt-on coupable, ſoit en n'y aſſiſtant as, ſoit en y aſſiſtant mal? En n'y aſſiſtant as : tant de chrétiens & de catholiques nt profeſſion d'en reconnoître la vérité, ſainteté, la dignité, & cependant n'y aſ- tent preſque jamais. Pluſieurs n'y aſſiſtent s même aux jours ordonnés par l'Egliſe, s'en diſpenſent pour la plus légère in- mmodité. Mais du moins eſt-il rien de us commun dans le monde, que de voir s perſonnes ſe faire une habitude de entendre jamais la Meſſe aux jours non mmandés : comme s'ils n'avoient ces urs-là nul devoir de religion à remplir; mme s'ils étoient moins catholiques, ou s'ils duſſent moins honorer Dieu; comme Jeſus Chriſt avoit moins de quoi les atti- r par amour, par piété, par intérêt, à un crifice où ce Dieu Sauveur s'immole ur nous, où il agit ſi efficacement pour us auprès de ſon Pere, & où il verſe ſi béralement ſur nous ſes graces.

III. Telle eſt néanmoins la conduite ne infinité de mondains. La moindre aire, & ſouvent, ſans nulle affaire, une lle oiſiveté les arrête. Telle eſt ſur-tout

la conduite d'une infinité de femmes. Un délicateſſe outrée, un mauvais tems, quel ques pas qu'il leur en coûteroit, quelque momens qu'il y auroit à retrancher de leu ſommeil, le ſoin de s'ajuſter & de ſe pare en voilà plus qu'il ne faut pour les reteni L'Egliſe a beau faire donner le ſignal po appeller les fidéles : les temples ſont d ſerts, & le plus auguſte ſacrifice eſt aban donné. Si c'étoit le ſignal d'une partie d plaiſir, d'une partie de jeu, on s'y rendro bientôt. Si c'étoit le ſignal d'une heu marquée pour paroître devant un Roi de terre, ou pour ſolliciter un juge, on y ſ roit attentif, & l'on ne manqueroit pas diligence. Mais dès qu'il n'eſt queſtion q d'un exercice chrétien, & en particuli de la Meſſe, on n'y penſe pas, & tout ſ d'excuſe pour s'en exempter. En vér n'eſt-ce pas là un mépris formel de la pl grande action du chriſtianiſme, & n'eſt- pas ainſi qu'en jugeroit un idolâtre s'il étoit témoin ?

IV. D'autres ſont plus aſſidus au ſacrif de la Meſſe : ils y aſſiſtent ; mais ils n' ſont guère moins criminels, parce qu y aſſiſtent mal. Rappellons dans notre m moire combien de fois nous y avons aſſi ſans application, ſans réflexion, ſans dé tion, avec une imagination diſtraite, t

ccupés des penſées du monde, & n'y don-
ant aucune marque de religion. Combien
le fois une femme volage & ſans retenue,
-t-elle fait de ce ſacrifice le ſujet de ſes
candales : y tenant des poſtures indécentes,
parlant & s'y entretenant avec la même
iberté que dans une aſſemblée toute mon-
laine, y ſatisfaiſant ſa vanité & ſon amour-
ropre par un pompeux étalage de ſon luxe
de ſes parures, y ſervant peut-être & y
oulant ſervir d'objet à la paſſion d'autrui?
C'eſt l'uſage du monde, je dis du monde
mpie & libertin, dont on ſuit les pernicieu-
es maximes : mais en même-tems, c'eſt le
acrifice du vrai Dieu, le ſacrifice du Corps
e Jeſus-Chriſt que l'on prophane. Quoi
onc ? le Corps de Jeſus-Chriſt eſt ſacrifié
our nous ſur l'Autel, & nous lui inſultons
n quelque ſorte par nos impiétés ! Nous
evons honorer ce Corps vénérable par-
out où il eſt préſent, mais encore plus
ans les ſacrés myſtères où il acheve de
onſommer l'œuvre de notre rédemption.

V. A tous ces déſordres, quel reméde
quelle réparation ? Comme les contraires
e guériſſent & ſe réparent par leurs con-
raires, après avoir conçû un repentir ſin-
ère du paſſé, & l'avoir témoigné à Dieu,
oici les promeſſes que nous devons lui
aire pour l'avenir, & les réſolutions où

nous devons nous confirmer pendant cette Octave. Elles se réduisent à quatre.

1. D'assister tous les jours au sacrifice de la Messe, de s'imposer cette loi, de la garder inviolablement, & de s'y assujettir en satisfaction de nos négligences. Mais, dit-on, je n'ai pas le tems : si vous le voulez bien, le tems ne vous manquera pas. Des personnes plus occupées que vous le sçavent trouver. Jugez-vous vous-même de bonne foi, & voyez si vous ne pourriez pas remettre à une autre heure certaines affaires si vous ne pourriez pas prendre un peu sur votre repos, qui n'est que trop long & que trop paresseux. Dès que vous entrerez là-dessus dans une sérieuse discussion, & que vous vous donnerez le soin d'arranger l'ordre de votre journée, vous verrez qu'il est très-rare que vous n'ayez pas absolument loisir d'entendre une Messe. Mais ma santé ne me le permet pas : je conviens qu'il y a telle infirmité qui peut être une excuse légitime ; mais il est vrai aussi que bien des infirmités dont on se prévaut, ne sont que de vains prétextes, parce que ce ne sont que de pures délicatesses. Avec cette prétendue infirmité, combien faites-vous d'autres choses plus difficiles ? Mais c'est une gêne & une peine : je le veux, & c'est justement par-là que vous vous en ferez un

énitence, & que ce ſera pour vous de-ant Dieu une eſpéce de réparation. Etran-e molleſſe que celle de la plûpart des fem-nes du ſiécle ! Elles ont auprès d'elles dans n quartier pluſieurs Egliſes, où elles peu-ent en un moment ſe tranſporter, & elles e daignent pas pour cela ſortir de leur aiſon.

2. D'aſſiſter au Sacrifice de la Meſſe, on-ſeulement avec aſſiduité, mais avec évérence, avec attention, avec dévotion. vec révérence, pour réparer tant d'im-odeſties commiſes durant cet adorable crifice. Avec attention, pour réparer tant e diſſipations volontaires & de penſées utiles, peut-être criminelles, où l'on s'eſt rêté pendant ce même ſacrifice. Avec dé-otion, pour réparer tant de lâchetés, tant e froideur & d'indifférence qu'on a appor-e à ce ſacrifice. Révérence, ſoit par rap-ort à l'habillement, qui ne doit être, ni op négligé, ni trop orné, (car on tombe r cela en deux excès condamnables ;) oit par rapport à la vûe, qui doit être ommunément, ou baiſſée vers la terre, u appliquée ſur un livre de prieres, ou at-chée à l'Autel ; ſoit par rapport à la con-nance qui doit toujours être décente, umble, ſortable à l'état & aux ſentimens 'une ame ſuppliante. Attention, qui re-

cueille l'esprit, qui en banniſſe toutes le idées & toutes les affaires du monde, qu le rappelle de ſes égaremens & de ſes éva gations, dès qu'il commence à s'en apper cevoir, qui l'applique aux cérémonies & aux différentes parties du ſacrifice, qui l porte continuellement à Dieu, ou pour ho norer ſa ſouveraine Majeſté, ou pour im plorer ſa miſéricorde & lui rendre des ac tions de graces. Dévotion, laquelle excit ſans ceſſe le cœur à de tendres & de pieu ſes affections, aux actes de toutes les ver tus. Il y aura des ſoins pour cela à prendre il y aura des obſtacles à vaincre, des reſ pects humains à ſurmonter. Il faudra mor tifier la curioſité naturelle, qui nous fai obſerver tout ce qui ſe paſſe autour de nou Il faudra captiver le corps, en le tenan dans une ſituation qui le contraint & qu l'incommode. Il faudra réprimer ſa langu & l'envie de parler, en ſe condamnant à u ſilence inviolable. Il faudra, pour s'éloi gner de l'occaſion & de la tentation, ſe re tirer de certains lieux, de certaines places de certaines perſonnes. Il faudra éviter cer taines Meſſes, qui ſont comme les rendez vous d'un certain monde, & où l'on chei choit auparavant à ſe faire voir & à ſe diſtin guer. Des gens viendront vous aborder & vous ſaluer, ils reſteront auprès de vous

ls voudront lier entretien avec vous, & il audra ne leur point répondre, ou ne le aire qu'en peu de paroles & couper tout--coup le discours. Peut-être en feront-ils urpris, en riront-ils, & il faudra les laisser ans leur surprise, & ne tenir nul compte le leurs railleries. Mais tout cela, tous ces oins que vous prendrez, toutes ces victoi-es que vous remporterez, feront autant e satisfactions que Dieu acceptera, & ont le mérite pourra compenser en quel-ue sorte tant de fautes, qui vous rendent galement redevable, soit à sa justice, uisque ce sont de vrais péchés; soit à sa uprême grandeur, puisqu'elles regardent e mystère même où vous devez plus la re-onnoître, & où il doit recevoir de plus rofonds hommages.

3. D'offrir avec le Prêtre le sacrifice de a Messe toutes les fois que nous y assiste-ons; de l'offrir en esprit de pénitence, our tous les péchés du monde, & en par-iculier pour les nôtres; mais sur-tout de offrir en esprit de réparation, pour toutes es Messes que nous n'avons pas entendues ar notre négligence, ou que nous avons al entendues. Car tout fidéle peut, & loit s'unir ainsi au Prêtre, en assistant à la Messe, pour offrir avec lui le sacrifice, puis-ue nous en sommes tous les ministres,

quoique d'une maniere différente. Et comme ce sacrifice est le même que celui qu s'accomplît sur la croix, & qui y fut offer par le Sauveur des hommes pour la rémission des péchés, une des principales vûe que nous devons avoir en l'offrant, es d'obtenir de Dieu le pardon de tous les pé chés que notre conscience nous reproche & d'acquitter par une offrande si sainte & d'un si grand prix toutes les dettes don nous nous sentons chargés. Mais entre le autres péchés, nous pouvons nous propo fer d'abord ceux que nous avons commis à l'égard du sacrifice que nous offrons, & par-là nous tirerons de ce qui a été le suje & l'occasion du mal, le moyen le plus effi cace & le reméde le plus puissant pour l guérir.

4. De communier spirituellement à cha que Messe, & de participer ainsi au sacrifi ce, témoignant à ce Dieu Sauveur, cach sous les apparences du pain & du vin, u désir sincère de le recevoir réellement & en effet, tâchant de se mettre dans les mê mes dispositions que si l'on approchoit d la sainte table, & de concevoir les même sentimens. Saint Augustin disoit, Croyez & votre foi sera une espéce de commu nion, qui honorera Jesus-Christ, qui l'at tirera dans vous, qui vous rendra partici

pant de ſes mérites : & que ſera-ce quand à cette foi, nous ajouterons l'humilité, la reconnoiſſance, l'amour, tout ce qui compoſe cet exercice que nous appellons communion ſpirituelle ?

Voilà de quoi nous devons nous occuper dans ces jours ſpécialement conſacrés à l'honneur du plus auguſte de tous les ſacremens & du plus grand de tous les ſacrifices. Voilà ſur quoi nous devons prendre de juſtes meſures, & former de bons propos pour tous les jours de notre vie. C'eſt avec Jeſus-Chriſt même que nous en pouvons conférer au pied de ſon Autel ; c'eſt avec lui que nous pouvons traiter de la maniere dont il doit être ſatisfait, & dont il le veut être. Car à quel autre m'adreſſerois-je, Seigneur, & qui peut mieux m'éclairer que vous, m'inſtruire que vous, me faire connoître ce que vous voulez de moi, & me donner les ſecours néceſſaires pour en ſoutenir la pratique ? Je viens donc à vous avec confiance, & j'oſe me promettre que vous ſerez touché du deſſein qui m'y amene, & de la droiture de mon cœur, auſſi bien que de la vivacité de mes regrets. Vous êtes témoin de mes réſolutions, vous les voyez ; car c'eſt vous-même qui me les avez inſpirées. N'eſt-ce pas encore aſſez, & demandez-vous, Seigneur, d'autres réparations ?

Parlez ; que voulez-vous que je faſſe ? Je n'en ferai jamais trop, & il n'y a rien à quoi je ne me ſente diſpoſé. Daignez ſeulement ſeconder les déſirs de mon ame, daignez les agréer. Hélas ! Seigneur, ma foibleſſe eſt telle, que je ne puis guère vous offrir autre choſe que des déſirs. Mais je me trompe : je puis tout vous offrir, puiſque je puis vous offrir vous-même à vous même ; pui que je puis vous offrir votre corps, votre ſang, toute votre adorable perſonne. Vous ne refuſerez point ce ſacrifice ; & par les mérites infinis de ce ſacrifice, j'obtiendrai la grace de l'honorer toujours & d'en profiter.

INSTRUCTION POUR L'OCTAVE DE L'ASSOMPTION DE LA VIERGE.

CETTE fête dans son institution & dans le dessein de l'Eglise, comprend trois choses, auxquelles le jour de l'Assomption est particuliérement consacré ; sçavoir, la mort de la sainte Vierge, sa gloire dans le ciel, & le culte qu'on lui rend sur la terre. Sa mort, qui doit être pour nous le modéle d'une mort précieuse devant Dieu. Sa gloire que nous devons envisager, pour nous former une juste idée de ce qui fait la véritable gloire des élûs de Dieu. Et le culte que lui rend l'Eglise, qui doit nous servir de regle pour lui en rendre un raisonnable, c'est-à-dire, pour l'honorer saintement & utile-

ment en qualité de Mere de Dieu. Voilà les trois fruits que nous devons retirer de cette Octave. Apprendre de l'exemple de Marie à mourir de la mort des Saints. Apprendre de la perſonne de Marie à bien diſcerner en quoi conſiſte & ſur quoi eſt fondé le bonheur des Saints. Apprendre de la pratique & de l'uſage de l'Egliſe envers Marie, à avoir une dévotion pure & ſolide pour celle qui a été la Mere du Saint des Saints. Ce ſont les effets ſalutaires que ce myſtère bien médité doit produire en nous, & par où nous reconnoîtrons ſi nous célébrons cette fête en eſprit & en vérité.

§. I.

Comment l'exemple de Marie nous apprend à mourir de la mort des Saints.

I. Il n'y a jamais eu de mort plus précieuſe devant Dieu, que celle de la Vierge, parce qu'il n'y a jamais eu de vie plus remplie de mérite que la ſienne. Tirons la conſéquence de ce principe; & puiſque nous convenons qu'une mort ſagement prévûe, & précédée d'une bonne vie, eſt la voie la plus droite & la plus ſûre pour arriver au terme du ſalut, concluons de-là que toute notre application doit donc être à amaſſer ce thréſor de mérites, qui doit ſanctifier ſelon Dieu

otre mort, & la rendre heureuſe. Et en ffet tout nous quitte à la mort : il n'y aura ue nos bonnes œuvres qui nous ſuivront. es bonnes œuvres faites pour Dieu (car n'y en a point d'autres de méritoires) ce ont les ſeuls biens qui nous reſteront, & ue nous emporterons avec nous. Ainſi il agit maintenant de nous enrichir de ces ortes de biens, & nous devons uſer là-deſ- us d'une diligence d'autant plus grande, ue nous avons peut-être le malheur d'être u nombre de ceux qui ſont venus des der- iers, & qui n'ont commencé que tard à 'availler. Faire un fonds de mérite pour la ort, voilà à quoi doivent ſe rapporter tou- s les actions de notre vie; voilà ce qui doit ous animer à n'en pas négliger une ſeule, uiſqu'il n'y en a aucune dont le prix & la inteté de notre mort ne dépendent. Si outes nos penſées n'aboutiſſent là, c'eſt à ous, bien plus juſtement qu'à Marthe, que adreſſe aujourd'hui ce reproche du Sau- eur: *Vous vous empreſſez, & vous vous oublez du ſoin de pluſieurs choſes : cepen- ant il n'y en a qu'une de néceſſaire.* *Luc.* c. 10.

II. La mort de la ſainte Vierge n'a pas é ſeulement précieuſe devant Dieu par les érites qui l'ont précédée, mais par les gra- es & les faveurs divines qui l'ont accom- agnée. L'une de ces graces eſt que la ſainte

Vierge en mourant, n'éprouva point les douleurs de la mort, qui ſont les inquiétudes & les regrets que nous reſſentons communément à la vûe d'une mort prochaine. La parole de l'Ecriture s'accomplit ſingu-
Sap. liérement en elle : *Les ames juſtes ſont dan.*
c. 3. *la main de Dieu, & les douleurs de la mor ne les affligeront point.* Or cette grace fu donnée à Marie, & parce qu'elle étoit juſt par excellence, & parce qu'elle étoit par faitement détachée de toutes les choſes d la terre. Car le péché, dit ſaint Paul, e l'aiguillon de la mort ; & ce qui redoubl encore la peine & les douleurs de la mort c'eſt l'amour du monde. Voilà les deux cau ſes qui ſont capables de nous rendre un jou la mort affreuſe : le péché, parce que c'e particuliérement à la mort qu'il ſe fait ſen tir ; & l'amour du monde, parce qu'on n peut quitter qu'avec douleur ce qu'on poſ ſéde avec attachement. Retranchons l'un & l'autre, ſi nous voulons participer au privi lége de la Mere de Dieu, & mourir com me elle dans le calme & dans l'aſſurance Travaillons à détruire dans nous le péch par la pénitence. Dès-là, quelque terribl que ſoit la mort, elle ne le ſera plus pou nous, & nous pourrons avec une humbl
1. Cor. confiance nous écrier : *O mort, où eſt ton ai*
c. 15. *guillon* ? De même, détachons notre cœu

de toutes les choſes dont il faudra bientôt nous ſéparer : par là nous nous épargnerons les amertumes de la mort ; car *la mort n'eſt amère*, ſelon le Sage, *qu'à celui qui a mis ou voulu mettre ſon repos dans la joüiſſance des biens de ce monde.* *Eccleſ. c. 14.*

III. Mais ce qui a rendu par-deſſus tout la mort de Marie précieuſe devant Dieu, c'eſt la diſpoſition d'eſprit & de cœur avec laquelle elle la reçût. Diſpoſition d'eſprit : elle enviſagea la mort dans les vûes les plus pures de la foi, je veux dire, comme l'accompliſſement de ſes vœux, comme le moyen d'être promptement réunie à ſon fils & à ſon Dieu, dont elle gémiſſoit depuis ſi long-tems de ſe voir ſéparée. Diſpoſition de cœur : regardant ainſi la mort, elle la déſira avec toutes les ardeurs de la plus fervente charité, & elle ſouhaita bien plus vivement que S. Paul, *d'être enfin dégagée des liens du corps pour vivre avec J. C.* *Philipp. c. 1.* Car ces paroles de l'Apôtre ne convinrent jamais mieux à perſonne, qu'à Marie. C'eſt de cette ſorte que devroient mourir tous les vrais chrétiens ; mais à la honte de la vraie religion, la plûpart meurent comme des Païens, qui n'ont ni foi, ni eſpérance, ou du moins comme des hommes en qui l'eſpérance des biens éternels eſt infiniment affoiblie & preſque entiérement

étouffée par l'amour des biens visibles & présens. Désordre que nous déplorons tous les jours dans les autres, mais dont peut être nous ne pensons pas à nous garantir nous-mêmes. Faisons-nous donc un capital de nous disposer par de fréquens désirs cette mort sainte, après laquelle les juste & les amis de Dieu ont soupiré; & que ce ne soit pas seulement de bouche, mais sincérement & de cœur, que nous disions chaque jour à Dieu: *Que votre regne arrive pour nous.* Car il n'y a que la mort, par où nous puissions parvenir au Royaume de Dieu, & nous sommes incapables de faire à Dieu cette priere, si nous ne regardons la mort comme l'a regardée la Mere de Dieu.

Matth. c. 6.

§. 2.

Comment Marie nous apprend sur quoi doit être fondé le bonheur des Saints.

I. La sainte Vierge immédiatement après sa mort, est entrée en possession de sa béatitude & de sa gloire: c'est le mystère que nous célébrons, & c'est proprement ce que nous appellons son Assomption. Mais pourquoi pensons-nous qu'elle ait été élevée au plus haut des cieux, & comment croyons-nous qu'elle soit montée à un dégré si éminent? Dieu en la couronnant n'a-t-il eû en

vûe que sa maternité divine? Reconnoissons plutôt que ce n'est point précisément la maternité divine qu'il a prétendu couronner, mais sa sainteté & ses bonnes œuvres. Combien d'ancêtres de Jesus-Christ ont été réprouvés de Dieu, parce qu'avec cette qualité d'ancêtres de Jesus-Christ, ils n'ont pas laissé d'être des impies & des infidéles?

II. Importante leçon, qui doit tout à la fois nous instruire, nous confondre, nous consoler. Nous instruire: car il est donc vrai, & si nous ne l'avons pas assez bien compris jusques à présent, l'exemple de Marie doit achever de nous en convaincre: il est, dis je, certain & indubitable, que nous ne serons glorifiés dans le ciel, qu'autant que nous aurons travaillé sur la terre. Quoiqu'on ne parvienne communément à rien dans le monde sans travail, & que le monde même nous vende bien cher les vains avantages que nous y obtenons, cette regle n'est pas néanmoins si universelle qu'elle n'ait ses exceptions & nous avons souvent la douleur de voir au-dessus de nos têtes & dans les premieres places, des gens qui n'ont pas fait à beaucoup près ce que nous faisons, & sur qui nous devrions l'emporter, si les récompenses étoient partagées & mesurées selon les services. Mais quel est ce ser-

viteur fidéle qui entrera dans la joie du Se
gneur, & que le Seigneur placera dans
ſéjour des bienheureux & des élûs? C'e
celui qui aura fait valoir le talent qu'on l
avoit confié; c'eſt celui qui ſe ſera conſe
vé dans une ſainte innocence, ou qui au
réparé ſes déſordres paſſés, & ſatisfait à Di
par la pénitence. Ce juſte vigilant, appl
qué, laborieux, qui ſans ſe contenter d'
viter le mal, aura pratiqué le bien, & l'a
ra pratiqué chrétiennement, l'aura pra
qué pleinement, l'aura pratiqué conſtar
ment : c'eſt à celui-là que les bénédictio
divines ſont réſervées, & que l'héritage c
leſte eſt promis. Tout autre en eſt exclu
c'eſt-à-dire, que quiconque n'auroit pas
fonds de richeſſes ſpirituelles & de bonn
œuvres, ne pourroit eſpérer d'y être a
mis; & cela par une loi ſi abſolue & ſi g
nérale, que la Mere de Dieu n'en a p
elle-même été diſpenſée.

III. Cette vérité, en nous inſtruiſant, d
en même-tems nous confondre. Le mon
frappé d'un certain éclat qui nous environ
& qui nous ébloüit, nous honore peut-êt
& nous rend de faux hommages. Une gra
de naiſſance, un grand nom, une gran
réputation, de grands biens & une gran
fortune, autorité, crédit, dignités, titi
d'honneur, qualités éminentes de l'eſpri

habileté, ſçavoir, tout cela nous attire de la part des hommes des reſpects & des adorations qui flattent notre vanité, & qui nous enflent le cœur. Il ſemble qu'il n'y ait rien au-deſſus de nous, & que nous ſoyons des divinités. Mais ſi nous ſommes encore aſſez heureux pour ne nous être pas laiſſé aveugler juſques à perdre la foi, & qu'il nous en reſte quelque rayon, que faut-il pour rabattre ces hautes idées, & pour nous faire entrer dans notre néant? Une ſeule penſée ſuffit : c'eſt que tout cela pris en ſoi-même, ne nous donne pas devant Dieu le moindre dégré de mérite, ni ne peut par conſéquent nous être de la moindre valeur dans l'eſtime de Dieu. C'eſt que bien loin que Dieu dans le choix qu'il fera de ſes prédeſtinés, en les ſéparant & les recueillant dans ſon Royaume, ait égard à tout cela, il ne les y recevra au contraire, & ne les y élevera, qu'autant qu'ils auront mépriſé tout cela, qu'ils ſe ſeront détachés de tout cela, qu'ils auront renoncé d'affection & de volonté à tout cela. C'eſt qu'avec tout cela nous pouvons encourir la diſgrace de Dieu, la malédiction de Dieu, la réprobation éternelle de Dieu; & qu'en effet des millions d'autres avec tout cela, & même avec des avantages encore plus éclatants, ſelon l'opinion humaine, ont été rejettés

de Dieu, & seront à jamais l'objet de
haine & de ses vengeances.

IV. Mais cette même vérité doit au
nous consoler, & en est-il un sujet plus so
lide que cette réflexion ? Il ne tient qu
moi de gagner le ciel, parce qu'il ne tie
qu'à moi de me sanctifier par l'observatio
de mes devoirs, & que c'est là l'unique vo
qui conduit à cette souveraine béatitude. I
différence des conditions, des dons naturel
des conjonctures & des événemens, pe
bien faire les heureux du siécle & les ma
heureux : mais elle ne fait rien auprès
Dieu; & devant lui tout est renfermé da
ce seul point, qui dépend de moi avec
secours de la grace, & qui est de répondr
selon mon état, quel qu'il soit, aux de
seins de Dieu, de lui obéir en toutes ch
ses, & d'accomplir exactement ses saintes
adorables volontés. Je n'ai donc qu'à lai
ser le monde juger, parler, agir, distribu
ses faveurs comme il lui plaira. Il aura be
me dire qu'heureux sont les riches & l
grands de la terre : je n'aurai qu'une m
xime à lui opposer, mais une maxime fo
damentale & inébranlable; c'est celle de J
sus-Christ : plus heureux mille fois, & m
me heureux uniquement ceux qui sont so
mis à Dieu, & qui dans leur condition ex
cutent fidélement les ordres de Dieu, pui

q

que ce n'eſt qu'à ceux-là que Dieu deſtine ne gloire immortelle.

V. Entre les vertus de Marie, il y en a rois principales qui l'ont ſanctifiée, & que Dieu a auſſi ſinguliérement glorifiées dans ette ſainte Mere, ſçavoir, ſa pureté, ſon umilité, ſa charité. Son inviolable pureté ſanctifié ſon corps, ſa profonde humilité ſanctifié ſon eſprit, & ſon ardente charité ſanctifié ſon cœur. Or cette pureté virgiale eſt glorifiée par l'incorruptibilité de ce même corps, qui jamais ne fut flétri de la oindre tache. Au lieu que nous ſommes ous condamnés par l'arrêt de Dieu à reourner en pouſſiere. Marie, par un privilée particulier de ſa mort, fut exempte de la orruption du tombeau, de même que par ne prérogative extraordinaire de ſa conption elle avoit été exempte de la corption du péché. Cette humilité eſt glorie par le plus haut point d'élévation où uiſſe atteindre une créature auprès du rône de Dieu. Différence admirable qui rencontre entre la gloire du monde & elle des Elûs du Seigneur! L'orgueil eſt our l'ordinaire le fondement de la gloire u monde, & la gloire du monde ne manue guère d'inſpirer l'orgueil : mais la gloie des Elûs de Dieu n'eſt fondée que ſur humilité, n'inſpire que l'humilité, eſt d'un

merveilleux accord avec l'humilité, en eſ
même inſéparable, & ne peut ſubſiſter ſan
l'humilité. Enfin cette charité ardente eſ
glorifiée par la plus intime union avec
Dieu & la plus parfaite poſſeſſion de Dieu
Tant que Marie a vécu ſur la terre, elle
toujours aimé Dieu, & elle en a toujour
été aimée : mais on peut dire du reſte qu
ſon amour faiſoit en quelque ſorte ſon mar
tyre. Elle étoit, ſur-tout depuis l'Aſcenſio
de Jeſus-Chriſt, comme cette Epouſe de
cantiques, qui ſaintement paſſionnée pou
ſon Epoux, mais ne le voyant pas & ne l
poſſédant pas ſelon toute l'étendue de ſe
déſirs, le cherchoit avec des empreſſemen
extrêmes, & ne ceſſoit point de gémi
qu'elle ne l'eût trouvé. Le moment fortun
qu'elle attendoit eſt venu, & c'eſt celui d
cette Aſſomption glorieuſe qui la met e
état de goûter éternellement la préſenc
de ſon Bien-aimé, & de pouvoir, comm
la même Epouſe des cantiques, s'écri
Cant. dans le raviſſement de ſon ame : *J'ai trou*
c. 3. *vé celui que j'aime ; je le tiens, & jamais rie*
ne ſera capable de me l'enlever.

VI. Voilà ſur quoi il eſt d'une extrêm
conſéquence pour nous de nous examin
à fond, pour connoître nos véritables diſp
ſitions, & pour y remédier, ſuppoſé qu'ell
ne ſoient pas telles qu'elles doivent êtr

Souvenons-nous que rien de souillé & d'impur n'entrera dans le Royaume de Dieu, qui est la pureté même : & ne pensons pas qu'il suffise de nous préserver de certaines taches grossieres : mais défions-nous des plus légers sentimens de notre cœur, & ne craignons point d'avoir là-dessus trop de délicatesse. Marie se trouble à la seule vûe d'un Ange, & l'Ecriture nous témoigne que les cieux même ne sont pas purs aux yeux de Dieu, que sera-ce de nous ? Si Dieu nous a donné quelque distinction dans le monde, soyons persuadés que ce qui nous élève & nous distingue dans le monde, non-seulement n'est rien devant Dieu, mais qu'il est réprouvé de Dieu, quoi que ce puisse être, s'il n'est sanctifié par l'humilité. Ce n'est point assez que nous ayons de la modestie : les Païens en ont eu, & souvent cette modestie n'est pas même une vertu. Il faut, pour nous garantir de la contagion du monde, que nous ayons l'humilité chrétienne dans le cœur. Car Dieu n'a de récompense que pour les humbles de cœur ; & si l'humilité de cœur n'a part dans notre modestie, il reprouve notre modestie comme une vertu chimérique, qui sous les apparences de l'humilité cache peut-être tous les désordres de la plus subtile vanité. Etre humble à proportion des avantages

que nous avons reçus de Dieu, c'eſt la perfection où Dieu nous appelle. Cela demande une grande fidélité & une grande attention ſur nous-mêmes; il eſt vrai: mais la choſe le mérite bien. Car à quoi nous rendrons-nous donc attentifs, ſi ce n'eſt à nous défendre du poiſon le plus dangereux & le plus mortel, qui eſt l'orgueil du monde? Marie avec la dignité de Mere de Dieu, a bien ſçu conſerver un cœur & un eſprit humbles: pourquoi parmi de vaines grandeurs, ne conſerverons-nous pas l'un & l'autre? Quoi qu'il en ſoit, nous ne trouverons jamais grace auprès de Dieu, ſi nous ne ſommes humbles, & qu'autant que nous ſerons humbles. Ajoutons à cette ſincére humilité, une charité toute divine. Cet amour de Dieu eſt la conſommation de toutes les vertus & de tous les mérites; & comme il doit faire dans la vie future notre bonheur, il faut qu'il faſſe dans la vie préſente notre ſanctification.

§. 3.

En quoi conſiſte la vraie dévotion envers Marie.

I. Le vrai culte de la ſainte Vierge e celui qui nous porte, avant toutes choſes à la prendre pour notre modéle, & à ré

gler toute la conduite de notre vie sur ses exemples. Car en vain, dit saint Bernard, faisons-nous profession de l'honorer, si nous ne sommes touchés en même tems du désir de nous y conformer. Cette obligation regarde tous les Chrétiens, à qui la vie de Marie doit être un tableau raccourci de tous leurs devoirs & de toute leur perfection. Ils doivent continuellement apprendre de cette Vierge ce qu'ils ont à éviter, à retrancher, à réformer, & ce qu'ils ont à observer & à pratiquer. En un mot, le dessein de Dieu a été de leur proposer dans la personne de Marie une image sensible & vivante, dont ils étudiassent tous les traits pour les exprimer en eux & se les appliquer. Or nous n'avons qu'à lire les divers endroits de l'Evangile où il est parlé de la Mere de Dieu. Car sans chercher ailleurs un plus grand détail de l'histoire de Marie, nous trouverons dans ce que l'Evangile en a rapporté, les exemples les plus touchans des plus héroïques vertus; & il ne nous en faudra pas davantage pour avoir le précis & l'abbrégé de toute la sainteté de notre état. Faisons-nous, s'il est nécessaire, un recueil de ses principales actions. Méditons souvent ce qu'elle a fait, & la maniere dont elle l'a fait. Retraçons-nous-en le souvenir dans les occasions. Nous éprouverons com-

bien ſon exemple eſt efficace & engageant. Non-ſeulement il nous ſervira d'une régle ſûre pour nous bien conduire ; mais il nous fortifiera & nous animera par une certaine onction de grâce qui lui eſt propre.

II. Ce que nous pourrons particuliérement remarquer dans l'Evangile au ſujet de la ſainte Vierge, c'eſt, outre ſa pureté, outre ſon humilité & ſon amour, la reconnoiſſance envers Dieu, le zéle pour l'honneur de Dieu, la foi & la confiance en Dieu, la préparation aux ſouffrances qui ſont les épreuves de Dieu. La reconnoiſſance envers Dieu : juſqu'à quel point n'en fut-elle pas pénétrée, quand elle chanta dans la maiſon d'Eliſabeth ce merveilleux cantique, *Mon ame glorifie le Seigneur ?* Récitons-le tous les jours comme elle, & dans le même eſprit qu'elle. Il y a des ſentimens fort affectueux & fort tendres, & il eſt difficile que nous n'en reſſentions pas l'impreſſion. Le zéle pour Dieu : avec quelle ferveur n'offrit-elle pas à Dieu le ſacrifice de ſon Fils dans le temple de Jeruſalem ? Eſt-ce ainſi que nous ſommes réſolus de ſacrifier tout à Dieu, & même ce que nous avons de plus cher ? La foi & la confiance en Dieu : c'eſt par-là qu'elle obtint de Jeſus Chriſt tout ce qu'elle lui demanda. Pourquoi déſeſpérons-nous de mille choſes à quoi Dieu veut que

Luc. c. 1.

nous travaillions, & qu'il accordera peut-être à la perſévérance de nos prieres & de notre foi ? La préparation aux ſouffrances : avec quel courage n'entendit-elle pas la prédiction de Siméon, qui lui annonçoit que ſon ame ſeroit tranſpercée d'un glaive de douleur ? Sommes-nous diſpoſés de la ſorte aux afflictions & aux adverſités ? Quand Dieu nous enverra des croix, repréſentons-nous Marie au pied de la croix de ſon Fils ; car elle ne l'abandonna pas comme les Diſciples. Voilà l'uſage que nous pouvons faire de ſes exemples ? il en eſt de même de toutes les autres vertus.

III. Une autre partie du culte que nous devons à la ſainte Vierge, eſt de nous adreſſer à elle dans nos beſoins, & de la reconnoître pour notre protectrice & notre avocate. Après la médiation de Jeſus-Chriſt, nous n'en pouvons avoir de plus puiſſante que celle de Marie. Auſſi toute l'Egliſe a-t-elle ſans ceſſe recours à cette Mere du Sauveur. Prions-la comme l'Egliſe la prie. Recommandons-lui nos intérêts auprès de Dieu, comme l'Egliſe lui recommande les ſiens. N'employons pas ſeulement ſon interceſſion pour nous-mêmes, mais pour tous ceux dont le ſalut nous eſt cher. Si nous ſommes à la tête d'une maiſon, d'une famille, mettons ſous

ſa protection toute cette famille, toute ce
te maiſon. Ne nous déterminons à aucu
parti ſans la conſulter ; ne nous engageon
dans aucune affaire ſans l'y appeller. Exce
lente pratique dont les effets ont été ſi ſalu
taires à une infinité de peres chrétiens &
de meres chrétiennes. Ils ont vû par-là tou
tes leurs entrepriſes réuſſir, leurs vœux ac
complis & leurs familles comblées de tou
tes les bénédictions temporelles & ſpiri
tuelles. Aimons au reſte toutes les dévo
tions inſtituées en l'honneur de Marie. D
moment que l'Egliſe les a établies, o
qu'elle les approuve, elles nous doiven
être vénérables. Autoriſons-les par notr
exemple, & ſoutenons-les par notre piété
Pratiquons celles qui ſont plus utiles, &
qui nous paroiſſent plus ſolides. Honoron
au moins celles que nous ne pratiquons pas
Ne condamnons pas aiſément celles qui n
ſont pas de notre goût. Quoique ce ſoien
des dévotions populaires, reſpectons-les
puiſqu'en ſanctifiant les peuples, elles con
tribuent à la gloire de Dieu. Par eſpri
d'oppoſition à l'héréſie, déclarons-nou
pour ce culte public & ſolemnel, qui e
rendu à la Mere de Dieu dans toute la terre
Joyons-y le nôtre en particulier. Gar
dons-nous de tomber dans la froideur &
l'indifférence qu'ont ſur cela de lâche

Chrétiens, ou de prétendus esprits forts, ont la foi est tiéde & languissante. Pleins de la foi de l'Eglise, glorifions-nous de notre zéle pour Marie; & comme Jesus-Christ lui-même n'a pas dédaigné d'être son Fils, tenons à honneur d'être du nombre de ses fidéles serviteurs.

IV. Vous nous recevrez, Vierge sainte: vous agréerez la résolution que nous formons en ce jour, de nous dévouer plus que jamais à vous & à votre culte. L'éclat de votre gloire ne vous éblouira point jusqu'à nous oublier, & dans votre souveraine béatitude vous vous souviendrez de nos misères. Elles sont grandes, elles sont innombrables, & vous les connoissez mieux que nous ne pouvons vous les représenter. Or voilà, Mere de miséricorde, ce qui vous intéressera en notre faveur, & ce qui excitera toute votre compassion. Tandis que nous ferons monter vers vous nos vœux, vous ferez descendre sur nous les graces du ciel, & vous userez de tout votre pouvoir pour relever & pour fortifier notre foiblesse. Vous n'en pouvez faire, j'ose le dire, sainte Vierge, vous n'en pouvez faire un usage plus digne de vous, ni plus conforme aux desseins de Dieu sur vous, puisque c'est par vous qu'il a voulu nous donner le Rédempteur, qui s'est revêtu de nos infirmi-

tés, pour les guérir & pour être le salut d
monde. En agissant pour nous, vous secon
derez les vûes de ce Fils adorable que vou
avez porté dans votre sein, que vous ave
accompagné au Calvaire, & qu'aujourd'hu
vous revoyez au milieu de la cour céles
tout rayonnant de gloire & couronné d
toutes les splendeurs des Saints. Que dis
je, ô Mere secourable? Vous suivrez vo
propres sentimens, & vous agirez selon le
inclinations de votre cœur. C'est donc d
vous, ou plutôt c'est par votre entremis
que nous attendons des graces en quelqu
sorte semblables à celles que vous avez re
çûes, & qui vous ont conduite à ce bien
heureux terme où vous aspiriez, & où nou
devons adresser nous-mêmes toutes no
prétentions & toutes nos actions. Oui, Vie
ge sainte, ce que nous attendons & ce qu
nous demandons par votre secours, c'est l
grace d'une vie innocente & fervente, l
grace d'une mort chrétienne & d'une heu
reuse persévérance, la grace d'une pure
inaltérable & de l'ame & du corps, la gra
ce d'une humilité sincère & d'un vrai mé
pris de nous-mêmes, la grace d'un amou
solide pour Dieu, d'un amour sensible, d'u
amour libéral, généreux, constant; toute
les autres graces qui vous ont sanctifiée
celle d'un vif ressentiment des bienfaits d

Dieu, celle d'une ardeur empreſſée pour la gloire de Dieu, celle d'une foi pure, ſimple, ſoumiſe & d'un plein abandonnement au bon plaiſir de Dieu, celle d'une patience invincible en tout ce qui nous peut arriver de plus fâcheux par la volonté ou par la permiſſion de Dieu. Ce ſont là les moyens qui ont ſervi à votre élévation, en ſervant à votre perfection ; & ce ſont auſſi les puiſſans moyens qui nous ſerviront à ſuivre vos traces, & à marcher dans la même voie que vous, pour parvenir, ſinon au même rang, du moins à la même terre des vivans & au même Royaume. Ainſi ſoit-il.

INSTRUCTION SUR LA MORT.

Cette Instruction fut faite pour une Dame de qualité.

I. VOus devez établir pour principe que la pensée qui vous est venue de vous préparer à la mort, & de faire désormais de cet exercice votre occupation principale, est non-seulement une grace mais la plus précieuse de toutes les graces que vous pouviez recevoir de Dieu : & que Dieu, qui veille sur vous par un effet de sa miséricorde, vous a inspiré cette pensée pour vous engager plus que jamais à le servir en esprit & en vérité, & pour vous préserver par-là de la corruption du monde & en particulier, des dangers de votre état. Car il est évident, que le souvenir & la vûe de la mort est le moyen le plus efficace, & le plus infaillible, dont vous puissiez user pour conserver dans votre état, & au milieu du monde, l'esprit de votre religion. Il est donc maintenant question que vous

soyez fidéle à cette grace ; & que répondant aux desseins de Dieu, vous en tiriez tout le fruit que vous en devez tirer, pour la sanctification de votre vie, & pour l'accomplissement du grand ouvrage de votre conversion.

II. La premiere impression que doit faire en vous cette grace, ou cette pensée de vous préparer à la mort, est un solide & parfait détachement de toutes les choses du monde. Peut-être dans les sentimens que Dieu vous donne, vous y croyez-vous déja parvenue ; & si cela étoit ainsi, j'en remercierois Dieu pour vous : mais quand vous aurez bien considéré ce que c'est qu'un détachement parfait & solide, peut-être aussi avouerez-vous que vous en êtes encore bien éloignée. Quoi qu'il en soit, il faut que vous en commenciez la pratique, par la méditation fréquente de ces admirables paroles de saint Paul : *Voici donc, mes Freres, ce que je vous dis ; le tems est court : ainsi que ceux qui possédent des biens, vivent comme ne les possédant pas ; ceux qui sont dans les honneurs, comme n'y étant pas ; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant pas : car la figure de ce monde passe.* 1. Cor. c. 7. Ces paroles ont quelque chose de divin, qui se fait sentir. En effet, être élevé, honoré, heureux dans le monde, & devoir

bientôt mourir, c'eſt comme être élevé & ne l'être pas, comme être honoré & ne l'être pas, comme être heureux & ne l'être pas. Ce terme de *mourir*, efface, détruit tous les autres; & malgré nous-mêmes, pour peu que nous ſoyons raiſonnables, il anéantit dans notre idée & dans notre eſtime, ces prétendus biens & ces prétendus honneurs, que nous ſommes à la veille de quitter.

III. Soyez bien perſuadée, que ce détachement du monde ne peut être en vous, ni ſolide, ni parfait, s'il ne renferme le détachement de vous-même; & que c'eſt particuliérement dans vous-même qu'eſt ce monde corrompu, dont la penſée de la mort doit vous détacher: que hors de-là, le détachement de tout le reſte ne coûte rien; qu'il n'y a que le détachement de ſoi-même qui ſoit difficile, & qui ſoit une vertu chrétienne, puiſque tout autre détachement que celui-là s'eſt trouvé dans les Païens; qu'il ne s'agit donc pas de vous détacher des richeſſes ni des plaiſirs du monde dont peut-être vous vous ſouciez peu, mais de vous-même. C'eſt-à-dire, par exemple, qu'il s'agit que vous ſoyez ſincérement préparée à tout ce qui pourroit vous arriver de plus mortifiant & de plus humiliant; à voir paiſiblement & ſans trouble, vos ſentimens

contredits, vos desseins traversés, vos inclinations choquées; en un mot, à vous voir vous-même, si Dieu le permettoit ainsi, méprisée, rebutée, déchûe de l'état de prospérité, où il lui a plû de vous élever : car voilà ce que j'appelle le bienheureux détachement où vous devez aspirer, & que la vûe de la mort doit opérer en vous. Sans cela, quelque détachée que vous soyez du monde, ou que vous paroissiez l'être, vous ne devez jamais compter d'être parfaite selon Dieu. Cette réflexion pourra vous être d'une grande utilité pour le discernement de vos dispositions intérieures.

IV. Prenez bien garde, que ce détachement du monde, causé par la vûe de la mort, ne se tourne en un ennui, & n'aille quelquefois jusqu'au dégoût des choses à quoi Dieu veut que vous soyez appliquée, & qui sont pour vous des devoirs dans l'ordre de la providence. Car à force d'envisager la mort, de la voir présente, on peut tomber dans ce dégoût, & dans une certaine indifférence pour toutes les choses du monde, qui fait qu'on se rallentit dans ses devoirs mêmes, parce qu'on ne voit plus rien dans le monde, qui vaille la peine, pour ainsi dire, de s'y affectionner. Il faut donc alors monter plus haut, & regarder les choses du monde, non plus dans la sim-

ple vûe de la mort, mais dans la vûe de ce qui la suit ; c'est-à-dire, du jugement de Dieu, où nos actions doivent être pesées selon la mesure de nos obligations. La pensée de la mort ne doit pas, sous prétexte de détachement, nous abbattre le courage, & beaucoup moins doit-elle nous porter au relâchement. Elle doit retrancher l'excès, l'empressement, l'impatience & l'inquiétude de nos désirs trop impétueux & trop ardens ; mais elle ne doit pas refroidir les désirs louables & honnêtes, que le zéle de notre condition & de notre religion nous oblige d'avoir. Retenez bien ces deux maximes, qui jointes ensemble font un merveilleux tempérament dans l'ame chrétienne. Il faut vivre détaché de tout, parce qu'il faut être prêt à mourir bientôt ; mais en même tems il faut s'appliquer, vaquer, pourvoir & satisfaire à tout, parce qu'il faut rendre compte à Dieu de notre vie. Si vous sépariez l'un de l'autre, le détachement même du monde ne seroit plus une préparation à la mort, parce que ce seroit un détachement mal entendu & mal réglé.

V. Vous appliquant ces paroles de saint Paul, *le tems est court*, tirez-en une autre conséquence, qui n'est pas moins essentielle, que ce détachement du monde : sçavoir combien il est donc nécessaire que vous

vous hâtiez de faire le bien que Dieu demande de vous, & qu'il attend de vous. Car le plus grand de tous les malheurs qui pourroit vous arriver seroit que vous fussiez prévenue de la mort, en laissant l'ouvrage de Dieu imparfait. Il faut, s'il est possible, que vous puissiez dire à Dieu par proportion, ce que Jesus-Christ disoit à son Pere : *J'ai achevé, Seigneur, l'ouvrage dont vous m'aviez chargée.* Dans la condition où Dieu vous a appellée, vous sçavez à quoi cela s'étend, non-seulement par rapport à vous-même, mais peut-être encore davantage par rapport aux autres. Quelle consolation, si vous pouviez en mourant, vous rendre le témoignage que Jesus-Christ se rendit sur la croix, en disant : *Tout est accompli* ! Mais pour cela encore une fois, il faut vous hâter, & profiter du tems, dont tous les momens sont précieux : ne remettant point au lendemain ce que vous pouvez faire aujourd'hui ; ne couvrant point votre paresse du voile d'une fausse prudence ; exécutant ponctuellement ce que Dieu vous inspire, & faisant le bien, comme dit saint Paul, pendant que vous le pouvez, & que Dieu vous donne le tems de le faire. Agir de la sorte, c'est se préparer solidement à la mort.

Joan. c. 17.

Joan. c. 19.

VI. Considérez bien que notre Seigneur

instruisant ses disciples sur cette importan
te matiere, ne leur disoit pas, Préparez
Matth. vous, mais *Soyez prêts*. Car il arrive tou
c. 24. les jours aux enfans du siécle, ce qui arriv
aux vierges folles. Elles se préparoient, &
même avec empressement, pour aller au de
vant de l'Epoux : cependant on leur ferm
la porte. Combien ai-je connu dans le mon
de de personnes qui ont été surprises de l
mort, dans le tems qu'elles formoient de
desseins, qu'elles prenoient des mesures
qu'elles faisoient même déja quelques dé
marches pour leur salut ? Tout cela étoit u
commencement de préparation : mais parc
qu'une préparation commencée ne suffit pa
& qu'il en faut une complette, par un terr
ble jugement de Dieu, qui étoit peut-êtr
le châtiment de leurs infidélités passées
malgré leur préparation même, Dieu les re
jettoit, parce qu'elles n'étoient pas entiére
ment préparées. Examinez donc les plis &
les replis de votre cœur, pour vous rendr
cette vérité salutaire Voyez s'il y a encor
quelque chose en vous qui soit un obstacl
à cette préparation consommée où vous de
vez être, pour trouver grace auprès d
Dieu, quand il faudra paroître devant lu
Car ce seroit assez d'un seul point, pou
vous faire éprouver le malheureux sort d
ces vierges folles de l'Evangile.

VII. Mais le principal usage que vous evez faire de la pensée de la mort & de obligation de vous y préparer, est, que ela même vous soit un reméde contre le dé- ordre que vous avez le plus à craindre, qui st la tiédeur & la lâcheté dans les exercices e la religion. Or ce reméde est non-seule- ent souverain, mais facile. Car vous n'a- ez pour cela qu'à vous mettre dans la dis- osition où vous devriez être, si vous étiez ur le point de mourir : par exemple, ne ous approcher jamais du sacrement de pé- itence, qu'avec la même contrition que ous voudriez avoir à la mort ; ne commu- ier jamais qu'avec la même foi & le même éle que vous communieriez à la mort. Et ela n'est-il pas juste, & même dans le bon ens? Cette vûe de la mort répandra dans vos ctions un esprit de ferveur qui vous devien- ra même sensible. Ces actions ainsi faites anctifieront votre vie ; & vous ne serez oint exposée à la malédiction des ames lâ- hes, qui font l'œuvre de Dieu négligem- ent. Une de ces actions vous attirera plus e graces que cent autres. Et voilà comment otre vie sera une préparation continuelle une heureuse & précieuse mort.

VIII. Servez-vous de la pensée de la ort, pour vous déterminer & pour vous ésoudre sur toutes les difficultés que vous

pourrez avoir dans la conduite de vot
vie. Il n'y a point de régle plus sûre q
celle-là : que penserai-je à la mort de
que j'entreprends aujourd'hui? Cette vûe
la mort vous servira de conseil & de lumi
re, pour ne prendre jamais un mauvais pa
ti, & pour ne vous repentir jamais de
que vous aurez fait. Rien ne décidera mie
vos doutes, ni n'éclaircira mieux les chos
où il vous paroîtra de l'obscurité; & au d
faut de celui que vous avez choisi pour v
tre guide dans la voie du salut éternel, vo
aurez toujours dans vous-même un co
seiller fidéle, qui ne vous trompera point
& qui ne vous flattera point. De cette m
niere vous vous préparerez encore effic
cement à la mort; puisqu'à la mort vot
conscience ne vous reprochera rien, & r
vous objectera rien à quoi vous n'ayez d
ja pourvû par une anticipation de la mo
même. Heureux état pour s'assurer tout
la fois, autant qu'on le peut, une vie sain
te & une mort tranquille !

INSTRUCTION SUR LA PAIX AVEC LE PROCHAIN.

Cette Instruction regarde sur-tout les Communautés religieuses.

JE ne puis trop vous exhorter de contribuer, autant que vous le pourrez, à établir la paix dans votre maison, & à l'y conserver J'ai crû même devoir vous marquer sur cela quelques pensées ; & quoique je l'aie fait sans beaucoup d'ordre, vous verrez néanmoins aisément qu'elles se rapportent à trois points, qui sont l'importance de cette paix dont je vous parle, les obstacles les plus ordinaires qui la troublent dans une Communauté, & les moyens enfin les plus propres à l'y maintenir.

§. 1.

Importance de la paix avec le prochain.

I. Jesus-Christ en quittant ses disciples

& les laiſſant ſur la terre, ne leur recom
manda rien plus expreſſément ni plus fo
tement que la paix. Dans un ſeul entretie
qu'il eut avec eux, il leur répéta juſques
Joan. trois fois : *Que la paix ſoit avec vous.* Il n
c. 20. ſe contenta pas même de la leur ſouhaiter
ni de la leur recommander ; mais il la leu
Joan. donna en effet : *Je vous donne ma paix*
c. 14. Pourquoi l'appella-t-il ſa paix ? pour la leu
faire eſtimer davantage, & pour la diſtin
guer de la fauſſe paix du monde. Car la pa
du monde n'eſt communément qu'une pa
apparente, & n'a pour principe que l'inte
rêt propre, que le déguiſement & l'artif
ce : au lieu que la paix de Jeſus-Chriſt e
toute ſainte, toute divine, & n'eſt fond
que ſur une charité ſincère, & une parfai
union des cœurs. Voilà quels ont été l
ſentimens de notre adorable Maître ; d
puiſque nous faiſons une profeſſion part
culiere de l'écouter & de le ſuivre, ave
quel reſpect devons-nous recevoir ſes en
ſeignemens ſur un point qu'il a eu ſi fo
à cœur, & avec quelle fidélité devon
nous accomplir ſes ordres ?

II. Cette paix où nous devons vivre le
uns avec les autres, eſt un des plus grand
biens que nous puiſſions déſirer. C'eſt l
plus précieux tréſor de la vie, & ſans ell
tous les autres biens ne nous peuvent ren

lre heureux en ce monde. Ainſi raiſonne-oit un Philoſophe & un Païen. Mais nous ui ſommes Chrétiens, & qui avons de plus mbraſſé l'état religieux, nous devons ſur-out enviſager cette paix comme un des lus grands biens par rapport à notre per-ection & à notre ſalut. Car ſans cette paix, l n'eſt pas poſſible que nous travaillions olidement à nous avancer dans les voies le Dieu. Et le moyen qu'ayant ſans ceſſe eſprit agité & le cœur émû contre le pro-hain, nous puiſſions avoir toute la vigilan-e néceſſaire ſur nous-mêmes, & toute l'at-ention que demandent nos exercices ſpi-ituels pour nous en bien acquitter? A quoi enſe t-on alors? De quoi s'occupe-t-on? l'une parole qu'on a entendue, & qu'on ne eut digérer; de la réponſe qu'on y a faite, u qu'on y devoit faire, & qu'on y fera à la remiere occaſion qui ſe pourra préſenter; e la maniere d'agir de celle-ci, d'un ſoup-on qu'on a conçu de celle-là, de telle in-uſtice qu'on prétend avoir reçue, de telle ffaire dont on veut venir à bout malgré outes les oppoſitions qu'on y rencontre, e mille choſes de cette nature, qui jettent ans une diſſipation perpétuelle, & qui tent preſque à une ame toute vûe de Dieu. n de pareilles diſpoſitions, quel recueille-ent, quelle dévotion, quel goût peut-on

trouver à la priere & à toutes les obſervan
ces religieuſes ? Et Dieu d'ailleurs, qui e
le Dieu de la paix, comment répandroit-i
ſon Eſprit au milieu de ce trouble, & com
ment y feroit-il ſentir ſon onction ?

III. Il y a plus; car dès que la paix ne re
gne plus dans une Communauté, & que le
eſprits y ſont diviſés, combien de péché
s'y commettent tous les jours ? Combie
de plaintes & de murmures, combien d
médiſances y fait-on ? Combien d'aigreu
& d'animoſités nourrit-on au fond de ſo
cœur ? Quels deſſeins quelquefois y forme
t-on, & même à quelles vengeances ſecre
tes ſe porte-t-on ? Péchés d'autant plus fré
quens, que les ſujets en deviennent plus o
dinaires par le commerce journalier & co
tinuel qu'on a enſemble. Péchés d'autan
plus dangereux, qu'ils n'ont point l'appa
rence de certains péchés groſſiers, dont l
honte en eſt comme le préſervatif & le re
méde. Péchés où l'on ſe laiſſe aller ave
d'autant plus de facilité, qu'on y eſt pouſ
par la paſſion, & que d'ailleurs on en vo
moins la malice & la griéveté. Car chacu
au contraire ſe croit très-juſtement & trè
ſolidement autoriſé en tout ce qu'il dit
en tout ce qu'il fait ; & ſi dans les diſco
des & les diſſenſions on veut entendre le
deux parties, on trouvera, à les croire
qu'i

u'ils ont de part & d'autre les meilleures
aiſons du monde, & que leur conduite eſt
roite & irréprochable. Mais quoi qu'ils en
uiſſent penſer, péchés néanmoins réels,
échés ſouvent griefs & très-griefs : telle-
ent qu'au lieu de ſe ſanctifier dans la re-
gion, on s'y rend par-là devant Dieu très-
minel, & l'on ſe charge d'une multitude
finie de dettes, dont il nous demandera
n compte exact & rigoureux.

IV. Il ne faut point s'étonner après cela
ue peu à peu toute la diſcipline réguliere
enne à ſe renverſer. Car ſuivant la parole
e Jeſus-Chriſt, *Tout Royaume où il y a de-* *Luc.*
diviſion, ſera déſolé, & l'on verra tom- *c. 11.*
r maiſon ſur maiſon. Les perſonnes qui
uvernent, ou qui devroient gouverner &
ir toutes choſes dans l'ordre, ne ſont
us obéies. On les fait entrer elles-mêmes
ns les différends qui naiſſent. Pour peu
'elles ſemblent pencher d'un côté, l'au-
t ſe tourne contre elles. D'où il arrive
'elles n'oſent preſque parler, ni agir, &
e pour ne pas allumer le feu davantage,
es ſont obligées de diſſimuler & de tolé-
les abus qui demanderoient toute leur
meté. Ainſi le relâchement s'introduit,
fautes demeurent impunies ; chaque jour
ſont de nouvelles bréches qu'on fait à la
le ; plus d'unanimité, plus de concert.

Une maison est alors comme un vaisseau abandonné aux vents, & prêt à donner dans tous les écueils où il sera emporté.

V. Avec la paix ce seroit un paradis, & voilà ce que Dieu en vouloit faire pour nous, lorsqu'il nous y a assemblés. Il vouloit, en nous retirant du tumulte & des embarras du monde, nous faire éprouver la vérité de ce qu'avoit dit le Prophéte : *Qu'il est doux & qu'il est agréable à des freres*, ou à des sœurs en Jesus-Christ, *de se voir renfermés dans un même lieu, d'y être parfaitement unis par le lien d'une charité mutuelle*. Ps. 132. Mais sans la paix, cette Jerusalem, ce séjour de la tranquillité & du repos, n'est plus qu'un lieu de confusion. De-là naissent les chagrins, les dégoûts de la vie religieuse. On n'y trouve pas ce qu'on y avoit cherché. On s'étoit proposé d'y passer ses jours dans un saint calme & dans la pratique de la vertu. On s'étoit promis d'y être content, & l'on avoit sujet de l'espérer : mais comment le seroit-on parmi des personnes avec qui l'on ne peut compatir ; & au milieu d'une guerre domestique, où l'on n'a presque point de relâche par les divers incidens qui se succédent sans cesse, & qui excitent les querelles & les combats ? Ce qu'il y a encore de bien déplorable & de bien pernicieux pour la religion, c'est qu'on in-

reſſe les gens du monde dans des diſſenſions, qu'il faudroit au moins cacher aux yeux du public & dérober à ſa connoiſſance. Mais ſoit par indiſcrétion, ſoit pour ſe donner une vaine conſolation, ſoit pour ſe procurer de l'appui & de la protection, on s'explique de ſa peine avec des amis, on en fait part à des parens, on émeute toute une famille. Le ſcandale ſe répand au dehors, & une Communauté tombe dans le décri. Le monde naturellement enclin à juger mal, ſe perſuade, quoique très-injuſtement & très-fauſſement, qu'il en eſt de même de toutes les autres maiſons religieuſes; & voilà par où l'état religieux a beaucoup perdu de ſon luſtre & de ſon crédit dans une infinité d'eſprits, prévenus & trompés par certains exemples dont ils ont tiré des conſéquences trop générales.

VI. L'Apôtre conjuroit les premiers chrétiens, qu'il n'y eût point entre eux de ſchiſmes ni de partialités. Il en prévoyoit les ſuites funeſtes pour le chriſtianiſme, & c'eſt pour cela qu'il s'appliquoit avec tant de ſoin à en garentir l'Egliſe de Dieu. Il repréſentoit aux fidéles qu'ils avoient reçû le même baptême, qu'ils avoient été inſtruits dans la même foi, qu'ils ſervoient le même Dieu: d'où il concluoit qu'ils ne devoient donc avoir, pour ainſi dire, qu'un même

cœur & qu'une même ame. Mais outre ces raisons communes & universelles, il y en a encore de particulieres qui doivent nous lier plus étroitement dans la profession religieuse. Nous avons fait à Dieu les mêmes vœux, nous nous sommes soumis à la même régle, nous gardons depuis le matin jusques au soir les mêmes observances, nous dépendons des mêmes supérieurs, nous demeurons dans la même maison, nous portons le même habit, nous sommes membres de la même société & du même ordre. L'unité en tout cela est parfaite : n'y aura-t-il que nos cœurs, entre lesquels elle ne se trouvera pas, lorsqu'elle y est néanmoins si nécessaire ?

§. 3.

Les obstacles les plus ordinaires qui troublent la paix avec le prochain.

Malgré toutes les remontrances de saint Paul & ses plus fortes exhortations, la paix du tems même de ce grand Apôtre, ne laissa pas d'être troublée parmi les chrétiens. Ainsi nous ne devons point être surpris qu'elle le soit encore aujourd'hui dans les Communautés religieuses. Elle ne sont pas plus saintes que l'étoit cette Eglise naissante, que le saint Esprit venoit de former

& qu'il avoit comblée de ſes dons les plus excellens. Mais c'eſt juſtement ce qui nous doit engager à prendre plus ſur nous-mêmes, & à faire plus d'efforts, pour nous préſerver d'un malheur où il eſt aiſé de tomber, & dont toute la ferveur de la primitive Egliſe n'a pas défendu des ames ſi pures d'ailleurs, & comme toutes céleſtes. Voilà, dis-je, pourquoi nous devons redoubler nos ſoins, & apporter une extrême vigilance à prévenir & à écarter les moindres obſtacles, qui pourroient altérer la paix & la détruire. Or entre ces obſtacles, les plus communs ſont, 1. la diverſité des empéramens & des humeurs; 2. la diverſité des intérêts & des prétentions; 3. la diverſité des opinions & des ſentimens; 4. la diverſité des directions & des conduites; 5. enfin les liaiſons & les amitiés particulieres. Il y en a d'autres, mais qui la plûpart ſont compris dans ceux-ci & en dépendent. Je vais m'expliquer davantage ſur chacun de ces cinq articles.

I. Les tempéramens ne ſont pas les mêmes, & rien n'eſt plus différent que les humeurs. Il y a des humeurs douces & paiſibles, & il y en a de violentes & d'impétueuſes; il y a des humeurs agréables & enjouées, & il y en a de chagrines & de biſarres; il y a des humeurs faciles & condeſ-

cendantes, & il y en a d'opiniâtres & d'inflexibles. Dans une même Communauté, les unes aiment à contredire, & les autres ne peuvent ſouffrir la plus légère contradiction ; les unes prennent plaiſir à railler & à médire, & les autres ſont délicates juſques à l'excès, & ſenſibles à la plus petite parole qui les touche. De tout cela, & de bien d'autres caractères tout oppoſés, naît une contrariété naturelle, qui demande une attention infinie pour en arrêter les fâcheux effets. Si l'on ne vivoit pas enſemble, ou qu'on ne ſe vît que très-rarement, cette contrariété ſeroit moins à craindre : mais quand des perſonnes ont tous les jours à ſe parler, à converſer, à traiter les unes avec les autres ; quand tous les jours elles ſe rencontrent dans les mêmes offices, les mêmes fonctions & à côté l'une de l'autre, n'eſt-ce pas un miracle de la grace ſi elles ſe tiennent toujours dans un parfait accord & s'il ne leur échappe rien qui les puiſſe déconcerter ? Et certes s'il y a quelque choſe en quoi paroiſſent plus ſenſiblement la ſageſſe & la force de l'Eſprit de Dieu, c'eſt de ſçavoir aſſortir & concilier des cœurs à qui la nature avoit donné des inclinations & des qualités qui ſembloient les plus incompatibles.

II. La diverſité des intérêts & des pré

entions ne cauſe pas moins de trouble que a diverſité des humeurs & des tempéramens. Tous les ſujets qui compoſent une Communauté, ne devroient proprement voir qu'un ſeul intérêt : c'eſt celui de la Communauté même. Si cela étoit, on y erroit une pleine correſpondance & un oncours général à s'aider mutuellement & ſe prêter la main, parce qu'on n'auroit en ûe que le bien commun. Mais ce bien comhun n'eſt pas toujours ce qu'on ſe propoſ ; k il y a un bien particulier & perſonnel, ui nous occupe beaucoup plus, & ſur quoi on n'a ſouvent que trop de vivacité. Car uoiqu'on ait renoncé au monde, on ne laiſe pas dans la profeſſion religieuſe de ſe faie mille intérêts propres, qui pour être d'un utre genre, n'en attachent pas moins le œur : & ſi l'on n'y prend garde, on nourrit ans le cloître les même paſſions qu'on auoit eûes dans le ſiécle, & il n'y a de différence que dans les objets. On ſe met en tête 'avoir une telle charge, on veut obtenir n telle permiſſion, on prétend que telle préférence nous eſt dûe, & l'on s'obſtine à emporter. Il faut pour cela des patrons, il ut des ſuffrages. De-là les intrigues pour éuſſir ; de-là les jalouſies, & les dépits, ſi on ne réuſſit pas ; de-là les vains triomhes, qui piquent les autres & qui les ai-

griſſent, ſi l'on a l'avantage ſur elles. C'e
aſſez pour partager toute la maiſon. Les une
approuvent, les autres condamnent: les e
prits s'échauffent, & de cette ſorte l'on n'
que trop vû de fois des bagatelles & des af
faires de néant, devenir des affaires ſérieuſe
& bouleverſer des Communautés entiere

III. Un autre obſtacle à la paix encor
plus dangereux & plus pernicieux, c'eſt l
diverſité des ſentimens & des opinions e
matiere de doctrine. Il n'eſt rien de plu
étrange, ni rien de plus déplorable, que d
voir des filles religieuſes, & ſouvent de jeu
nes filles, ſans expérience & ſans connoiſ
ſance, vouloir entrer dans des queſtions
que non-ſeulement elles n'entendent pas
mais qu'elles n'entendront jamais & qu'e
les ne peuvent entendre, parce qu'elles n'or
pas là-deſſus les principes néceſſaires. Ce
pendant un eſprit de préſomption, un eſpr
de curioſité, un eſprit de vanité & de ſingu
larité, les préoccupent tellement, qu'elle
veulent connoître de tout, parler de tout
juger de tout. S'éléve-t-il des diſputes dan
l'Egliſe ſur des matieres très-ſubtiles & très
abſtraites, il faut qu'elles enſoient inſtrui
tes: & à peine en ont-elles la teinture l
plus foible & la plus ſuperficielle, qu'elle
ſe croient auſſi éclairées que les plus habile
Théologiens. Du moins s'expliquent-elle

l'un ton plus assuré & plus décisif, que les Docteurs mêmes : & parce que tout ce qui est extraordinaire & nouveau, donne un certain air de distinction, c'est là communément ce qui leur plaît ; & à quoi elles s'attachent, se flattant en secret & se glorifiant de n'être pas de ces génies bornés qui ne pénétrent rien, & qui s'en tiennent purement & simplement aux premieres idées dont on les a prévenus. Encore si elles en restoient là, & qu'elles se contentassent de ne pas penser comme les autres : mais elles vont plus loin, & voilà le plus grand désordre. Elles se mettent en tête de faire penser les autres comme elles pensent : elles vantent leur science ; elles dogmatisent, à propos ou mal-à-propos. Qu'arrive-t-il de-là ? C'est que toute une Communauté ne se trouvant pas assez docile pour recevoir leurs leçons, il y a une partie qui se tourne contre elles, & une partie qui se joint à elles. Or du moment qu'il commence à y avoir de la division entre les esprits, il est immanquable qu'il y en aura bientôt entre les cœurs. Qu'a-t-il fallu davantage pour allumer les guerres intestines dans les Empires mêmes & dans les Royaumes ?

IV. De cet obstacle précédent, il en suit un de même espéce & tout semblable : c'est la diversité des directions & des conduites.

Car chacune veut avoir un directeur, qui soit dans les mêmes sentimens qu'elle, & qui l'y confirme. Souvent c'est ce directeur qui les lui a d'abord inspirés, & qui par lui se l'est attachée. Comme donc parmi les premiers Chrétiens, les uns étoient pour Apollo, les autres pour Pierre, d'autres pour Paul, & que c'étoit là ce qui les divisoit : de même entre les personnes religieuses, les unes sont pour celui-ci, les autres pour celui-là ; & il n'est pas moralement possible que cette variété ne soit la source de mille discordes. Hé, mes Freres, disoit saint Paul aux Corinthiens, n'est-ce pas un seul Dieu que nous servons & un seul Jesus-Christ ? Est-ce au nom de Pierre que vous avez été baptisés ? Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous ? Voilà l'exemple qu'on devroit s'appliquer, & ce qu'il faudroit se dire à soi-même. Pourquoi tant se mettre en peine d'un homme, quoique ministre de l'Eglise, & quelque saint qu'il paroisse, si la paix en est endommagée ? Et quel malheur, si ceux qui devoient nous sanctifier par leur ministère, & être pour nous des Anges de paix, servoient à nous désunir, & par là même à nous dérégler !

V. Un dernier obstacle, ce sont les liaisons & les amitiés particulieres, que forment quelquefois certains esprits, qui ai-

ient à dominer, & à se faire dans une mai-on comme chefs de parti. Amitiés dont out le fruit est de s'assembler en particulier, : cela pourquoi ? pour s'entretenir de la Communauté ; pour se rapporter de part & 'autre tout ce qui se passe, tout ce qui se ait, tout ce qui se dit ; pour s'épancher en e vaines railleries, en des plaintes amères, n des discours remplis de fiel ; pour tenir onseil contre des Supérieurs, ou contre 'autres, de qui l'on n'est pas content & ont on se croit maltraité. Amitiés que tous es saints Instituteurs ont toujours étroite-nent défendues, parce qu'elles dégénèrent rès-aisément en cabales, & qu'elles font ans une même Communauté, autant de Communautés différentes, qu'il y a de ces ortes d'unions & de ligues.

VI. Anathême sur ceux qui sément ainsi a zizanie dans le champ du Pere de famille & dans la maison de Dieu. Car ce sont des nfans d'iniquité. S. Paul souhaitoit qu'on es retranchât du corps des fidéles : mais ans porter la chose si loin, il est bien à sou-aiter que dans la juste crainte d'un si terri-le anathême, ils prennent une conduite oute nouvelle, & qu'ils réparent tous les léfordres dont ils ont été jusques à présent es auteurs. Bienheureux au contraire les acifiques, ces enfans de Dieu qui gardent

la paix avec tout le monde, qui du moin la désirent, qui y travaillent de tout leu pouvoir, & n'obmettent pour cela aucu des moyens qu'ils jugent les plus convena bles & les plus assûrés, quelque gênan d'ailleurs & quelque mortifians qu'ils puis sent être. En voici quelques-uns.

§. 3.

Les moyens les plus propres à main tenir la paix avec le prochain.

I. S'accoutumer de bonne heure à vain cre son humeur. Ce n'est pas l'affaire d'u jour: mais si dès les premieres années qu'o est entré dans la religion, on s'étoit fait cer taines violences, on se seroit peu à peu ren du plus maître de soi-même, & l'on auroi appris à se posséder davantage & à mieu réprimer les saillies de son naturel. Or cet te victoire sur soi-même consiste en deu choses, l'une intérieure, & l'autre extérieu re. La premiere & la plus parfaite, c'est d corriger tellement en soi le fonds de l'hu meur, & d'acquérir un tel empire sur soi tempérament, qu'on n'en ressente plus mê me dans l'ame les atteintes secrettes, & qu le cœur n'en reçoive aucune altération. Ce la demande une souveraine vertu, & ce dé gré est si rare, qu'on ne le peut guère pro

poſer pour régle. Les Saints néanmoins y ſont parvenus, & nous pourrions, aidés de la grace, y parvenir comme eux, ſi nous voulions l'entreprendre avec la même réſolution & le même courage. Mais avant que nous ſoyons arrivés à ce point de perfection, l'autre choſe à quoi nous devons nous étudier, & qu'il faut au moins gagner ſur nous, regarde l'extérieur. C'eſt de ſçavoir ſi bien renfermer au dedans tout ce qui s'éléve de troubles & de mouvemens involontaires dans le cœur, qu'il n'en paroiſſe rien au dehors; & qu'on ne laiſſe pas échapper le moindre geſte, le moindre ſigne, la moindre parole qui faſſe connoître l'agitation où l'on eſt, & qui puiſſe choquer perſonne. Ce n'eſt là, ni diſſimulation, ni hypocriſie, quand on n'y a en vûe que le bien de la paix; & l'effort qu'on eſt alors obligé de faire, n'eſt pas devant Dieu d'un petit mérite. Ainſi, malgré l'orage dont l'ame eſt aſſaillie, la paix avec le prochain ſe maintient & ne court aucun danger, parce qu'on ſe comporte comme ſi l'on ne ſentoit rien & qu'on fût dans aſſiette la plus tranquille. O que cela coûte dans la pratique! Mais que cela même attire auſſi de bénédictions de la part du ciel, & qu'on en eſt bien récompenſé dès cette vie, par la conſolation qu'on a de pouvoir préſenter à Dieu un ſacrifice qui lui eſt ſi agréable!

II. Se désister volontairement de toutes ses prétentions, dès qu'il y va de la paix, & abandonner sans résistance tous ses droits, qui du reste sont si peu de chose dans l'état religieux. Car de quoi pour l'ordinaire s'agit-il dans les contestations qu'ont entr'elles les Epouses mêmes de Jesus-Christ? d'un léger intérêt qu'on s'est fait, & sur lequel, ou par opiniâtreté, ou par une fausse gloire, on ne veut point se relâcher. En vérité ne doit-on pas rougir de honte, quand on vient à considérer d'un sens rassis de quoi l'on s'inquiéte tant, & à quoi l'on s'arrête avec tant d'obstination? Et comment peut-on soutenir les reproches de sa conscience, lorsque malgré soi on se dit intérieurement: si j'avois assez de vertu pour reculer d'un pas, & que je voulusse ne plus penser à cela, qui dans le fond n'est rien, la paix aussi-tôt seroit rétablie. Il ne tient donc qu'à moi de pacifier tout, d'éteindre le feu de la division qui n'est déja que trop enflammé, & de calmer les esprits. Si je ne le fais pas, lorsque je le puis si aisément & à si peu de frais ne serai-je pas bien condamnable, & qui me disculpera auprès de Dieu? Jesus-Christ a versé son sang pour la paix: à quoi ne dois-je pas préférer un bien que mon Sauveur a tant estimé, & qu'il a acheté si cher!

III. Ne s'attacher point trop à son pro

pre ſens. Car on ne ſe brouille ſouvent dans les Communautés, que parce qu'on s'entête, que parce qu'on ſuit certains préjugés dont on ne veut point revenir, que parce qu'on ne conſulte que ſoi-même, & qu'on ne s'en rapporte qu'à ſoi-même, ne prenant aucun conſeil & ne déférant à aucun avis. Dans les affaires les plus importantes les gens du monde choiſiſſent un tiers, ſage & déſintéreſſé; & conſentent, en vûe de la paix, d'en paſſer par ſon jugement. Dans les Communautés diviſées, on n'écoute qui que ce ſoit. On ſe prévient contre ceux qui par zéle & par charité voudroient s'entremettre, & ménager quelque accommodement. On ſe perſuade que ce ſont des gens gagnés & dont on doit ſe défier. On les prend à partie eux-mêmes, à moins qu'ils n'entrent aveuglément dans nos penſées, & qu'ils ne ſe déclarent pour nous. Que la docilité ſeroit alors d'un grand uſage, & qu'elle épargneroit à toute une maiſon de démêlés & d'embarras!

IV. Sacrifier même, s'il eſt néceſſaire, ſa propre raiſon. Il eſt vrai: vous n'avez pas tort, la raiſon eſt certainement de votre côté; mais ſi vous ne cédez, vous n'aurez jamais la paix, & la guerre ſera éternelle. Or il vaut mieux en de pareilles conjonctures, renoncer, pour parler de la

ſorte, à la raiſon, & retourner en arriere que de tenir ferme & vouloir aller plus avant. En mille rencontres il eſt de la ſouveraine raiſon, de condeſcendre, contre la raiſon même, aux foibleſſes & aux imaginations de quelques eſprits qui ne ſont pas raiſonnables. Mais, dites-vous, on agit mal à propos : il n'importe, le mal qui en pourra arriver, ſera moindre que le bruit & les ruptures où la maiſon ſe trouveroit expoſée par une inflexible fermeté. Cette régle au reſte n'eſt pas générale ; mais elle demande beaucoup de diſcernement, & ne peut être appliquée qu'aux choſes qui ne bleſſent point la conſcience, & où il n'y a point d'offenſe de Dieu.

V. Préférer une ſage & religieuſe ſimplicité à une envie dangereuſe & immodérée de ſçavoir. On n'a que trop éprouvé dans les Monaſtères de filles, les pernicieux effets de cette malheureuſe démangeaiſon d'apprendre, & de vouloir paſſer pour ſçavante. Déſordre plus commun dans ces derniers tems, qu'il ne l'étoit autrefois. Les premieres religieuſes ſe contentoient d'être bien inſtruites des points les plus eſſentiels de l'Evangile & de la foi ; de bien étudier leurs régles, leurs obſervances, leurs devoirs, & de les bien remplir. De-là, ſoumiſes à l'Egliſe, elles s'en tenoient à ſe

décisions, sans raisonner, sans contester, & sans prétendre prononcer sur ce qu'elles voyoient assez n'être pas de leur compétence & de leur ressort. Elles montroient en cela leur humilité, leur prudence, leur droiture d'esprit & de cœur, & elles en goûtoient le fruit solide qui étoit une sainte paix. D'où vient que les Supérieures de communauté les plus habiles dans le gouvernement, ont soin encore, autant qu'il leur est possible, d'écarter de leur maison, livres, écrits, directions, tout ce qui pourroit y faire naître des questions très-nuisibles, ou du moins très-inutiles.

VI. Mais de tous les moyens, le plus efficace & le plus puissant est la sainte & fréquente communion. Car le Sacrement de nos Autels est le Sacrement de l'unité, le mystère de la charité, & par conséquent le nœud de la paix. Dans la communion nous sommes tous nourris d'un même pain céleste, nous sommes tous assis à la même table de Jesus-Christ, nous lui sommes tous unis comme à notre chef: que de raisons pour nous lier étroitement ensemble! Comment cet adorable Sacrement sera-t-il pour nous le sacrement de l'unité, si nous nous séparons les uns des autres? Comment sera-t-il le Sacrement de la charité, si nous nous soulevons les uns contre les autres?

Et comment ne ferons-nous qu'un même corps avec Jesus-Christ & en Jesus-Christ si nous ne demeurons attachés les uns aux autres ?

VII. Une des dispositions les plus essentielles à la communion, est donc que nous conservions la paix entre nous. C'est pourquoi le Fils de Dieu, avant que d'instituer ce grand mystère & d'y admettre les Apôtres, leur donna la paix. Sans cela, quoique purs d'ailleurs, il ne les eût pas jugés dignes de son Sacrement. Ainsi toutes les autres préparations que nous pouvons & que nous devons y apporter, suppossent celle-là ; & c'est aussi par-là que nous nous mettons en état d'accomplir le dessein du Sauveur du monde, qui a été, en nous incorporant avec lui, d'établir parmi nous la plus parfaite société, & de faire de nous un même troupeau & une même Eglise.

VIII. Au contraire, un des plus grands obstacles à la communion, est que nous ne soyons pas en paix avec nos freres, ni nos freres avec nous. Car alors Jesus-Christ veut que nous quittions l'autel & le sacrifice beaucoup plus la communion, puisqu'il faut bien plus pour approcher de la communion, que pour offrir simplement le sacrifice. Un pécheur, même en état de péché peut assister à la Messe, & dans la vûe d'ap

baiſer Dieu, lui offrir le ſacrifice : mais il ne peut communier, s'il ne s'eſt reconcilié & avec Dieu & avec le prochain. C'eſt donc à nous de nous éprouver là-deſſus nous-mêmes, avant que de recevoir le Saint des Saints, & d'écouter notre cœur pour ſçavoir s'il n'a rien à nous reprocher ſur un point de cette conſéquence.

IX. Daigne le Seigneur dans la participation de ſon Corps & de ſon précieux ſang, nous réunir tous. C'eſt lui, ſelon le mot de l'Apôtre, *qui eſt notre paix*, & c'eſt dans la communion que cette parole ſe vérifie à la lettre, puiſque c'eſt là qu'il peut être lui-même le médiateur de toutes nos réconciliations. Il a bien eu le pouvoir de réconcilier le ciel & la terre : notre réunion eſt-elle plus difficile ? Dans les ſiécles paſſés on a vû plus d'une fois des ennemis irréconciliables, à ce qu'il ſembloit, depoſer toute leur haine à la ſainte table, & en ſortir dans une ſincère & pleine intelligence. Aujourd'hui & quelquefois dans les maiſons religieuſes, on voit des perſonnes diviſées ſortir de cette table de Jeſus-Chriſt avec la même aigreur, & en remporter les mêmes animoſités. Puiſſions-nous éviter ce malheur, & nous préſerver d'une telle malédiction ! *Ephſ.* c. 2.

INSTRUCTION

SUR

LA CHARITÉ

CE que vous avez particulierement
considérer touchant la charité, c
compris dans son précepte & dans sa pr
tique. En vous expliquant ce qui regar
le précepte de la charité, je vous ferai vo
la nécessité indispensable de cette vertu
& vous pourrez tirer de-là de puissa
motifs, pour vous exciter à l'acquer
Et en vous apprenant quelle en doit êt
la pratique, je vous en marquerai les d
vers caractères, qui pourront vous se
vir de régles, pour vous juger vous-mê
me, & pour connoître comment vo
avez accompli jusques à présent un d
devoirs les plus essentiels de la vie chr
tienne.

§. 1.

Le précepte & l'obligation de la Charité.

I. La charité n'eſt pas ſeulement un conſeil évangélique, mais un précepte ; & le Sauveur du monde l'a eû tellement à cœur, qu'il en a fait ſon précepte particulier. Car *voici mon commandement*, diſoit-il à ſes apôtres : *c'eſt que vous vous aimiez les uns les autres*. Motif admirable dont ſe ſervoit ſaint Jean, le bien-aimé de Jeſus-Chriſt & l'Apôtre de la charité, lorſque parcourant les Egliſes d'Aſie, dont il étoit le Patriarche & le fondateur, il répétoit ſans ceſſe dans les aſſemblées des fidéles ces paroles : *Mes chers Enfans, aimez-vous les uns les autres*. Sur quoi ſes diſciples lui ayant repréſenté qu'il leur prêchoit toujours la même choſe, & lui demandant par quelle raiſon il réduiſoit toutes ſes inſtructions & toutes ſes exhortations à ce ſeul devoir, il leur fit cette réponſe ſi remarquable : *Parce que c'eſt le précepte de notre Maître, & que ſi vous le gardez, il ſuffit pour vous rendre parfait ſelon Dieu.* Voilà, à l'exemple de ce grand Apôtre, ce qu'on ne devroit jamais ceſſer de dire, non-ſeulement dans les aſſemblées chrétiennes, mais dans les Communautés religieuſes. Je dis même dans

Joan. c. 15.

Hieron.

Ibid.

les Communautés les plus régulieres, le plus auſtères, les plus éloignées du monde ; & ſi vous vous laſſiez d'entendre toujours cette leçon, je vous répondrois : Plaignez-vous plûtôt de ne l'entendre pas aſſez pourquoi ? *parce que c'eſt le commandement du Seigneur*, qui nous doit être plus cher que tout le reſte ; parce que c'eſt un commandement pour lequel vous devez avoir une vénération, une ſoumiſſion toute ſinguliere, puiſque Jeſus-Chriſt a voulu lui-même ſe l'adopter & en être ſpécialement le légiſlateur.

Luc.

II. Auſſi l'obſervation de ce précepte eſt-elle la marque ſpécifique & certaine des vrais chrétiens. Car c'eſt à cela, ajoûtoit le Fils de Dieu, *que vous vous ferez reconnoître mes diſciples*. Ce ne ſera point préciſément par les dons ſublimes d'oraiſon & de contemplation : ſans ces faveurs extraordinaires, on peut être chrétien, & ſolidement chrétien. Ce ne ſera point non plus par de rudes pénitences & de rigoureuſes auſtérités du corps : elles ſont bonnes, elles ſont loüables : elles ſont ſaintes ; mais ce n'eſt point après tout ce qui nous diſcerne de ces ſectes d'infidéles, où l'on voit pratiquer des macérations & des mortifications de la chair beaucoup plus étonnantes, que dans le chriſtianiſme. Ce n'eſt donc point par-là

Joan. c. 13.

que nous serons avoüés de Jesus-Christ dans
e jugement dernier, mais par la charité.
t n'est-ce pas par la charité que les Païens
ux-mêmes, ennemis déclaré sde la religion
hrétienne, distinguoient ceux qui la pro-
essoient ? N'est-ce pas encore par la chari-
é que nous jugeons si l'esprit de Dieu re-
ne dans une famille, dans une maison re-
igieuse ? Tout autre signe est équivoque;
nais quand nous y voyons la charité bien
tablie, & que nous n'y appercevons rien
ui la puisse blesser, nous disons avec assû-
ance que c'est une maison de Dieu. Et en
ela nous ne nous trompons pas : car il n'y
que Dieu & que l'esprit de Jesus-Christ,
ui puisse former dans les cœurs une cha-
ité parfaite, & l'y entretenir.

III. C'est dans le commandement de la
harité que sont contenus tous les autres ;
t c'est à celui-là qu'ils se rapportent tous :
ellement que saint Paul l'appelle *la pléni-* *Rom.*
ude de la loi. En vain donc je prétendrois *c.* 13.
arder tous les autres préceptes, si je man-
uois à celui de la charité. Sans cette cha-
ité envers le prochain, je ne puis pas mê-
ne avoir l'amour de Dieu, qui est néan-
noins le premier & le plus grand de tous
es commandemens. Car aimer Dieu & ai-
ner mon prochain sont deux commande-
nens inséparables, ou plûtôt, ce n'est qu'un

même commandement, qui nous oblige
aimer le prochain dans Dieu, & Dieu dan
le prochain. Et en effet, c'eſt propremei
dans le prochain que nous aimons Die
d'un amour ſolide & pratique. Hors de-
tout notre amour pour Dieu, n'eſt qu'e
ſpéculation & qu'en idée. Théologie div
ne que tout l'Evangile, que tous les écri
des Apôtres, que tous les ſaints livres nou
enſeignent, & qui eſt comme le précis c
tous nos devoirs.

IV. Si je n'ai pas pour mon prochain
charité que Jeſus-Chriſt me commande
quand je parlerois le langage des Anges
des plus éclairés d'entre les hommes, je r
ſerois, ſelon les expreſſions figurées de ſai
Paul, qu'un airain ſonnant & qu'une cym
bale retentiſſante. Quoi que je puiſſe dire
Dieu pour lui témoigner les ſentimens d
mon cœur, il ne m'entendroit pas, & il n
voudroit pas même m'entendre. Quand j
ferois des miracles, que je tranſporterois le
montagnes, que je reſſuſciterois les morts
ou ce ſeroient de faux miracles, ou malgr
ces miracles, quoique vrais, je ne laiſſeroi
pas d'être réprouvé de Dieu. Car Dieu peu
par le miniſtère même d'un réprouvé opé
rer des miracles; mais ces miracles n'empê
chent pas que celui par qui il les opère, n
puiſſe abſolument devenir, & être actuelle
men

nent à ſes yeux un ſujet de damnation. Quand je livrerois mon corps au fer & au eu, c'eſt-à-dire, quand je m'expoſerois au artyre le plus rigoureux, tout ce que je ourrois endurer de ſupplices & de tour- ens, ſeroit perdu pour moi, & ne me erviroit de rien auprès de Dieu. Je ſerois, omme martyr, confeſſeur de la foi; mais ıdigne confeſſeur, parce que je ſerois en ême tems apoſtat de la charité. Car dans ne telle ſuppoſition on peut être l'un & autre, & l'on en a vû des exemples. Té- oin celui dont parle Euſebe dans ſon hi- oire de l'Egliſe, qui allant ſouffrir la mort, laquelle il avoit été condamné pour la oi, ne voulut jamais pardonner à un autre rétien, ſon ennemi, quoique proſterné ſes pieds il lui demandât grace, & le con- rât de vouloir bien ſe réconcilier avec li. Mais ſans remonter ſi haut, ne voit- n pas tous les jours des ames religieuſes, artyres de leur régle, pour ainſi parler, avoir avec cela nulle charité pour ceux ou our celles qui ont eû le malheur de s'atti- r leur diſgrace & leur averſion? Ne voit- n pas dans le monde, tant de perſonnes dé- otes, martyres de la pénitence & de la ortification, être néanmoins les plus vi- s dans leurs reſſentimens & leurs animo- és. Appliquons-nous ceci, & diſons-nous

à nous-mêmes : Quand je m'immolero
comme une victime, & que je pratiquero
toutes sortes d'austérités ; quand je passero
toute ma vie ou en oraison, ou en d'autr
saints exercices ; tous mes exercices, tout
mes oraisons, toutes mes austérités, sans
charité, me deviendroient inutiles. Grand
leçon pour nous, & capable de faire tren
bler une infinité de gens, soit dans le siécl
soit dans le cloître, qui sévères à l'excès s
les autres points de la morale chrétienne
vivent dans un relâchement, ou, po
mieux dire, dans une licence extrême
l'égard de la charité.

V. Si je n'aime pas mon prochain au
parfaitement que Jesus-Christ me l'ordo
ne, il est de la foi que je n'ai pas la vie
1. *Joan.* la grace : *Celui qui n'aime pas son frere,*
c. 3. *dans un état de mort.* Il est de la foi que
suis dans le plus déplorable aveuglemen
1. *Joan.* *Celui qui n'aime pas son frere, marche da*
c. 2. *les ténébres.* Il est de la foi que je n
rends coupable d'une espece de meurtr
1. *Joan.* *Celui qui n'aime pas son frere, est homici*
c. 3. Trois malédictions marquées par sai
Jean, & d'autant plus à craindre qu'ell
sont plus communes. En voici le sens
l'explication.

VI. Si je n'aime pas mon frere, je s
dans un état de mort, c'est-à-dire, da

'état du péché mortel ; car il n'y a que le péché mortel, qui puiſſe cauſer la mort à non ame. Or le péché mortel où tombent lus aiſément les perſonnes même qui font rofeſſion de piété & les ames religieuſes, 'eſt celui qui attaque & qui bleſſe la charité, puiſque pour pécher griévement en ce oint, il ne faut qu'un ſecret ſentiment de aine ou de vengeance, volontairement onçu & entretenu. Péché qui ſe forme ſi romptement dans le cœur, que ſans une rande précaution il eſt très-difficile de l'arêter. Péché qui ſe tourne très-aiſément en abitude, & où l'on demeure quelquefois es années entieres. Il y a certaines conditions, qui par elles-mêmes nous mettent ſſez à couvert des autres péchés, de l'ambition, de l'avarice, de l'impureté : mais il 'y a point de condition où l'on ne ſoit expoſé à celui-ci. C'eſt ſouvent dans les plus aints états, qu'il regne avec plus d'empire plus d'impunité.

VII. Si je n'aime pas mon frere, je marne dans les ténébres. Mais pourquoi en ommettant ce péché, ſuis-je plutôt dans s ténébres, qu'en commettant les autres ? n voici la raiſon qui eſt évidente : c'eſt ue les péchés contre la charité ſont ceux ù il eſt plus ordinaire & plus facile de ſe ire une fauſſe conſcience, une conſcience

peu exacte, une conſcience ſelon ſes vûes ſelon ſes deſſeins, ſelon ſes inclinations ſelon ſes antipathies : or rien n'eſt plus ſujet à l'illuſion que nos vûes & nos idées particulieres, que nos antipathies & nos inclinations naturelles. C'eſt que l'article de la charité eſt celui où l'on ſe flatte davantage, & où l'on trouve plus de ſpécieuſes excuſes pour ſe juſtifier, quelque criminel que l'on ſoit. C'eſt qu'il arrive même tous les jours qu'on érige en vertus les actions, les ſentimens, les diſcours où la charité eſt le plus viſiblement offenſée. On appelle zéle de la gloire de Dieu, zéle du ſalut des ames, zéle de la vérité & de la pure doctrine ce qu'il y a dans la médiſance de plus outrageux & de plus calomnieux. Bien loin d'en avoir quelque peine, on s'en fait un mérite devant Dieu, & l'on s'en glorifie devant les hommes.

VIII. Si je n'aime pas mon frere, je ſuis homicide, & de qui ? de moi-même, de la charité, & du prochain. De moi-même puiſque je tue mon ame, par une des bleſſures les plus mortelles qu'elle puiſſe recevoir. De la charité, puiſque j'éteins, autant qu'il eſt en moi, ce principe de toute ſociété : de la ſociété humaine, de la ſociété chrétienne, & ſur-tout de la ſociété religieuſe. Du prochain, puiſque je le fais mour

n quelque ſorte dans mon cœur, où il de-roit vivre, & où je devrois le porter. Qui-onque ſçaura bien pénétrer toutes ces vé-ités, qu'il ſe trouvera redevable à la juſtice e Dieu, qui eſt l'auteur de la charité, ui doit prendre un jour ſa cauſe en main, t venger ſi hautement ſes intérêts!

IX. Ce qui doit encore ſur cela redou-ler notre crainte, c'eſt de voir combien ette charité qui nous eſt ſi expreſſément ommandée, court néanmoins de riſques ar-tout & dans tous les états. Rien de plus ifficile à conſerver; rien de plus rare que e la maintenir pure & entiere. C'eſt un réſor que nous portons dans des vaſes fra-les: ſi nous venons à la perdre, tout eſt rdu pour nous. Y a-t-il donc attention ue nous ne devions avoir? Y a-t-il cir-onſpection dont nous ne devions uſer? a-t-il meſures dont nous ne devions pren-re? Et là-deſſus ne penſons point à nous évaloir de la ſainteté de notre profeſſion. a retraite religieuſe peut nous préſerver e tous les autres dangers du monde: mais charité n'y eſt pas toujours plus en aſſu-nce qu'ailleurs, & combien y a-t-elle fait e triſtes naufrages!

X. Rien de plus expoſé que la charité à violentes tentations. Comme c'eſt l'ame e chriſtianiſme & le nœud qui ſoutient

toutes les sociétés, il n'y a point d'effor
que le démon ne fasse pour l'arracher
nos cœurs, & c'est contre elle qu'il en
ploie tout ce qu'il a d'artifice & de pou
voir. En quoi il n'est que trop secondé p
nos dispositions intérieures, par not
amour-propre, par notre orgueil, par n
tre sensibilité & notre extrême délicatess
par les contradictions des autres, par to
les événemens qui allument nos passio
& qui sont contraires à nos désirs. Il no
faut donc une charité assez solide & ass
ferme, pour n'être point ébranlés de to
ces assauts, pour réprimer les mouveme
les plus vifs, pour nous endurcir contre l
traits les plus perçans, pour triompher
tout ce qui pourroit leur donner quelq
atteinte & l'affoiblir.

§. 2.

La pratique & les caractères de la Charité.

I. Afin que notre charité soit aussi soli
& aussi parfaite qu'elle doit l'être, il fa
qu'elle ait tous les caractères que saint Pa
nous a si bien décrits, & dont il nous a fa
1. Cor. c. 13. un détail si exact & si instructif. *La charit*
dit ce grand Apôtre, *est patiente, elle*
pleine de bonté. La charité n'est point jalou

lle ne s'enfle point, elle n'eſt point ambitieu-
, elle ne cherche point ſes propres intérêts,
lle ne s'emporte point, elle ne penſe mal de
erſonne, elle n'a point de joie de l'injuſtice,
ais elle en a de la vérité; elle endure tout,
lle croit tout, elle eſpere tout, elle ſupporte
ut. Excellentes qualités de la charité qui en
omprennent toute la pratique, & qui lui
ont tellement néceſſaires, que ſi une ſeule
ui manque, non-ſeulement ce n'eſt plus
ne charité complette, mais elle n'eſt pas
même ſuffiſante pour ſatisfaire à l'obliga-
on abſolue que Jeſus-Chriſt nous a im-
oſée. Reprenons donc par ordre ces diffé-
ens caractères, & conſidérons-les chacun
n particulier, pour nous les bien impri-
ier dans l'eſprit & dans le cœur.

II. *La charité eſt patiente.* C'eſt par-là
u'elle ſe ſoutient & qu'elle ſe purifie. Car
e la maniere que nous ſommes tous faits,
n'eſt pas poſſible qu'il ne ſe rencontre
ille choſes dans la vie qui nous déplai-
ent, qui nous piquent, qui nous choquent,
ont nous nous ſentons rebutés, & qui
ous porteroient naturellement aux révol-
es & aux éclats. Si nous nous modérons &
ue nous prenions patience, dans un mo-
ent tout eſt étouffé, tout tombe, & l'on
'en parle plus. Mais ſi nous ſuivons le pre-
ier mouvement qui s'éléve, & que la cha-

leur nous emporte, combien les ſuites
ſont-elles fâcheuſes, & que n'en coûte-t
pas à la charité ? De plus, c'eſt par la p
tience que notre charité ſe purifie : co
ment cela ? parce que dans les occaſions
nous avons beſoin de patience, & où no
la pratiquons, il n'y a que la pure cha
qui nous retienne. Ce n'eſt point la natu
ce n'eſt point l'inclination, ce n'eſt poi
le goût, mais la ſeule vûe de Dieu do
nous voulons garder le précepte, & le ſe
zéle de la charité que nous ne voulons p
détruire.

III. *La charité eſt pleine de bonté.* Elle
honnête, prévenante, complaiſante, ob
geante. Ce qu'elle a de plus merveilleu
c'eſt qu'elle rend tels des gens, qui d'eu
mêmes ſont des eſprits rudes, aigres, ſa
vages, impraticables. D'où vient que ſ
lon le monde même, il n'y a point de pe
ſonnes plus ſociables, plus civiles, plus a
commodantes, autant qu'il eſt permis p
la loi de Dieu, que les perſonnes vraîme
dévotes & vertueuſes : & ſi au contrai
l'on en voit de chagrines, de farouche
d'inacceſſibles, &, pour ainſi dire, de ba
bares dans toutes leurs manieres, c'eſt
elles-mêmes, & non point à la dévotion
qu'il faut s'en prendre. Car la vraie dév
tion eſt charitable ; & ce que fait le mon

par un esprit prophane, la charité le fait par un esprit chrétien, qui est d'adoucir les mœurs & de les polir.

IV. *La charité n'est point jalouse.* En voici la raison : c'est que la charité consiste dans une bonne volonté & dans une sincère affection pour le prochain. Or dès qu'on est touché de cette affection sincère & qu'on a cette bonne volonté, on souhaite au prochain le bien qu'il n'a pas, & l'on n'a garde par conséquent de lui envier celui qu'il possède. Mais du reste, on peut dire, & il est certain que la charité n'a point d'ennemi plus puissant & plus à craindre, que cette malheureuse jalousie qui nous infecte de son poison, & dont il n'y a que les esprits fermes & les ames droites qui sçachent bien se défendre. Jalousie des avantages d'autrui, des talens d'autrui, des vertus d'autrui & des éloges qu'on leur donne. C'est assez pour rompre des amitiés qui sembloient devoir durer jusques à la mort. Deux hommes avoient entre eux la liaison la plus étroite : mais que dans une même profession où la Providence les emploie, l'un vienne à l'emporter sur l'autre; que l'un réussisse & soit applaudi, tandis que l'autre demeure en arriere & qu'il n'en est fait nulle mention, cela suffit pour les diviser & pour les réduire à ne se plus con-

noître, pourquoi ? parce que la jalouſi
s'empare du cœur de celui ci, & qu'ell
lui inſpire des ſentimens, avec leſque
une véritable union ne peut ſubſiſter. O
ne peut comprendre combien de ravage
cette paſſion ſi lâche & ſi honteuſe a cauſé
juſques dans les états les plus ſaints & le
plus conſacrés à Dieu.

V. *La charité n'agit point mal-à-propo*
C'eſt-à-dire, qu'elle nous rend vigilans
circonſpects, attentifs ſur nous-mêmes &
ſur les autres : ſur nous-mêmes, pour pren
dre garde à tout ce que nous diſons &
tout ce que nous faiſons ; ſur les autres
pour connoître ce qui les offenſe, & pou
s'en abſtenir. Et en effet, puiſqu'il faut
peu de choſe pour bleſſer la charité, &
qu'une parole indiſcrete, qu'une plaiſan
terie mal placée, qu'un ton de voix trop
élevé eſt capable d'aigrir certaines perſon
nes, avec quelle précaution ne devons-nou
pas ménager leur foibleſſe ? C'eſt une er
reur de croire qu'il n'y a que ce qui atta
que la réputation, qui puiſſe être contre l
charité. Ce n'eſt pas une moindre erreu
de penſer que la charité ne ſoit violée, qu
lorſqu'on parle, ou qu'on agit avec réfle
xion & de deſſein prémédité. Ce ſont ſou
vent les indiſcrétions, les imprudences
les légéretés, qui excitent les plus grand

troubles. Il eſt vrai, ce n'eſt point par malice que vous dites ceci ou cela ; les choſes vous échappent, avant que vous les ayez bien conſidérées, & ſans que vous y entendiez aucun mal : mais après tout, avec votre ingénuité prétendue, ou plutôt avec cette ingénuité trop précipitée & trop aveugle, vous faites ſur ceux qui vous écoutent, de très-vives impreſſions, & vous leur portez des coups très-douloureux. Votre inconſidération vous excuſe-t-elle ? non ſans doute. Que n'avez-vous plus de retenue ? Que ne réprimez-vous votre impétuoſité ? Pourquoi vous donnez-vous une telle liberté de déclarer ſi aiſément toutes vos penſées, & que ne mettez-vous un frein à votre langue pour la régler ?

VI. *La Charité ne s'enfle point.* Tous ne ſont pas dans les mêmes rangs, n'ont pas les mêmes prérogatives, ne vivent pas dans la même diſtinction ni les mêmes honneurs : mais quiconque ſe trouve au-deſſus des autres, n'a pas droit pour cela de les mépriſer, ni de les traiter avec hauteur. Outre que ces airs hautains & dédaigneux ne conviennent qu'à des eſprits vains & frivoles, rien ne leur attire plus l'envie & ne leur ſuſcite plus d'affaires. Qu'on voie dans l'élévation un homme ſans faſte, ſans orgueil, en uſant bien avec tout le monde

& ne se laissant point ébloüir de la fortune, on ne cherche point à l'humilier, on ne forme point d'intrigues contre lui, il ne se fait point d'ennemis, & chacun au contraire est disposé à se déclarer en sa faveur. Mais si l'on y remarque de la fierté & de l'ostentation, & qu'on lui voie prendre un ascendant impérieux : voilà ce qui engage à le butter en toutes rencontres, à le chagriner, à le déchirer dans les conversations, à renverser toutes ses entreprises, & à l'abbattre lui-même si l'on peut. Plus de charité à son égard, comme il témoigne n'en avoir à l'égard de personne.

VII. *La charité n'est point ambitieuse.* Prétendre accorder ensemble la charité & l'ambition, c'est une chimère. Un ambitieux veut toujours monter ; il veut être plus considéré que les autres, avoir en tout la préférence, occuper par-tout les premieres places, & voilà justement ce qui ruine la charité dans son cœur. Car il ne manque point de compétiteurs & de concurrens. De quel œil les regarde-t-il, & de quel œil en est-il regardé ? Ne sont-ce pas ces fatales concurrences, qui entretiennent entre les familles des défiances, des haines, des inimitiés éternelles ? Concurrences, non-seulement entre maisons & maisons, mais entre particuliers & particuliers ;

non-seulement entre les grands, mais entre les petits; non-seulement entre les séculiers, mais entre les Religieux. Il ne faut pas beaucoup d'expérience, soit du monde, soit de la vie religieuse, pour sçavoir quels désordres sont venus de-là, & pour prévoir quels désordres dans la suite il en doit encore venir.

VIII. *La charité ne cherche point ses intérêts.* Voilà de toutes les épreuves la plus sûre, pour démêler la vraie charité, de celle qui n'en a que l'apparence & que le nom. Car il n'en faut pas juger par les démonstrations extérieures, même les plus vives & les plus empressées. On voit des personnes donner toutes les marques du plus parfait dévouement & d'une charité sans réserve. A s'en tenir au dehors, on ne peut rien, ce semble, ajouter à leur zéle, & l'on ne doute point qu'ils n'agissent dans les vûes les plus pures d'une affection toute chrétienne. Mais si l'on pouvoit pénétrer le fond de leur cœur, on se détromperoit bientôt, & l'on y appercevroit un intérêt caché, qui les conduit. Aussi, que cet intérêt vienne à cesser, & qu'il ne se trouve plus dans ces services qu'on rendoit, dans ces assiduités qu'on avoit, dans cette ardeur qu'on témoignoit, c'est-là que le mystère tout-à-coup se dévoile. Ces gens

ſi ſerviables & ſi officieux, ne vous connoiſſent plus, à ce qu'il paroît, & tournent ailleurs leurs ſoins, parce qu'ils y eſperent un meilleur compte. L'intérêt même eſt ſi ſubtil, que quelquefois on ne le remarque pas ſoi-même, & qu'on y eſt trompé comme les autres : mais l'occaſion eſt, pour ainſi parler, la pierre de touche ; c'eſt elle qui découvre l'ame, & qui en révéle tout le ſecret.

IX. *La charité ne s'emporte point.* Elle peut reprendre, elle peut corriger, elle peut, ſelon les beſoins, s'expliquer avec force & avec fermeté ; mais tout cela ſe fait, ou ſe doit faire ſans violence & ſans emportement. Illuſion de dire, c'eſt pour le bien que je m'intéreſſe, & c'eſt ce qui m'anime : votre intention eſt bonne, mais elle n'eſt pas aſſez meſurée ; & ſi vous n'y prenez garde, de ce bon principe ſuit un mauvais effet, qui eſt la paſſion. Car on a beau ſe flatter : il y a preſque toujours de la paſſion dans ce feu & cette chaleur qui vous agite, & dont vous n'êtes plus maître dès qu'une fois vous vous y abandonnez. La charité, lors même qu'elle eſt obligée de ſe montrer plus ſévère & d'uſer de rigueur, ne perd jamais une certaine onction, qui tempère toutes choſes, & qui en eſt comme l'aſſaiſonnement. Si cette onction

n'y eſt pas, la charité ne peut y être, ou n'y peut long-tems demeurer.

X. *La charité ne penſe point de mal.* Elle n'eſt point défiante, point ſoupçonneuſe. C'eſt des ſoupçons & des défiances, que naiſſent les jugemens téméraires & les averſions; & il n'y a guère d'eſprits plus dangereux dans la ſociété & le commerce de la vie, que ces imaginations fortes & ombrageuſes, qui ſe tourmentent beaucoup elles-mêmes, & qui ne tourmentent pas moins les autres. Un eſprit de cette trempe enviſage toujours les choſes par un mauvais côté, & les interpréte toujours, ou à ſon propre déſavantage, ou à celui du prochain. Ce ne ſont communément que des chimères & des phantômes qu'il ſe forme; mais ces phantômes & ces chimères, c'eſt ce qui le prévient, ce qui l'envenime, ce qui l'irrite, ce qui le nourrit dans les reſſentimens les plus injuſtes & les plus mal fondés. Une ame bien faite, & ſur-tout une ame chrétienne & charitable, eſt au contraire diſpoſée à prendre tout en bonne part. Ce n'eſt pas qu'elle approuve le mal; mais elle ne le croit pas aiſément. Elle ſe feroit même & avec raiſon, une peine de conſcience & un ſcrupule d'écouter d'abord toutes les idées qui ſe préſentent, & de les ſuivre, avant que de s'être donné

le tems de les approfondir. Cependant elle se tient en paix, & elle aime mieux être trompée par une trop grande facilité à bien juger, que de l'être par une trop grande rigueur à condamner.

XI. *La charité n'a point de joie de l'injustice, mais elle en a de la vérité.* Si je me réjoüis du mal de mon prochain, si je suis bien aise qu'on le blâme, qu'on le mortifie, qu'on le persécute, qu'on se tourne contre lui, parce qu'il s'est tourné contre moi: non-seulement c'est une joie basse & indigne d'un cœur généreux; mais c'est une vengeance absolument incompatible avec cette loi d'amour, qui nous impose une obligation rigoureuse de pardonner à nos ennemis & de les aimer. De même, si je n'ai pas une sainte joie de la justice qu'on rend à mes freres, & que je leur dois rendre aussi-bien que les autres; si je ne bénis pas Dieu de leur avancement, de leur progrès, du bien qu'ils font, du crédit qu'ils acquiérent dans le public, c'est une preuve certaine qu'il y a peu de charité en moi, pour ne pas dire qu'il n'y en a point du tout, puisqu'il n'y a pas même de bonne foi, de droiture, ni d'équité. Y en a-t il plus ailleurs? & suivant ces deux seules régles, où trouverons-nous de la charité parmi les hommes, & n'aurons-nous pas

lieu de nous plaindre qu'il n'y en a presque nulle part ?

XII. Enfin l'Apôtre conclut par ces paroles : *La charité endure tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout.* Qu'elle supporte & qu'elle endure tout, c'est ce que fait la patience, dont nous avons déja parlé. Mais comment croit-elle tout ? Cela ne se doit entendre que de ce qui est à l'avantage du prochain : car pour le mal, ainsi que nous l'avons dit, elle est extrémement réservée & difficile à se le persuader. Tout ce qui va donc à la justification d'autrui, elle le reçoit avec une prévention favorable, & une certaine simplicité, qui sans être tout-à-fait aveugle, évite aussi de se rendre trop pointilleuse & trop pénétrante. Mais comme il y a néanmoins des sujets & des occasions, où l'évidence des choses ne permet pas de les justifier par aucun endroit, ce que fait du moins la charité, c'est d'espérer tout. Elle espère, par exemple, que cet homme changera de conduite, qu'il reviendra de ses égaremens, qu'il se comportera mieux en d'autres rencontres, qu'il reconnoîtra son erreur, qu'il se détrompera de ses préjugés, qu'il réparera le passé, & qu'il en fera une pleine satisfaction. Or cette espérance dont on ne doit jamais se départir, est une raison

de le cultiver, de l'épargner, d'avoir pou
lui des égards : & voilà ce qui faisoit dire
saint Augustin, que nous devons aimer le
libertins mêmes & les impies, parce qu'il
peuvent devenir un jour des élûs de Dieu
& des Saints. Ayons la charité dans l
cœur, & il ne sera point nécessaire de nou
fournir de bons tours & de bonnes pensée
en faveur du prochain : nous les trouveron
d'abord nous-mêmes.

XIII. Notre charité ne sera pas sans ré
compense ; & saint Paul lui-même nous l
promet, lorsqu'il ajoute, que la charit
1. *Cor.* *ne doit jamais finir.* Elle nous conduira a
c. 13. ciel, & nous l'y conserverons éternelle
ment. Tous les autres dons cesseront ; ce
lui de prophétie, celui de science, celu
des langues, celui des miracles : mais dan
la félicité éternelle, bien loin que la cha
rité soit détruite, elle n'y sera que plu
abondante & que plus parfaite. Commen
çons dès ce monde à nous mettre dans l'heu
reux état, où nous espérons être pendan
toute l'éternité.

INSTRUCTION
SUR
L'HUMILITÉ
DE LA FOI.

Cette Instruction regarde une personne peu soumise aux décisions de l'Eglise.

COMME je ne vous dissimule point mes sentimens, & que d'ailleurs vous me faites l'honneur de m'écouter & de bien prendre ce que je vous dis, je ne vous célerai point que je vous trouve un peu trop porté à vous élever contre les décisions de l'Eglise, touchant des matieres, qui depuis long-tems ont été agitées avec toute la réflexion nécessaire, & sur lesquelles le saint Siége a prononcé. Vous en raisonnez, vous en disputez, vous vous échauffez même quelquefois, & il vous paroît étrange que pour couper cours à des contestations qui n'auroient point de fin, on se contente de vous répondre en un mot, qu'il n'est plus tems d'examiner, mais de se soumettre. Cependant cette réponse n'est pas moins solide ni moins vraie, qu'elle est courte & dé-

cisive; & vous la goûteriez davantage vous aviez ce que j'appelle l'humilité de foi. Avec cette humilité de la foi, que d raisonnemens tomberoient tout-à-coup Que de difficultés s'évanoüiroient! Que d disputes cesseroient! Car sans prétendr parler de vous en particulier, on a toujou remarqué que dans ces sortes de divisio au regard de la doctrine, il se mêloit u orgueil secret qui servoit infiniment à le entretenir. Je m'estimerois heureux si j contribuois à vous préserver de cet écueil & j'espère que ce qu'il m'est venu en pen sée de vous écrire, n'y sera pas inutile. D moins vous fera-t-il voir la nécessité d'un foi humble : je veux dire, que sans une so lide humilité, il n'est pas possible de con server une foi bien pure.

I. Vous devez remarquer d'abord, qu'i y a deux choses à considérer dans la foi ce que nous croyons, & la maniere don nous le croyons. L'un est comme la matie re de notre foi, & l'autre en est comme la forme. Or l'un & l'autre a une connexion essentielle avec l'humilité, & ne subsiste que sur le fondement de l'humilité. Car ce que nous croyons, c'est-à-dire, les humilia tions d'un Dieu & les maximes humilian tes de son Evangile, qui sont les principaux objets de notre foi, pour être crûes, deman

lent néceſſairement de notre part une prépa-
ation de cœur & une pieuſe affection à l'hu-
nilité ; & la maniere dont nous les croyons,
'eſt rien autre choſe qu'un exercice conti-
uel d'humilité. D'où je conclus que c'eſt
onc particuliérement l'humilité, qui entre-
ient ce divin commerce qu'il y a entre Dieu
& nous par le moyen de la foi, lorſque
Dieu nous parle, & que nous croyons à ſa
arole. Vous pourrez mieux entendre ceci
ar l'éclairciſſement que j'y vais donner.

II. Ce que nous croyons ſe réduit ſur-
out à des myſtères & des maximes : or ces
yſtères & ces maximes ne ſont la plûpart
ue des myſtères & des maximes d'humili-
é. Un Dieu fait homme, & par-là un Dieu
umilié juſqu'à l'anéantiſſement ; un Dieu
ncarné dans le ſein d'une Vierge, comme
ans le ſein de l'humilité ; un Dieu né dans
ne étable & couché dans une créche, com-
ne dans le berceau de l'humilité ; un Dieu
nconnu, mépriſé ſur la terre, & y vivant
omme dans le ſéjour de l'humilité ; un
Dieu mourant ſur la croix, comme ſur le
héâtre de l'humilité ; un Dieu préſent ſur
os autels, mais caché ſous de viles eſpé-
es, comme dans le ſacrement de l'humili-
é : voilà les grands myſtères que notre foi
ous propoſe. De plus, un Dieu ne nous prê-
hant que l'humilité, ne promettant preſque

ſes récompenſes qu'à l'humilité, n'agréant nos ſervices & n'acceptant tous nos mérites qu'autant qu'ils ſont fondés ſur l'humilité nous donnant pour régles, de nous abaiſſer de fuir la grandeur & l'élévation, de prendre par-tout les dernieres places, de préférer aux honneurs les mépris, les outrages les calomnies : voilà les plus commune maximes de notre foi. Or comment ſera-t il poſſible que notre eſprit ſe perſuade bien tout cela, & qu'il croie tout cela d'une fo bien vive, à moins qu'il n'y ait dans notre cœur quelques principes d'humilité, & qu par l'humilité il ne ſurmonte ſur tout cel ſes répugnances naturelles ? D'autant plus que c'eſt du cœur & de la volonté que la fc dépend. Car notre foi doit être libre, & nous ne croyons par une foi divine, que c que nous voulons croire. Il faut donc u acte du cœur & de la volonté, qui détermi ne l'eſprit à croire. Et ſi c'eſt un cœur vain un cœur orgueilleux & préſomptueux, ſera t-il en état de faire les efforts néceſſaire pour obliger l'eſprit de croire des vérités qui toutes condamnent ſon orgueil & ſ préſomption ? C'eſt pourquoi le Fils de Die reprochant aux Juifs leur incrédulité, a lieu de leur dire, qu'ils ne vouloient pa croire en lui, leur diſoit en termes plus forts qu'ils ne pouvoient pas même croire en lui

& cela, parce qu'ils étoient remplis d'orgueil, & qu'ils ne cherchoient que l'honneur du monde. Ce n'eſt pas, remarque ſaint Chryſoſtôme, qu'ils manquaſſent de lumieres, ni qu'abſolument ils ne puſſent avoir la foi ; car Jeſus-Chriſt alors ne leur eût pas fait ce reproche : mais c'eſt que l'orgueil qui les poſſédoit, & dont ils ne vouloient pas ſe défaire, les mettoit dans une eſpéce d'impuiſſance de croire, & que cette impuiſſance étant volontaire dans ſa cauſe, elle devenoit criminelle dans ſon effet. Combien y a-t-il de prétendus chrétiens, à qui je pourrois adreſſer ces mêmes paroles du Sauveur : *Le moyen que vous puiſſiez croire, vous qui vous laiſſez aveugler par la paſſion de l'honneur* ? Ce n'eſt pas qu'ils ne croient les myſtères de la religion & les maximes de l'Evangile, d'une certaine foi vague & ſuperficielle : du moins font-ils profeſſion de les croire, puiſqu'ils ſe diſent chrétiens. Mais en vérité quand on les voit ſi entêtés des vanités du ſiécle, de l'eſtime du ſiécle, des pompes du ſiécle, ſi entêtés d'eux-mêmes & de leur propre mérite, peut-on penſer qu'ils croient réellement, qu'ils croient ſolidement, qu'ils croient fermement des myſtères & des maximes, qui ne les portent qu'à s'avilir dans l'opinion des hommes & qu'à s'anéantir ?

Joan. c. 5.

III. Je n'insiste pas davantage sur cet article, mais je m'attache à l'autre, où l'humilité me paroît encore tout autrement nécessaire : c'est la maniere dont nous croyons. Car qu'est-ce que la foi, & en quoi consiste la foi ? Elle consiste à croire sans voir

Joan. c. 20. *Heureux ceux qui n'ont point vû, & qui ont crû.* Elle consiste à croire ce qui nous est révélé, & non pas de Dieu même immédiatement, mais par le ministère des hom-

Marc. c. 18. mes & par l'organe de l'Eglise : *Quiconque refuse d'écouter l'Eglise, regardez-le comme un païen & un publicain.* Voilà l'idée que les Apôtres après Jesus-Christ, que tous les Théologiens nous donnent de cette vertu ; en voilà l'essence & la nature. Or ne sont-ce pas là les actes d'humilité les plus excellens & les plus parfaits dont soit capable une créature raisonnable, aidée de la grace de Dieu? Croire ce qu'on ne voit pas, ce qu'on ne comprend pas, ce qui contredit tous nos sens, tous nos préjugés, toutes nos connoissances naturelles ! Ce n'est pas assez : le croire, à la vérité, parce qu'il est révélé de Dieu ; mais du reste, sans autre évidence de cette révélation, sinon que des hommes comme nous, nous le déclarent ainsi ! Je dis des hommes comme nous : non pas qu'ils ne soient d'ailleurs, & qu'ils ne doivent être distingués de nous par l'autorité divine

divine dont ils sont revêtus, & que nous sommes obligés de reconnoître & de respecter dans eux; mais après tout, à n'en juger que par les apparences, que par les dehors, que par les yeux, nous n'y apercevons rien qui nous représente autre chose que des hommes semblables à nous. Ce sont là ceux qui composent avec le reste des fidéles, l'Eglise de Jesus-Christ; ce sont ceux qui la gouvernent au nom de Jesus-Christ, & c'est à leurs décisions que nous devons nous soumettre purement & simplement, je veux dire, sans autre preuve, sinon que ce sont des décisions émanées de leur tribunal. Une pareille soumission, dis-je, un tel sacrifice de toutes nos lumieres & de toutes nos vûes, n'est-ce pas la plus grande humiliation de l'esprit humain?

IV. C'est en ce sens que le Fils de Dieu nous a dit dans l'Evangile: *Si vous ne devenez semblables à des enfans, vous n'entrerez jamais dans le Royaume des cieux.* Car selon les interprétes, ce Royaume des cieux, c'est l'Eglise militante sur la terre, & triomphante dans le ciel. Afin donc que nous soyons de cette Eglise, il faut nous rendre enfans; & par où enfans, demande saint Augustin? par la foi. En effet, poursuit ce saint Docteur, un enfant n'est différent d'un homme, que parce qu'il n'a encore aucun *Ibid.*

exercice de sa raison, ou qu'il n'en a que très-peu d'usage. Il croit, mais il ne raisonne point ; & c'est justement ce que la foi opère dans nous. Quand Dieu a une fois parlé, ou par lui-même directement, ou plus communément par son Eglise, la foi nous défend de douter, d'examiner, d'user d'aucunes recherches ; mais elle nous fait un commandement de croire. Ainsi elle nous réduit à une espéce d'enfance : & le moyen que nous nous y réduisions nous-mêmes par une obéissance chrétienne, si nous ne sommes vraiment humbles ?

V. C'est encore en ce même sens & selon cette même idée de la foi, que l'Apôtre saint Paul nous la dépeint comme une sainte servitude, où nous tenons notre entendement lié, pour ainsi dire, & enchaîné. Que veut-il par-là nous faire entendre ? Saint Chrysostôme l'explique d'une maniere très-ingénieuse & très-littérale. Voyez, dit ce Pere, la condition & l'état d'un prisonnier : il n'est plus en pouvoir d'aller où bon lui semble, ni où il lui plaît ; il se trouve reserré dans un lieu obscur & ténébreux, sans qu'il lui soit permis de faire un pas pour en sortir ; & s'il fait le moindre effort pour se tirer de cette captivité, on le traite de rébelle. Telle est l'assujettissement de la foi ; notre esprit a une faculté naturelle de

se répandre sur toutes sortes d'objets, de s'élever à ce qui est au-dessus de lui, d'aller rechercher les choses les plus cachées, de passer d'une connoissance à l'autre & de faire toujours de nouvelles découvertes. C'est là, si j'ose m'exprimer de la sorte, un de ses plus beaux appanages; c'est là qu'il met sa principale gloire, & c'est de quoi il est le plus jaloux. De vouloir le gêner là dessus; de vouloir le priver d'un droit qu'il se croit propre & qui flatte sa vanité, c'est étrangement le rabaisser & le dégrader. Voilà néanmoins ce que la foi entreprend. Elle lui interdit toute curiosité, toute liberté de discourir sur le fonds des vérités que Dieu nous révèle, & par-là elle le tient captif & sous le joug. Que l'humilité vienne à lui manquer, demeurera-t-il dans cette sujetion, & ne cherchera-t-il pas à s'affranchir d'un empire dont son orgueil est blessé?

VI. Il est certain, & l'expérience nous le fait bien voir, que c'est en cela que la soumission nous paroît plus difficile & moins supportable. Dans tout le reste nous nous assujettissons & nous nous captivons. Dans nos affaires, dans nos emplois, jusques dans nos divertissemens & dans nos inclinations même les plus fortes, nous nous faisons tous les jours violence. Mais s'agit il de nos sentimens, & des opinions particulieres dont

nous nous ſommes laiſſés prévenir ? nous ordonne-t-on de les dépoſer & de les renoncer par le ſeul reſpect d'une autorité ſupérieure ? c'eſt alors qu'il ſe forme en nous mille contradictions & mille révoltes d'eſprit ; & ces contradictions intérieures, ces révoltes ſont telles, que ſouvent ni la raiſon, ni le devoir, ni la crainte, ni l'eſpérance, ni la néceſſité, ni la force, ne ſont pas capables de les ſurmonter. D'où vient cette différence, & d'où arrive-t-il que nous ſoyons ſi dociles ſur toutes les autres choſes, & ſi peu ſur ce qui eſt oppoſé à nos idées & à nos préjugés ? C'eſt que la docilité & la condeſcendance ſur toutes les autres choſes ne porte point ordinairement avec ſoi un caractère d'humiliation, & qu'au contraire elle paſſe pour honnêteté, pour civilité, pour bonté : au lieu que de déſavouer ſes penſées & de les quitter, pour s'attacher à d'autres qu'on nous oblige de prendre, & pour s'y conformer, c'eſt reconnoître qu'on ſe trompoit, qu'on s'égaroit, qu'on n'étoit point aſſez éclairé ni aſſez bien inſtruit pour ſe conduire ſoi-même ; & voilà ce que notre préſomption ne peut ſoutenir, de quoi elle ne peut convenir, à quoi l'on a toutes les peines imaginables de la réſoudre & de la faire conſentir.

VII. Prenez garde, s'il vous plaît : je di-

pour s'attacher à d'autres ſentimens & à d'autres penſées, qu'on nous oblige de prendre. Car ſi c'eſt de ſoi-même qu'on vient à changer d'opinion, ſi c'eſt avec une pleine liberté de choiſir celle qu'on veut, & qu'on retienne toujours ſa premiere indépendance, il n'y a rien là qui choque notre orgueil, & c'eſt pourquoi notre eſprit n'y répugne plus. On ſe fait même une gloire d'être revenu de ſon erreur, d'avoir mieux approfondi tel point qu'on n'avoit pas aſſez pénétré, d'avoir eu des vûes plus juſtes, & d'avoir enfin découvert la vérité. Mais encore une fois, il faut que tout cela ſoit de nous-mêmes, c'eſt-à-dire, que ce ſoit nous-mêmes qui jugions, nous-mêmes qui décidions, nous-mêmes qui nous détrompions. Si c'eſt un autre qui veut là-deſſus nous diriger & nous entraîner dans ſon ſentiment: ſur-tout, ſi c'eſt une puiſſance même légitime, & à laquelle nous ſommes ſubordonnés, qui exige de nous ce témoignage de dépendance & d'obéiſſance, ce ſera aſſez pour nous obſtiner plus que jamais dans nos préventions; & ſans le ſecours d'une humilité ſincère & religieuſe, on ne peut guère ſe promettre de nous, que nous nous démettions de la poſſeſſion, où nous nous croyons bien établis, de nous en rapporter à nous-mêmes, & d'être maîtres de nos jugemens.

VIII. Fauſſe & malheureuſe poſſeſſior qui a fait dans les ſiécles paſſés, & qui fa encore de nos jours tant de libertins en m tiere de créance. Ne croire que ce que l'c voit, ou que ce que l'on connoît par l'év dence naturelle; ne conſulter là-deſſus q ſoi-même; & ne déférer à nul autre que ſc même, voilà le premier principe de l'o gueil de l'homme. On veut comprendre l choſes de Dieu avant que d'y ajouter fo & Dieu nous dit par ſon Prophéte, Je ve que vous les croyiez avant que vous l compreniez. Pourquoi cela? c'eſt, rema que ſaint Auguſtin, que l'intelligence d choſes de Dieu eſt un don de grace, q doit être mérité par l'humilité de la foi, qui eſt la récompenſe de la foi. Les préte dus eſprits forts du monde voudroient q Dieu les gouvernât par la raiſon; & Di leur répond, Je veux que ce ſoit la foi q vous gouverne, ou plutôt je veux moi-m me vous gouverner par la foi. Toutes ſo tes de conſidérations l'y engagent, mais particulier celle-ci: qu'étant d'auſſi foibl & d'auſſi petites créatures que nous le ſor mes, il n'eſt pas juſte que nous ſoyons l juges & les arbitres de ce qui concerne ſ adorables myſtères & ſes impénétrabl conſeils: que ſi c'étoit par la raiſon q nous fuſſions conduits, ce ne ſeroit poi

préciſement à ſa divine parole que nous nous ſoumettrions, mais qu'avec cette raiſon qui nous ſerviroit de guide, nous jugerions de ſa parole même, & nous nous érigerions un tribunal au-deſſus de lui ; ce qui ſans doute ne nous appartient pas, ni ne nous peut jamais appartenir.

IX. Quoi donc, dit un ſage du monde, n'ai-je pas droit de demander la raiſon des choſes que Dieu me déclare, ou qu'on me déclare de ſa part & qu'on m'ordonne de croire ? Hé, qui vous auroit donné ce droit ? & pourquoi voudriez-vous vous l'attribuer à l'égard de Dieu & de l'Egliſe de Dieu, lorſque tous les jours & en mille ſujets, vous croyez de ſimples hommes, ſans caractère & ſans autorité, ſur leur ſeule parole ? Combien y a-t-il de choſes dans l'univers qui vous ſont inconnues, & dont néanmoins vous ne doutez pas, parce que vous vous en rapportez au témoignage des ſçavans ? Il eſt étrange, dit ſaint Hilaire, que nous ſoyons ſi humbles dans la profeſſion que nous faiſons de ne pas ſçavoir la plûpart des ſecrets de la nature, & qu'il n'y ait qu'à l'égard des myſtères de Dieu & des points de la religion que nous faſſions paroître une ignorance préſomptueuſe & pleine d'orgueil.

X. Nous ſçavons en quels abyſmes cette

dangereuſe préſomption & cet orgueil ; précipité tant d'héréſiarques & leurs ſectateurs ; nous ſçavons à quelles extrémités & à quels excès ils ſe ſont portés. Ils on mieux aimé abandonner la religion de leur Peres, déchirer le ſein de leur Mere qui eſt l'Egliſe, être ſéparés de la communion de leurs Freres qui ſont les fidéles, paſſer pour des anathêmes dans le monde, voir le trouble & la confuſion qu'ils cauſoient, que de ſe relâcher d'un ſentiment erroné & nouveau, dont ils étoient préoccupés. S'ils avoient pû dire une fois, Je me ſuis trompé, je me ſuis trop laiſſé remplir de mes penſées, & je ne devois pas m'y attacher avec tant d'opiniâtreté : s'ils avoient pû, dis-je, parler de la ſorte, & agir enſuite conformément à cet aveu, combien de maux cette humble confeſſion eût-elle arrêté ? Dieu en eût tiré ſa gloire, l'Egliſe en eût été édifiée, la foi en eût triomphé, & eux-mêmes ils s'en ſeroient fait devant tout le peuple chrétien une couronne de mérite & d'honneur. Mais il eût fallu pour cela s'humilier & ſe ſoumettre ; & l'eſprit d'orgueil qui les dominoit, n'a pû ſupporter la moindre ſujettion, ni la moindre humiliation. Il ne leur eſt donc plus reſté, dit Vincent de Lérins, d'autre parti à prendre, que celui de l'apoſtaſie & de l'infidélité.

XI. C'eſt celui qu'ont pris Luther & Calvin. Ils n'ont pû ſe réſoudre à reconnoître cette loi trop humiliante pour eux, de recevoir les révélations de Dieu par l'entremiſe des hommes; & afin de ſecouer ce joug, ils ont ſubſtitué à l'Egliſe un eſprit particulier, par qui ils prétendoient être inſtruits de tout, & ſans lequel ils ne vouloient rien croire. Au lieu que les Iſraëlites dans le déſert, demandoient à Moyſe que Dieu ne leur parlât point, mais que Moyſe ſon miniſtre & ſon interpréte leur parlât lui-même & lui ſeul : ceux-ci par une infidélité toute oppoſée, ont voulu que Dieu vînt leur parler, & ont proteſté qu'ils n'écouteroient nul autre que lui. Bien loin de faire l'Egliſe juge de leur foi, ils ſe ſont faits eux-mêmes les juges de la foi de l'Egliſe. Ils lui ont diſputé ſon pouvoir, ils ont blâmé ſa conduite, ils ont rejetté ſes arrêts & ſes définitions, ils ont cherché à la détruire, & employé tous leurs artifices & tous leurs efforts à l'exterminer.

XII. Ce n'eſt pas qu'ils n'aient d'abord affecté une certaine déférence & un certain reſpect pour ſes oracles. Tant qu'ils ont crû qu'il étoit de leur intérêt de ne ſe pas encore ſoulever ouvertement contre elle & d'y paroître toujours unis, ils lui ont fait les plus belles proteſtations d'un attachement

inviolable & d'une pleine soumission. Tan
qu'ils ont espéré de la disposer en leur fa
veur, & de lui faire approuver, ou di
moins tolérer leurs erreurs, ils l'ont e
quelque sorte ménagée, & n'ont point re
fusé d'être cités devant elle pour y rendr
compte de leur doctrine. Mais dès qu'éclai
rée du saint Esprit & ennemie du menson
ge, elle a entrepris de censurer & de no
ter leurs dogmes corrompus, c'est alor
que tout l'orgueil qu'ils cachoient dans l
cœur, a éclaté. Elle a jugé, & ils se sont ré
criés contre les jugemens qu'elle portoit
elle les a menacés de ses anathêmes, & i
ont mépriſé ses menaces; elle les a frap
pés, & ils ont laissé tomber sur eux ses fou
dres sans les craindre, ni en être nullemen
en peine. Voyez ce que fit Luther. Le
Prélats de l'Eglise le condamnoient, &
les traitoit d'ignorans. Le chef de l'Egli
prononçoit contre lui, & il répondoit qu
c'étoit un juge mal informé. On assemblo
un Concile où il avoit appellé, & où tou
le corps de l'Eglise étoit réuni: mais parc
que ce Concile n'entroit pas dans ses sen
timens, il lui sembloit pitoyable; & lu
seul, il se tenoit plus habile que tous le
Pasteurs & que tous les Docteurs. Falloit-
donc pour le convaincre qu'un Ange vîn
du ciel? Un Ange descendu du ciel ne cor

vaincroit pas un esprit opiniâtre & enflé d'orgueuil.

XIII. Ce qu'il y a de bisarre dans la conduite de ces hérétiques, c'est qu'en même tems qu'ils renonçoient à la vraie Eglise, & qu'ils la traitoient avec le dernier mépris, ils se faisoient un phantôme d'Eglise pour lequel ils marquoient de la vénération. Je dis un phantôme d'Eglise : car quel phantôme qu'une Eglise qui ne leur parloit point, qui ne les reprenoit point, qui ne les gênoit en rien, & qui leur laissoit la liberté de tout croire & de tout dire ? Quel phantôme qu'une Eglise invisible, qu'on ne connoissoit point, à qui par conséquent on ne pouvoit avoir recours, & qui demeuroit renfermée dans le cœur des prétendus fidéles, sans se produire au dehors ? Idées chimériques, où par un orgueil insupportable ils ont mieux aimé se retrancher, que d'admettre dans le monde chrétien une Eglise visible, qui les tînt sous sa domination, & qui fût la régle de leur foi.

XIV. Tel est le châtiment de Dieu. Il permet que les esprits vains & orgueilleux, en s'éloignant du centre de la vérité & de l'unité, s'égarent presque en autant d'erreurs qu'ils font de pas. Pour justifier une proposition sur laquelle on les presse, & qu'une gloire mal entendue les empêche de

rétracter, ils avancent une autre propoſition auſſi fauſſe & auſſi inſoutenable que la premiere. Pour ſoutenir cette ſeconde propoſition, ſur quoi l'on forme de nouvelles difficultés, ils en imaginent une troiſiéme auſſi mauvaiſe que les deux autres. Ainſi par un enchaînement d'erreurs, qui ſe trouvent liées néceſſairement enſemble, ils s'engagent dans une eſpéce de labyrinthe où ils demeurent. On les y pourſuit; mais à force de conteſter, de répliquer, de ſe défendre par toutes les ſubtilités & tous les ſubterfuges que l'eſprit de menſonge leur ſuggère, ils viennent enfin à ſe perſuader abſolument qu'ils ont raiſon, que leurs adverſaires n'ont rien de ſolide ni de convaincant à leur oppoſer, qu'ils ont bien ſçû leur répondre, & qu'ils en ont remporté une entiere victoire. On les renverſeroit mille fois, on les accableroit de preuves, on leur mettroit devant les yeux les témoignages les plus irréprochables, que jamais leur orgueil ne ſe rendroit. Dieu de ſa part les abandonne à leur aveuglement & à leur endurciſſement. Ils y vivent, & ils y meurent.

XV. En voilà, ce me ſemble, aſſez pour vous faire voir la néceſſité d'une foi humble. Le grand moyen, & ſouvent même l'unique moyen de réduire une infinité d'eſprits, ce n'eſt pas d'entrer en diſpute n

en raisonnement avec eux, mais ce seroit de leur inspirer plus d'humilité. Un dégré d'humilité qu'on leur feroit acquérir, seroit plus efficace que les plus longues & les plus sçavantes controverses. Quoi qu'il en soit, tâchez de l'avoir cette humilité de la foi; & si vous l'avez, conservez-la bien. Ne vous laissez point surprendre à une tentation si ordinaire, de se figurer qu'il est du bel esprit de parler des matieres de la religion, & de faire voir qu'on en a plus de connoissance que le commun des chrétiens. Jugez-vous vous-même, & demandez-vous de bonne foi à vous-même : Ai-je sujet de penser que je sois en état de donner là-dessus de justes décisions ? & où aurois-je puisé les lumieres pour cela nécessaires ? Ai-je bien approfondi les points sur lesquels je m'explique avec tant de chaleur ? & dans le parti que je prends, n'y a-t-il pas plus d'orgueil & de vanité, que de raison & de solidité ?

XVI. Souffrez que je vous déclare toute ma pensée, & que je déplore un abus qui croît tous les jours, & qui se répand partout : c'est l'extrême liberté que chacun se donne, de discourir comme il lui plaît, sur tout ce qui a rapport à la foi. Si saint Paul, qui a pris soin de nous marquer les caractères de notre foi, en avoit parlé comme d'une

foi subtile, d'une foi curieuse, d'une foi sçavante, d'une foi de dispute & de contention, alors nous aurions de quoi bénir Dieu & de quoi nous féliciter, puisque jamais la foi des chrétiens n'eut toutes ces qualités plus avantageusement qu'elle les a dans notre siécle. Mais quand je viens à considérer que ce grand Apôtre ne nous fait mention que d'une foi humble, d'une foi simple, d'une foi sans artifice, d'une foi qui n'a de raisonnement que pour apprendre à obéir, je tremble pour la foi d'une multitude infinie de personnes, qui portent néanmoins le nom de fidéles, & qui se disent enfans de l'Eglise. Jamais peut-être n'y eut-il plus de raffinemens, ni plus de contestations sur la foi, & jamais aussi n'y eut-il moins d'humilité dans la foi.

XVII. Ne perdons pas l'avantage que nous avons toujours eu jusques à présent sur les hérétiques. Ils nous ont égalés en tout le reste, & quelquefois même en certaines choses ils nous ont surpassés. Ils ont eû l'érudition & la science, ils ont eû la finesse & la pénétration de l'esprit, ils ont eû la grace & la politesse du langage, ils ont été charitables envers les pauvres, sévéres dans leur morale, & plusieurs ont passé parmi eux pour des Saints : mais ce qu'ils n'ont jamais eû, c'est l'humilité de la foi. A cet

écueil, ils ont tous échoué. A cette pierre de touche, on a distingué l'or pur, du faux or. Avec toute leur science, ils se sont évanouis dans leurs pensées. Leur pénétration & leur finesse d'esprit n'a servi qu'à les rendre plus artificieux, qu'à leur fournir sans cesse de nouvelles lueurs pour éblouir les ames crédules à qui ils imposoient. Leur langage poli & affecté n'a été que déguisement ; leur morale sévère, qu'apparence fastueuse ; & leur sainteté, qu'hypocrisie. Je vous renvoie à leurs histoires : lisez-les, & vous y trouverez de quoi vérifier tout ce que je dis.

XVIII. Voulez-vous donc un bon préservatif contre tout ce qui pourroit endommager votre foi ? soyez humble dans votre foi même. Non, mon Dieu, devez-vous dire, ce n'est point à moi de m'ingérer en tant de questions qui sont au-dessus de moi. *J'ai Moyse & les Prophétes* : c'est-à-dire, Seigneur, que j'ai votre Eglise pour me conduire, & qu'elle me suffit. Je sçais où elle est, cette Eglise ; je sçais par quelle succession depuis saint Pierre, ou plutôt depuis Jesus-Christ, elle s'est perpétuée jusqu'à nous ; je sçais où nos Peres l'ont reconnue, où ils l'ont consultée, comment elle leur a parlé, & avec quel respect & quelle obéissance ils l'ont écoutée. Je m'en tiens

Luc. c. 16.

là, & c'eſt aſſez pour moi. Quel repos intérieur & quelle paix de l'ame ne ſe procure-t-on point par une telle ſoumiſſion? C'eſt même alors que Dieu content de nous voir ſoumis & dociles, nous découvre plus clairement ſes vérités. Quoi qu'il en ſoit, je me ſouviens de l'avis que donnoit ſaint Jérôme à une Vierge dont il étoit le pere en Jeſus-Chriſt & le directeur. Penſez-y vous-même, & ſouvenez-vous-en, pour en faire l'application que vous croirez convenir. Voici les paroles de ce ſaint Docteur, par
Hieron. leſquelles je finis. *Attachez-vous à la foi du ſaint Pape Innocent, qui dans la chaire apoſtolique eſt le ſucceſſeur du bienheureux Anaſtaſe; & quelque ſpirituelle, quelque intelligente que vous puiſſiez être, regardez toute autre doctrine comme une doctrine étrangère, & rejettez-la.*

INSTRUCTION
SUR
LA PRUDENCE
DU SALUT.

L'Affaire du salut est d'une telle conséquence, qu'elle mérite toutes os réflexions : & la sagesse chrétienne onsiste à bien conduire cette grande affai- e ; à ne la risquer jamais volontairement, our quoi que ce soit, ni en quoi que ce oit ; à juger de toutes les autres affaires, à s mesurer & à les régler, selon le rapport u'elles ont avec celle-ci ; à ne négliger en- n aucun moyen de la faire réussir, mais à employer toujours, autant qu'il est possi- le, les plus propres, les plus assurés, les lus efficaces. Voilà ce que j'appelle la pru- ence du salut : & si cette expression n'est as tout-à-fait juste, ce que je veux vous ire entendre, n'en est ni moins vrai, ni

Cette Instruction regarde un homme du monde employé dans un ministère importante.

moins important. Car je prétends vous fa re ici reconnoître & déplorer votre avet glement, & celui de tant d'autres, q comme vous, ne vérifient que trop p leur conduite, ce que le Fils de Dieu no dit dans l'Evangile de cette semaine : ſç voir, *Que les enfans du ſiécle ſont plus ſag à l'égard de leurs affaires temporelles, q ne le ſont les enfans de lumiere*, à l'égard c leur ſalut éternel.

Evangile du 8. Dimanche après la Pentecôte. Luc. c. 16.

II. N'eſt-ce pas ce que la plûpart de chrétiens ont à ſe reprocher ? Mais ce q doit encore bien plus vous confondre de vant Dieu, c'eſt que vous comparant ave vous même, vous trouverez que vous ave en effet été juſques à ce jour mille fois plu habile, mille fois plus circonſpect, mill fois plus prudent ſur ce qui concernoit le affaires du monde, où vous enviſagiez u intérêt périſſable & tout humain, que vou ne l'avez été ſur ce qui regardoit l'intérêt d votre ame & de votre éternité, qui de tou les intérêts eſt néanmoins pour vous le plu eſſentiel. Diſons mieux : le ſujet de votr confuſion, c'eſt qu'ayant eu juſques à pré ſent de la ſageſſe pour les affaires du mon de, où vous avez preſque toujours réuſſi cette ſageſſe ne vous a manqué que dan l'affaire du ſalut. De ſorte (pardonnez l liberté avec laquelle je vous parle : vou

ſçavez quel zéle m'anime, & je ſçais comment vous me faites l'honneur de recevoir tout ce qui vient de ma part) de ſorte que vous pourriez dire de vous, que vous êtes tout à la fois, & un ſage mondain, & un inſenſé chrétien. Comment vous juſtifierez-vous auprès du Seigneur ſur une ſi énorme contrariété ? & quand Dieu vous oppoſant à vous-même, vous demandera compte de votre vie, qu'aurez-vous à lui répondre ?

III. Il me ſemble que je vous traite encore trop doucement, & que n'ayant point pû la prudence du ſalut, je devrois conclure que vous avez été abſolument dépourvû de toute prudence, puiſque ſans la prudence du ſalut, il n'y a point proprement de vraie prudence. C'eſt un langage qui n'eſt que trop ordinaire, & que la corruption du ſiécle a rendu commun, quand on voit un homme qui s'avance dans le monde & qui conduit heureuſement à bout toutes ſes entrepriſes, mais qui du reſte vit dans une négligence entiere des devoirs du chriſtianiſme, & ſemble avoir abandonné l'affaire de ſon ſalut, de dire de lui, quoiqu'en plaignant ſon ſort : Il eſt vrai, cet homme a de l'eſprit, il a d'excellentes qualités, mais il n'a point de piété. Il eſt judicieux, éclairé, plein de bon ſens ; mais pour tout ce qui regarde les choſes de Dieu, il y eſt inſenſi-

ble. Hors ce seul point, c'est un homm
d'une prudence consommée, c'est de tou
sa compagnie la meilleure tête, c'est u
génie rare. Voilà comment on parle, cor
ment on en juge; & moi je prétends q
de parler ainsi, c'est abuser des termes,
que d'en juger de la sorte, c'est pécher co
tre les premiers principes de la véritab
sagesse. Je prétends que du moment qu'u
homme, chrétien d'ailleurs, comme vo
l'êtes, & comme vous faites profession
l'être, a quitté le soin de son salut, dès-
il n'a plus, à le bien prendre, ni conduit
ni jugement, ni force d'esprit, ni conse
Voilà des expressions bien fortes; ma
avec un peu de réflexion vous en verr
d'abord la vérité.

IV. En effet, y a-t-il du sens & de la co
duite, à reconnoître, en qualité de chr
tien, un bonheur éternel, qui est le salu
un bonheur pour lequel vous avez été cré
& que Dieu vous a marqué comme vot
fin derniere, un bonheur au dessus de to
autre bien imaginable, ou qui seul est
souverain bien & l'assemblage de tous l
biens: y a-t-il, dis-je, le moindre rayon
sagesse & de prudence, à croire par la foi
Royaume céleste où Dieu vous appelle
cette infinie béatitude qu'il vous promet,
à ne l'envisager jamais en tout ce que vo

aites, à ne prendre aucunes mesures pour ous l'assûrer, à vivre tranquillement & abituellement dans un danger prochain 'en être exclus sans ressource ? Qu'est-ce ue la prudence, selon tous les maîtres de morale? c'est l'ordre des moyens à la fin : 'est-à dire, que la prudence consiste à nous roposer une fin digne de nous, & à cher- her ensuite les moyens les plus propres our y parvenir. Or vous ne faites rien de ela dans la vie que vous menez, & dans profond oubli de votre salut où vous ez déja passé la plus grande partie de vos nées. Vous agissez donc au hasard, & gir ainsi est-ce être sage ?

V. Vous me direz que dans toutes vos émarches & dans tous les soins qui vous ccupent, vous avez une fin : que c'est, par emple, de vous enrichir, que c'est de vous ever & de vous aggrandir, que c'est d'é- blir dans le monde votre fortune, votre putation, votre nom. Mais, prenez gar- e, je n'ai pas dit seulement que la pru- ence consistoit à nous proposer une fin : ji ajoûté, une fin digne de nous, une fin ui nous convienne, une fin qui puisse être otre fin & qui doive l'être. Or de deve- ir riche, de devenir grand, de vous distin- er dans le monde, ce ne peut être là otre fin, & ce ne doit point l'être, puis-

qu'il y en a une autre plus noble, quoiq
plus éloignée, où vous êtes destiné. Q
diriez-vous d'un Prince, qui par le droit
sa naissance pourroit aspirer à la plus bel
couronne, & qui sans se mettre en peine
l'acquérir, borneroit toutes ses prétentio
à posséder un petit coin de terre, & se co
sumeroit pour cela de veilles & de tr
vaux ? Quoique dans ses travaux & da
tous les mouvemens qu'il se donneroit,
eût une fin, qui seroit la possession de
misérable domaine; & quoique par sa v
gilance & par son adresse il arrivât à cet
fin & se procurât l'avantage qu'il souha
toit, le compteriez-vous pour un homm
sage ? Loueriez-vous son habileté & s
sçavoir-faire ? & ne traiteriez-vous pas
contraire ses frivoles desseins & ses pr
tendus succès, de folies & d'extravagance
Appliquez cette figure à un chrétien, q
dans tout ce qu'il entreprend & dans to
ce qu'il exécute, n'a en vûe que la vie pr
sente, sans penser à son salut : vous trouv
rez que le parallele n'est que trop juste.

VI. Ce n'est pas qu'il vous soit préci
ment défendu, ni qu'il soit absolument co
tre la prudence, d'avoir pour fin les bie
présens, de veiller à vos affaires tempor
les, de travailler à vous établir dans le mo
de, à vous y maintenir, & même à vo

avancer, autant qu'il vous peut être con-
enable ſelon votre naiſſance & votre con-
ition; d'avoir en vûe l'honneur de votre
aiſon, la proſpérité de votre famille, la
rtune de vos enfans, l'exécution de vos
ojets. Tout cela n'a rien de ſoi-même qui
it contraire à la véritable ſageſſe, pour-
à que vous faſſiez bien la différence de
eux ſortes de fins, & que vous mettiez en-
e l'une & l'autre toute la ſubordination
quiſe. Il y a une fin prochaine & particu-
ere, & il y a une fin derniere & générale.
a fin prochaine & particuliere, c'eſt, ſi
ous voulez, le gain de ce procès, l'acquiſi-
on de cette terre, l'entretien de cet héri-
ge, le bon emploi de cet argent, tel deſ-
in à bien conduire, telle place à obtenir,
l mariage à ménager, tel profit à faire,
u un mot tout ce qu'on ſe propoſe par
pport à cette vie, & tout ce qui en parta-
les divers exercices. Mais la fin derniere
générale, c'eſt une autre vie que celle-ci,
e vie éternelle, c'eſt le ſalut. Voilà ce que
us devez regarder, & ce que vous regar-
z comme un point eſſentiel de votre re-
ion. Or n'eſt-il pas viſible & inconteſta-
e, que la fin derniere & générale doit
mporter ſur toutes les fins prochaines &
rticulieres; & même que toutes ces fins
rticulieres & prochaines ne doivent être

considérées que comme des moyens d
teindre à la fin générale qui est la fin d
niere. La raison est, que toutes les fins p
ricullieres n'ont qu'un tems, & même b
court, & qu'elles ne sont que passagèr
au lieu que la fin derniere est le terme,
ne passe point, & après lequel il n'y a
rien à prétendre ni à désirer. D'où vous
vez tirer cette grande régle dans le soin
affaires humaines, d'y faire toujours pr
der la prudence du salut, c'est-à-dire,
faire toujours entrer cette prudence du
lut pour y examiner deux points d'une
trême importance, premiérement, s'il
a rien dans ces affaires humaines & dan
maniere dont vous y agissez, qui soit c
traire au salut; secondement, en quoi
comment ces affaires humaines peuv
même servir au salut, & y être rapport
En user autrement, c'est renverser l'or
qu'il doit y avoir entre la fin prochaine
la fin derniere, entre la fin particuliere
la fin générale: par conséquent, c'est
cher contre la sagesse, & en détruire
principe fondamental.

VII. Donnons à ceci quelque éclair
sement, & appliquez-vous, je vous p
à le bien comprendre. Tout y est d'une c
séquence infinie. Je pose pour premiere r
xime de la prudence du salut, de la fi
en

entrer par-tout, mais particulierement dans toutes les affaires humaines, pour prendre garde à ne rien entreprendre, à ne rien rechercher, à ne vous engager dans rien qui puisse être nuisible au salut. Peut-être serez-vous surpris de la distinction que je fais, & que je vous porte à consulter la prudence du salut & à l'appeller sur-tout dans les affaires humaines, comme si elle y étoit plus nécessaire que dans les autres. Elle y est en effet d'une plus grande nécessité, & la preuve en est évidente. C'est que dans les affaires humaines il y a, à l'égard de la fin derniere & du salut, beaucoup plus de dangers à craindre & à éviter. Pour les affaires spirituelles, pour la priere, l'aumône, les œuvres de charité & de pénitence, pour toutes les dévotions & toutes les pratiques chrétiennes, quoiqu'on ait besoin de conseil, le besoin toutefois est moins pressant. Comme ce sont des œuvres saintes d'elles-mêmes, il y a moins de risque à courir, & par-là moins de précaution à y apporter. Mais où le salut est plus exposé & où il se trouve des écueils sans nombre par rapport à la conscience & à l'éternité, c'est dans les affaires du monde, dans les sociétés du monde, dans les engagemens du monde, dans les traités, les commerces, les emplois, les ministères du monde. C'est donc

là-même auſſi qu'on doit avoir recours à
prudence du ſalut : de ſorte que plus les a
faires ſont humaines, plus cette pruden
y eſt néceſſaire ; parce que plus les affair
ſont humaines, plus elles participent à
corruption du monde, plus elles tienne
de cet eſprit du monde qui eſt oppoſé
l'eſprit de Dieu, plus elles ſont ſujettes a
déſordres du monde, & qu'elles y condu
ſent plus directement. Déſordres dont
n'eſt pas poſſible de ſe préſerver ſans
guide qui nous dirige, & qui nous mont
les voies où nous pouvons marcher av
aſſûrance, & celles d'où nous devons no
éloigner. Or ce guide, c'eſt la prudence
ſalut.

VIII. A parler en général, de quelq
nature que ſoient les affaires, cette prude
ce du ſalut y doit toujours être écoutée
miſe en uſage. Car il eſt conſtant, quel
que ſoient les affaires où nous nous er
ployons, qu'il n'y en a aucune où no
devions agir en chrétiens, c'eſt-à-dire,
hommes qui croient un ſalut éternel, où
doivent aſpirer ſans ceſſe, & qu'il ne le
eſt jamais permis de haſarder pour quelq
choſe que ce ſoit, & en quelque état
quelque condition qu'ils puiſſent être. D
là vous voyez aiſément, qu'il n'y a do
point d'état & de condition, & en chaq

état & chaque condition, point d'occupations ni d'affaires, où la prudence évangélique, qui n'eſt autre que la prudence du ſalut, ne doive avoir lieu, pour régler toutes nos penſées, toutes nos vûes, tous nos ſentimens, toutes nos paroles, toutes nos actions, & pour n'y laiſſer rien gliſſer qui ſoit capable de préjudicier le moins du monde à l'affaire du ſalut. Auſſi cette qualité de chrétiens dont nous ſommes revêtus, n'eſt point limitée : mais comme elle eſt répandue dans tous les états, elle doit l'être dans toutes nos fonctions. Un juge doit juger en chrétien, un marchand doit négocier en chrétien, un artiſan doit travailler en chrétien. Ainſi des autres profeſſions, depuis les plus relevées & les plus diſtinguées juſques aux plus viles & aux plus obſcures. Tellement que ce ne ſont point deux choſes qu'on ſoit en pouvoir de ſéparer, le chrétien d'avec le négociant, le chrétien d'avec l'ouvrier & l'artiſan, le chrétien même d'avec l'officier de guerre, le chrétien d'avec le prince & le monarque; parce que tout cela & tout autre état, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, doit être chriſtianiſé dans nos perſonnes. Quand donc l'un exerce ſa charge, que l'autre s'acquitte de ſa commiſſion; quand l'un vend ou achéte, que l'autre s'applique à ſon ouvrage; quand

l'officier ſert ſon prince dans le métier d
armes, ou que le prince ſur le thrône go
verne ſes ſujets ; diſons abſolument en to
& quoi qu'on ait à faire, ce n'eſt point aſſ
de mettre en œuvre cette prudence huma
ne dont nous pouvons être pourvûs, ni
ſuivre ce bon ſens naturel que Dieu pe
nous avoir donné, ni de ſe conformer a
loix & aux coutumes du monde, ni de s'a
puyer de l'autorité & des avis d'un ami, d'
parent, d'une famille ; ni de s'adreſſer a
maîtres de l'art & aux gens les plus verſ
dans les affaires du ſiécle ; ni préciſéme
de ſe conduire, comme on parle, en homn
de probité & d'honneur ; autant en feroit
Païen, & toutes ces régles ne s'accorde
pas toujours avec le chriſtianiſme ni av
le ſalut. Notre raiſon ſe laiſſe prévenir
mille faux principes & de mille erreur
les maximes du monde & ſes coutum
ſont ſouvent très-corrompues; des amis, d
parens s'aveuglent ſur nos intérêts, &
complaiſance en bien des rencontres,
chair & le ſang les engagent à nous flatte
les maîtres de l'art & les plus habiles da
le manîment des affaires du ſiécle, ne co
ſiderent point les choſes, & ne les décide
point par rapport à la conſcience ; cet ho
neur, cette probité mondaine dont on
pique, eſt communément plus ſpécieuſe q

éelle, & n'étant fondée que sur les senti-
nens de la nature, il y a une infinité de su-
ets où elle ne convient guère avec l'Evan-
ile. La seule prudence de la foi, cette pru-
ence surnaturelle & divine, peut nous
ournir des lumieres pures, qui nous dé-
ouvrent les routes du salut & les égare-
nens dont nous avons à nous garantir.

IX. Que fait cette prudence supérieure
& toute céleste? Elle nous met à la main
a balance du sanctuaire, ou plutôt elle at-
ache continuellement nos regards sur la
oi de Dieu, & ne nous laisse rien conclu-
e, que nous ne nous soyons auparavant de-
nandé à nous-mêmes: Mais cela se peut-il
elon la religion que je professe: Mais cela
st-il dans l'ordre de la charité? Mais n'y
-t-il point là de vengeance, de mauvaise
oi, d'injustice? Le conseillerois-je à un
utre, ou si quelqu'autre se comportoit de
même envers moi, le trouverois-je bon?
N'aurois-je point de peine à la mort de l'a-
oir fait? Si dans un moment il falloit pa-
oître au jugement de Dieu, le voudrois-je
aire; & en le faisant, ne craindrois-je point
our mon salut? Ces demandes & ces ré-
léxions salutaires nous ouvrent les yeux,
t nous font appercevoir bien des précipi-
es, où nous allions nous jetter en aveugles,
t où nous étions sur le point de tomber.

Car la prudence du salut nous répond s
tous ces articles, & nous donne de sûr
& de justes décisions.

X. Souffrez que je me serve ici d'u
comparaison, ou que je vous fasse part d'u
pensée de saint Chrysostôme, que vo
trouverez comme moi très-solide & très j
dicieuse. Voyez, dit-il, ce qui se passe da
les dietes générales & dans les assemblé
des Etats. Aussi-tôt qu'elles sont conv
quées, les princes voisins y envoient d
ambassadeurs; les princes mêmes les pl
éloignés & ceux qui semblent devoir moi
s'y intéresser, y ont des agents & des dép
tés, qu'ils chargent de leurs négociations,
du soin de les avertir de toutes les résol
tions qui s'y prennent. Et quoique la die
se tienne souvent pour toute autre fin q
pour ce qui les concerne, ils ne manque
pas toutefois d'y entretenir leurs intellige
ces, parce qu'il peut arriver que dans
cours des délibérations il naisse quelque i
cident qui les regarde & où leur intérêt s
mêlé. Voilà justement ce que Dieu fait
notre égard. C'est un grand monarque, l
quel a par-tout des intérêts à mainten
Dans toutes les affaires du monde qui
traitent, ces intérêts de Dieu sont en pér
Il y peut recevoir du dommage, & il y e
reçoit tous les jours, son honneur peut

être engagé, on y peut donner atteinte à ses commandemens; & c'eſt pour cela, reprend ſaint Chryſoſtôme, qu'il veut avoir dans chacun de nous comme un agent & un ſolliciteur, qui ménage ſes droits & qui les défende. Mais qu'eſt-ce que cet agent? c'eſt la conſcience, c'eſt le don d'entendement & de conſeil pour diſcerner le bien & le mal, c'eſt la prudence du ſalut. Oui, c'eſt elle qui de la part de Dieu & au nom de Dieu intervient à tout ce que nous nous propoſons & à tout ce que nous délibérons, pour le ratifier ou pour s'y oppoſer, autant qu'il y va de la cauſe de Dieu & du ſalut de notre ame. C'eſt elle qui nous crie intérieurement & ſur mille points que le monde approuve: *Non licet*; ne le fais pas, Dieu le condamne: c'eſt ambition, c'eſt avarice, c'eſt envie, c'eſt animoſité, c'eſt déguiſement & ſupercherie, c'eſt une molle & criminelle ſenſualité. Dès que tu le feras, j'en appelle contre toi, & je te cite au tribunal du maître tout-puiſſant qui s'en tient offenſé. Je te le déclare, & je t'annonce par avance les ſuites malheureuſes du péché que tu commettras, qui ſont la perte de ton ſalut & une réprobation éternelle. Voilà comment elle nous parle dans le ſecret du cœur: d'autant plus à croire, qu'elle eſt plus fidéle, & qu'elle ne tend qu'à notre ſouverain bien. *Matth. c 14.*

XI. Tout ceci doit vous détromper d deux grandes erreurs qui regnent dans l plûpart des esprits, & qu'il est bon de vou découvrir pour votre instruction. L'une e de certaines personnes accommodantes qui font une espece de partage dans la vi des hommes, & s'imaginent avoir par-l trouvé l'art de concilier toutes choses qui dans les affaires de Dieu & du salut disent qu'il faut agir selon les maximes d salut & de la sagesse de Dieu; mais qu dans les affaires du monde il n'y a poin d'autres régles à prendre que les maxime & les principes du monde. Erreur égale ment injurieuse au domaine de Dieu, & pernicieuse au salut de l'homme. Toutes le affaires de Dieu & du salut ne sont pas le affaires du monde; mais toutes les affaire du monde sont les affaires du salut & les af faires de Dieu: & puisqu'elles sont toute les affaires de Dieu & les affaires du salut, je suis obligé de les ordonner toutes selon la prudence du salut & selon les vûes de Dieu. Dire le contraire, ce ne seroit pas moins qu'une impiété. Et pourquoi voudrions-nous que la prudence du salut n'entrât point dans les affaires du monde, puisque nous voulons bien que la prudence du monde entre dans les affaires de Dieu & du salut? On veut qu'un homme, qu'une fem

ne, pratiquent la vertu d'une maniere conforme à leur état dans le monde; on veut que dans leur dévotion ils ayent égard aux engagemens, aux devoirs, aux bienséances du monde, & qu'ils réglent ainsi leur piété selon une certaine sagesse du monde. On le veut, & en cela l'on n'est pas tout-à-fait injuste, pourvû qu'on ne passe point les bornes: mais ne seroit-il pas étrange qu'en même tems on ne voulût pas admettre la prudence du salut dans la conduite & le réglement des affaires du monde? L'extrême difficulté est de sçavoir bien allier ensemble ces deux prudences, celle du salut & celle du monde. Un homme du siécle a besoin tout à la fois de l'une & de l'autre, étant obligé par sa condition de vivre dans le commerce du monde, & ayant d'ailleurs, comme chrétien, une religion, selon laquelle il doit être jugé de Dieu. La prudence du monde lui est nécessaire, pour accomplir une infinité d'obligations où le monde l'assujettit; & la prudence du salut lui est encore plus nécessaire, pour être en état de rendre compte à Dieu de la maniere dont il s'en sera acquitté. La peine encore une fois est de les unir toutes deux & de les bien assortir, de les tenir dans un juste tempérament, de ne les point confondre dans leur action, & d'observer dans l'usage qu'on en fait, tout ce que

demande la différence de leur nature, de le objet, & de leur fin. Ceſt à quoi les Sain ſe ſont appliqués ſans relâche, & ce q leur faiſoit chaque jour redoubler leur v gilance & leur attention ſur eux-mêmes.

XII. L'autre erreur qui ſuit de la pr miere, conſiſte dans la fauſſe opinion bien des gens, leſquels trouvent mauva que les miniſtres établis de Dieu dans l'E gliſe pour être juges des conſciences & d recteurs du ſalut des ames, prennent co noiſſance de pluſieurs affaires qui ont ra port au monde & qui ſont des affaires monde. Pourquoi, dit-on, s'ingerent-ils de telles recherches, & que n'en demeu rent-ils à ce qui eſt de leur reſſort? Ma moi je prétends, qu'il n'y a aucune affai du monde qui ne ſe réduiſe au tribun des miniſtres de Jeſus-Chriſt, parce qu n'y en a aucune qui ne puiſſe avoir quelq liaiſon avec la conſcience & le ſalut. U mari s'offenſe de ce que l'état de ſa maiſo & de ſa famille eſt connu d'un homm étranger, qu'une femme vertueuſe a choi pour ſon conducteur dans les voies de Dieu & à qui elle confie ce qui ſe paſſe dans ſo domeſtique, afin d'apprendre comment ell doit s'y gouverner & y mettre ſon ſalut couvert. Quel ſujet y a-t-il de s'en offen ſer? Cet homme, tout étranger qu'il eſt

n'eſt-il pas le lieutenant de Jeſus-Chriſt ? N'eſt-ce pas en cette qualité qu'il juge, & par conſéquent qu'il a droit de connoître de tout ? Il doit être ſage ; mais ſouvent une partie de ſa ſageſſe eſt d'entrer dans la diſcuſſion de ce qu'il y a de plus intérieur & de plus particulier dans un ménage. Il le doit faire avec diſcrétion ; mais enfin il le doit faire. S'il le fait en homme, je veux dire par une indigne curioſité, il ſera lui-même jugé de Dieu : mais s'il ne le fait point du tout, il trahira ſon miniſtère. Et à quoi ſe termineroit donc le ſacrement de la pénitence ? Pourqui les lévres du Prêtre ſeroient-elles appellées dans l'Ecriture, le thréſor public & le dépôt de la ſcience du ſalut, s'il n'étoit permis de le conſulter ſur toutes ſortes d'affaires, dès qu'elles peuvent, ou nuire au ſalut, ou y contribuer ? Mais un directeur, dites-vous, un confeſſeur ne ſe doit mêler que de ce qui appartient à la direction & à la confeſſion. Cela eſt vrai : mais quelles ſont les matieres les plus ordinaires de la confeſſion pour les perſonnes du monde, ſinon les affaires du monde ? D'où naiſſent les doutes, les ſcrupules, les peines de conſcience dans une femme qui craint Dieu & qui veut ſe ſauver : n'eſt-ce pas de tout ce qui compoſe ſa vie la plus commune ? Si le directeur doit

ignorer tout cela, quels enseignemens pourra-t-il lui donner ? Comment pourra-t-il lui marquer ce qu'elle peut & ce qu'elle ne peut pas, ce qu'elle doit & ce qu'elle ne doit pas ? Si nous avions deux ames, comme le pensoient certains hérétiques, l'une pour les choses du monde, & l'autre pour les choses de Dieu, & qu'il n'y eût que celle-ci qui fût peccable, alors, je l'avoue, les choses du monde ne devroient plus être soumises, ni à la confession, ni à la direction : mais n'ayant qu'une même ame & pour le monde & pour Dieu, il est nécessaire que celui qui préside à sa conduite & à son jugement, soit informé de tout ce qu'elle est selon l'un & l'autre, parce qu'elle peut pécher selon l'un & l'autre, & se damner. J'insiste sur ce point dans la vûe de vous inspirer une pensée bien utile pour vous, & que je voudrois que vous missiez en pratique. Ce seroit dans la multitude d'affaires toutes mondaines dont vous êtes chargé, & qui se multiplient tous les jours, que vous eussiez quelque homme de Dieu, pour en conférer avec lui, & pour les examiner ensemble, non point par rapport à la politique du siécle, où vous n'êtes que trop expérimenté, mais par rapport à Dieu, à la conscience, au salut. Car toutes les mesures que vous prenez pour l'heureux suc-

cès de vos desseins, peuvent être admirablement bien concertées selon le monde, & très-mal selon Dieu. Et je vous confesserai ingénument que j'ai mille fois entendu vanter des actions de gens du monde & des traits de sagesse, qui me faisoient pitié, &, si je l'ose dire, horreur, quand je venois à en pénétrer le fonds & à en démêler les ressorts, parce que je n'y voyois ni bonne foi, ni droiture, ni équité, ni humanité, ni crainte de Dieu, ni religion. Je voudrois donc encore une fois que vous suivissiez le conseil que je prends la liberté de vous donner, & que vous fissiez choix de quelqu'un qui raisonnât avec vous sur quantité d'articles où l'innocence de l'ame peut être blessée; & qui sans être ni trop lâche, ni trop sévère, vous en déclarât ses sentimens. Eprouvez-le, cet homme de confiance, connoissez-le par vous-même, faites-en le discernement entre mille: mais dès que Dieu vous l'aura adressé, & que vous vous y serez arrêté, ouvrez-lui votre cœur, soumettez à son examen toutes vos entreprises & toutes vos démarches, proposez-lui vos raisons, écoutez les siennes, pesez tout dans une juste balance, & ne vous obstinez point contre la vérité, du moment qu'il vous la fera appercevoir. En matiere de salut, c'est une souveraine pru-

dence de ne se point appuyer sur sa propre prudence.

XIII. La prudence du salut n'est pas encore toute renfermée dans cette premiere régle, de la faire entrer par-tout, pour voir s'il n'y a rien qui soit opposé au salut; mais une seconde maxime également importante, est de l'employer dans toutes vos affaires, & en particulier dans toutes les affaires humaines, pour les rendre même utiles au salut & profitables devant Dieu. Car ce qui doit être pour vous d'une grande consolation, & ce que vous ne pouvez trop vous imprimer dans l'esprit comme un principe fondamental de votre conduite, c'est que les affaires les plus humaines en elles-mêmes, peuvent être sanctifiées, & vous profiter pour le salut, autant que vous aurez soin de les y rapporter. Mais vous me demandez quel rapport elles peuvent avoir avec le salut. Vous concevez assez que des œuvres de piété, telles que sont l'oraison, la confession, la communion, les exercices de mortification, sont des œuvres salutaires, parce qu'elles ont immédiatement Dieu pour objet, & qu'elles tendent vers lui directement: mais il vous semble qu'au regard du salut, toutes les affaires du monde sont tout au plus des soins indifférens, & que c'est beaucoup si elles ne vous détournent pas de vo-

tre fin derniere, bien loin d'être capables de vous en approcher & de vous y élever. Voilà l'illusion dont se laissent ordinairement prévenir les chrétiens du siécle, & en quoi ils se trompent. Si vous êtes dans la même erreur, je puis vous en faire aisément revenir. Il y a différentes vocations; & toutes les vocations, si ce sont de vraies vocations, sont vocations de Dieu, puisque c'est à lui de nous placer tous comme il lui plaît, & d'arranger toutes choses selon son gré dans la société des hommes. Dieu veut que nous travaillions tous, & que nous agissions, mais les uns d'une façon, & les autres d'une autre; ceux-là dans le monde, ceux-ci dans l'état ecclésiastique, & plusieurs dans la profession religieuse. Cela posé, les affaires humaines, & même les plus humaines, sont donc de l'ordre de Dieu pour ceux qu'il y a destinés; étant de l'ordre de Dieu, elles sont donc de la volonté de Dieu; étant de la volonté de Dieu, elles sont donc agréables à Dieu, en tant qu'elles sont dépendantes de cette divine volonté, & qu'elles y sont unies par la pureté de notre intention; enfin, étant agréables à Dieu, elles sont donc méritoires devant Dieu, elles sont donc dignes des récompenses de Dieu, elles sont donc saintes alors, puisque Dieu n'agrée ni ne récom-

penſe dans l'éternité que ce qui eſt ſaint. Ainſi vous comprenez comment vous pouvez les référer à Dieu, en y reconnoiſſant la volonté de Dieu, & vous y appliquant par ce motif & en cette vûe.

XIV. Ce n'eſt pas tout. Dans le ſoin des affaires humaines, combien y a-t-il de fatigues à eſſuyer ? Combien de chagrins à dévorer ? Combien d'incidens fâcheux & de contretems, combien de traverſes à ſupporter ? En combien de rencontres faut-il ſe faire violence, ſe gêner, ſe ſurmonter, prendre ſur ſoi ? Tel dans un miniſtère tout profane en apparence, a néanmoins mille fois plus d'occaſions de pratiquer la patience, la douceur, la modération, la charité, la ſoumiſſion aux ordres du ciel, la mortification de ſes déſirs & la mortification même de ſes ſens, que n'en ont les religieux les plus auſtères. Ce n'eſt point là un paradoxe, & peut-être n'êtes-vous que trop inſtruit par vous-même de ce que je dis. Or tout cela, ce ſont des moyens de ſalut que vous avez dans les mains, & que vous fourniſſent les affaires dont vous êtes occupé ; car tout cela dirigé, purifié, relevé par un motif ſurnaturel & chrétien, peut être au jugement de Dieu d'un très-grand prix. Combien d'autres par la même voie, non-ſeulement ſe ſont ſauvés, mais ſont par-

venus à la plus ſublime ſainteté ?

XV. Voilà quelle eſt la principale attention de la prudence du ſalut. Elle cherche à profiter de tout pour le ſalut, parce qu'elle ſçait que toutes choſes, hors le péché, peuvent ſervir au ſalut. Au lieu que les mondains, plongés & comme abyſmés dans les affaires du monde, s'y emploient d'une maniere toute naturelle, & par-là laiſſent échapper des thréſors de graces & de mérites dont ils pourroient s'enrichir : un chrétien éclairé de la prudence évangélique, prend des idées ſupérieures, s'éleve au-deſſus de la nature, ne pert point Dieu de vûe, & travaillant dans le tems & aux affaires du tems préſent, porte tous ſes regards vers l'éternité. De cette ſorte, ce qui demeure inutile dans les mains des autres, lui vaut au centuple ; & dans ſa condition, quelque éloignée qu'elle paroiſſe du Royaume de Dieu, il trouve abondamment de quoi l'acquérir, & de quoi s'y avancer. L'ambitieux fait conſiſter toute ſa ſageſſe à ne pas manquer une occaſion de ſe pouſſer aux honneurs du monde ; le riche intéreſſé met toute la ſienne à groſſir ſes revenus, & à amplifier ſes domaines : mais ce parfait chrétien, tel que vous devez être, & que mon zéle pour vous me fait ſouhaiter avec ardeur que vous ſoyez, ne connoît

point d'autre sagesse, que d'aspirer par toutes les voies qui se présentent, à une gloire immortelle, d'amasser chaque jour des richesses qui ne périront jamais.

XVI. Je ne cesserai donc point, & par le devoir de ma profession, & par l'attachement très-respectueux que j'ai pour votre personne, de vous faire la même exhortation que faisoit un Prophéte au peuple d'Israël : *Apprenez où est la prudence, où est le conseil, où est la force de l'entendement.* Je serois bien téméraire, si j'entreprenois de vous apprendre où est la prudence du monde : vous me feriez là-dessus des leçons, & ce seroit à moi de vous consulter comme un maître. Mais les plus grands maîtres dans la sagesse humaine & dans la science du monde, sont communément les moins habiles dans la science du salut. Or vous ne pouvez plus douter que cette science du salut ne soit néanmoins la véritable prudence. Ainsi j'ose vous redire : faites une étude sérieuse de cette solide & droite prudence. Mais où la trouverez-vous? Elle n'est guère connue dans les Cours des Princes ni dans les plus hauts rangs, & je me souviens sur cela d'un beau trait de l'Ecriture : il est remarquable. Le Roi prophéte parlant du patriarche Joseph, dit que Pharaon lui donna un pouvoir absolu & une intendance géné-

Baruc. c. 2.

Ps. 104.

:ale dans tout ſon empire ; & pourquoi l'é-
.eva-t-il à ce rang d'honneur? Pluſieurs con-
ſidérations l'y engagerent : mais entre les
iutres, ce fut afin que Joſeph donnât des
:égles de prudence aux Grands de ſa Cour,
& qu'il enſeignât la ſageſſe à ſes miniſtres d'Etat. Le moyen que cela pût être, demande ſaint Chryſoſtôme ? A peine Joſeph avoit il atteint l'âge de vingt-cinq ans : c'étoit un jeune homme ſans expérience des choſes du monde ; qui n'avoit eû juſques-là d'autre emploi, que de garder des troupeaux ; qui tiré par violence de la maiſon de ſon pere, s'étoit vû réduit à la condition d'eſclave ; qui tout récemment avoit été confiné dans une priſon, & ne faiſoit encore que d'en ſortir ; qui ſe trouvoit tout nouveau en Egypte, & n'en ſçavoit ni les mœurs, ni les coutumes. Au contraire, les miniſtres de Pharaon étoient des vieillards conſommés dans les affaires, & formés par un long uſage. Cependant il faut qu'ils deviennent les diſciples de Joſeph, & que ce ſoit lui qui les dreſſe & qui les inſtruiſe. Qu'eſt-ce que cela veut dire ? Il eſt aiſé, répond ſaint Chryſoſtôme, de découvrir ce myſtère. C'eſt que les Princes & les miniſtres de la Cour de Pharaon étoient des idolâtres, & n'avoient point encore adoré ni ſervi le vrai Dieu. C'étoient de grands hommes ſe-

Ut eruditet principes ejus, & ſenes ejus prudentiam doceret.

lon le monde, il eſt vrai : ils entendoien parfaitement l'art de gouverner les peuples j'en conviens ; ils maintenoient dans tou ſon luſtre & faiſoient fleurir l'autorit royale, je le veux ; ils mettoient dans le finances & dans le commerce un ordre ad mirable, j'y conſens ; & qu'on leur attribu mille autres qualités, je ne conteſterai pa ſur une ſeule, & je les reconnoîtrai toutes Mais que leur manquoit-il ? l'eſprit de re ligion, le culte de Dieu, la connoiſſance d ſalut & le zéle d'y parvenir. Sans cela tou te leur prudence portoit à faux, & étoi auſſi vaine que les principes ſur leſquels il l'établiſſoient. Il n'y avoit que Joſeph qu fût en état de les ramener de leurs voie égarées ; & plût au ciel qu'il y eût dans tou tes les Cours des Rois de pareils Docteurs & qu'on voulût les écouter !

XVII. Le déſordre qui perd tout, c'eſ qu'on n'écoute que la prudence du monde Deſordre plus ordinaire dans la grandeu & l'éclat des premieres conditions ; mai du reſte, déſordre preſque univerſel. A bien juger des choſes, quelque apparence qu'or ait de religion, & quelque profeſſion qu'or en faſſe, on n'a point dans le fond d'autre prudence que celle du monde. Par une mal heureuſe fatalité, à force de pratiquer le monde, on réduit à la ſeule prudence du

monde, les affaires mêmes où le salut est engagé. Dans toutes les délibérations, c'est presque toujours la prudence du monde qui décide; si la prudence du salut forme quelque difficulté, on la traite de scrupule & de foiblesse. Car voici jusqu'où va le désordre. Qu'un homme de bien & sage selon l'Evangile, témoigne de la répugnance à telle résolution qu'on prend, à tel moyen qu'on lui suggère, à tel avis qu'on lui donne, à tel avantage qu'on lui fait espérer; qu'il balance là-dessus par une raison de conscience, & qu'il craigne d'y exposer son salut, on en rit, on en plaisante, on le regarde comme un petit génie, & l'on conclut qu'il n'est bon à rien. S'il avoit à raisonner & à délibérer avec des païens & des infidéles, je ne m'étonnerois pas qu'on tournât ainsi en raillerie tous ses remords & toutes ses précautions : mais ce que je ne puis assez déplorer, c'est qu'il ait à soutenir les mêmes mépris parmi des chrétiens; & que des gens qui professent la même foi que lui, & qui prétendent au même salut, soient surpris de lui entendre alléguer ce salut & cette foi contre les principes de la politique humaine & contre les manieres du monde. De-là vient que pour s'attacher régulierement dans le monde à la prudence du salut, on a besoin d'une grande fermeté

d'ame & d'un grand désintéressement.

XVIII. Je sçais que vous avez l'un & l'au tre. Vous êtes ferme dans ce que vous ave une fois résolu ; & comme vous ne faite rien à quoi vous n'ayez mûrement pen & où vos vûes ne soient très-désintéressée les discours du public vous touchent peu & ses jugemens ne sont guère capables d vous détourner de tout ce que vous croye être de votre devoir. Mais cette fermet inflexible au sujet des devoirs du monde prenez garde qu'elle ne vous abandonn lorsqu'il s'agit du salut. Laissez parler ce esprits forts, à qui vous entendez dire que quefois par dérision & en se réjoüissant qu'un tel a peur de l'enfer, qu'il est dévot qu'il a des visions. Attendez la fin : c'est décision de tout. O que ces grands esprits que ces ames si élevées au-dessus du vu gaire, que ces sages du siécle trouvent bie à rabbattre de cette sagesse dont ils se pa roient & dont ils étoient si fiers, quand l mort arrive, & qu'elle les avertit qu'il fau passer dans un autre monde, où toute l prudence de celui-ci n'est de nulle valeu & n'est comptée pour rien ! Leur prudenc mondaine leur a servi à se démêler hab lement & honorablement de toutes le affaires qu'ils ont eû à traiter avec les hom mes ; mais de quel usage leur sera-t-el

pour se démêler heureusement & avantageusement de l'importante affaire qu'ils auront à traiter avec Dieu ? Il s'agira de lui rendre compte, il s'agira de justifier devant son tribunal toute la conduite de leur vie, il s'agira de recevoir de lui une sentence de salut ou de damnation. Il n'y aura point là d'intrigues à imaginer, de ressorts secrets à faire joüer, d'esprits à ménager. D'un seul rayon, la lumiere divine dissipera toutes ces fausses lueurs d'une raison bornée, & d'une sagesse qui les aveugloit & les égaroit, plutôt qu'elle ne les éclairoit & les conduisoit. A ce grand jour, à cette revélation, qui tout-à-coup leur découvrira toute leur folie passée & toute leur misère présente, que penseront ces Philosophes, ces intrépides, ces braves en fait de religion ? C'est ce que je voudrois, mais ce que je ne puis maintenant leur faire concevoir. Si même je me hazardois à vouloir leur en donner quelques idées, ils ne n'en croiroient pas. Quand donc le concevront-ils ? quand ils l'éprouveront. Mais quand ils l'éprouveront, y aura-t-il du remède, y aura-t-il pour eux quelque ressource ?

XIX. Ces réflexions sont terribles, & méritent assûrément qu'on s'y rende attentif. Peut-être me direz-vous, ce qu'on nous dit tous les jours, que la dissipation du monde & ses mouvemens effacent ces sortes de

penſées, & empêchent que la plûpart r
s'en occupent : mais, vous répondrai-je
c'eſt donc à dire que la diſſipation du mor
de & que ſes mouvemens renverſent l'e
prit à la plûpart des gens du monde. Car e
vérité qu'appellez-vous renverſement d'e
prit, ſi ce n'en eſt pas un, de ſçavoir qu'o
doit mourir, qu'après la mort tout ſera con
me anéanti pour nous ſur la terre, qu'il r
nous reſtera qu'un ſeul bien à poſſéder, q
eſt le ſalut, que la poſſeſſion de ce bien un
que & ſouverain dépendra du ſoin que no
aurons eû de le rechercher dans la vie & d
nous y préparer, que la perte de ce bien ir
fini nous expoſera à un malheur infini
nous y précipitera : que peut-on, dis-je
appeller égarement & même extravagance
ſi ce n'eſt d'être inſtruit de tout cela, & d
le négliger, & de n'en être aucunement e
peine, & de l'abandonner au haſard, & d
n'y tourner jamais ſes vûes, & de n'exam
ner jamais ce qui en ſera & ce qui n'en ſe
ra pas, comme ſi c'étoit une choſe à qu
l'on n'eût nul intérêt, ou qu'un intérêt trè
léger ? N'eſt-ce pas en cela que s'accompl
la parole de Dieu & cette menace qu'
nous fait par ſon Apôtre : *Je prendrai tou
la ſageſſe des ſages, & je détruirai toute
prudence des prudens ?* Il permet que d
hommes, d'ailleurs pleins de raiſon, & d
meille

meilleur conseil en toutes les autres affaires, cessent d'être raisonnables & deviennent incapables de tout conseil dans l'affaire de leur salut.

XX. Vous ne serez pas de ce nombre, ainsi que je l'espère & que je le demande souvent à Dieu pour vous. Vous rentrerez en vous-même, & vous considérerez sérieusement tout ce que je viens de vous marquer. Vous serez toujours, comme vous l'avez été jusqu'à ce jour, sage pour les affaires publiques dont vous êtes chargé, sage pour les affaires domestiques de votre maison; mais vous le serez encore plus pour votre ame & pour l'affaire de votre salut. Vous me faites l'honneur de me mettre au rang de vos amis, & de m'en donner la qualité. Je la reçois avec tout le respect & toute la reconnoissance possible : mais il me seroit bien douloureux, qu'un homme que j'honore, en qui je remarque les plus beaux talens, & à qui je dois autant qu'à vous, s'oubliât lui-même dans son affaire capitale, lorsqu'il a tant de vigilance & de circonspection dans des affaires, ou qui ne le touchent en aucune sorte, ou qui ne sont pour lui que d'une très-petite conséquence, en comparaison de celle qu'il laisse perdre. Mon ministère m'engage à m'employer au salut des ames. Je dois être sensible à

leur perte par le ſentiment d'une charit commune, & fût-ce l'ame du dernier de hommes & même l'ame de mon plus moi tel ennemi, je ne devrois rien épargne pour la ſauver. Concluez de-là ce que m cauſeroit de regrets & de ſenſibilité, l perte d'une ame, qui par tant d'endroits & tant de raiſons particulieres me doit êtr auſſi chère que la vôtre. Je vous conjur donc par l'amitié, ou plutôt par la bont que vous me témoignez en toutes rencon tres, de me donner la conſolation d'avo travaillé efficacement à votre plus gran bien & à votre intérêt le plus précieux, qu eſt le ſalut. Vous avez ſans ceſſe autour d vous une foule de gens, qui vous ſollici tent pour d'autres graces qu'ils veulent ob tenir : ce ne ſont point là celles que je vou demande. Diſpenſez-les comme il vou plaira, & à qui il vous plaira : mais accor dez-moi ce que je déſire ſi ardemment, & ſur quoi je ne craindrai point de vous pre ſer juſqu'à l'importunité, ſçavoir, que vo tre premier ſoin ſoit votre ſalut. Dans ce autres graces pour leſquelles on s'empreſſ tant auprès de vous, chacun ne penſe qu ſoi-même & ne cherche que ſoi-même mais dans la grace que je ſouhaite & qu j'attends de votre religion, je ne penſe qu vous, ni je ne cherche que vous.

INSTRUCTION
SUR
LE CHOIX
D'UN
ÉTAT DE VIE.

Cette Instruction regarde une jeune personne de qualité.

DANS l'âge où vous êtes, vous devez penser à faire choix d'un état de vie ; & rien n'eſt plus néceſſaire pour vous, que de bien connoître l'importance de ce choix & les régles qu'il y faut garder. Vous me demandez là-deſſus quelque inſtruction, & je ſatisfais volontiers à une demande auſſi raiſonnable que celle-là, & auſſi digne de votre piété & de votre ſageſſe.

I. Imprimez-vous bien dans l'eſprit cette grande maxime, qu'il n'y a rien dont le ſalut dépende davantage que de bien choiſir l'état où l'on doit vivre, parce qu'il eſt certain que preſque tous les péchés des hommes viennent de l'engagement de leur état. Combien Dieu voit-il de réprouvés dans

l'enfer, qui seroient maintenant des Saints s'ils avoient embrassé, par exemple, l'état religieux? Et combien y a-t-il de Saints dans le ciel, qui seroient éternellement réprouvés, s'ils avoient vécu dans le monde? Voilà ce qui s'appelle le secret de la prédestination, lequel roule principalement sur le choix de l'état. Tâchez donc de bien comprendre cette vérité, afin de vous bien conduire dans une affaire si importante. Car que seroit-ce, si vous veniez à vous y tromper, & à prendre une autre voie que celle où Dieu vous a préparé des graces pour faire votre salut?

II. Ce qu'il y a de plus essentiel dans le choix d'un état, est de n'y entrer jamais sans vocation, c'est-à-dire, sans y être appellé de Dieu. Car il ne vous appartient pas de disposer de vous-même, pour choisir selon votre gré, tel état qu'il vous plaira. Etant à Dieu comme nous y sommes, c'est à lui de nous parler selon les vûes & selon les desseins de sa providence; & si, au préjudice d'une obligation si sainte, nous nous engageons témérairement dans une condition où il ne nous appelle pas, dès-lors il est en droit de nous y délaisser, & de ne nous plus accorder cette protection spéciale, dont il favorise les justes. Or quel malheur si cela vous arrivoit jamais, & si vous

pouviez un jour vous reprocher, que vous êtes dans un état où Dieu ne vous avoit pas destinée ! Quand vous seriez alors sur le premier thrône du monde, quand vous seriez Reine & Souveraine, vous devriez plaindre votre sort, & le regarder comme l'état le plus déplorable.

III. Cependant, voilà le désordre, & tout ensemble la misère des conditions du monde. On n'y entre que par intérêt, que par ambition, que par passion, que pour y chercher des établissemens de fortune. Jamais, ou presque jamais, on n'y envisage Dieu ; & la derniere chose à laquelle on pense, c'est d'examiner si l'état qu'on prend est de sa volonté, & si le salut y peut être en assurance. Cela ne se voit que trop. Par exemple, dans une alliance qu'on veut faire, & où deux jeunes personnes doivent s'engager par le lien du mariage, à quoi s'applique-t-on ? à considérer s'il y a de part & d'autre un bien convenable, s'il y a de la naissance & de la qualité, si l'entrée en telle famille fera honneur, si elle sera de quelque utilité selon le monde. Dès qu'on y trouve là-dessus tout ce qu'on prétend, on ne se met guère en peine de la vocation divine, ou plutôt on la suppose, comme si elle étoit infailliblement attachée à de pareils avantages.

IV. Ce n'eſt pas qu'il ſoit abſolumen mauvais d'avoir égard à tout cela. Il y a un prudence humaine qui n'eſt point contrair à la ſageſſe évangélique, pourvû qu'elle lu ſoit ſubordonnée. Mais l'abus eſt de n'é couter que cette prudence du ſiécle, de n ſe conduire que par les principes du ſiécle de ne regarder les choſes que par rappo au ſiécle, & de ne s'y déterminer qu'autan que les conſidérations du ſiécle nous y por tent. Car c'eſt faire à Dieu le même outrag & la même injuſtice, que feroit à ſon mai tre un ſerviteur, qui voudroit ſe rendr indépendant, ou qui n'agiroit que ſous le ordres & ſous l'autorité d'un autre.

V. De là vient qu'il y a très-peu de gen du monde, qui puiſſent raiſonnablement ſ flatter d'être dans l'état où Dieu les veu Je ne prétends point vous faire entendr par-là, que les divers états qui compoſent c que nous appellons le monde, ne ſoient pa en général de la vocation de Dieu. C'eſt lu qui les a établis, lui qui les a partagés, lu qui par ſon infinie ſageſſe les a diſpoſés & arrangés. Or il ne les a pas établis, ni par tagés, ni arrangés de la ſorte, pour vou loir qu'ils demeurent vuides & ſans ſujet qui les rempliſſent. D'où il faut néceſſaire ment conclure, qu'entre les hommes, il y en a, & un grand nombre, qu'il a fait naître

pour ces états & qu'il y a appellés. Tellement que ce seroit une erreur grossiere de croire, que d'être engagé dans le monde, ce fût être hors des voies de Dieu: comme si Dieu réprouvoit tous les états du monde, & qu'on n'en pût embrasser aucun avec une vocation légitime & sainte. Le monde, par l'opération du saint Esprit & de sa grace, a produit dans toutes les conditions de parfaits chrétiens, & fourni au ciel une multitude innombrable de bienheureux. Mais tout ceci supposé, la proposition que j'ai avancée & que je reprends, n'en est pas moins vraie, sçavoir qu'il y a très-peu de gens du monde qui puissent raisonnablement & prudemment s'assurer qu'ils soient dans l'état où Dieu les demandoit. Car pour avoir cette assurance raisonnable & prudente, il ne me suffit pas en général qu'il n'y ait point d'état dans le monde où je n'aie pû être appellé de Dieu: il faut de plus que je sçache en particulier & autant que j'en puis avoir de connoissance, que Dieu en effet dans sa prédestination éternelle m'avoit marqué tel état plutôt que tel autre. Je n'en puis être instruit, ou que par une révélation expresse de la part de Dieu, ce que certainement les personnes dont je parle, n'ont pas; ou que par les soins que j'ai pris, pour découvrir,

ſelon qu'il m'étoit poſſible, ce que Die
vouloit de moi. Or il eſt évident que le
gens du monde ne prennent communémen
pour cela nul ſoin, nul moyen. D'où il s'en
ſuit qu'ils n'ont donc nulle raiſon de juger
que l'état auquel ils ſe trouvent attachés
ſoit réellement celui que Dieu, dans ſe
décrets adorables, leur avoit aſſigné. Car d
ſe répondre que Dieu, malgré leur négli
gence, les aura conduits dans une affair
ſi périlleuſe; que ſans qu'ils ſe ſoient mi
en peine d'apprendre ſes volontés, il aur
bien voulu lui-même les leur inſpirer
qu'il ne les aura pas laiſſé là-deſſus dan
l'ignorance, ni livrés à leur aveuglement
ce ſeroit une préſomption mille fois con
damnée par la parole de Dieu-même & pa
les ſacrés oracles de l'Ecriture. Ainſi il
n'ont rien de ſolide ſur quoi ils puiſſen
appuyer leur confiance; & je dis de plu
qu'ils ont au contraire tout ſujet de crain
dre l'accompliſſement des menaces du Sei
gneur, qui nous a ſi hautement & ſi ſou
vent avertis, qu'il confondroit la fauſſe ſa
geſſe du monde, & qu'il l'abandonneroit à
ſes vûes trompeuſes & à ſon ſens perverti.

VI. Vous voulez préſentement ſçavoir
ce que vous devez faire pour connoître les
vûes de Dieu ſur vous, & quelle eſt votre
vocation. C'eſt ce que je vais vous expli-

quer, & ce que je comprends en trois articles, qui vous ſerviront de régles, & que je vous prie d'obſerver avec une entiere fidélité. Le premier eſt d'avoir recours à Dieu; le ſecond, de vous adreſſer enſuite aux miniſtres de Dieu; & le troiſiéme, de vous conſulter vous-même. Tout ce qu'il y a de plus ſolide par rapport au choix de votre état, je dis à un bon choix, à un choix ſage & chrétien, ſe trouve renfermé dans ces trois devoirs, dont voici la pratique.

VII. Comme Dieu ne s'explique immédiatement à nous que par ſes inſpirations intérieures, vous devez d'abord l'écouter dans le fond de votre cœur, & vous rendre attentive à cette voie ſecrete par laquelle il a coutume de parler à ſes élûs. Mais afin de l'engager davantage à vous communiquer ſes lumieres & à ſe déclarer, vous n'avez point de moyen plus efficace ni plus aſſuré, que la priere. Allez donc auſſi ſouvent que vous le pourrez, vous proſterner devant lui, & lui dire comme Samuël: Parlez, Seigneur, & découvrez-moi vous même quel deſſein vous avez formé ſur ma perſonne; car me voilà prête à vous entendre, à vous obéir, & à exécuter toutes vos volontés. Quelque difficulté qui ſe préſente en tout ce que vous me preſcrirez, & quelque oppoſé qu'il ſoit à mes inclinations,

du moment que je comprendrai que c'eſ
ce que vous voulez de moi, je ne balance
rai pas ; & ſans différer, je me mettrai e
devoir de l'accomplir. Telle eſt, mon Dieu
ma réſolution, & j'eſpère de votre grac
que rien ne ſera capable de l'ébranler, n
de la changer. A cette priere vous pourre
*Pſ.*142. encore ajouter celle de David : *Montrez moi, Seigneur, le chemin où je dois marcher parce que j'ai élevé vers vous mon ame.* L
Prophéte ſe ſert là d'une puiſſante raiſo
pour toucher le cœur de Dieu, & il ne pou
voit plus ſûrement obtenir d'en être éclai
ré : *Parce que j'ai élevé vers vous mon ame*
En effet, ſi Dieu ne ſouhaite rien plus ar
demment que de nous voir ſeconder ſ
providence & embraſſer ſes voies, nou
les laiſſera-t-il ignorer, & n'aura-t-il nu
égard au déſir que nous lui marquons & a
la droite intention que nous avons de le
ſuivre ? Ce qui achevera enfin de l'intéreſ
ſer en votre faveur & de le diſpoſer à vou
accorder votre demande, ce ſera d'y join
dre quelques dévotions particulieres &
quelques bonnes œuvres, ſur-tout l'uſage
de la communion, & même quelques pra
tiques de la pénitence chrétienne. Car voi
là, ſelon ſaint Paul, les victimes & les ſa
crifices par où l'on fléchit le Seigneur.

VIII. Après vous être acquittée de ce

premier devoir envers Dieu, vous devez ensuite vous adresser aux ministres de Dieu. Ce sont nos guides, nos conducteurs, & ils ont été établis pour nous donner des conseils salutaires. C'est pour cela que Dieu les éclaire spécialement eux mêmes ; & souvent il arrive que ce qu'il n'a pas voulu par lui-même nous révéler, c'est par leur bouche qu'il nous l'enseigne. Ainsi dans l'ancienne loi les Prophétes étoient-ils appellés *voyans*, & c'étoit à eux que Dieu envoyoit son peuple pour en recevoir toutes les décisions & tous les éclaircissemens nécessaires. Or par les ministres de Dieu, j'entends deux sortes de personnes. Premiérement, & dans le sens le plus ordinaire & le plus propre, ce sont les Prêtres du Seigneur, ce sont nos confesseurs & les directeurs de notre conscience. Ayez un directeur sage, un homme de Dieu, en qui vous preniez confiance, & à qui vous exposiez avec simplicité & avec candeur toutes vos vûes, toutes vos pensées, toutes les bonnes & mauvaises dispositions de votre ame. Proposez-lui vos doutes ; marquez-lui à quoi vous vous sentez attirée, ou à quoi vous avez de la répugnance. Ne lui dissimulez rien ; & quand vous croirez lui avoir dit toutes choses, priez-le qu'il vous examine encore lui-même, & répondez-lui avec

l'humilité d'un enfant. Sur-tout faites-lui voir qu'il peut vous parler avec une pleine liberté, & demandez-lui qu'il vous détermine préciſément au parti qu'il jugera le meilleur ſelon Dieu, & non point à celui qui pourroit vous être plus agréable ſelon la nature & ſelon le monde. Dès que vous agirez avec cette droiture & cette bonne foi, vous aurez tout ſujet de vous promettre que Dieu préſidera au jugement de ſon miniſtre, & que l'eſprit de vérité lui ſuggérera pour vous une déciſion juſte, & où vous pourrez vous en tenir. Mais en ſecond lieu, vous devez de plus compter parmi les miniſtres de Dieu, le pere & la mere dont vous avez reçû la vie. Les peres & les meres ſont après Dieu & ſelon l'ordre de Dieu, les premiers ſupérieurs de leurs enfans; & ce ſeroit une indépendance condamnable, plutôt qu'une liberté évangélique, de vouloir, dans le choix qu'on fait d'un état, ſe ſouſtraire abſolument à l'autorité paternelle. Il eſt vrai qu'on n'eſt pas toujours obligé de ſe conformer aux déſirs d'un pere & d'une mere, trop préoccupés de l'eſprit du monde, & qu'il y a des occaſions où l'on peut leur répondre ce que diſoient les Apôtres : *Eſt-il de la juſtice que nous vous obéiſſions préférablement à Dieu?* Mais au moins faut-il les écouter, peſer leurs raiſons, y

Act. 4.

déférer même lorsqu'on n'en a point de plus fortes à y opposer ; enfin, soit que l'on condescende à leurs volontés, ou que pour l'intérêt de son salut, on s'en écarte, leur donner toujours tous les témoignages d'une soumission filiale & du respect qu'on reconnoît leur devoir.

IX. Il vous reste de vous consulter, &, selon le mot de saint Paul, de vous éprouver vous-même. Car Dieu ne nous a donné le discernement & la raison, qu'afin que nous nous en servions dans toutes les affaires qui nous regardent, mais particuliérement en celles qui nous sont d'une aussi grande conséquence, que l'est le choix de notre état. Examinez donc sans vous flatter, quel est de tous les états de la vie, celui où vous pouvez plus glorifier Dieu, celui où vous pouvez faire le plus aisément votre salut, celui auquel vous êtes plus propre eû égard aux qualités de votre esprit & de votre cœur. Car il se peut faire qu'avec le naturel que Dieu vous a donné, vous vous perdrez où un autre se sauveroit, & qu'au contraire vous vous sauverez où un autre se perdroit. Quoi qu'il en soit, souvenez-vous toujours que toute votre délibération doit se rapporter au salut, comme à votre unique fin ; que vous ne devez juger d'un état, ni l'estimer plus que l'autre,

qu'autant qu'il pourra vous conduire plus sûrement au salut ; que tout ce que vous avez à considérer en vous-même, se réduit à la seule question que fit ce jeune homme
Luc. de l'Evangile à Jesus-Christ : *Que faut-il*
c. 10. *que je fasse pour obtenir la vie éternelle ?* Car voilà le grand principe que vous devez poser, & d'où vous devez tirer toutes vos conséquences : comme si vous raisonniez de la sorte : Je veux faire mon salut, & je le veux à quelque prix que ce soit. Ce n'est donc point là-dessus qu'il s'agit de délibérer, puisque je suis déja toute déterminée & que je le dois être. Mais pour me sauver, il y a plusieurs moyens, & un des plus puissans c'est la condition & l'état. Ainsi de tous les états qu'on me propose, ou qui se présentent à mon esprit, j'ai à voir devant Dieu quel est celui qui me paroîtra le plus avantageux pour arriver à mon terme, qui est toujours le salut. Si je n'avois en vûe que de m'élever dans le monde, que de briller dans le monde, que de mener une vie douce & agréable dans le monde, c'est ce que je trouverois en telle condition. Mais encore une fois tout cela n'est point ma fin, & par conséquent je ne dois avoir nul égard à tout cela. Ma fin, c'est de *parvenir à la vie éternelle*. Or je connois, ou je crois de bonne foi connoître, que je ne pourrai dans nul

état l'acquérir plus ſûrement que dans celui-ci : je conclus donc que c'eſt à celui-ci qu'il faut me fixer.

X. Quand vous aurez délibéré de cette maniere avec vous-même, ſi vous ne vous ſentez pas encore dans une parfaite détermination, voici deux régles dont vous devez vous ſervir, & qui ſont de ſaint Ignace dans le livre de ſes exercices. 1. Que voudrois-je conſeiller à une autre ſi elle étoit en ma place, & qu'elle me demandât mon avis : à une autre qui auroit les mêmes inclinations, ou les mêmes défauts que moi ? Que lui répondrois-je, & à quel genre de vie la porterois je ? Car quand il s'agit des autres, nous ſommes ordinairement bien plus déſintéreſſés, & par là même bien plus capables de prendre le bon parti. Or pourquoi n'aurois-je pas pour moi la même charité & le même zéle que j'aurois pour autrui ? Si c'étoit une de mes amies qui délibérât, ne cherchant que ſon ſalut, je ſçais ce que je lui dirois : pourquoi ne me le dirai-je pas à moi-même ? O mon Dieu, dégagez-moi de toutes ces illuſions de l'amour-propre, qui m'aveuglent, & qui m'empêchent de penſer auſſi ſainement ſur ce qui me touche, que ſur ce qui concerne le prochain. 2. Entre ces différens états, lequel voudrois-je avoir pris, lorſque je ſerai à

l'article de la mort. Car c'eſt alors que j'enviſagerai ſolidement les choſes, & que mes paſſions ni les préjugés du monde n'obſcurciront plus ma raiſon. Ce que je voudrois donc avoir fait à ce dernier moment, c'eſt ce que je dois faire aujourd'hui; & voilà ſans doute la régle la moins trompeuſe & la plus infaillible que je puiſſe ſuivre. Si j'en uſe autrement, je dois m'attendre qu'un jour j'en aurai une vraie douleur. Or ne ſeroit-ce pas une extrême folie d'embraſſer un état, dont je prévois que j'aurai à me repentir? O mon Dieu, je vous rends graces de la vûe que vous me donnez. Faites, Seigneur, que j'en profite comme du plus excellent moyen pour me déterminer chrétiennement. Oui, mon Dieu, c'eſt par-là que je veux décider avec vous de ma deſtinée. Je veux vivre dans l'état où je ſerai bien aiſe de mourir. Malheur à moi ſi je venois à m'engager dans une condition, qui ne me dût produire à la mort que des ſujet de crainte & que des regrets!

XI. Sans prétendre vous marquer formellement ma penſée ſur l'état qui vous peut le mieux convenir, je finis en vous diſant au regard de l'état religieux, ce que ſaint Paul diſoit aux premiers fidéles touchant le célibat. Ce paſſage eſt admirable, & plein de ſens & de religion. *Pour ce qui*

1. *Cor.* c. 7.

eſt de l'état des Vierges, écrivoit cet Apôtre aux Corinthiens, *je n'ai point là-deſſus de précepte du Seigneur à vous intimer : mais je ne fais que donner conſeil, comme ayant reçu du Seigneur la grace d'être fidéle. Je penſe donc qu'eû égard aux misères qui nous environnent, & aux dangers continuels où nous ſommes expoſés, c'eſt un état avantageux. Ce que je déſire*, pourſuivoit le même Docteur des Gentils, *c'eſt que vous n'ayez point de ſoins qui vous inquiétent. Or une femme dans l'état du mariage eſt occupée des choſes qui regardent le monde & du ſoin de plaire à ſon époux : au lieu qu'une vierge ne s'occupe que des choſes qui regardent le Seigneur, pour être ſainte de corps & d'eſprit.* Il vous ſera aiſé de faire l'application de ces paroles à la profeſſion religieuſe. Je ne vous en dis pas davantage. C'eſt au Seigneur à s'expliquer, & vous ſerez toujours bien partout où vous ſerez ſous ſa conduite & par ſa vocation.

INSTRUCTION SUR LA COMMUNION.

IL y a trois tems à distinguer par rapport à la communion : celui qui la précéde, celui de la communion même, & celui qui la suit. Selon cette différence, voici les différens avis que vous devez suivre, & qui vous serviront de régles pour un saint usage de la divine Eucharistie.

§. 1.

Avis pour le tems qui précéde la Communion.

I. Bien comprendre que la plus grande, la plus sainte, & la plus importante action de votre vie, c'est de communier ; & par conséquent, qu'il n'y en a aucune, où il soit plus dangereux pour vous d'agir par coutume & par habitude ; où vos négligences soient moins excusables, & où vous puissiez moins espérer de Dieu, qu'il ne

s'offenſe pas de vos froideurs & de vos relâchemens.

II. Bien concevoir, que le plus grand crime que vous puiſſiez commettre, c'eſt d'abuſer de ce qu'il y a de plus auguſte & de plus divin dans notre religion; de vous rendre coupable de la profanation du corps du Seigneur, & de vous faire un poiſon mortel de ce que Jeſus-Chriſt a établi pour être la nourriture ſpirituelle de votre ame.

III. Etre bien perſuadé que le plus eſſentiel de tous vos devoirs, en qualité de chrétien, eſt de vous mettre en état de communier dignement, & de travailler à purifier votre ame, afin qu'elle puiſſe ſervir de demeure à Jeſus-Chriſt : en vous diſant à vous-même, mais avec bien plus de raiſon que Salomon, *Il ne s'agit pas de préparer une demeure aux hommes, mais à Dieu, le Roi des Rois.*

IV. Bien méditer ces paroles de ſaint Paul : *Que l'homme s'éprouve donc ſoi-même, avant que de manger ce pain céleſte; car celui qui le mange indignement, mange ſa propre condamnation, parce qu'il ne fait pas le diſcernement qu'il doit faire du corps du Seigneur.* Accomplir, dis-je, mais ſincérement & de bonne foi, ce précepte de l'Apôtre : enſorte que toutes les fois que vous communiez, vous puiſſiez vous rendre témoi- 1. Cor. c. 11.

gnage que vous vous êtes éprouvé ; & que sans présumer, non plus que saint Paul, d'être justifié pour cela, votre conscience ne vous reproche rien qui vous puisse être un obstacle, du moins essentiel, à ce Sacrement : c'est-à dire, que vous ne la sentiez chargée d'aucun péché mortel ; car c'est en quoi le Concile de Trente fait principalement consister cette épreuve que vous devez faire de vous, avant que d'approcher de la communion.

V. Faire une confession aussi exacte, aussi fervente, & aussi parfaite pour communier, que vous la voudriez faire pour mourir ; étant bien convaincu qu'il ne faut pas une moindre pureté de cœur pour aller recevoir Jesus-Christ que pour paroître devant Dieu, & pour subir la rigueur de son jugement. Cette pensée seule suffiroit pour ne tomber jamais dans le désordre des communions sacriléges, & même, pour n'en faire jamais de tiédes, ni d'imparfaites, celles-ci servant bien souvent de disposition aux autres.

VI. Bien entendre que l'épreuve que chacun doit faire de soi-même avant que de communier, ne consiste pas seulement à confesser son péché, à s'en accuser, & à le détester ; mais à sortir de l'occasion où l'on pourroit être de le commettre, à en retran-

cher la cauſe, à en réparer le ſcandale : & que tandis que le ſcandale d'un péché dure, ou qu'on eſt dans l'occaſion de ce péché, ſans la vouloir quitter, on n'a pas encore ſatisfait à l'obligation indiſpenſable que ſaint Paul nous impoſe par cette régle : *Que l'homme s'éprouve.*

VII. Vous ſouvenir que comme la diſpoſition la plus naturelle, c'eſt-à-dire, la plus conforme, & aux inclinations de Jeſus-Chriſt, & à la dignité de ſon ſacrement, c'eſt la pureté : auſſi de tous les péchés qui ſe commettent dans le monde, n'y en a-t-il point, qui ait une oppoſition plus ſpéciale à la communion, & qui vous en rende plus indigne, que le péché d'impureté ; parce qu'en déshonorant votre chair, ils déshonore la chair de Jeſus-Chriſt même. L'avoir en abomination dans cette vûe, & faire ſouvent réflexion à ces paroles étonnantes de ſaint Ambroiſe, qu'il adreſſoit à Jeſus-Chriſt : *Quelle bonté, Seigneur, que pour ſauver l'homme, vous n'ayez pas eu horreur de vous incarner dans le ſein d'une Vierge !* Car ſi, toute pure qu'a été Marie, ſaint Ambroiſe n'a point crû lui faire tort de parler ainſi, qu'auroit-il dit d'un impudique, qui dans l'engagement & dans le déſordre de ſon péché, approche de la communion, laquelle n'eſt rien autre choſe, *Ambr.*

ſelon les Peres, qu'une extenſion ou une ſuite de l'incarnation.

VIII. N'attendre pas juſqu'au jour de la communion même pour vous y préparer mais prendre pour cela un tems raiſonnable, & y penſer d'autant plutôt, que vos communions ſeroient plus éloignées les unes des autres. Sur-tout la veille d'un ſaint jour, ou même deux ou trois jours auparavant, vous ſéparer de toutes les choſes qui pourroient vous diſſiper l'eſprit, comme de certains divertiſſemens & de certaines converſations, dont l'inutilité & la vanité ſans parler du reſte, ſont plus oppoſées à la ſainteté de l'action que vous devez faire.

IX. Employer les trois ou quatre jours qui précédent votre communion, à faire de ſaintes lectures, qui vous rempliſſent l'eſprit & le cœur des ſentimens dont vous devez être pénétré ſur un ſi grand ſujet. Le livre du Mémorial de Grenade ſera très-propre pour cela. Y ajouter de bonnes œuvres, particulierement des aumônes, qui vous attirent les graces néceſſaires pour communier ſaintement & utilement. Y joindre une petite revûe que vous ferez de votre conduite, pour reconnoître, ſi depuis votre communion vous avez été plus fidéle à Dieu, & ſi vous avez avancé dans la voie de votre ſalut; & marquer en particulier

les choſes où vous vous appercevrez qu'il y a eu en vous du relâchement : cela même étant la matiere des principaux actes intérieurs, qui doivent entrer dans la communion ſuivante.

X. Ménager, s'il eſt poſſible, quelques jours avant la communion, un entretien avec votre confeſſeur, afin qu'il vous aide par ſes conſeils à bien faire une action ſi ſainte ; rien n'étant plus capable de vous engager à remplir ſur ce point tous vos devoirs, que d'en conférer avec celui qui vous tient la place de Dieu, & en qui vous avez pris confiance. Cet avis eſt de la derniere conſéquence, particulierement aux perſonnes de la Cour, & à ceux qui vivent dans le commerce du grand monde.

§. 2.

Avis pour le tems même de la Communion.

I Conſidérer le jour de votre communion, comme un jour que vous devez entierement & uniquement conſacrer à Jeſus-Chriſt ; enſorte que vous accompliſſiez à la lettre le précepte du ſaint Eſprit, *Ne laiſſez rien échapper d'un jour ſans en profiter.* C'eſt-à-dire, qu'aucune partie d'un jour ſi heureux ne ſoit perdue pour vous, & que *Eccleſ. c. 14.*

tout ce que vous ferez ce jour-là, se rapporte à l'action principale dont vous devez être occupé, qui est la communion même: vous levant, par exemple, dans cette pensée, *Voilà le jour que le Seigneur a fait pour moi;* allant à l'Eglise dans ce sentiment *Matth. c. 25. Voici l'Epoux qui vient, allons au devant de lui;* mais par dessus tout ne faisant aucune action ni profane, ni frivole, qui puisse marquer un esprit lâche, & peu touché de choses de Dieu.

II. Assister à la Messe où vous devez communier, avec le même esprit, que vous auriez voulu assister avec les Apôtres, à la dernière céne, où Jesus-Christ les communia de sa propre main, puisqu'en effet ce qui se passa pour lors dans la personne des Apôtres, va se renouveller dans vous, & que par le ministère du Prêtre qui vous représente Jesus-Christ, vous allez être participant de la même grace, & recevoir le même honneur qu'eux. Pour cela, vous entretenir pendant la Messe, & jusqu'au temps de la communion, dans les affections, ou dans les pensées suivantes.

III. D'une vive foi de la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie; faisant intérieurement la profession de cette foi & disant avec l'aveugle-né de l'Evangile *Joan. c. 9. Oui, Seigneur, je crois.* Je crois que c'est vous-même

vous-même que je vais recevoir dans ce sacrement, vous-même qui étant né pour moi dans une créche, avez voulu mourir pour moi sur la croix; & qui glorieux dans le ciel, ne laissez pas d'être caché sous ces espéces adorables. Je le crois, mon Dieu, & je m'en tiens plus assuré, que si je le voyois de mes yeux, parce que mes yeux me pourroient tromper, & que votre parole est infaillible. Quoique mes sens & ma raison me disent le contraire, je renonce à mes sens & à ma raison, pour me captiver sous l'obéissance de la foi; & s'il falloit souffrir mille morts pour la confession de cette vérité, aidé de votre grace, Seigneur, je les souffrirois plutôt que de démentir sur ce point ma créance & ma religion.

IV. D'une adoration respectueuse, qui est comme la suite naturelle de cet acte de foi. Car puisque c'est Jesus-Christ même que vous allez recevoir, il est juste que vous lui rendiez auparavant l'hommage que vous lui devez, comme à votre souverain & à votre Dieu; à l'exemple des premiers chrétiens, qui, selon le témoignage de S. Augustin, ne recevoient jamais la chair du Sauveur dans les sacrés mystères, sans l'avoir premiérement adorée. Ainsi, pendant que le Prêtre célébre, mais particulié-

rement à l'élévation de l'hostie, vous ré-
péterez souvent d'esprit & de cœur ces pa-
Joan. roles de saint Thomas, *Mon Seigneur &*
c. 20. *mon Dieu :* adorant Jesus-Christ sur l'Au-
tel, comme les Mages l'adorérent dan
l'étable de Bethléem ; & lui protestan
avec saint Bernard, que plus il a voulu s
faire petit pour se donner à vous, plus vou
voulez avoir de respect, de zéle & de vé
nération pour lui.

V. D'un profond anéantissement de vou
même, vous étonnant qu'un Dieu d'une
haute Majesté, daigne bien descendre d
ciel pour vous visiter ; disant avec bien plu
de sujet que la mere de saint Jean-Baptiste
lorsqu'elle reçût la visite de la sainte Vie
Luc. ge : *Et d'où me vient cet excès de bonheur*
c. 1. que mon Seigneur & mon Dieu veuille ve
Matth. nir à moi ? Ou comme le Centenier ; *Ah*
c. 8. *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entrie*
dans ma maison. Ou comme le saint hom
Job. me Job : *Et qu'est-ce que l'homme, Seigneu*
c. 7. *pour être élevé à une telle gloire ?* Et qui suis
je, moi pécheur, moi ver de terre, pou
approcher d'un Dieu aussi saint que vous
pour être assis à votre table, pour y man
ger le pain des Anges, & pour y êtr
nourri de votre chair divine ?

VI. D'une humble confiance ; car si Je
sus-Christ se plaît, & se tient même hon

ré, que l'on se confie en lui, c'est particuliérement dans ce mystère, où lui-même sans réserve se communique à nous. Or s'il se donne lui-même, dit admirablement saint Paul, comment ne nous donnera-t-il pas tout le reste ? Pourroit-il nous refuser quelque chose en même tems qu'il se livre à nous ? Vous devez donc considérer l'Eucharistie, comme le thrône de la miséricorde de Jesus-Christ, où vous avez droit de vous présenter, pour lui exposer vos miseres, vos foiblesses, vos aveuglemens, vos erreurs ; sûr que vous devez être de lui, que par la vertu de ce sacrement, si vous n'y apportez point d'obstacle, il vous fortifiera, il vous éclairera, il appaisera la violence de vos passions, il vous délivrera de vos mauvaises habitudes ; d'emporté que vous étiez, il vous fera paroître modéré ; de tiéde, il vous rendra fervent ; de charnel & de mondain, il vous changera en homme spirituel & chrétien. Vous approcher, dis-je, de Jesus-Christ avec cette espérance, fondée sur sa puissance infinie, & sur son infinie bonté. Car n'êtes-vous pas, lui direz-vous, ô mon Dieu, le maître de mon cœur ? & quand mon cœur sera-t-il plus absolument dans votre disposition, que quand vous y serez entré par votre adorable sacrement ?

VII. D'une crainte filiale, dont il faut que cette confiance soit accompagnée, comme si vous disiez à Jesus-Christ : Mais ne serois-je point, ô mon Sauveur, assez malheureux pour avoir dans moi un péché secret, qui fût un empêchement à toutes les graces que vous me voulez faire ? Ne serois-je point un Judas, pour vous donner aujourd'hui le baiser de paix, & pour vous trahir demain ? Ne vous recevrois-je point comme lui dans l'état d'une conscience criminelle ? & au lieu de venir à moi, comme à un disciple fidéle, n'y venez-vous point avec horreur & avec indignation, comme à un ennemi caché ? Si cela étoit, ah ! je vous dirois comme saint Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur*, parce que je suis un sacrilége & un impie. Mais la même confiance que j'ai en vous, me fait espérer, Seigneur, que vous m'avez remis mon péché, & qu'ensuite, tout indigne que je suis, vous ne me rejetterez pas de votre présence.

Luc. c. 5.

VIII. D'un désir ardent de recevoir Jesus-Christ : car l'une des dispositions le plus nécessaires pour bien communier, c'est de le désirer ; comme l'une des meilleures dispositions pour profiter d'une viande c'est de la manger avec appétit. Vous témoignerez donc à notre Seigneur, non-seul-

ment le désir, mais, s'il est possible, l'impatience & l'empressement que vous avez de vous unir à lui dans ce sacrement, en lui disant comme les Patriarches de l'ancienne loi qui attendoient sa venue : *Venez, Seigneur, & ne tardez pas davantage.* Venez prendre possession de mon cœur; il est tout prêt, & il ne peut être rempli que de vous. Ou comme le Prophéte Royal dans ce Pseaume qui convient si bien à une ame chrétienne, au moment qu'elle approche de la communion : *De même que le cerf soupire avec ardeur après les sources des eaux, mon ame soupire après vous, mon Dieu.* Ps. 39. Ps. 41.

IX. D'une fervente contrition, qui achéve de sanctifier votre ame, & qui la mette dans ce dégré de pureté, où elle doit être pour devenir digne de Jesus-Christ; vous servant pour cela des paroles affectueuses de ce saint Roi pénitent : J'espère, Seigneur, que vous m'avez déja lavé par le sacrement de pénitence; mais *lavez-moi encore davantage, purifiez-moi de nouveau de toutes les souillures de mon péché*, afin que je sois en état de me présenter à vous. *Créez dans moi un cœur pur, & renouvellez jusqu'au fond de mes entrailles cet esprit de droiture & de justice*, sans lequel toute la dévotion dont je me sens touché en communiant, ne seroit que mensonge & illu- Ps. 50. Ibid.

sion. Comme le péché, ô mon Dieu, est l'unique chose qui puisse vous déplaire en moi, je le déteste & l'abhorre, parce qu'il vous déplaît. Quand il ne me rendroit point d'ailleurs sujet aux châtimens terribles & effroyables, dont votre justice le punit, & quand il ne mériteroit point l'enfer, il me suffit pour l'avoir en exécration, qu'il m'éloigne de vous, & qu'il m'empêche que vous ne vous unissiez à moi par le sacrement de votre corps.

X. D'un parfait amour : car si vous êtes obligé d'aimer Jesus-Christ de tout votre cœur, & de cet amour de préférence qui vous est commandé par la loi divine ; beaucoup plus devez-vous lui en donner des marques dans ce sacrement, qui est singulièrement & par excellence le sacrement de son amour & de sa charité envers les hommes. Il faut donc vous imaginer que dans le moment de la communion, Jesus Christ vous demande comme à saint Pierre, *M'aimez-vous ?* & ensuite lui répondre avec la même ferveur que cet Apôtre, *Oui, Seigneur, vous sçavez que je vous aime.* Mais la protestation sincère que je vous fais aujourd'hui, est que je veux vous aimer d'un amour solide & effectif, qui ne consiste pas simplement dans les paroles, mais dans l'accomplissement de mes devoirs, dans

Joan. c. 21. Ibid.

l'obſervation exacte de vos commandemens dans un attachement inviolable à votre loi, dans la crainte de vous offenſer, dans la fuite de tout ce qui vous déplaît, dans un renoncement éternel aux fauſſes maximes du monde, & à tout ce qui eſt contraire au chriſtianiſme que je profeſſe.

XI. D'une attention particuliere aux paroles du Prêtre, lorſqu'il vous préſentera le corps de Jeſus-Chriſt, & qu'il vous dira : *Que le corps de notre Seigneur Jeſus-Chriſt garde votre ame juſques dans la vie éternelle.* Paroles qui doivent faire ſur vous une vive impreſſion, en vous faiſant comprendre la fin pour laquelle vous communiez, qui eſt de perſévérer dans la grace : c'eſt à-dire de ne pas communier ſimplement pour obſerver pendant quelques jours une certaine régularité de vie ; mais pour être conſtamment fidéle à Dieu, & vous maintenir dans l'état où vous a mis le ſacrement de Jeſus-Chriſt, en ſorte qu'il ſoit maintenant pour vous un gage de la vie éternelle.

XII. D'une priere courte, mais affectueuſe, que vous ferez à Jeſus-Chriſt : le conjurant de ſuppléer par ſa grace à tous vos défauts, & de mettre lui-même dans votre cœur les diſpoſitions néceſſaires pour le bien recevoir ; reconnoiſſant avec

humilité, que quoi que vous ayez fait pour cela, vous êtes toujours infiniment indigne de ce sacrement.

§. 3.

Avis pour le tems qui suit la Communion.

I. Sortir de la sainte Table avec un profond respect de la présence de Jesus-Christ, qui est au milieu de votre cœur, & dont il est vrai de dire dans ce moment-là, que la plénitude de sa divinité habite en vous corporellement. Etre quelque tems dans le silence, comme saisi d'admiration des choses qui viennent de s'accomplir en vous; & vous considérant vous-même, comme le tabernacle vivant, où réside alors le Saint des Saints. Pensée admirablement propre pour vous tenir dans un parfait recueillement, & pour arrêter toutes les distractions de votre esprit, qui ne pourroient être alors que criminelles : comme si Jesus-Christ vous disoit, *Appliquez-vous à me contempler, & reconnoissez que je suis votre Dieu*, puisqu'en vertu de ce mystère vous en avez une expérience si sensible.

Ps. 45.

II. Goûter le bonheur & l'avantage que vous avez de posséder Jesus-Christ, qui est votre souverain, & qui par la communion

se fait le gage de votre béatitude, comme il en doit être l'objet pendant toute l'éternité ; vous appliquant ces paroles du Psaume, *Goutez & voyez combien le Seigneur est doux.* Il est glorieux dans le ciel, il est tout-puissant sur la terre, il est terrible dans les enfers ; mais il est doux dans ce sacrement, & la douceur dont il y remplit les ames justes, est le caractère de sa divine présence. Ah ! mon Dieu, lui direz-vous, que le goût des saintes délices que vous me faites maintenant sentir, m'ôte pour jamais le goût des douceurs criminelles & des plaisirs du monde, qui ne font qu'empoisonner mon cœur, & corrompre ma raison. Que cet avant-goût que vous me donnez de votre paradis, dans l'adorable Eucharistie, corrige en moi tous les goûts dépravés de mes passions, qui me font aimer ce que je devrois souverainement haïr, & qui me font préférer aussi bien que l'enfant prodigue, la nourriture des pourceaux, c'est-à-dire, ce qui contente ma sensualité, aux véritables biens que vous communiquez à ceux qui s'attachent à vous. Entrez dans le sentiment du saint vieillard Siméon, lorsque pour comble de ses désirs il vit Jesus-Christ entre ses bras : *C'est maintenant, Seigneur, que j'aurai la consolation de mourir en paix ;* puisque non-seulement mes

Ps. 33.

Luc. c. 2.

yeux vous ont vû, mais que mon ame vous poſſéde, & que ma chair même eſt pénétrée de vous, qui êtes la ſource de la vie.

III. Faire après la communion ce que
Pſ. 84. David pratiquoit ſi ſaintement : *J'écouterai ce que le Seigneur dira au-dedans de moi.* Car c'eſt proprement alors qu'il eſt dans vous ; & ſi vous vous rendez attentif, il ne manquera pas de parler ſecrétement à votre cœur, pour vous dire bien des choſes auſquelles vous ne penſez pas, & que vous vous diſſimulez à vous-même, mais dont il vous fera convenir. Par exemple, il vous reprochera certaines infidélités où vous tombez, certains déſordres dans leſquels vous vivez, certaines lâchetés que vous ne vous efforcez pas de vaincre. Il vous dira en quoi il veut que vous changiez de conduite, ce qu'il veut que vous lui ſacrifiiez, à quoi il veut que vous renonciez. En un mot, lui-même s'expliquant immédiatement à vous, & remuant tous les reſſorts de votre conſcience, il vous déclarera ſes volontés, mais d'une maniere dont il ſera impoſſible que vous ne ſoyez touché, auſſi-bien que convaincu. Dites-lui donc alors, comme Sa-
I. Reg. muël : *Parlez, Seigneur, parce que votre* c. 3. *ſerviteur écoute.*

IV. Vous acquitter du principal devoir que Jeſus-Chriſt attend de vous après la

communion, qui eſt de lui témoigner votre reconnoiſſance pour le bienfait inéſtimable que vous venez de recevoir de lui. Car quelle ingratitude ne ſeroit-ce pas, ſi remplis de ſes dons & de lui-même, vous n'en aviez aucun ſentiment, & ne mériteriez-vous pas d'être regardé comme un monſtre de la nature, ſi un amour auſſi parfait que le ſien ne trouvoit dans votre ame aucun retour? *Ah! Seigneur*, devez-vous lui dire, *que ma main droite s'oublie elle-même, ſi je vous oublie jamais; & que ma langue demeure attachée à mon palais, ſi je ne me ſouviens éternellement de vous.* J'ai été un infidéle, j'ai été un lâche, j'ai été un prévaricateur, mais je ne veux pas être un ingrat: & puiſque le ſacrement de votre corps eſt une véritable Euchariſtie, c'eſt à-dire, un ſacrement d'action de graces, non-ſeulement je veux vous marquer par toute la ſuite de ma vie, combien je vous ſuis redevable de l'avoir reçu; mais je veux même qu'il me ſerve pour vous remercier de tous les autres biens que vous m'avez faits & que vous continuez à me faire. Car que vous rendrai-je, ô mon Dieu, pour avoir uſé envers moi de tant de miſéricordes; & par où puis-je reconnoître les obligations exceſſives que je vous ai, les graces dont vous m'avez comblé, les marques *Pſalm.* 136.

singulieres de protection par où vous m'avez distingué, sinon en participant à ce calice mystérieux de votre passion ? M'avez-vous enseigné un autre moyen que celui-là pour répondre avec quelque sorte d'égalité à votre charité infinie ? Si je suis assez heureux pour avoir communié en état de grace, ne puis-je pas me consoler dans la pensée, que vous offrant vous-même à vous-même, puisque vous êtes maintenant à moi, je satisfais pleinement à tout ce que je vous dois ?

V. Faire à Jesus-Christ une oblation entiere de votre personne, lui protestant, qu'après l'avoir reçu dans la communion, vous ne voulez plus vivre que pour lui, afin de vérifier sa parole : *Celui qui mange ma chair, vivra pour moi.* Que vous ne voulez plus avoir de pensées, former de desseins, exécuter d'entreprises, que dans l'ordre de la parfaite soumission que vous lui devez. Que vous ne voulez plus employer votre santé, vos forces, les talens de votre esprit, votre autorité, votre crédit, vos biens, enfin tout ce qui dépend de vous, que pour les intérêts de sa gloire : lui assujettissant toutes les puissances de votre ame, en sorte qu'il en soit le maître, & qu'il y regne absolument ; & afin que cette oblation ne soit pas vaine, & d'une pure spéculation,

Joan. c. 6.

la réduisant en pratique par l'examen que vous ferez de vous-même. C'est-à-dire, que si vous étiez assez malheureux pour avoir quelque attache dans le monde, vous en fassiez le sacrifice à Jesus-Christ dans ce moment-là, en lui disant : Non, Seigneur, après la faveur singuliere dont vous venez de m'honorer, je ne souffrirai pas qu'il y ait rien dans moi qui puisse partager mon cœur entre vous & aucun être créé.

VI. Demander à Jesus-Christ, tandis qu'il est encore au milieu de vous, toutes les graces dont vous avez besoin ; le forçant par une aimable & sainte violence à vous les accorder, & lui disant, comme Jacob disoit à l'Ange : *Non, je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez donné votre bénédiction.* Je ne vous demande point, Seigneur, lui ajouterez-vous, des graces temporelles, de la réputation, des honneurs, des prospérités, des richesses : tout cela ne serviroit peut-être qu'à me perdre. Je vous demande les graces de mon salut, un esprit humble, & un cœur chrétien. Je vous demande la haine du péché, une horreur éternelle de l'impiété & du libertinage, la crainte de vos jugemens, & par dessus tout votre saint amour. Je vous demande la force & la solidité de l'esprit qui m'est nécessaire pour me préserver de la

Genes. c. 32.

corruption du monde, pour ne me pas laisser emporter au torrent de la coutume, pour résister à la tentation & au scandale du mauvais exemple, pour me mettre au-dessus du respect humain, pour me défendre du poison de la flatterie, pour n'être pas esclave de l'ambition, pour ne point succomber à l'intérêt, pour éviter les piéges funestes que le démon de ma chair me tend de tous côtés; pour conserver au milieu des dangers auxquels ma condition m'expose, la liberté & la pureté de ma religion; enfin, pour pouvoir tout à la fois être ce que je suis & ce que votre providence m'a fait naître, & être chrétien. Voilà, mon Dieu, les graces qui me sont nécessaires. J'ai droit en tout tems de vous les demander: mais quand vous les demanderai-je avec plus de foi, & plus d'assurance de les obtenir, que maintenant que je vous possède, vous qui en êtes l'auteur?

VII. Former de saintes résolutions sur les points particuliers, où vous aurez reconnu que Dieu demande de vous quelque changement, & quelque réforme de vie: par exemple, sur le défaut le plus notable que vous avez à corriger, sur l'habitude la plus vicieuse que vous devez combattre, sur l'occasion la plus prochaine du péché dont vous voulez sortir. Et afin que ces ré-

solutions soient plus solides, les concevoir en présence de Jesus-Christ, qui dans le fond de votre cœur les ratifie & les accepte, comme si vous lui disiez : Oui, Seigneur, c'est à vous-même que je m'engage, & je veux bien que vous vous éleviez contre moi, si les promesses que je vous fais, ne sont sincères & véritables. *J'ai juré, ô mon Dieu, de garder les ordonnances de votre divine loi.* J'ai juré d'être régulier & plus exact dans mes devoirs de chrétien, d'avoir plus de charité pour mon prochain, de retrancher en moi la liberté que je me donne de parler d'autrui, &c. J'en ai juré, & c'est vous-même que je prends à témoin de ce serment, afin que vous le confirmiez, & que votre sacrement adorable que je viens de recevoir, en soit comme le sceau, qu'il ne me soit jamais permis de violer, à moins de passer devant vous pour un parjure & pour un anathême. *Ps.* 118.

VIII. Vous exciter à la persévérance chrétienne, qui doit être l'un des principaux fruits de votre communion, en vous demandant à vous-même, comme saint Paul : *Qui est-ce qui pourra désormais me séparer de Jesus-Christ*, après m'être uni à lui si étroitement ? Puis, vous répondant avec les paroles du même Apôtre : *Non, je suis sûr que ni la mort, ni la vie, ni la* *Rom.* *c.* 8. *Ibid.*

prospérité, ni l'adversité, ni la grandeur, ni l'abaissement, ni quelque autre créature que ce soit ne me séparera jamais de lui. Ce n'est point, mon Dieu, par un esprit de présomption que je parle ainsi; je connois ma misere & mon néant, & je sçais que si vous m'abandonniez à moi-même, je retomberois dans l'abysme de tous mes désordres. Mais, uni à vous comme je le suis par votre sacrement, j'ai droit de m'élever au-dessus de moi, & de me promettre, que tout inconstant & tout fragile que je puis être, je persévérerai dans votre amour & dans la possession de votre grace.

IX. Accomplir réellement dans la suite de votre vie ce que vous vous êtes proposé dans la communion, vous comportant de telle sorte, qu'après avoir communié, vous puissiez encore dire, comme saint Paul: *Je vis, mais non, ce n'est plus moi, c'est Jesus-Christ qui vit en moi:* vous souvenant que le plus grand de tous les scandales, selon le jugement même du monde, est de voir un chrétien qui communie, mais dont la conduite n'en est pas pour cela plus chrétienne ni plus édifiante. Il faut donc, puisque Jesus-Christ vit en vous par la communion, que ce soit lui qui désormais agisse en vous; c'est-à-dire, qui vous fasse penser, agir & parler, & qu'il

Galat. c. 2.

n'y ait rien dans toute votre conduite, qui ne ſoit digne de lui. Car ſi après la communion vous viviez comme auparavant, dans le déſordre d'une vie lâche ou libertine; ſi vos penſées étoient auſſi mondaines, vos paroles auſſi diſſolues, vos actions auſſi déréglées, qu'elles étoient avant que vous euſſiez communié : ce que Salvien diſoit autrefois, ſe vérifieroit dans vous à la lettre, ſçavoir que Jeſus-Chriſt recevroit en vous de la confuſion & de la honte; puiſqu'il lui ſeroit honteux qu'une langue, par exemple, qui a été ſanctifiée par le ſacrement de ſon corps, proférât encore des paroles laſcives & impures; qu'un cœur dont il a fait ſa demeure, fût encore rempli de mauvais déſirs.

X. Remarquer, &, s'il eſt poſſible, mettre par écrit après la communion, certains ſentimens plus tendres & plus affectueux, dont vous avez été touché à la ſainte Table : afin que s'il vous arrive enſuite de tomber dans la ſéchereſſe, ou même dans le relâchement & dans la tiédeur, vous puiſſiez vous ranimer par le ſouvenir des choſes qui ont fait alors impreſſion ſur votre eſprit. Car vous profiterez ainſi de l'avis ſalutaire de David, conçû dans ces paroles du Pſeaume : *Les ſaintes penſées*, dont votre cœur a été rempli dans

la communion étant recueillies & conſervées, comme autant *de précieuſes reliques, vous feront un nouveau jour de fête*, autant de fois que vous y aurez recours & que vous les rappellerez.

TABLE
DES
EXHORTATIONS
ET
DES INSTRUCTIONS
CONTENUES DANS CE VOLUME,
AVEC
l'Abrégé de chaque Exhortation & de chaque Instruction.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrége ; & le second, la page où ce même article finit.

Exhortation sur les faux témoignages rendus contre Jesus-Christ. *Page* 3.

DIVISION. *Plusieurs rendoient de faux témoignages contre Jesus, & tous ces témoignages ne s'accordoient point.* Voila ce qui nous arrive à nous-mêmes en tant de médisances que

nous faiſons du prochain. Déſordre de la médiſance en celui qui la fait, & qui ſouvent ne ſe rend pas moins coupable que ces faux accuſateurs qui témoignent contre Jeſus-Chriſt, 1. partie. Déſordre de la médiſance en celui qui l'écoute, & qui ſouvent n'eſt pas moins condamnable que Caïphe & que tout ſon conſeil, qui prêtent ſi volontiers l'oreille aux accuſations formées contre Jeſus-Chriſt. 2. partie. p. 3. 5.

I. PARTIE. Déſordre de la médiſance en celui qui la fait, & qui ſouvent ne ſe rend pas moins coupable, que ces faux accuſateurs qui témoignent contre Jeſus-Chriſt. Ces accuſateurs du Fils de Dieu avancent contre lui mille impoſtures, & rien ne nous eſt plus ordinaire dans nos médiſances, que d'y mêler des fauſſetés : car il n'y a guère de médiſances où la vérité ne ſoit bleſſée en quelque maniere. Si ce n'eſt pas toujours à l'égard du fond des choſes, c'eſt au moins à l'égard des circonſtances. p. 6. 11. Ces accuſateurs du Fils de Dieu veulent le noircir dans l'eſprit de ſes Juges, & le faire condamner ; & l'injuſtice de la médiſance eſt de s'attaquer à la réputation d'autrui, & de la détruire dans l'eſtime publique. Injuſtice d'autant plus griéve, qu'elle ravit au prochain, de tous les biens naturels, le plus précieux, le plus délicat, le plus difficile & à conſerver & à réparer, qui eſt l'honneur. p. 11. 15. Ces accuſateurs du Fils de Dieu n'agiſſoient que par paſſion, & le principe le plus commun de tant de médiſances où l'on ſe porte, n'eſt ce pas une ſecrete paſſion qui nous anime ? C'eſt une vengeance outrée, une haine envenimée, une aveugle antipathie, une jalouſie mortelle, un eſprit d'intérêt, une humeur chagrine & critique, un zéle mal entendu, une envie démeſurée de parler, une légéreté indiſcréte & ſans réflexion. p. 16. 22.

II. Partie. Désordre de la médisance en celui qui l'écoute, & qui souvent n'est pas moins condamnable que Caïphe & tout son conseil qui prêtent si volontiers l'oreille aux accusations formées contre Jesus-Christ. Ecouter volontairement la médisance & sans nécessité, c'est y participer, c'est la favoriser & la fomenter. Or participer à un péché, le favoriser & le fomenter, c'est sans contredit un péché. Si chacun faisoit son devoir à l'égard du médisant, & qu'on refusât de l'entendre, il seroit obligé de se taire. p. 22. 29. Voilà néanmoins de quoi on ne se fait nul scrupule. Content de n'être point auteur de la médisance, on compte pour rien de l'écouter. On l'écoute avec indifférence, on l'écoute avec complaisance, on l'écoute par un respect humain & une lâche condescendance, on l'écoute par une vaine curiosité, & ce qu'il y a de plus criminel, on l'écoute par une secrete malignité. p. 29. 36. Préservons-nous donc de la médisance comme du poison le plus mortel, soit pour celui qui la fait, soit pour celui qui l'écoute. Quels maux ne cause-t-elle pas? Du reste, si elle nous attaque, imitons la patience de Jesus-Christ. p. 36. 39.

Exhortation sur le jugement du peuple contre Jesus-Christ en faveur de Barabbas. *Page* 40.

Division. *Pilate leur dit : Qui voulez-vous qu'on vous remette des deux? Barabbas, dirent-ils. Pilate leur répartit : Que ferai-je donc de Jesus qu'on appelle Christ? Tous lui répondirent : Qu'il soit crucifié..... Que son sang retombe sur nous & sur nos enfans.* Image naturelle du péché & du pécheur qui le commet. Malice du péché, 1.

partie. Peine du péché, 2 partie. L'une & l'autre ne se trouvent ici que trop bien exprimées. p. 40. 42.

I. PARTIE. Malice du péché. Les Juifs renoncent Jesus-Christ, & lui préfèrent Barabbas, malgré toutes les instances & toutes les remontrances de Pilate. p. 42. 46. Ainsi par le péché sacrifions-nous à nos passions tous les intérêts de Dieu. Car qu'est-ce que le péché ? une préférence refusée à Dieu, & donnée à la créature. On dit comme les Juifs : Otez-moi ce Dieu dont la loi m'importune, & laissez-moi mon plaisir, dont j'ai fait ma divinité. p. 46. 50. Et il ne faut point répondre qu'on n'y procéde pas communément avec tant de délibération, & qu'on ne fait point ces réflexions. Car 1. combien de pécheurs les font en effet, & péchent d'une volonté délibérée? 2. Si d'autres péchent avec moins d'attention, peuvent-ils tirer avantage de leur inadvertance & de leur légéreté dans un sujet qui demandoit toute leur vigilance & toute leur précaution ? p. 50. 53. De tout ceci concluons que l'énormité du péché est aussi grande par proportion, que Dieu est grand & au-dessus de tout être créé. Pour la comprendre toute entiere, il faudroit être en état de comprendre ce que c'est que Dieu. p. 53. 55.

II. PARTIE. Peine du péché. En conséquence du crime des Juifs, lorsqu'ils renoncerent Jesus-Christ, & qu'ils lui préférerent Barabbas, le sang de cet homme-Dieu est retombé sur eux & sur toute leur postérité p. 55. 57. De-là tous les maux dont cette malheureuse nation a été affligée, & l'est encore. 1. Ruine temporelle. 2. Aveuglement spirituel. Réprobation éternelle. p. 58. 62. Voilà, dans une comparaison qui n'est que trop juste, à quelles vengeances de la part du ciel & à quels châtimens le péché nous expose. Pour nous en préserver, que nous reste-t *il* ? contrition, réformation de vie, satisfaction. p. 62. 70.

Exhortation sur la Flagellation de Jesus-Christ. *Page* 71.

DIVISION. *Alors Pilate fit prendre Jesus, & le fit flageller.* Flagellation la plus honteuse & la plus douloureuse. Cette honte que voulut subir Jesus-Christ, nous apprendra à corriger les désordres d'une honte criminelle, qui souvent nous arrête dans le service de Dieu, & à nous prémunir contre le péché, de la honte salutaire que nous en devons concevoir, 1. partie. Et cette douleur qu'il a voulu ressentir dans tous les membres de son corps, nous animera à retrancher en nous les délicatesses de la chair, & à nous armer contre nous-mêmes des saintes rigueurs de la pénitence chrétienne, 2. partie, p. 71. 73.

I. PARTIE. Flagellation la plus honteuse. Quelle confusion pour un homme Dieu, de paroître devant les Juifs dans l'état où il parut! Qu'a-t-il prétendu par-là? corriger les désordres d'une mauvaise honte qui nous retient en mille rencontres où il s'agit des intérêts de Dieu, & nous enseigner l'usage que nous devons faire d'une honte raisonnable & utile, pour nous garantir du péché. p. 73. 76. En effet, d'où vient au Fils de Dieu cette confusion qui le jetta dans un si profond accablement? de nos péchés dont il étoit chargé. Mais nous par un sentiment tout contraire, nous n'avons nulle honte de commettre le mal, & nous en avons de pratiquer le bien. Deux dispositions les plus funestes. p. 76. 80. Pour les corriger, considerons toujours Jesus-Christ. Point de frein plus puissant pour nous arrêter & nous retirer du péché, que cette pensée: Ce péché que je

commets ſans pudeur & ſans honte, a fait rougir mon Dieu. Point de meilleur ſoutien contre le reſpect humain & la honte de pratiquer le bien, que cette réflexion : Toute la honte de la flagellation de mon Sauveur n'a pû ralentir ſon zéle pour l'honneur de ſon Pere. p. 80. 88.

II. PARTIE. Flagellation la plus douloureuſe. Il fut livré à toute la barbarie d'une brutale ſoldateſque, qui le déchira de coups ; & c'eſt en cet état qu'il nous prêche la mortification de la chair. p. 88. 92. La chair de Jeſus-Chriſt étoit une chair innocente, au lieu que la nôtre eſt une chair criminelle. Combien donc mérite-t-elle plus d'être mortifiée, que celle de ce Dieu Sauveur ? Auſſi ſaint Paul recommandoit-il ſi ſouvent & ſi fortement aux premiers fidéles de mortifier leur chair. Et c'eſt dans cette mortification de la chair que tous les Saints ont fait conſiſter une partie de leur ſainteté. p. 92. 97. Mais nous raiſonnons, ou du moins nous agiſſons bien autrement. La maxime la plus commune & la plus établie dans toutes les conditions, eſt d'avoir ſoin de ſon corps, & de lui procurer toutes ſes aiſes. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt qu'avec cela on prétend être pénitent, l'on prétend être dévôt, l'on prétend s'ériger en réformateur du relâchement des mœurs & de la doctrine. p. 97. 102.

Exhortation ſur le couronnement de Jeſus-Chriſt. *Page* 103.

DIVISION. *Alors les ſoldats du gouverneur ayant emmené Jeſus dans le prétoire, raſſemblerent autour de lui toute la cohorte; & après l'avoir dépouillé, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre: puis faiſant une couronne d'épines, ils la lui mirent ſur la tête. Ils lui mirent auſſi un roſeau à la main droite.* Voila proprement le myſtère de la Royauté de Jeſus-Chriſt. Royauté de Jeſus-Chriſt mépriſée & prophanée par les indignités qu'exercerent contre lui les ſoldats, 1. partie; mais en même tems Royauté reconnue & ſolidement vérifiée par une ſecrete diſpoſition de la providence, qui ſe ſert pour cela de l'inſolence même des ſoldats & de leur impiété, 2. partie. p. 103. 105.

I. PARTIE. Royauté de Jeſus-Chriſt mépriſée & prophanée par les indignités qu'exercerent contre lui les ſoldats. Par la plus ſanglante dériſion ils le revêtent d'une robbe de pourpre, ils lui donnent pour ſceptre un roſeau, ils lui mettent ſur la tête une couronne d'épines, & en le ſaluant comme Roi des Juifs, ils lui crachent au viſage, & le meurtriſſent de ſoufflets. p. 105. 108. Or n'eſt-ce pas ainſi que nous le traitons nous-mêmes? Nous le couronnons, en le reconnoiſſant pour notre Roi: mais nous le couronnons d'épines; ce ſont tant de déſordres où nous nous abandonnons. p. 108. 113. De plus nous ne lui faiſons porter pour ſceptre qu'un roſeau: comment cela? par nos inconſtances & nos légéretés perpétuelles dans ſon ſervice. p. 113. 116. Enfin nous le couvrons d'une miſérable robbe de pourpre, c'eſt-à-

dire de nos péchés, plus rouges que l'écarlate, ſelon la figure du Prophéte, & qui le font rougir lui-même. Mais il aura ſon tems pour venger ſa Royauté flétrie & prophanée. De quelle frayeur ſerons-nous ſaiſis, quand à ſon jugement univerſel nous le verrons environné de gloire ? p. 116. 119.

II. PARTIE. Royauté de Jeſus-Chriſt reconnue & ſolidement vérifiée par une ſecrete diſpoſition de la providence, qui ſe ſert pour cela de l'inſolence même & de l'impiété des ſoldats. Les choſes mêmes par où ils croyoient le déshonorer, ont été les marques les plus naturelles de ſa ſouveraineté, & ont ſervi à nous en donner l'idée la plus juſte. Ils l'ont couronné d'épines ; or à qui cette couronne pouvoit-elle mieux convenir, qu'à celui qui doit être le Roi, ſur-tout des ames ſouffrantes ? p. 120. 124.

Ils lui ont donné pour ſceptre un roſeau. Rien ne pouvoit mieux repréſenter la nature de ſon pouvoir, qui n'a point éclaté par la force ni par la violence, mais par la foibleſſe même & par l'infirmité. Avec ce roſeau il a ſoumis toutes les puiſſances du monde. p. 124. 127. Ils l'ont couvert d'une robbe de pourpre. Etoit-il une couleur plus convenable à un Roi, qui devoit former ſon Royaume ſur la terre & l'amplifier par l'effuſion du ſang ? 127. 130. De-là concluons ce que nous ſommes, à qui nous ſommes, pourquoi nous y ſommes, & ce que nous devons enfin devenir ſelon le caractère que nous portons, & les ſacrés rapports que nous avons en qualité de chrétiens avec Jeſus-Chriſt, p. 130. 134.

Exhortation sur Jesus-Christ portant sa croix. *Page* 135.

DIVISION. *Alors ils prirent Jesus & l'emmenerent ; & Jesus chargé de sa croix, sortit pour aller au lieu appellé Calvaire.* Apprenons de l'exemple de Jesus-Christ comment nous devons nous-mêmes porter la croix, c'est à-dire, toutes les souffrances dont nous sommes affligés dans la vie. Nécessité de porter la croix après Jesus-Christ, 1. partie. Facilité de porter la croix après Jesus-Christ, 2. partie. p. 135. 136.

I. PARTIE. Nécessité de porter la croix après Jesus-Christ. Il la porta depuis le Prétoire, jusqu'au calvaire, comme Isaac porta lui-même sur la montagne le bucher où il devoit être immolé. Or selon ce qu'il dit à ces femmes qui le suivoient, *Si l'on traite ainsi le bois verd, que fera-t-on du bois sec ?* concluons que si Jesus-Christ notre modéle & notre médiateur a porté la croix, il n'y a donc nul homme qui ait droit de s'en exempter. Jesus-Christ ne l'a portée que parce qu'il l'a voulu ; mais nous, soit que nous le voulions, ou que nous ne le voulions pas, nous sommes condamnés par l'Arrêt de Dieu à la porter. Cependant nous pouvons nous la rendre volontaire en l'acceptant, & nous sommes bien à plaindre si nous ne la sanctifions pas au moins par notre soumission. p. 136. 144. Ce n'est point assez de porter la croix : il faut la porter après Jesus-Christ, & c'est pour nous le faire entendre, qu'il voulut que Simon le Cyrénéen la portât avec lui. Mais il y en a bien peu qui veuillent à ce prix suivre le Sauveur. On verse assez de larmes en con-

ſiderant ſa paſſion ; mais il nous répond comme à ces femmes de Jeruſalem : *Pleurez ſur vous-mêmes.* Pleurez ſur toutes vos ſenſualités. p. 144. 147. Trois ſentimens là-deſſus à prendre : 1. d'une vive douleur ; 2. d'une humble reconnoiſſance ; 3. d'une ferme réſolution. p. 147. 152.

II PARTIE. Facilité de porter ſa croix après Jeſus-Chriſt. Car ſon exemple eſt ſi puiſſant qu'il doit nous applanir toutes les difficultés, comme l'exemple du chef fait oublier au ſoldat tous les périls. Sans cet exemple de Jeſus-Chriſt ſouffrant, que n'ont pas ſouffert les juſtes de l'ancienne loi, & que n'ont-ils pas voulu ſouffrir ? Il n'y a qu'à lire le détail qu'en a fait ſaint Paul. Quelle ſeroit donc notre lâcheté, après un tel exemple, de fuir encore la croix ? p. 152. 158. D'autant plus que c'eſt la croix de Jeſus-Chriſt que nous avons à porter, & non point préciſément la nôtre : car il ne nous a pas dit, *Prenez votre joug*, mais *mon joug.* Si ce pauvre Cyrénéen qu'on força de porter la croix de cet homme-Dieu, eût ſçû que c'étoit la croix de ſon Sauveur, avec quelle ardeur & quelle joie l'eût-il embraſſée ? p. 158. 161. Ajoutez que cette croix de Jeſus-Chriſt, nous ne la portons pas toute entiere, mais qu'il en porte la plus grande partie ; & que nous ne la portons pas ſeuls, mais qu'il la porte avec nous. Or ſoutenus de ſon ſecours & de celui de ſa grace, que ne pouvons-nous pas, & qu'y a-t-il de ſi peſant qui ne nous devienne léger & doux ? p. 161. 167.

Exhortation sur le Crucifiement de Jesus-Christ. *Page* 168.

DIVISION. *Quand ils furent arrivés au lieu appellé Calvaire, on y crucifia Jesus.* C'est sur la croix & dans la personne de Jesus-Christ, que s'est accomplie cette parole du Prophéte, *La justice & la miséricorde ont fait ensemble une alliance étroite.* Jesus-Christ mourant sur la croix comme victime de la justice de Dieu, 1. partie. Jesus-Christ mourant sur la croix comme victime de la miséricorde de Dieu, 2. partie. p. 168. 170.

I. PARTIE. Jesus-Christ mourant sur la croix comme victime de la justice de Dieu. Après le péché de l'homme il falloit que la justice de Dieu fût satisfaite. Nul autre qu'un Dieu ne pouvoit satisfaire à un Dieu. Jesus-Christ vrai Dieu & vrai homme est donc venu, & s'est offert comme victime. Ce n'est pas pour ses péchés, mais pour les nôtres qu'il a satisfait. Car il s'en étoit chargé, & voilà pourquoi la justice divine le regarde au Calvaire comme un objet digne de ses vengeances. p. 170. 175 C'est donc cette redoutable justice, qui préside au dernier supplice de ce Fils de Dieu couvert des péchés de tous les hommes. C'est elle qui veut qu'on le dépouille encore une fois de ses habits, qu'on l'étende sur la croix, qu'il obéisse à d'infâmes bourreaux, qu'il soit placé au milieu de deux voleurs, qu'on le comble de nouveaux opprobres, que dans sa soif on ne lui donne à boire que du vinaigre & du fiel, enfin qu'il meure comme abandonné même de son Pere. p. 175. 179. De-là apprenons combien il est terrible de tomber dans les mains du Dieu vivant & de sa justice. Car s'il n'a pas épargné son pro-

pre Fils, que fera-t-il de nous & contre nous ? Nous devons ici reconnoître toute la puissance de cette suprême justice, toute sa sainteté, toute sa sévérité, toute sa droiture & son inflexible équité. p. 179. 184. Quelles vérités, & de quelle frayeur doivent-elles saisir un pécheur qui vit dans l'impénitence ! Mais sur-tout de quelle frayeur sera-t-il saisi à la mort, en considérant même le crucifix qu'on lui présentera pour sa consolation ! p. 184. 189.

II. PARTIE. Jesus-Christ mourant sur la croix comme victime de la miséricorde de Dieu. Il est vrai qu'il devoit souffrir & qu'il devoit mourir, mais comment le devoit-il ? dans cette supposition toute gratuite de sa part, sçavoir, qu'il voûlut sauver le monde : car il pouvoit ne le pas vouloir & nous abandonner. C'est donc par un effet de sa miséricorde qu'il a pris sur lui nos dettes, & qu'il s'est engagé à les acquitter en souffrant & en mourant. Solide Théologie de l'Apôtre saint Paul p. 189 194. De là ne nous étonnons point des témoignages particuliers, ou plutôt des prodiges d'amour & de miséricorde qu'il fait paroître sur la croix. Il prie, & c'est une priere de miséricorde ; il promet, & c'est une promesse de miséricorde ; il donne, & c'est un don de miséricorde : il témoigne sa soif, & cette soif qu'il souffre, quelque pressante qu'elle puisse être, n'est que l'image d'une soif mille fois encore plus ardente qui acheve de le consumer, & qui est un sentiment de miséricorde, p. 194. 202. Ainsi nous devons regarder la croix comme le siége de la grace & le trône de la miséricorde divine Ayons-y souvent recours. Solide dévotion dans le christianisme, que la dévotion au crucifix. Où sera notre ressource à la mort, où sera notre consolation ? dans le crucifix. p. 202. 207.

Instruction pour le tems de l'Avent. *Page* 211.

DANS ce saint tems l'Eglise honore l'Incarnation du Verbe. Nous ne pouvons donc mieux nous y occuper, que de la méditation de ce grand mystère, où le Verbe divin est venu sur la terre, 1. découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu; 2. combattre parmi les hommes & y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu; 3. allumer dans le cœur des hommes un zéle ardent pour la gloire de Dieu. p. 211. 212.

I. Comment Jesus-Christ vient découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu. Qu'est-ce que la gloire de Dieu? cette gloire de Dieu, telle que nous la devons maintenant entendre, ce sont ses perfections révélées & publiées au monde. Or n'est-ce pas ce que nous découvre sensiblement le Fils de Dieu dans son Incarnation? p. 212. 214. C'est là que paroît la miséricorde de Dieu, p 214. 215. Sa sagesse, p. 215. 216. Sa puissance, 216. 217. Sa justice, p. 217. 219. Cependant n'est-il pas étrange que Dieu soit si peu connu dans le monde, ou qu'on y vive comme si l'on ne le connoissoit point? p. 219. 222.

II Comment Jesus-Christ vient combattre parmi les hommes, & y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu. Trois sortes d'ennemis : le démon, le péché, les biens de la terre, ou plutôt l'amour déréglé des biens de la terre, p. 222. 223. Il dépossède le démon de l'empire qu'il exerçoit sur la terre. Les Idoles des faux Dieux tombent, & les oracles se taisent. p. 223. 224. Il efface les péchés des hommes, & en qualité de victime il présente à Dieu le sacrifice de notre salut, p. 224.

226. Il attaque la cupidité & l'amour déreglé des biens de la terre en deux manieres. Dans les juſtes, il déracine de leur cœur cette convoitiſe. Dans les impies & les mondains, il la condamne au moins & la réprouve. p. 226. 229.

III. Comment Jeſus-Chriſt vient allumer dans le cœur des hommes un zéle ardent pour la gloire de Dieu. Premiérement, il nous donne la plus haute eſtime de cette gloire de Dieu. p. 229. 231. Secondement il nous fait trouver pour nous-mêmes un intérêt propre & eſſentiel dans cette gloire de Dieu, p. 231. Par où pouvons-nous glorifier Dieu? par les mêmes moyens que Jeſus-Chriſt l'a glorifié. Honorons les perfections de Dieu, & reconnoiſſons-les. Combattons nos paſſions, qui ſont autant de démons domeſtiques. Pleurons nos péchés; effaçons-les par la pénitence. Renonçons, au moins de cœur, à tous les biens du monde, p. 231. 234.

Inſtruction pour le Tems du Carême. *Page* 235.

LE tems du Carême eſt un tems de pénitence; p. 235. 236. La loi de la pénitence en général eſt une loi indiſpenſable, p. 236. 237. La pénitence du Carême ne conſiſte pas préciſément dans l'abſtinence ni dans le jeûne, mais dans l'eſprit d'une ſalutaire componction, p. 237. 240. Cet eſprit de pénitence doit nous porter à la mortification de nos paſſions & à un véritable changement de cœur, p. 240. 241. A cette pénitence il faut y joindre les œuvres extérieures, autant qu'elles nous peuvent convenir: mortification des ſens, exercices de charité, p. 242. 243. Sur-tout il faut pratiquer l'aumône, p. 243. 244. Retrancher les

plaiſirs & les vaines joies du monde, p. 244. 245. Se tenir dans la retraite à l'exemple de Jeſus-Chriſt, p. 245. 246. Aſſiſter à la parole divine, & vaquer à la lecture, p. 246. 247. Approcher des Sacremens, p. 247. 249. Enfin méditer ſouvent la paſſion & les ſouffrances du Fils de Dieu, p. 249. 250. Priere à Dieu pour le remercier de nous avoir encore accordé ce tems de miſéricorde & d'expiation de nos péchés, p. 250. 252.

Inſtruction pour la ſeconde Fête de Pâques, ſur les deux Diſciples qui allerent à Emmaüs. *Page* 253.

JESUS-CHRIST s'entretenant avec ces deux diſciples, raffermit leur foi, ranime leur eſpérance, & rallume enfin leur charité. D'où nous pouvons tirer pour nous-mêmes de très ſolides leçons, p. 253. 254.

I. Comment Jeſus-Chriſt raffermit la foi des deux diſciples. Ils commençoient à ſe ſcandaliſer du myſtère de la croix, & à douter qu'un homme mort ſi ignominieuſement, fût le Meſſie. Mais il confond leur incrédulité par trois argumens invincibles. Car d'abord il leur montre que ce grand myſtère d'un Dieu crucifié, avoit été prédit par tous les Prophétes, p. 254. 256. Enſuite il les fait ſouvenir que lui-même il leur avoit pluſieurs fois parlé de ſon crucifiement & annoncé ſa mort, p. 256. 257. Enfin il leur fait entendre & leur explique comment il étoit convenable & néceſſaire que le Chriſt ſouffrît, p. 257. 258. Caractère des incrédules; ce qui altère leur foi, c'eſt cela même qui devroit l'augmenter. Demandons à Dieu le don de la foi, & conſervons-le avec tout le ſoin poſſible, p. 258. 261.

II. Comment Jesus Christ ranime l'espérance des deux disciples. Ils commençoient à ne plus espérer, parce qu'il y avoit dans leur espérance deux erreurs que Jesus-Christ leur découvre ; l'une par rapport au fonds, & l'autre par rapport au tems, p. 261. 262. Erreur par rapport au fonds. Ils espéroient que Jesus-Christ rétabliroit le Royaume temporel d'Israël : mais ce n'étoit point là le Royaume qu'il leur avoit promis, puisqu'il leur avoit même expressément marqué que son Royaume n'étoit pas de ce monde. Ne tombons-nous pas dans une erreur toute semblable ? Nous n'espérons en Dieu, que dans la vûe des biens de cette vie, p. 262. 266. Erreur par rapport au tems. Le Fils de Dieu leur avoit dit qu'il ressusciteroit le troisiéme jour ; ce troisiéme jour n'étoit pas encore passé, & ils ne laissent pas de témoigner déja leur impatience & leur défiance. Ainsi nous espérons en Dieu ; mais pour peu qu'il différe à nous exaucer, nous nous décourageons & nous perdons toute confiance. Ne nous attend-il pas lui même en tant d'occasions ? Pourquoi ne l'attendrons-nous pas ? p. 266. 269.

III. Comment Jesus Christ rallume la charité des deux disciples. Leur amour s'étoit beaucoup refroidi ; mais il en rallume toute l'ardeur en trois manieres. Par ses discours, p. 269. 271. Par la pratique des bonnes œuvres, p. 271. 273. Par l'usage de la divine Eucharistie, p. 273. 274. Or ce sont ces trois mêmes moyens dont nous devons nous servir pour renouveller en nous la ferveur de notre dévotion & de notre amour envers Dieu. Mais de quoi parlons-nous communément, & de quoi nous entretenons-nous ? Quelles bonnes œuvres pratiquons-nous ? Comment approchons-nous du Sacrement de Jesus-Christ & de sa sainte table ? p. 274. 280.

Instruction pour l'Octave du Très-saint Sacrement. *Page* 281.

Cette Octave est instituée pour réparer les outrages faits à Jesus-Christ dans l'adorable Eucharistie, considérée, soit comme Sacrement, soit comme sacrifice, p. 281. 284.

I. Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie considérée comme Sacrement. Ces outrages consistent sur-tout en tant de communions, ou sacriléges, ou lâches, tiédes, inutiles, que nous avons faites. Réparons-les dans la suite, & en particulier dans cette Octave, par de saintes communions, p. 284. 287. Approchons de la communion avec humilité & avec amour, avec crainte & avec confiance, avec un profond respect & un désir ardent de nous unir à Jesus-Christ. C'est dans le juste tempérament de ces mouvemens du cœur, contraires en apparence, mais d'un merveilleux accord, qu'est renfermée toute la perfection de la communion chrétienne. Pour commencer à en faire l'épreuve, faisons pendant cette Octave une amende honorable au Sauveur du monde, & allons à lui avec les mêmes sentimens de repentir que l'enfant prodigue alla à son pere, p. 287. 291.

II. Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie considérée comme sacrifice. Par rapport à ce divin sacrifice, que nous appellons le sacrifice de la Messe, on se rend coupable, soit en n'y assistant pas, soit en y assistant mal, p. 291. 295. Sur cela les promesses que nous devons faire à Jesus-Christ, & les résolutions où nous devons nous confirmer

durant l'Octave, se réduisent à quatre : sçavoir, d'assister désormais tous les jours au sacrifice de la Messe, p. 295. 297. D'y assister avec révérence, avec attention, avec dévotion, p. 297. 299. D'offrir le sacrifice avec le Prêtre toutes les fois que nous y assisterons, p. 299. 300. De communier spirituellement à chaque Messe, p. 300. 302.

Instruction pour l'Octave de l'Assomption de la Vierge. *Page* 303.

TRois fruits que nous devons retirer de cette Octave. 1. Apprendre à mourir de la mort des Saints. 2. Apprendre à discerner en quoi consiste & sur quoi est fondé le bonheur des Saints. 3. Apprendre quelle est la vraie dévotion envers Marie mere du Saint des Saints, p. 303. 304.

I. Comment l'exemple de Marie nous apprend à mourir de la mort des Saints. Sa mort fut précieuse devant Dieu : premierement par la bonne vie qui l'avoit précédée, p. 304. 05. secondement, par la paix dont elle fut accompagnée. Paix établie sur l'exemption du péché & sur le détachement du monde, p 305. 307. Enfin par la disposition d'esprit & de cœur avec laquelle Marie la reçut. Voilà comment tous les chrétiens pourroient & devroient mourir, p. 307. 308.

II. Comment Marie nous apprend sur quoi doit être fondé le bonheur des Saints. Dieu en couronnant Marie dans le ciel, a prétendu couronner sur tout sa sainteté & ses bonnes œuvres. Leçon importante, qui doit tout à la fois nous instruire, nous confondre, nous consoler, p. 308. 313. Trois vertus principales que Dieu entre les autres, a singuliérement glorifiées dans

cette sainte Mere : sa pureté, son humilité, sa charité. C'est par les mêmes vertus & les mêmes mérites que nous obtiendrons la même gloire, p. 313. 316.

III. En quoi consiste la vraie dévotion envers Marie C'est d'abord à la prendre pour notre modéle, & à régler toute notre conduite sur la sienne, p. 316. 319. C'est de plus à la prendre pour notre protectrice, en nous adressant à elle dans nos besoins. Priere à la Vierge, p. 319. 323.

Instruction sur la Mort. *Page* 324.

LA pensée de se préparer à la mort, est une grace, p 324. 325. Cette pensée de la mort doit produire d'abord en nous le détachement du monde, p. 325. 326 Ce détachement du monde ne peut être parfait, si nous n'y joignons le détachement de nous-mêmes, p 326. 327. Ni l'un ni l'autre ne doit aller jusqu'à nous faire négliger les choses de la vie, & les soins temporels dont la providence nous a chargés, p. 327. 328 Nous devons encore tirer de la pensée de la mort une autre conséquence, qui est de nous hâter de faire le bien que Dieu demande de nous, p. 328. 329. Jesus-Christ ne nous a pas dit seulement, Préparez-vous quand la mort viendra : mais, Soyez prêts, p. 329. 330. La pensée de la mort est un reméde contre la tiédeur dans les exercices de la religion, p. 330. 331. Enfin elle nous doit servir pour résoudre toutes les difficultés que nous pouvons avoir dans la conduite de notre vie, p. 331. 332.

Instruction sur la paix avec le Prochain. *Page 333.*

Cette matiere regarde sur-tout les Communautés réligieuses ; & elle se réduit à trois points, qui sont 1. l'importance de la paix avec le prochain, 2. les obstacles les plus ordinaires qui la troublent, 3. les moyens les plus propres à la maintenir, p. 333.

I. Importance de la paix avec le prochain. Jesus-Christ quitra ses disciples, la leur laissa comme le plus précieux héritage. Aussi ne peut-on sans cette paix travailler solidement à s'avancer dans les voies de Dieu, p. 333. 336. Dès que la paix n'est pas dans une Communauté, combien s'y commet-il de péchés ? p. 336. 337. De-là toute la discipline réguliere vient à se renverser, p. 337. 338. Mécontentemens, troubles, scandales qui passent au dehors, p. 338. 339. Tant de liens nous unissent ensemble : pourquoi nous divisons-nous ? p. 339. 340.

II. Obstacles les plus ordinaires qui troublent la paix avec le prochain. Ce sont : la diversité des tempéramens & des humeurs, p. 340. 342. La diversité des intérêts & des prétentions, p. 342. 344. La diversité des opinions & des sentimens en matiere de doctrine, p. 344. 345. La diversité des directions & des conduites, p. 345. 346. Enfin les liaisons & les amitiés particulieres, p. 346. 348.

III. Moyens les plus propres à maintenir la paix avec le prochain. S'accoutumer de bonne heure à vaincre son humeur, p. 348. 349. Se désister volontairement de toutes ses prétentions dès qu'il y va de la paix, p. 349. 350. Ne s'attacher

point à son propre sens, p. 350. 351. Sacrifier même, s'il est nécessaire, sa propre raison, p. 351. 352. Préférer une sage & religieuse simplicité à une envie dangereuse & immodérée de sçavoir, p. 352. 353. Mais de tous, le plus efficace & le plus puissant, est la bonne & fréquente communion, puisque le Sacrement de nos Autels est le Sacrement de l'unité, p. 353. 355.

Instruction sur la Charité. *Page 356.*

DEux choses à considérer dans la charité; son précepte, & sa pratique.

I. Le précepte & l'obligation de la charité. C'est le commandement de Jesus-Christ, p. 357. 358. C'est la marque spécifique & certaine des Chrétiens, p. 358. 359. C'est dans ce commandement que sont contenus tous les autres, p. 359. 360. Sans l'observation de ce précepte, toutes les autres œuvres sont inutiles, p. 360. 362. Sans la charité nous sommes dans un état de mort, c'est-à-dire, dans l'état du péché mortel, p. 362. 363. Sans la charité nous marchons dans les ténébres, p. 363. 364. Sans la charité nous sommes homicides de nous-mêmes, de la charité & du prochain, p. 364. 365. Rien au reste de plus exposé que la charité, non-seulement dans le monde, mais dans la profession religieuse, p. 365. 366.

II. La pratique & les caractères de la charité. Saint Paul nous les a marqués, p. 366. 367. La charité est patiente, p. 367. 368. Elle est pleine de bonté, p. 368. Elle n'est point jalouse, p. 369. 370. Elle n'agit point mal-à-propos, p. 370. 371. Elle ne s'enfle point, p. 371. 372. Elle n'est point ambitieuse, p. 372. 373. Elle ne cherche point ses intérêts, p. 373. 374. Elle ne s'emporte point,

p. 374. Elle ne penſe point de mal, 374. 375. Elle n'a point de joie de l'injuſtice, mais elle en a de la vérité, p. 375. 376. Elle endure tout, elle croit tout, elle eſpére tout, elle ſupporte tout, p. 376. 377. Elle ne ſera pas ſans récompenſe, & ſans une récompenſe éternelle, puiſqu'elle ne doit jamais finir, p. 378.

Inſtruction ſur l'Humilité de la Foi. *Page* 379.

SAns une ſolide humilité on ne peut conſerver une foi bien pure, p. 379. 380. Deux choſes à diſtinguer dans la foi : ce que nous croyons, & la maniere dons nous le croyons : or l'un & l'autre a une connexion eſſentielle avec l'humilité, p. 380. 381. Ce que nous croyons ſe réduit à des myſtères d'humilité : comment les croire ſans avoir quelques principes d'humilité dans le cœur? p. 381 383. La maniere dont nous le croyons, renferme les actes d'humilité les plus excellens, par la ſoumiſſion de notre eſprit & de notre raiſon, p. 384. 385. C'eſt nous rendre ſemblables à des enfans, p. 385. 386. C'eſt nous réduire dans une eſpéce de ſervitude, p. 386. 387. Servitude ou ſoumiſſion très-difficile, parce qu'elle nous humilie, p. 387 389. Nous ſommes jaloux de nos propres penſées, mais ce n'eſt point par nos propres penſées que Dieu veut nous conduire, p. 390. 391. Nous voulons que Dieu nous rende raiſon des choſes qu'il nous révéle : mais de quel droit le voulons-nous? p. 301. Préſomption & orgueil qui a précipité dans l'abyſme tant d'héréſiarques & leurs ſectateurs. Exemple de Luther & de Calvin. Au lieu de s'humilier en ſe ſoumettant à l'Egliſe, ils ont voulu ſe faire Juges de l'Egliſe,

Ils l'ont rejettée, & lui ont substitué un phantôme d'Eglise, p. 391. 395. Châtiment de Dieu, qui permet que les orgueilleux tombent dans de plus grandes erreurs & qu'ils s'y obstinent, p. 395. 396. Le grand moyen de réduire une infinité d'esprits, n'est pas de disputer & de raisonner avec eux; mais ce seroit de leur inspirer plus d'humilité, p. 396. 397. On parle avec trop de liberté de tout ce qui a rapport à la foi, p. 397. 398. Conservons l'avantage que nous avons toujours eû sur les hérétiques, qui est l'humilité de la foi. Avis de saint Jérôme, p. 398. 400.

Instruction sur la Prudence du Salut.

Page 401.

NEcessité de la prudence du salut, & en quoi elle consiste, p. 401. 402. On est souvent sage mondain, & insensé chrétien, p. 402. 403. Point de vraie prudence sans la prudence du salut, p. 403. 404. La vraie prudence doit se proposer une fin, & une fin digne de nous. Or point de fin digne de nous que le salut, p. 404. 406 On peut néanmoins avoir pour fin les biens de la vie présente; mais pour fin prochaine, & non point pour fin derniere, tellement que cette fin prochaine doit être rapportée à la fin derniere, qui est le salut, p. 406. 408. Ainsi la prudence du salut doit entrer dans toutes les affaires, même humaines, pour les régler selon Dieu & selon la conscience. Comparaison de saint Chrysostôme, p. 408. 415. De là vient la nécessité de sçavoir bien joindre ensemble la prudence du monde & la prudence du salut, p. 416. 418. De-là encore la nécessité d'un directeur sage & vertueux, avec qui l'on confère même des affaires temporelles où

l'on eſt engagé, p. 418. 422. La prudence du ſalut ne doit pas ſeulement entrer dans les affaires humaines pour en bannir le péché, mais pour les rendre utiles au ſalut même, & profitables devant Dieu : car elles ſe peuvent être, p. 422. 426. Telle eſt la ſcience du ſalut, qu'on ne connoît guère dans les cours des Princes. Joſeph l'enſeigna aux Miniſtres de Pharaon, p. 426. 428. Déſordres des gens du monde, qui ne ſuivent que la prudence du monde. Prétendus eſprits forts, combien ils ſeront confondus au jugement de Dieu, p 428 431. Ne point penſer à tout cela, c'eſt un renverſement d'eſprit, p. 431. 434.

Inſtruction ſur le choix d'un Etat de vie. *Page* 435.

COMBIEN le choix d'un état de vie eſt important pour le ſalut, p. 435. 436. Il ne faut point entrer dans un état ſans vocation, p. 436. 437. L'abus eſt qu'on n'y entre communément que par des vûes humaines, & qu'on ne conſulte que la prudence du ſiécle, p. 437. 438. De-là arrive qu'il y a très peu de gens qui puiſſent ſe flatter d'être dans l'état où Dieu les veut, p. 438. 440. Trois régles pour bien connoître la vocation de Dieu. Premierement, recourir à Dieu même par la priere, p. 440. 442. Secondement, conſulter les miniſtres de Dieu, qui ſont, 1. un directeur, 2. pere & mere, p. 442. 445. Troiſiémement, ſe conſulter & s'éprouver ſoi-même devant Dieu. Sur-tout examiner deux choſes : 1. ce que l'on conſeilleroit à un autre dans les mêmes conjonctures ; 2. ce qu'on voudroit avoir fait, ſi l'on étoit au moment de la mort, p. 445. 448. Avis de ſaint Paul touchant le célibat, p. 448. 449.

Instructions sur la Communion.
Page 450.

I. AVIS pour le tems qui précéde la communion, p. 450. 455.
II. Avis pour le tems même de la communion, p. 455. 464.
III. Avis pour le tems qui suit la communion, p. 464. 474.

FIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE; A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé CLAUDE RIGAUD, Directeur de notre Imprimerie Royale du Louvre, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit imprimer & donner au Public *les Sermons du Pere Bourdaloue pour l'Avent & le Carême, les Mystères, les Panégyriques, les Dominicales, les Exhortations & la Retraite spirituelle*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaire. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant & reconnoître son zéle, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer ou faire imprimer lesdits Sermons ci-dessus spécifiés, en tels Volumes, forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de quinze années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Sermons ci-dessus expliqués, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétex-

te que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangère ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, & de tous, dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion deſdits Livres ci-deſſus énoncés ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglement de la Librairie; & qu'avant que de l'expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui aura ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DAGUESSEAU; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DAGUESSEAU, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit ſieur Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés

& féaux Conſeillers & Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le 13. jour du mois de Février, l'an de grace 1721. & de notre Regne le 6. *Signé*, par le Roi en ſon Conſeil. CARPOT. *Et ſcellé du grand Sceau de cire jaune.*

Et à côté eſt écrit : *Regiſtré ſur le Regiſtre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 698. numero 755. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13. Août 1703. A Paris le 15. Février 1721.*

Signé, DELAULNE, *Syndic.*